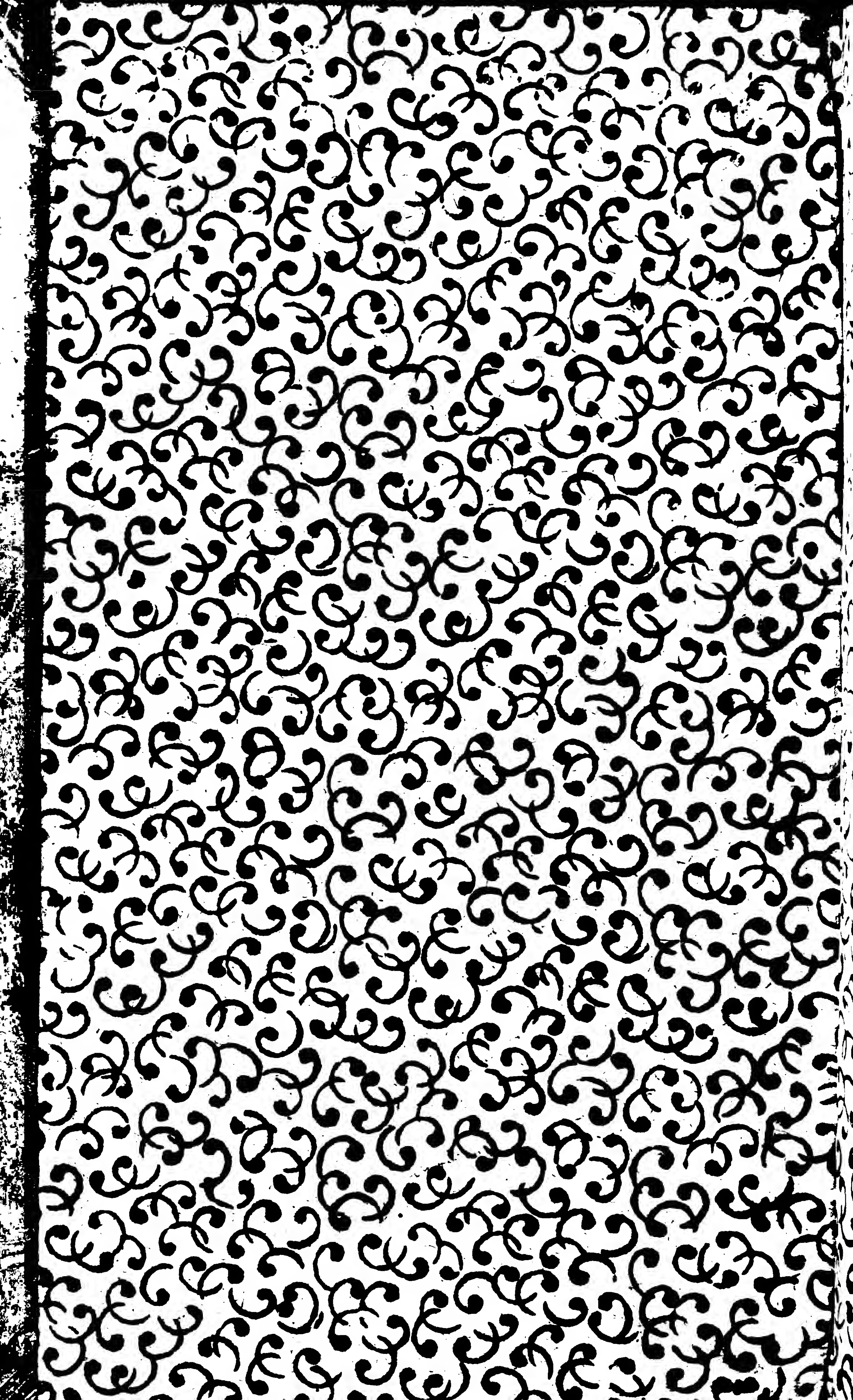
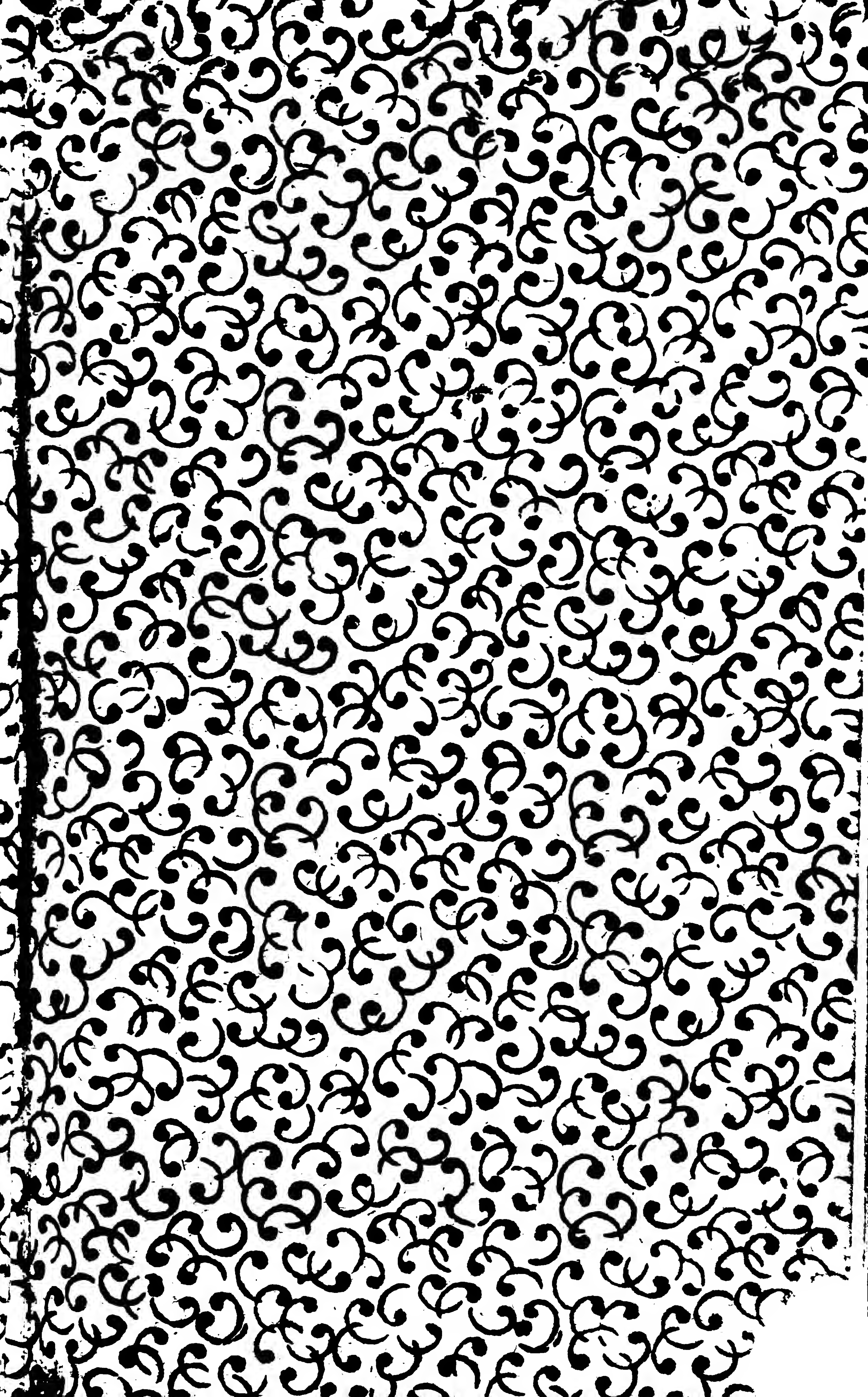




DÉFENSE
DES DROITS
DES FEMMES,

Suivie de quelques Considérations sur des sujets politiques et moraux.

Ouvrage traduit de l'Anglais DE MARY WOLLSTONECRAFT; et dédié à M. l'ancien Evêque d'Autun.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,

Chez BUISSON, lib., rue Haute-Feuille, n°. 20.

A LYON,

Chez BRUYSET, frères, rue Saint-Dominique.

1792.



ÉPITRE DÉDICATOIRE,

A Monsieur TALLEYRAND-PÉRIGORD, *ancien Evêque d'Autun.*

MONSIEUR,

J'ai lu, avec beaucoup de plaisir, votre ouvrage sur l'éducation nationale ; c'est ce qui me détermine à vous dédier ce volume, chose que je fais pour la première fois de ma vie ; je me propose par-là de vous engager à le lire avec attention ; un motif de plus, c'est la ferme croyance où je suis d'être entendue de vous, bonheur que je n'aurai pas auprès de beaucoup de prétendus beaux-esprits, qui ne savent que faire des épigrammes contre des raisonnemens trop forts pour qu'ils y répondent.

Je porte encore plus loin, Monsieur, ma confiance respectueuse en votre intelligence; j'ose me promettre que vous ne jetterez pas mon livre de côté, et ne vous hâterez point de conclure que j'ai tort, parce que je n'ai pas vu comme vous. — Pardon de ma franchise; mais je crois devoir vous observer que vous avez passé trop rapidement sur ce sujet, vous contentant de le considérer, aussi légérement qu'autrefois, quand les droits de l'homme, pour ne pas parler de ceux de la Femme, étoient foulés aux pieds, comme chimériques. — Je vous somme donc aujourd'hui de peser ce que j'ai avancé, relativement aux droits de la Femme, et à l'éducation nationale. — Et je vous rappelle à ce devoir avec la voix forte de l'humanité; car j'ose croire, Monsieur, avoir raisonné sans passion. — Je plaide pour mon sexe, j'en

conviens, mais non pour moi-même. Je regarde depuis long-tems l'indépendance, comme le plus grand bonheur de cette vie, et même comme la bâse de toute vertu ; — et cette indépendance, je me l'assurerai toujours, en resserrant mes besoins, dussai-je vivre sur des landes stériles.

Ce n'est donc qu'une affection pure pour toute l'espèce humaine, qui fait courir ma plume à l'appui de ce que je regarde comme la cause de la vertu ; c'est encore le même motif qui m'inspire le désir ardent de voir mon sexe placé de manière à ce qu'il avance, au lieu de le retarder, le progrès de ces grands principes qui rendent la morale substantielle. Dans le fait, mon opinion, relativement aux droits et aux devoirs de la Femme, me semble découler si naturellement de ces principes simples, que je regarde comme

presque impossible de ne pas m'être rencontrée avec quelques-unes de ces têtes fortes et vastes, qui ont formé votre admirable constitution.

Il est certain que les lumières sont plus généralement répandues en France, que dans toute autre partie de l'Europe; et je l'attribue en grande partie aux rapports sociaux, qui existent depuis long-tems entre les deux sexes; mais je l'avouerai librement, je crois que cette communication y a été gâtée, en ce qu'on a, pour ainsi dire, extrait l'essence même des plaisirs sensuels, pour en flatter le goût des voluptueux, et qu'on a vu prévaloir une espèce de libertinage sentimental qui, joint au systême de duplicité qu'enseignoit chez vous toute la marche du gouvernement politique et civil, a donné au caractère français une sorte de sagacité sinistre, qu'on ne sau-

roit rendre mieux que par le mot de finesse, et un poli apparent dans les mœurs, propre à en altérer la substance, en bannissant la sincérité du commerce de la vie. — Quant à la modestie, ce plus bel attrait de la vertu, jamais elle n'a reçu, même en Angleterre, d'aussi cruels outrages qu'en France, où l'on en est venu à ce point, que les Femmes ont traité de *pruderie* ce respect pour la décence que les brutes même observent par instinct.

Les usages et les mœurs se tiennent de si près, qu'on les a trop souvent confondus ; mais quoique les premiers ne soient que le reflet naturel des dernières, cependant quand différentes causes ont produit des usages corrompus et factices, qu'on saisit, et qu'on s'empresse d'imiter au sortir de l'enfance, la morale n'est bientôt plus qu'un vain

nom. La réserve personnelle, le respect sacré pour la propreté, et les procédés délicats dans la vie domestique, méprisés presque généralement par les Femmes françaises, sont pourtant les bâses sur lesquelles repose la modestie ; mais loin de continuer à les dédaigner, si la pure flamme du patriotisme est parvenue jusques à leur cœur, elles travailleront aussi à perfectionner les mœurs de leurs concitoyens, en apprenant aux hommes non-seulement à respecter la modestie dans les Femmes, mais à l'acquérir eux-mêmes, comme le seul moyen de mériter l'estime de notre sexe.

Dans ma réclamation des droits de la Femme, mon principal argument est établi sur ce principe simple, que si la Femme n'est point préparée par l'éducation à devenir la compagne de l'homme, elle arrêtera

le progrès des lumières. Car la vérité doit être commune aux deux sexes, ou nous courons le risque de la voir sans effet, par rapport à son influence dans la pratique générale; et comment veut-on que la Femme y coopère à moins qu'elle ne sache de quelle manière elle doit être vertueuse? à moins que la liberté ne fortifie sa raison, jusqu'à lui faire sentir et embrasser ses devoirs, et lui montrer de quelle manière ils sont liés avec son bien réel. S'il faut élever les enfans à entendre les vrais principes du patriotisme, certes il faut aussi que leur mère soit patriote; et ce saint amour de l'humanité, d'où sort la suite bien réglée des vertus, ne peut être produit que par la considération des intérêts moraux et civils du genre-humain. Or, il faut avouer que l'éducation actuelle des Femmes, ainsi que la

place où elles se trouvent, leur rend impossible d'acquérir ces connoissances.

J'ai présenté, dans cet ouvrage, plusieurs argumens décisifs, suivant moi, pour prouver que la notion reçue d'un caractère sexuel étoit subversive de toute morale; et j'ai soutenu que pour perfectionner le corps et le cœur humain, il falloit que la chasteté s'établit plus universellement, et que la chasteté ne seroit jamais respectée parmi les hommes, jusqu'à ce qu'on cessât d'adorer la personne d'une Femme, comme une idole, ainsi qu'on le fait, quand un peu de sens commun ou de vertu commence à l'embellir des grands traits de la beauté mentale, ou de l'intéressante simplicité de l'affection.

Voyez, Monsieur, avec impartialité ces observations. Un rayon de cette vérité a paru luire à vos yeux,

quand vous avez dit : » Que voir une moitié de l'espèce humaine, exclue par l'autre de toute participation au gouvernement, étoit un phénomène politique, inexplicable à ne consulter rigoureusement que les principes «. S'il en est ainsi, sur quoi repose donc votre constitution ? Si les droits abstraits de l'homme supportent la discussion et le développement, je suis aussi fondée à soutenir que ceux de la Femme ne craignent pas la même épreuve, quoiqu'il prévaille dans ce pays-ci une opinion différente, qu'on appuie précisément par les mêmes raisons dont vous vous servez pour justifier l'oppression de notre sexe. —-Je veux dire la prescription.

Examinez, et songez que je m'adresse à vous comme à un législateur, si les hommes voulant être pris pour juges de ce qui peut faire leur bon-

heur, quand ils révendiquent leur liberté. Il n'est pas déraisonnable et injuste de subjuguer les Femmes, lors même que vous seriez persuadés que vous travaillez pour le mieux au leur? De quel droit les hommes s'arrogent-ils les fonctions exclusives de juges, si les Femmes partagent avec eux le bienfait de la raison.

C'est dans ce stile que raisonnent les tyrans de toute espèce, depuis le foible monarque, jusqu'au foible père de famille; ils n'ont rien de plus à cœur que d'imposer silence à la raison, et cependant ils vous assurent toujours qu'il n'usurpent son trône que pour votre avantage: ne vous conduisez-vous pas précisément comme eux, quand vous forcez toutes les Femmes, en leur refusant leurs droits civils et politiques, à rester emprisonnées dans leur famille, se traînant au hazard dans les ténèbres?

car sûrement, Monsieur, vous ne prétendrez pas qu'un devoir qui n'est point fondé sur la raison puisse être obligatoire ? Si le sort auquel vous avez condamné les Femmes est en effet leur destination, la raison doit vous en fournir des preuves : cédant à cette puissance auguste, plus elles acquerront d'intelligence, plus elles seront dociles et attachées à leurs devoirs,—qu'elles connoîtront. En effet, car à moins qu'elles ne les connoissent, à moins que leurs mœurs ne soient établies sur les mêmes principes immuables que celles des hommes, il n'est point d'autorité qui les puisse obliger à s'en acquitter d'une manière vertueuse, et autrement elles seroient des esclaves commodes; mais l'esclavage auroit son effet infaillible de dégrader le maître et l'objet avili par la dépendance.

Mais si les Femmes doivent être

exclues de la participation aux droits naturels du genre-humain, et totalement privées de donner leurs voix, du moins dans ce qui les concerne particulièrement, prouvez d'abord, pour vous laver du reproche d'injustice et d'abus, qu'elles manquent de raison : autrement cette tache dans votre nouvelle constitution, la première qui ait été fondée sur la raison, témoignera toujours aux siècles à venir, que l'homme ne peut s'empêcher d'agir en tyran, et la tyrannie dans quelque partie de la société qu'elle lève son front d'airain, détruira toujours la moralité.

J'ai mis en avant, et soutenu à plusieurs reprises, ce qui me paroissoit être des raisonnemens irrésistibles tirés de point de fait pour prouver mon assertion : que les Femmes ne sauroient être confinées par force dans les affaires domestiques ; parce-

que malgré leur ignorance, elles voudront toujours s'immiscer dans d'autres plus importantes, et négligeront leurs devoirs particuliers, uniquement pour troubler par de petites finesses, puériles mais gênantes, les plans reglés et vastes de la raison, auxquels leur éducation peu soignée ne permettra pas à leur intelligence d'atteindre.

En outre, tant qu'on ne les regardera que comme faites pour acquérir quelques foibles avantages personnels, les hommes chercheront le plaisir dans la variété, et des maris infidèles continueront à faire des Femmes infidèles. En effet, des êtres de cette ignorance paroîtront bien excusables, si lorsqu'on ne leur aura point appris à respecter le bien public, et que de plus tous les droits civils leur sont refusés; ils essayent de se faire justice et cherchent ailleurs une sorte de compensation.

La funeste boëte de Pandore étant ainsi ouverte dans la société, qu'est-ce qui sauvera la vertu privée, l'unique gage de la liberté publique et du bonheur universel ?

Otez ces restrictions injustes établies dans la société, et la loi commune et naturelle de l'attraction prévalant, les sexes se rangeront d'eux-mêmes à leur véritable place. Aujourd'hui que des lois équitables vont modèler pour ainsi dire vos citoyens, le mariage peut et doit devenir plus sacré : vos jeunes gens pourront consulter leurs affections en choisissant des Femmes, et vos jeunes filles déraciner la vanité de leur cœur, pour y faire place à un amour honnête.

Un père de famille n'ira donc plus affoiblir son tempéramment et avilir son ame chez une prostituée, il n'oubliera plus en obéissant à l'instinct de la nature le but qu'elle lui indique;

l'épouse ne négligera plus ses enfans, pour se livrer à une coquetterie ridicule et coupable, quand le bon-sens et la modestie lui assureront le cœur de son époux. Mais tant que les hommes ne songeront point à remplir les devoirs de la paternité, ce seroit envain qu'on attendroit des Femmes qu'elles consacrassent leurs tems aux devoirs du ménage: ayant la prudence du siècle, comme dit l'évangile, elles aimeront mieux le passer devant leur miroir, car ce déploiement de leur adresse n'est qu'un instinct de la nature pour se mettre en état d'obtenir indirectement un peu de ce pouvoir dans le partage duquel on a l'injustice de les exclure: en effet, si l'on interdit aux Femmes de jouir de leurs droits légitimes, elles rendront les hommes vicieux comme elles, pour en obtenir par séduction des privilèges illicites.

Je désire, Monsieur, éveiller les esprits en France sur cette matière, et si leurs recherches confirment mes principes, j'espère que, quand on reverra votre constitution, les droits de la Femme seront enfin comptés pour quelque chose et respectés comme ils doivent l'être, sur-tout lorsqu'il sera bien prouvé, comme cela ne peut manquer de l'être, que la raison exige qu'on fasse attention à leurs plaintes, et réclame hautement justice pour une moitié de l'espèce.

Je suis avec respect, Monsieur, votre, etc. MARY VOLLSTONECRAFT.

INTRODUCTION.

Je n'ai pu lire l'histoire du passé, et porter des yeux pleins d'une sollicitude affectueuse sur le présent, sans que les mouvemens les plus mélancoliques d'une indignation douloureuse aient abattu mes esprits. Oui, j'ai soupiré quand je me suis vu forcée de confesser de deux choses l'une, ou que la nature a mis une grande différence entre un homme et un homme, ou que la civilisation, du moins telle qu'elle a eu lieu jusques à présent, s'est montrée partiale à l'excès. J'ai parcouru beaucoup de livres sur l'éducation nationale ; j'ai examiné avec la patience de l'observateur, la conduite des parens et la tenue des écoles ; quel a été mon résultat ? une conviction intime que l'éducation négligée de mes semblables est la principale source des maux que je déplore ; et que les femmes en particulier ont été rendues foibles et misérables par le concours de diffé-

rentes causes, émanées toutes d'une première, qu'on va bientôt reconnoître. Dans le fait, la conduite et les manières des Femmes prouvent que leurs ames ne sont pas dans un état de santé morale. Je les comparerois volontiers aux fleurs doubles, dont on sacrifie la force et l'utilité à la beauté, en les plantant dans un sol trop gras où leurs feuilles épanouies, après avoir amusé quelque-tems les regards d'un possesseur capricieux, se sèchent sur la tige sans attirer l'attention, long-tems avant la saison qui devoit les voir arriver à une maturité féconde. — J'attribue, en grande partie, ce luxe stérile au système faux d'éducation emprunté des livres écrits sur ce sujet, par des hommes, qui, considérant les femmes plutôt comme les instrumens de plaisirs de l'autre sexe, que comme des créatures humaines, ont aussi été plus jaloux d'en faire des maîtresses charmantes que des épouses raisonnables : Avouons que cet hommage spécieux nous a fasciné l'esprit, au point qu'aujourd'hui

les Femmes, à quelques exceptions près, ne veulent qu'inspirer de l'amour, tandis qu'elles devroient nourrir une plus noble ambition, et s'attirer le respect par les qualités du cœur et de l'esprit.

Je ne puis donc passer sous silence, dans un traité sur les droits et les devoirs des Femmes, les ouvrages particulièrement consacrés à leur perfectionnement; sur-tout quand je démontre d'une manière directe que ces faux rafinemens n'ont fait qu'affoiblir les ames des Femmes, et que les livres composés pour leur instruction, par des hommes de génie, ont eu le même effet que les productions les plus frivoles; qu'enfin, nous n'y sommes regardées, dans le vrai style du Mahométisme, que comme des femelles, et non comme une partie de l'espèce humaine; tandis qu'il est pourtant reconnu que c'est la raison seule, susceptible de perfectionnement, qui éleve l'homme au-dessus de la brute, et a mis le scèptre de la nature dans ses foibles mains.

Je serois pourtant fâchée qu'eu égard à ma qualité de Femme, mes lecteurs supposassent que je veux agiter avec violence la question en litige sur l'égalité ou l'infériorité de mon sexe : Néanmoins, puisque ce sujet se trouve sur mon chemin, et que je ne saurois éviter de le traiter sans exposer l'intention de mes raisonnemens à être mal saisie, je vais m'y arrêter un instant pour en dire en peu de mots mon opinion. — On remarque en effet que dans l'ordonnance du monde physique, la femelle est inférieure au mâle. Le mâle presse ; la femelle cède. — Telle est la loi de la nature, et il ne paroît pas qu'elle doive être suspendue ou abrogée en faveur de la Femme. Cette supériorité physique est incontestable. — C'est même une prérogative brillante ! mais, non content de cette prééminence naturelle, l'homme essaye de nous abaisser encore davantage, uniquement pour nous rendre les objets attrayans d'un quart-d'heure d'attention ; et les Femmes enivrées des adorations que

leur prodiguent des hommes qui n'obéissent alors qu'à l'empire de leurs sens, ont le tort impardonnable de ne pas chercher à faire naître un intérêt durable dans leurs cœurs, ou à devenir les amis de leurs semblables qui trouvent du plaisir dans cette société.

Je m'attends à une objection : — J'ai par-tout entendu crier contre des Femmes masculines qui, voulant ressembler aux hommes, cessent d'être *elles*, sans devenir *eux*. Mais où en trouve-t-on de ces Femmes-là ? Si par cette appellation les hommes prétendent s'élever contre leur propre ardeur à chasser, jouer et boire, je me joindrai de tout mon cœur à eux ; mais si c'est contre l'imitation des vertus viriles, ou, pour parler plus exactement, contre l'acquisition de ces talens et de ces vertus dont l'exercice ennoblit le caractère humain, et éleve les Femmes dans la balance des êtres animés jusques à leur vraie place, c'est-à-dire, à être comprises dans l'acception générique du mot espèce hu-

maine : —j'espère que tous ceux qui les voyent d'un œil philosophique, se réuniront avec moi pour souhaiter qu'elles deviennent plus mâles de jour en jour.

Cette discussion partage naturellement mon sujet : Je considérerai d'abord les Femmes sous le grand point de vue de créatures humaines, placées sur cette terre, avec les hommes, et aussi bien qu'eux, pour y développer leurs facultés ; je montrerai particulièrement ensuite la destination qui leur est propre.

Je serai bien aise aussi d'éviter un écueil sur lequel ont donné beaucoup d'écrivains d'ailleurs estimables. Les instructions adressées jusqu'ici aux Femmes, n'ont guères été applicables qu'aux *Ladies*, aux Femmes d'un rang distingué ; j'en excepte pourtant le petit nombre d'avis indirects répandus dans l'ouvrage intitulé Sandford et Merton. Pour moi, en parlant à mon sexe, d'un ton plus ferme, j'ai principalement en vue les Femmes de la classe moyenne, parce que je les crois dans

l'état le plus naturel. Peut-être les semences d'un faux rafinement, de l'immoralité, du sot orgueil, ont-elles toujours été versées dans la société par celles de la haute-classe. Des êtres foibles, factices, élevés d'une manière prématurée, et contre nature, au-dessus, ou pour mieux dire, hors de la Sphère des besoins et des affections de leur espèce, sappent les bases de la vertu, et répandent la corruption dans toute la masse sociale ? Comme classe du genre-humain, ces êtres semblent mériter la pitié. Il faut convenir que l'éducation des riches tend à les rendre vains et ineptes à s'aider eux et les autres. Leur cœur, quand il vient s'épanouir, n'est point fortifié par la pratique de ces devoirs, dont l'accomplissement donne de la dignité au caractère de l'homme. — Ils ne vivent que pour s'amuser, et d'après les mêmes lois qui produisent invariablement dans la nature de certains effets, ils ne sont bons non plus qu'à procurer de bonne heure aux autres des amusemens stériles.

Mais, me proposant d'examiner séparément les divers rangs de la société, et le caractère moral des Femmes de chaque classe, je crois que ces apperçus doivent suffire quant à présent ; et je me suis contentée d'éfleurer ce sujet, parce qu'il me paroît de l'essence d'une introduction d'indiquer rapidement le contenu de l'ouvrage qu'elle prépare à lire.

J'espère trouver grace aux yeux de mon propre sexe, si je traite les Femmes comme des créatures raisonnables, au lieu de flatter leurs attraits séducteurs, et de les regarder comme dans un état d'enfance perpétuelle, qui les rend incapables de se soutenir sans lisières. Je désire vivement de montrer en quoi consiste la véritable dignité, la félicité réelle de l'homme. — Je désire persuader aux Femmes qu'elles doivent tâcher d'acquérir la force de l'ame et du corps, et les convaincre que des phrases mielleuses, la sensibilité exagérée du cœur, la délicatesse outrée de sentimens, et le rafinement exquis du goût sont presque syno-

nymes des différentes épithètes consacrées à exprimer la foiblesse. En un mot, que ces êtres qui ne sont que des objets de pitié, et de cette espèce d'affection qu'on a nommé tendresse, ne tarderont pas à devenir les objets du mépris.

Laissant donc de côté ces jolies petites phrases féminines, dont les hommes ont la complaisance de faire usage pour nous adoucir notre dépendance servile, et dédaignant cette élégance qui annonce la molesse de l'ame, cette sensibilité exquise, cette docilité si douce, cette souplesse de mœurs que l'on suppose les caractéristiques sexuelles d'une enveloppe plus foible, je souhaite faire voir que l'élégance est au-dessous de l'énergie de la vertu, que le premier objet d'une ambition louable doit être d'obtenir un caractère marquant, comme être humain, sans égard à la différence du sexe, et qu'on ne sauroit mieux juger les vues secondaires qu'en les éprouvant à cette pierre de touche.

Telle est l'esquisse heurtée de mon plan;

et si je puis rendre ma conviction avec les émotions vives que j'éprouve toutes les fois que je médite sur ce sujet, quelques-uns de mes lecteurs sentiront dans cet ouvrage les leçons imposantes de l'expérience, et le caractère auguste de la réflexion. Animée par l'importance de cette matière, assurément je ne me rabaisserai pas jusqu'à la petite recherche d'arrondir des périodes, et de polir mon style. — Je vise à être utile ; la sincérité ne doit pas me permettre d'affectation. Je suis plus jalouse de persuader par la force de mes raisonnemens, que d'éblouir par le brillant de ma diction. J'en préviens d'avance, qu'on ne s'attende à trouver ici ni cet arrangement symmétrique de phrases, ni cette enflure sentimentale, qui, ne venant que de la tête, n'arrive jamais au cœur. — Econome d'un tems précieux, je m'occuperai de choses, et non de mots ; et m'efforçant de rendre les personnes de mon sexe des membres plus respectables de la société, j'éviterai soigneusement ce lan-

gage qui s'est glissé des essais moraux dans les romans, et des romans dans les lettres familières, et même dans la conversation.

Ces jolis petits riens, ces expressions chargées de la beauté réelle de la sensibilité, tombant nonchalamment des lèvres, gâtent le goût en créant une sorte de délicatesse que j'appelerois volontiers maladie de nerfs, et qui écarte toujours de la simple vérité sans atours; en nous inondant de ces sentimens maniérés, de ces transports excessifs, capables d'étouffer les émotions naturelles du cœur, ils rendent insipides les plaisirs domestiques, qui devroient adoucir l'exercice de ces devoirs sévères, par lesquels un être raisonnable et immortel se prépare à agir un jour dans une sphère d'un ordre supérieur.

On s'est plus occupé dans ces derniers tems de l'éducation des Femmes, que par le passé. Cependant on les regarde encore comme un sexe frivole; et les écrivains qui veulent les corriger par la satyre ou l'instruction, leur prodiguent encore les

sarcasmes ou la pitié. L'on n'ignore pas qu'elles continuent de perdre les premières années de leur vie à se donner une teinture de connoissances, un vernis agréable, mais léger. Pendant ce tems, la force du corps et celle du caractère, se trouvent sacrifiées aux notions peu chastes, libertines même, tranchons le mot, que les hommes ont prises de la beauté; elles-mêmes les immolent au désir d'un établissement; — car la seule voie pour les Femmes de s'élever dans le monde, c'est le mariage, et ce violent désir, étouffant toutes leurs idées morales pour n'en laisser subsister que de basses, à peine sont elles mariées, qu'elles se conduisent comme des enfans. Elles s'habillent, mettent du blanc, du rouge, et on nomme ces poupées le plus bel ouvrage du créateur. — Ces êtres foibles et dégradés ne sont bons, suivant moi, qu'à figurer dans un harem! — Je le demande en bonne foi, de pareilles Femmes sont elles en état de gouverner une famille, ou de prendre soin des pau-

vres petites créatures si intéressantes qu'elles mettent au monde ?

Si donc on peut inférer justement de la conduite présente du sexe, de son amour effréné pour le plaisir qui remplace l'ambition ou ces passions d'un caractère plus noble, dont l'effet est d'élever et d'aggrandir l'ame, que l'instruction que les Femmes ont reçue jusqu'ici n'a tendu, comme la constitution civile de la société, qu'à les rendre les objets insignifians du désir des hommes, et les propagatrices d'une espèce insensée ! si l'on peut prouver qu'en visant à en faire des Femmes accomplies, sans cultiver leur intelligence, on les a tirées de la sphère de leurs devoirs, et rendues ridicules et inutiles, dès que la fleur passagère de leur beauté s'est évanouie (1) ; je présume que les hommes rai-

(1) Un écrivain brillant, dont je ne me rappelle pas le nom, demande sérieusement, et il n'a pas tort, dans l'ordre actuel de choses, à quoi les Femmes sont bonnes dans ce monde, quand elles ont atteint la quarantaine ?

sonnables me pardonneront d'essayer de persuader à mon sexe de devenir plus mâle et plus respectable.

Dans le fait, ce mot mâle, dont on s'épouvante, n'est qu'un fantôme ; rassurez-vous ! les Femmes n'acquèreront jamais trop de courage et de bravoure ; leur infériorité apparente, relativement à la force corporelle, les tiendra toujours jusqu'à un certain point dans la dépendance des hommes, dans les différens rapports de la vie ; mais pourquoi l'augmenter par des préjugés qui donnent un sexe à la vertu, et confondent des vérités simples avec des rêveries sensuelles ?

En effet, les Femmes sont si dégradées par les fausses notions de leur excellence, que je ne crois pas avancer un paradoxe, en assurant que cette foiblesse artificielle produit d'un côté un penchant à tyrannie, et de l'autre, donne naissance à la ruse, l'antagoniste naturel de la force ; ce qui engage les Femmes à prendre ces méprisables airs enfantins, par lesquels,

en excitant le désir, elles détruisent l'estime. Qu'on n'entretienne plus ces préjugés, et ils retomberont naturellement à la place inférieure, mais respectable, qu'ils doivent occuper dans la vie.

Je me crois dispensée d'avertir que je parle à présent du sexe en général. Plusieurs individus ont plus de bon sens que leurs correlatifs mâles; et comme rien n'a de prépondérance où il y a un effort constant pour maintenir l'équilibre, que ce qui est doué naturellement d'une gravité plus grande, quelques Femmes gouvernent leurs maris sans se dégrader elles-mêmes, parce que c'est toujours l'intelligence qui tient le scèptre.

Fin de l'Introduction.

LES DROITS DE LA FEMME REVENDIQUÉS.

CHAPITRE PREMIER.

Examen des droits du genre-humain, et des devoirs qu'ils renferment.

DANS l'état présent de la société, pour rechercher les vérités les plus simples, on est obligé de remonter aux premiers principes, et de disputer chaque pouce de terrain aux préjugés qu'on trouve établis. On me permettra, pour éclaircir ma route, de faire quelques questions, toutes naturelles, auxquelles j'espère des réponses probablement aussi lumineuses que les axiomes qui servent de bases à l'art de raisonner ; quoiqu'elles soient formellement contredites, soit par le langage,

soit par la conduite des hommes, lorsque la variété des motifs, qui les déterminent, y jette du louche.

En quoi consiste la prééminence de l'homme sur les animaux ? la réponse est aussi claire que deux et deux font quatre, dans la raison.

Quelle qualité acquise élève un être au-dessus d'un autre ? la vertu ; répondons-nous unanimement.

Pour quelle fin l'auteur de la nature a-t-il mis les passions dans le cœur ? afin que l'homme, en luttant contr'elles, puisse atteindre un dégré de connoissance refusé aux brutes, nous dit l'expérience.

Conséquemment la perfection de notre nature et l'aptitude à être heureux, doit s'estimer par le dégré de raison, de vertu et de connoissance, qui distingue l'individu et dirige les lois par lesquelles la société est unie : Et que la connoissance et la vertu découlent naturellement de cet exercice de la raison, c'est ce qui est également incontestable, si l'on regarde l'espèce humaine prise collectivement.

Les droits et les devoirs de l'homme ainsi simplifiés, il sembleroit absurde d'essayer

d'éclaircir des vérités d'une telle évidence; cependant des préjugés si profondément enracinés, ont étouffé la raison; tant de qualités fausses ont pris le nom de vertus, qu'il est indispensable de suivre et de démêler le cours de la raison derangé par différentes circonstances étrangères, et perdu, pour ainsi dire, dans le labyrinthe de l'erreur, en comparant la règle rigoureuse avec les écarts fortuits.

Les hommes en général semblent aimer mieux employer leur raison à justifier des préjugés, qu'ils ont reçus, sans trop savoir comment, qu'à les déraciner. Elle doit être forte cette tête qui a le courage de se faire à elle-même ses principes; car presque tous les hommes ont une espèce de lacheté paresseuse, qui les effraye à la vue de ce travail, ou ne leur permet de le remplir qu'à moitié. Cependant, ces conséquences imparfaites sont fréquemment assez plausibles parce qu'on les déduit d'une expérience partielle et de vues justes quoiqu'étroites.

En remontant aux premiers principes, on est sûr que le vice, avec toute sa difformité native, essayera de se dérober à vos recherches exactes; une tourbe de

mots raisonneurs s'en vont toujours criant que ces argumens prouvent trop ; ils vous donnent à la place leurs mesures, détestables au fond, sous prétexte de facilité. C'est ainsi qu'on oppose cette facilité malheureuse aux simples principes, jusqu'à ce qu'enfin la vérité se trouve perdue dans un nuage de mots, la vertu dans un amas de formes, et que la science, privée de réalité, soit réduite à son nom, qu'on fait sonner bien haut, quoique ce ne ce soit plus elle et qu'on lui ait substitué des préjugés spécieux.

Un société dont la constitution se fonde sur la nature de l'homme, est certes la plus sagement ordonnée ; cette vérité frappe tout être pensant d'une telle évidence qu'il regarde comme présomptueux celui qui veut en administrer des preuves ; il faut pourtant en donner, ou les préjugés feront valoir contre la raison la prescription d'une possession immémoriale. Cependant, citer la prescription pour justifier les refus faits aux hommes (ou aux Femmes) de l'exercice de leurs droits narels, est un des sophismes absurdes qui insultent journellement au sens commun.

La civilisation du gros des peuples de l'Europe offre le coup d'œil affligeant d'une injuste partialité ; il y a plus, c'est qu'on pourroit mettre en question si les hommes y ont acquis quelques vertus, formant un échange équivalent à l'état malheureux où les ont réduits leurs vices dont on s'est efforcé de plâtrer une ignorance imprévoyante, et la liberté qu'on leur a fait troquer contre un brillant esclavage. Le désir d'éblouir par les richesses, qui malheureusement assurent le mieux la prééminence de l'homme, le plaisir de commander à des flateurs et beaucoup d'autres calculs aussi bas, faits par l'avide égoïsme, ont contribué à écraser la masse du genre humain, et à faire de la liberté un instrument commode pour le faux patriotisme. Car, tandis que les rangs et les titres acquièrent une fausse grandeur devant laquelle le génie » doit s'humilier et cacher sa tête, » convenons qu'à quelques exceptions près, » et c'est un grand malheur pour une na» tion, les hommes de mérite, sans riches» ses et sans titres, ont bien de la peine » à se faire jour. » Hélas ! que de calamités inouies des millions d'hommes n'ont

ils pas souffert pour payer le chapeau rouge à un obscur et intriguant avanturier, qui vouloit être rangé parmi les princes, ou même aspiroit à leur commander en couvrant son front audacieux de la triple couronne !

Telle a été en effet la misère d'un grand nombre d'individus, causée par les honneurs héréditaires, les richesses et le despotisme, que des hommes d'une sensibilité profonde, n'osant pas accuser la providence, mais ne pouvant se résoudre à la justifier, se sont presque permis contre elle de demis blasphêmes. L'homme s'est regardé comme indépendant du pouvoir créateur auquel il doit son existence, ou comme une comète excentrique, sortant de son orbite pour dérober le feu céleste de la raison ; et la vengeance du ciel, cachée dans cette flame subtile, n'a que trop puni sa témérité, en introduisant le mal dans l'univers.

Profondément frappé de ce spectacle de malheurs et de désodres qui avoient envahi la société, et fatigué d'une lutte pénible contre des fous entêtés, Rousseau devint passionné pour la solitude, et ses

principes en ayant fait en même temps un optimiste, il consacra sa prodigieuse éloquence à prouver que l'homme étoit naturellement animal solitaire; égaré par son respect pour la bonté de Dieu. — Car quel être sensible et raisonnable peut en douter! — de Dieu qui certainement ne nous a donné la vie que pour nous communiquer le bonheur, il regarde le mal comme réel; mais il y voit l'ouvrage de l'homme, en se dissimulant que c'est exalter un attribut aux dépens d'un autre aussi nécessaire à la perfection divine.

Bâtis sur une fausse hypothêse, ces argumens en faveur de l'état de nature sont plausibles, mais sans solidité. Je dis sans solidité; car prétendre que l'état de nature est préférable à la civilisation dans toute sa perfection possible, c'est, en d'autres mots, démentir la suprême sagesse; et cette exclamation paradoxale que Dieu a fait tout bien, et que le mal a été introduit par ses créatures, qu'il a pourtant faites en sachant ce qu'il faisoit, est aussi peu philosophique que religieuse.

Quand cet être sage, qui nous créa et nous mit ici bas, voulut que les passions

développassent notre raison, sans doute il se détermina pour cette belle idée parce qu'il vit que le mal présent produiroit un bien futur. Les foibles créatures qu'il a tirées du néant pourroient-elles se soustraire à sa providence, et se flatter d'apprendre, sans sa permission, à connoître le bien, en pratiquant hardiment le mal? non! — Comment donc cet énergique défenseur de l'immortalité a-t-il pu raisonner d'une manière si peu conséquente? Que le genre humain fut resté pour jamais dans l'état brut de nature, qu'il a été impossible même à sa plume magique de nous peindre comme un état dans lequel une seule vertu prenne racine, il auroit été clair, quoique peut-être l'homme purement sensitif et errant au hazard ne s'en fut point apperçu, que la créature humaine étoit née pour parcourir le cercle de la vie et de la mort, et que Dieu l'avoit placée dans le magnifique jardin de la création pour quelque fin qu'il n'étoit pas aisé d'accorder avec ses attributs.

Mais si pour couronner son ouvrage, il falloit qu'il créât des êtres raisonnables, doués de la faculté d'avancer en excel-

lence, par l'exercice des facultés mises en eux pour arriver à ce développement; si la bonté divine jugea elle-même à propos d'apeler du néant à l'existence une créature au-dessus de la brute (1) qui put penser et se perfectionner d'elle-même, pourquoi nommer en termes directs une malédiction cet inestimable bienfait? car ce fut réellement un bienfait, si l'homme fut créé de manière à pouvoir s'éleverau-dessus de l'état dans lequel des sensations lui procuroient un bonheur animal? et cependant on pourroit en effet l'apeler une malédiction, si toute notre existence étoit bornée à ce monde; car à quoi bon le dispensateur de la vie nous auroit-il donné des passions et la faculté de réfléchir? seroit-ce uniquement pour empoisonner d'a-

(1) Contraire à l'opinion des anatomistes, qui raisonnent par analogie, et d'après la forme des dents, de l'estomac et des intestins, Rousseau ne veut point voir dans l'homme un animal carnivore; écarté de la nature par l'amour de son systême, il nie que l'homme soit un animal destiné à vivre en société, quoique sa longue et débile enfance semble démontrer que les auteurs et les conservateurs de ses jours ont dû se réunir par couple.

mertume la coupe de la vie, et nous tromper par de fausses notions d'une dignité que nous n'aurions pas réellement? pourquoi nous conduiroit-il par le sentiment de l'amour de nous-mêmes aux sublimes transports qu'excite la découverte de sa sagesse et de sa bonté, si ces sentimens n'étoient pas éveillés en nous pour améliorer notre nature dont ils font partie, (1) et nous rendre capables de jouir d'une portion

(1) Que diriez-vous à un horloger que vous n'auriez chargé de vous faire qu'une montre simple, marquant tout uniment les heures, si, pour vous prouver son habileté, il y ajoutoit les roues destinées à en faire une répétition, et que cette addition embarassa le méchanisme ordinaire? Seroit-il bien venu à dire pour s'excuser : Si vous n'aviez pas touché un certain bouton, vous ne vous seriez apperçu de rien. J'ai voulu m'amuser à faire une expérience, sans avoir l'intention de gâter votre montre : Ne seriez-vous pas fondé à lui répondre que ne vous borniez-vous à me faire une montre ordinaire, puisque je ne vous avois demandé que cela; si vous n'y aviez pas ajouté des ressorts inutiles, elle iroit bien, au lieu que vous vous êtes amusé de gaîté de cœur à me la gâter. Il falloit faire ce que je vous avois dit, et rien de plus, l'accident ne seroit pas arrivé, je n'aurois pas eu lieu de m'en appercevoir.

plus divine de félicité? Fermement persuadée qu'il n'existe dans ce monde aucun mal auquel Dieu n'ait voulu donner sa place, comme à un ombre dans un tableau, j'établis ma foi à cet égard sur la perfection de Dieu.

Rousseau s'efforce de prouver que tout *étoit* bien originairement; une foule d'auteurs que tout *est* bien aujourd'hui, et moi que tout *sera* bien un jour.

Mais, fidèle à sa thèse favorite, l'état de nature, Rousseau fait l'éloge de la barbarie, et dans son éloquente apostrophe à l'ombre de Fabricius, il oublie qu'en faisant la conquête de l'univers, les Romains n'ont jamais songé à établir leur propre liberté sur une base solide, pas plus qu'à étendre l'empire de la vertu; jaloux de soutenir son systême, il taxe d'effets du vice, tous les efforts du génie, et faisant l'apothéose des vertus sauvages, il exalte ces demi-dieux qui furent à peine des hommes, les féroces Spartiates, qui ne croyant ni à la justice, ni à la reconnoissance, sacrifièrent de sang-froid des esclaves, dont tout le crime étoit de s'être montrés hommes, et d'avoir tenté de se soustraire au joug de fer de leurs tyrans.

Dégoûté des mœurs et des vertus factices, le citoyen de Genève, au lieu d'examiner son sujet d'une manière convenable, jette le froment avec la paille, sans se donner le tems de s'assurer si les maux à l'aspect desquels son cœur bondissoit avec tant d'indignation, étoient la suite naturelle de l'état de civilisation, ou les restes de la barbarie. Il vit le vice fouler aux pieds la vertu, et une fausse bonté prendre la place de la véritable; il vit les talens forcés par les maîtres du monde, de se prêter à de sinistres projets, et ne pensa jamais à remonter jusqu'au despotisme, la vraie source de ces maux affreux, pour les lui reprocher; aux distinctions héréditaires qui voudroient bien se ranger avec cette supériorité d'intelligence, dont l'effet naturel et juste, est d'élever un homme au-dessus de ses semblables. Il ne s'apperçut pas que la puissance royale introduit, en peu de générations, une sorte de stupidité dans les familles nobles, et se sert des croix, des cordons, comme d'amorces pour prendre dans ses filets des milliers d'êtres vicieux et lâches.

Rien ne sauroit présenter le despotisme royal sous un point de vue plus vrai, et

parconséquent plus hideux, que la peinture des différens crimes atroces par lesquels des méchans se sont frayé un chemin au trône. — De viles intrigues, des forfaits outrageans la nature, et tous les vices qui dégradent notre espèce, ont servi de degrés pour monter à cette place éminente ; et des millions d'hommes, la face prosternée contre terre, ont lâchement permis aux débiles enfans de ces monstres déprédateurs, de siéger en paix sur leurs trônes, baignés du sang des malheureux (1).

Une vapeur mortelle ne pèse-t-elle pas sur la société, quand le principal chef qui la dirige, ne reçoit d'autre éducation que celle par laquelle on le déprave, en lui apprenant à inventer des crimes, où on l'abrutit dans la stupide routine d'un cérémonial puéril ; les hommes ne deviendront-ils donc jamais sages ? — Ne cesseront-ils donc jamais d'attendre du froment, d'un champ infecté de folle aveine, et des figues des épines ?

(1) Quelle insulte plus cruelle aux droits de l'homme, que ces lits de justice en France, où un enfant devenoit l'organe des volontés de l'exécrable Cardinal Dubois ?

Il est impossible même pour l'homme en faveur de qui se réunissent les circonstances les plus favorables, d'acquérir assez de lumières et de forces d'ame, pour remplir dignement les devoirs d'un roi revêtu d'une autorité sans bornes. Combien donc ne les violera-t-il pas ces devoirs, celui que l'élévation de son rang ne sert qu'à mettre hors de la portée de la vertu ou de la sagesse; celui dans qui toutes les affections humaines sont corrompues par l'adulation, et la faculté de réfléchir troublée par l'ivresse des voluptés ! Certes, c'est une grande folie aux hommes de faire dépendre le bonheur de tant de millions, du caprice d'un être foible, que ses vices rabaissent presque toujours au-dessous du dernier de ses sujets ! Mais il ne faut pas renverser un pouvoir pour en élever un autre sur ses ruines : car la puissance corrompt infailliblement l'homme, créature foible par essence; et l'abus qu'il ne manque pas d'en faire, démontre que plus l'égalité est établie dans la société, plus il y règne de vertus, et parconséquent de bonheur. Par quelle fatalité ces principes et d'autres semblables que dicte la raison, font-ils crier ! — L'é-

glise ou l'état sont en danger, si l'on n'a pas une foi implicite pour la sagesse de l'antiquité? Aussi traite-t-on d'athées et d'ennemis du genre-humain, ceux qui, profondément touchés de ses malheurs, osent attaquer une autorité purement humaine. Ce sont-là des calomnies bien atroces; eh! bien, elles ont été versées à grands flots sur (*le docteur Price*) un des meilleurs des hommes, dont les cendres prêchent encore la paix, et au souvenir duquel on doit s'arrêter respectueusement en silence, toutes les fois qu'on traite des sujets autrefois si chers à son cœur. —

Après m'être rendue criminelle de lèse-majesté royale, probablement je n'étonnerai guères, en ajoutant que toute profession qui tire son existence d'une grande subordination, qui s'incline humblement devant des titres, est démontrée pour moi, tout a fait contraire à la saine morale.

Une armée sur le pied de guerre, par exemple, est incompatible avec la liberté du moins pour les individus qui la composent, parce que la subordination et la rigueur sont les nerfs de la discipline militaire, et qu'il faut du despotisme pour mettre de

l'activité dans les entreprises dirigées par la volonté d'un seul. En effet, il n'y a qu'un petit nombre d'officiers qui puissent être inspirés d'un esprit formé par des notions romanesques sur l'honneur, d'une sorte de morale fondée sur le ton de leur siècle, tandis que la grande masse doit être mue par le commandement, comme les vagues de la mer par les vents; car le tourbillon de l'autorité pousse en-avant avec fureur la troupe des subalternes, qui ne savent et ne s'inquiètent guères où on les lance.

En outre, rien ne sauroit être plus pernicieux pour le moral des habitans de nos villes de province que le séjour d'une foule de jeunes gens superficiels et désœuvrés, dont la galanterie est l'unique occupation, et qui rendent le vice plus dangereux en en cachant la difformité sous des dehors aimables. Un air de mode, qui n'est après tout qu'un symbole d'esclavage et prouve que l'ame n'a pas un caractère à elle, séduit la simplicité honnête des gens de la province, et les engage à imiter des vices dont ils n'ont pas même le mérite de saisir les graces et l'élégance.

Tout

Tout corps est une chaîne de despotes qui, se soumettant et tyrannisant tour-à-tour, sans faire usage de leur raison, deviennent des masses accablantes de vice et de folie dont le poids écrase la Société. Un homme de rang ou de fortune, sûr de s'élever par la protection ou l'argent, n'a rien à faire que de se livrer à des gouts extravagans, tandis que l'honnête, mais pauvre citoyen qui doit faire son chemin par son mérite, devient un parasyte servile ou un lâche imitateur.

Il en est de même pour les officiers de marine : seulement leurs vices empruntent une tournure différente et plus de rudesse de l'élément où ils vivent. Ils sont plus positivement désœuvrés quand ils ne font plus leur quart. Me citera-t-on l'agitation insignifiante des militaires employés sur nos vaisseaux ? On pourroit l'appeler une nonchalance active. Plus restreints à la société des hommes, les premiers acquièrent un gout décidé pour la plaisanterie mordante et les tours d'une malignité cruelle ; les autres, fréquentant des femmes que l'on dit bien élevées, prennent un jargon sentimental. Mais la grosse joie ou le

sourire poli n'indique pas plus dans les uns que dans les autres, que l'ame y entre pour quelque chose.

Me permettra-t-on d'étendre la comparaison jusqu'à un état où certainement l'intelligence doit avoir plus de part ; car le clergé a plus d'occasions de cultiver son esprit, quoique la subordination rampante en arrête également l'essor. La soumission aveugle, imposée dans les collèges aux dogmes de foi, sert, pour ainsi dire, de noviciat à nos futurs vicaires, obligés de respecter les opinions de leurs curés ou de leurs patrons, s'ils veulent s'avancer. Peut-être n'y a-t-il pas de contraste plus frappant que celui qui règne entre l'air humble et dépendant d'un pauvre vicaire et la morgue hautaine d'un évêque. Le respect et le mépris qu'ils inspirent tous les deux, rendent également inutile l'exercice de leurs fonctions.

Une remarque importante, c'est que le caractère de chaque individu se modèle jusqu'à un certain point sur sa profession. Un homme de sens peut seul avoir un maintien qui ne disparoit pas lors même que vous examinez la personne ; tandis

que l'homme foible et ordinaire n'a, pour ainsi dire, d'autre caractère que celui qui appartient à son corps : au moins, toutes ses opinions ont tellement pris la teinte de celles que consacre l'autorité, qu'envain essayeriez-vous de distinguer la nuance des siennes.

La Société profitant des lumières qu'elle acquiert de jour en jour, aura donc soin de ne plus permettre de corporations d'hommes dont leur état même tend à ne faire que des êtres vicieux ou insensés.

Dans l'enfance de la Société, quand les hommes sortoient à peine de la barbarie, les chefs et les prêtres touchant les deux ressorts les plus puissans de leurs ames encore sauvages, la crainte et l'espérance, durent jouir d'un pouvoir illimité. L'aristocratie est peut-être naturellement la la première forme de gouvernement ; mais des intérêts opposés perdant bientôt l'équilibre, la monarchie et le sacerdoce sortirent du milieu de ces luttes ambitieuses, et les possessions féodales en affermirent les bases. Telle paroît avoir été l'origine de la puissance royale et ecclésiastique et l'aurore de la civilisation : on sent que

le trône et l'autel, jaloux l'un de de l'autre, ne purent long-tems demeurer en paix; d'ailleurs ils cherchent par gout à envahir; il en résulta donc des guerres étrangères et des insurrections intestines. Dans ce tumulte, les peuples acquirent quelque pouvoir, qui força ceux qui les gouvernoient de masquer l'oppression par une apparence de justice. C'est ainsi que les guerres, l'agriculture, le commerce et les lettres aggrandissant l'esprit, les despotes sont contraints de s'assurer par une corruption secrette, du pouvoir qu'ils avoient d'abord usurpé à force ouverte (1).

Cette gangrène qui mine sourdement le corps politique, n'a pas de plus sûrs, de plus prompts moyens de se répandre que le luxe et la superstition, fomentés par l'envie de dominer les autres. L'indolente poupée d'une cour devient d'abord un monstre fastueux ou un épicurien blazé; puis il se fait de la contagion même que répan-

---

(1) Les hommes à talens sèment des vérités qui germent et contribuent à former l'opinion. Quand cette opinion publique vient à prévaloir par les développemens de la raison, la chûte du pouvoir arbitraire n'est pas éloignée.

dent ses vices contraires à la nature, un instrument de tyrannie.

C'est cette funeste pourpre qui rend les progrès de la civilisation un malheur, et enchaîne l'intelligence au point de faire douter aux hommes sensibles si le développement de nos facultés morales ne produit pas une plus grande somme de mal que de bien. Mais la nature du poison indique son antidote, et si Rousseau eut fait un pas de plus dans ses recherches, ou que son œil eut pu percer l'atmosphère nébuleux de la cour qu'il dédaignoit, son ame active se seroit élancée jusqu'aux régions du vrai, et là il auroit vu la perfection de l'homme dans l'établissement de la véritable civilisation, au lieu de rétrogader comme il l'a fait dans les ténèbres de la barbarie qu'il nous vante.

CHAPITRE II.

L'opinion reçue d'un caractère sexuel, discutée.

On a produit une foule de raisonnemens ingénieux pour prouver, en rendant compte

de la tyrannie de l'homme et en cherchant à l'excuser, que les deux sexes, dans leurs efforts pour acquérir la vertu, devoient tendre à se former à cet égard un caractère très-différent : disons-le. nettement ; on ne reconnoît point aux femmes une force d'ame suffisante pour arriver à ce qui mériteroit réellement le nom de vertu. Cependant, il sembleroit qu'en leur donnant une ame aussi parfaite qu'à l'homme, la providence n'a voulu établir qu'un seul chemin pour conduire l'espèce humaine, soit à la vertu, soit au bonheur qui en résulte.

Si donc lesFemmes ne sont point un essaim de mouches brillantes, de papillons éphémères, pourquoi les retenir dans l'ignorance sous le nom spécieux d'innocence ? Les hommes se plaignent, et avec raison, des folies et des caprices de notre sexe, mais ils se gardent bien d'employer la verge de la satyre contre nos passions violentes et nos vices dégradans. — Vous voyez, répondrai-je, l'effet naturel de notre ignorance ! L'ame qui ne sait s'appuyer que sur des préjugés, sera dans une instabilité perpétuelle ; et le courant s'élancera avec une furie des-

tructive, tant qu'il ne trouvera point de digue pour rompre sa force. Les femmes apprennent depuis leur enfance, soit par les leçons qu'on leur donne, soit par l'exemple de leurs mères, qu'une légère connoissance de la foiblesse humaine, la douceur de caractère, l'obéissance extérieure et une attention scrupuleuse à une sorte de propreté puérile, leur obtiendra la protection de l'homme. Pour peu qu'elles soient jolies, elles n'ont besoin de rien autre chose, du moins pendant vingt ans de leur vie.

C'est ainsi que Milton décrit la fragile Eve, notre première mère; j'avouerai que quand il nous dit que les femmes sont formées pour la douceur et les graces délicates et attrayantes, je ne puis saisir le sens de ces expressions, à moins de supposer que, comme les sectateurs de l'alcoran, il veut nous refuser une ame, et insinuer que nous sommes des êtres créés uniquement pour flatter les sens de l'homme par les graces délicates et attrayantes, et par une obéissance aveugle, toutes les fois qu'il redescend sur la terre, fatigué de s'être élevé sur les aîles de la contemplation.

Qu'ils nous insultent cruellement, ceux dont la voix ne nous avertit que de nous rendre des animaux domestiques agréables à notre maître ! Par exemple, qu'est-ce que cette douceur victorieuse si vivement et si fréquemment recommandée, qui gouverne tout en obéissant ? Quelles expressions puériles ; et combien est nul et insignifiant cet être ! — En supposant qu'il puisse s'en trouver un immortel qui veuille se plier à tant d'abjection et à régner par ces honteux moyens. « Certainement, dit » Bacon, l'homme est parent de la brute » par son corps ; et s'il n'est pas parent » de Dieu par son ame, on ne peut voir » en lui qu'une créature bien basse et » bien ignoble ! » En vérité, les hommes me paroissent agir bien peu philosophiquement quand ils veulent s'assurer de la bonne conduite des Femmes, en essayant de les retenir toujours dans un état d'enfance. Rousseau étoit plus conséquent lui, lorsqu'il vouloit arrêter les progrès de la raison dans les deux sexes ; car si les hommes mangent du fruit de l'arbre de la science, à coup sûr les femmes voudront en goûter ; mais elles n'arriveron

qu'à la connoissance du mal, vû la culture imparfaite que reçoit aujourd'hui leur tête.

Les enfans, je l'avoue, sont innocens; mais quand on applique cette épithète à des hommes faits, ce n'est plus qu'une manière polie de leur reprocher leur foiblesse. Car si l'on convient que la providence a destiné les femmes à l'acquisition des vertus humaines, et à se procurer, par l'exercice de leur intelligence, cette stabilité de caractère qui forme la base la plus solide sur laquelle puissent être appuyées nos espérances à venir, on doit leur permettre aussi de s'adresser directement à la source de la lumière, et ne pas les réduire à marcher dans le demi-jour que fournissent les astres qui l'accompagnent. Milton, j'en conviens, étoit d'une opinion très-différente, puisqu'il ne plie le genou que devant les droits incontestables de la beauté, quoiqu'il seroit difficile de rendre conséquens deux passages de lui que je vais mettre en opposition; mais les grands-hommes sont trop souvent conduits par leurs sens à de pareilles inconséquences.

« Eve qu'ornoit *la beauté dans toute*
» *sa perfection*, répondit à son époux :
» Source de mon existence dont tu dispo-
» ses, j'obéis *sans replique* à ce que tu
» m'as commandé ; Dieu l'ordonne ainsi.
» Dieu est ta loi, tu es la mienne : n'en
» point connoître d'autre, est la science
» la plus *précieuse* de la femme et sa *vé-*
» *ritable gloire* ».

Telles sont précisément les raisons que que j'ai employées vis-à-vis des enfans. J'avois pourtant soin d'y ajouter : Votre intelligence commence à se fortifier, vous ferez bien de prendre mes avis jusqu'à un certain dégré de maturité ; alors votre devoir sera de penser par vous-mêmes et de ne consulter que Dieu et votre conscience.

Cependant, Milton paroît d'accord avec moi dans les vers suivans, où il fait adresser par Adam ce raisonnement à son auteur : « Ne m'as-tu pas fait ici ton lieu-
» tenant ? N'as-tu pas placé bien au-des-
» sous de moi ces êtres inférieurs ? Quelle
» société, quelle harmonie, quel vrai plai-
» sir peut exister entre des êtres *inégaux* ?
» Et pourtant tous ces biens doivent être

» réciproques. Il faut qu'ils soient donnés
» et reçus dans leur juste proportion. Mais
» dans la *disparité*, deux êtres, l'un su-
» périeur et actif, l'autre foible et bien
» au-dessous du premier, ne sauront se
» convenir ; bientôt ils deviendront éga-
» lement à charge l'un à l'autre. Je parle
» de cette société telle que je la sens,
» propre à faire partager tous les plaisirs
» de la raison ».

En traitant donc des mœurs des Femmes, laissons de côté le sexe, et suivons nos recherches sur la manière de les faire coopérer, si l'expression n'est point trop hardie, avec l'Etre suprême.

J'entends par l'éducation individuelle, mot qui n'est pas assez précisément déterminé, les soins donnés à un enfant, dont l'effet sera d'aiguiser lentement ses sens, de former son tempérament, de régler ses passions dès qu'elles commencent à fermenter, et de mettre en activité son intelligence, avant que le corps arrive à sa maturité ; de manière que, devenu personne faite, il n'ait plus qu'à suivre et non à commencer le travail important de raisonner.

J'ajouterai, pour prévenir toute méprise, que je ne crois pas que l'éducation particulière puisse produire toutes les merveilles qui lui sont attribuées par des écrivains trop confians. Il faut élever les hommes et les Femmes en grande partie dans les opinions et les mœurs de la société dans laquelle ils vivent. Dans tous les âges, il a existé un courant d'opinions populaires qui n'a jamais manqué de tout entraîner, devant lui, et de donner à toutes les années d'un siècle un air de famille. Il me suffit néanmoins, pour prouver ma thèse actuelle, que quelque soit l'influence des circonstances sur les talens, tout individu puisse devenir vertueux par l'exercice de sa propre raison; car n'y eut-il qu'un être qui eut été créé avec des inclinations vicieuses, et fut positivement méchant, l'argument contre la providence auroit toute sa force. Qu'est-ce qui pourroit alors nous sauver de l'athéisme? Ou si nous adorons un Dieu, pouvons-nous faire de ce Dieu le principe du mal?

En conséquence, l'éducation la plus parfaite à mon avis, consiste dans l'exercice de l'intelligence le mieux calculé pour for-

tifier le corps et former le cœur : ou , en d'autres mots, pour mettre l'individu à même d'atteindre à des habitudes vertueuses qui le rendent indépendant. Dans le fait, c'est une dérision d'appeler vertueux un être dont les vertus ne résultent pas de l'exercice de sa propre raison. Telle étoit l'opinion de Rousseau relativement aux hommes : je l'étends aux Femmes, et j'assure avec confiance qu'elles ont été tirées hors de leur sphère par un faux raffinement, et non par la généreuse envie d'acquérir des qualités mâles. De plus, l'humble hommage qu'elles continuent de recevoir est si ennivrant, que jusqu'à ce que les manières actuelles changent, il sera impossible de les convaincre que l'influence illégitime qu'elles obtiennent en s'avilissant, est pour elles un vrai malheur, et qu'il leur faut retourner à la nature et à l'égalité, si elles veulent s'assurer ce bien-être tranquille que ne peuvent procurer que des affections sans mélange ; mais cet heureux jour, nous l'attendons. — Nous l'atendrons peut-être jusqu'à ce que les rois et les nobles éclairés par la raison, et préférant la dignité réelle de l'homme à

leur état puéril, jettent d'eux-mêmes leurs brillans pompons héréditaires ; et si les Femmes ne veulent pas résigner le pouvoir arbitraire que leur donne la beauté, elles prouveront qu'elles ont moins d'ame que l'homme.

On m'accusera d'arrogance, je le sais ; eh ! bien, je vais plus loin. Je déclare ce que je crois fermement ; c'est que tous les auteurs qui ont écrit sur l'éducation et les mœurs des Femmes, à partir depuis Rousseau jusqu'au docteur Grégory, ont contribué à en faire des caractères plus foibles, plus artificieux qu'ils ne l'eussent été par eux-mêmes, et par conséquent des membres moins utiles à la Société. J'aurois pu exprimer cette conviction d'un ton plus bas ; mais j'aurois craint qu'on n'eut traité mes plaintes de doléances affectées, au-lieu d'y voir l'expression fidelle de mes sentimens et le résultat incontestable que l'expérience et la réflexion m'ont fait tirer. Quand j'en viendrai à cette division de mon sujet, j'aurai soin de remarquer les passages les plus blamables de ces deux auteurs ; en attendant, je dois faire observer que j'enveloppe dans la même con-

damnation tous ces livres si vantés qui ne tendent pourtant, à mon avis, qu'à dégrader une moitié de l'espèce humaine, et à donner aux Femmes des agrémens qu'elles achètent trop cher, puisque c'est aux dépens des vertus solides.

Cependant, pour raisonner dans le sens de Rousseau, si l'homme a réellement atteint la perfection de l'ame quand son corps est arrivé à la maturité, il faudroit pour ne faire *qu'un* de l'homme et de la Femme, que cette dernière s'en reposât entièrement sur l'intelligence de l'autre. Alors le joli chevre-feuille embrassant l'arbre vigoureux, qui le supporteroit, formeroit un tout également remarquable par l'élégance et la force. Mais, hélas ! les maris aussi bien que leurs compagnes, ne sont trop souvent que de vieux enfans ; à peine même, grâce à leurs débauches prématurées, les hommes conservent-ils cet extérieur mâle dont ils se prévalent ; et si un aveugle en conduit un autre, certes il n'est pas besoin qu'un ange descende du ciel pour nous dire ce qu'il en arrivera.

Les causes qui, dans la corruption actuelle de la société, contribuent à l'asservis-

sement des Femmes, en enchaînant leur intelligence, et en affoiblissant leurs sens, sont en grand nombre ; peut-être une de celles qui fait plus de mal que toutes les autres, c'est leur inattention pour l'ordre.

Faire chaque chose d'une manière bien ordonnée, est un précepte très-important dont les Femmes, qui généralement parlant reçoivent une éducation fort peu reglée, n'atteignent jamais la pratique avec autant d'exactitude que les hommes, assujettis dès leur enfance à une marche régulière. Cette sorte d'étourderie, d'insouciance qui met les choses au hazard ; car quel autre nom donner aux mouvemens brusques et heurtés d'une espèce de sens commun, à peine au-dessus de l'instinct, qu'on n'a jamais soin de soumetre à l'examen de la raison, empêche les Femmes de généraliser les choses de fait ; ainsi elles font aujourd'hui ce qu'elles ont fait hier, uniquement parce qu'elles l'ont fait hier.

Ce mépris des conseils de la raison dans le printems de la vie, a pour sa suite des conséquences plus funestes qu'on ne le croit : car les petites connoissances auxquelles arrivent les Femmes à tête forte,

se trouvent, par différentes circonstances, beaucoup moins liées que celles des hommes; elles les doivent plus aux observations faites à la volée, qu'à la comparaison des remarques individuelles, soutenues des résultats de l'expérience, généralisés par la méditation. Plus à la société que les hommes, à cause de leur situation dépendante et de leurs occupations domestiques, si elles apprennent quelque chose, c'est à la dérobée; et comme l'instruction n'est, en général, chez elles qu'un point secondaire, elles n'en suivent aucune branche avec cette ardeur persévérante, indispensable pour donner de la force aux facultés de l'esprit et de la netteté au jugement. On exige, dans l'état actuel de la société, un peu d'instruction pour soutenir le caractère de ce qu'on apelle une naissance honnête; en conséquence, les jeunes gens sont obligés de se soumettre à quelques années d'études; mais dans l'éducation des Femmes, la culture de l'esprit est toujours subordonnée à l'acquisition de quelques avantages corporels, et l'on manque même ce but, puisque le corps énervé par une éducation casanière, d'après de

fausses notions de modestie, n'arrive jamais à cette grâce et cette beauté que des membres seulement à moitié formés et affoiblis d'ailleurs, ne sauroient offrir. En outre, l'émulation, ce ressort si puissant, ne les engage point à développer leurs facultés dans la jeunesse, et n'ayant point d'objet sérieux d'étude, si les jeunes personnes ont reçu de la nature quelque pénétration, elles la portent bientôt sur les petits détails de la vie et les manières du beau monde. En un mot, elles s'arrêtent sur les effets et les modifications, sans remonter jamais aux causes; et des règles compliquées de maintien remplacent, sans doute, bien imparfaitement des principes clairs et simples.

Pour prouver que l'éducation donne aux Femmes cette apparence de foiblesse, je me contenterai de citer l'exemple des militaires qu'on fait entrer, comme elles, dans le monde avant que leur moral ait été enrichi de connoissances, et fortifié par les principes. Eh bien! les conséquences sont les mêmes: les jeunes gens au service acquièrent une légère connoissance superficielle, glanée dans le champ

de la conversation, et leurs rapports fréquens avec les hommes dans la société, leur vaut ce qu'on apelle le tact du monde. On a souvent confondu cette science des usages avec celle du cœur humain ; mais le fruit crud d'observations faites au hazard et qu'on n'a jamais soumises à l'épreuve d'un jugement formé par des comparaisons soignées, et une expérience réfléchie, mérite-t-il vraiment le beau nom de science ? les militaires, ainsi que les Femmes, pratiquent les vertus du dernier ordre, avec une politesse scrupuleuse. Où donc est la différence sexuelle quand l'éducation a été la même ; pour moi je n'en vois aucune, si non plus de liberté pour les premiers qui les met du moins à portée de voir et de connoître plus de détails de la vie.

Peut-être regardera-t-on comme un écart, une remarque politique que je vais me permettre, et qu'il seroit impardonnable de laisser échapper, tant elle dérive naturellement de mon sujet.

Des armées toujours sur pied, ne seront jamais composées d'hommes robustes et déterminés, cela n'est pas possible : elles

peuvent être des machines bien disciplinées, mais elles compteront rarement des hommes à passions fortes ou doués de facultés énergiques. Quant à la profondeur de tête, je ne crains point de trop m'aventurer en assurant qu'elle est aussi rare dans les armées que chez les Femmes. La cause en est, à mon avis, la même. On peut encore observer que les officiers sont particulièrement attentifs à leur personne, fous de la danse, des assemblées nombreuses et brillantes, des aventures et de la plaisanterie (1). Leur grande affaire est la galanterie, comme celle du *beau* sexe. —On leur a appris à plaire, et ils ne vivent que pour plaire. Cependant, ils ne perdent pas pour cela leur rang dans la distinction des sexes; on les regarde toujours comme supérieurs aux Femmes, quoique toute leur supériorité, sauf ce que je viens d'en dire, soit difficile à découvrir.

Le grand malheur est que les militaires

---

(1) Pourquoi donc faire un crime aux Femmes de leurs passions pour les gens en écarlatte ou en bleu de roi? leur éducation ne les raproche-t-elle pas plus de cette classe que de toute autre?

et les Femmes acquièrent des manières avant des mœurs, et une sorte de connoissance du train de la vie avant l'idée réfléchie ou le sentiment de sa grande et auguste destination. La conséquence est simple. Contens des facultés ordinaires que donne la nature, s'y bornant, ces êtres imparfaits deviennent la proie des préjugés, et prenant toutes leurs opinions sur parole, se soumettent aveuglément à l'usage; de sorte que, s'il leur reste quelque sens, c'est uniquement une sorte de coup-dœil d'instinct, qui saisit les proportions, les formes élégantes, et décide sur les belles manières; mais ne sauroit creuser et arriver jusqu'au tuf ou se rendre compte du pourquoi d'une chose en la soumettant à l'analyse au moyen du raisonnement.

Ne pourroit-on pas appliquer la même remarque aux Femmes? on pourroit même pousser plus loin cet argument, et dire que les militaires et les Femmes sont également tirés de la place avantageuse qu'ils rempliroient dans la société, sans les distinctions contre nature, établies par la civilisation. Les richesses et les honneurs

héréditaires ont fait des Femmes des zéros, pour donner de la valeur aux autres chiffres, et le désœuvrement n'a pas manqué d'amener dans la société un mélange de galanterie et de despotisme, qui fait de ces mêmes hommes, qu'on a vu ramper en esclaves aux pieds de leurs maîtresses, les tyrans de leurs sœurs, de leurs femmes et de leurs filles. Il est vrai qu'ils prétendent les tenir seulement dans l'ordre et à leur place ; mais fortifiez l'ame des Femmes en l'agrandissant, et vous verrez bientôt finir cette obéisance aveugle. Comme c'est ce qu'il faut au pouvoir arbitraire, les tyrans et les libertins n'ont pas tort de tâcher de retenir les Femmes dans les ténèbres ; les premiers n'ont besoin que d'esclaves, et les autres que de joujoux. Dans le fait, les voluptueux ont été la plus dangereuse espèce de tyrans ; et les Femmes se sont trouvées dupes de leurs amans, comme les princes de leurs ministres, en croyant régner sur eux.

J'ai principalement en vue Rousseau traçant le caractère de Sophie, charmant à la vérité, mais bien peu naturel, suivant moi ; au reste, j'attaque moins les

détails que la base de ce caractère, les principes de l'éducation de cette Sophie : je dirai plus, quelque portée que je sois à admirer le génie de ce grand écrivain, dont je me trouverai dans le cas de citer les opinions, j'avouerai que l'indignation prend toujours la place de l'admiration, et que le froncement de sourcil de la vertu insultée efface le sourire de la satisfaction que causent ses phrases éloquentes, mais vuides ou fausses, toutes les fois que je lis ses voluptueuses réveries. Je me dis: Est-ce là l'homme qui, dans son zèle pour la vertu, voudroit bannir tous les arts de la paix et presque nous ramener à la rudesse spartiate ? est-ce là l'homme qui se complaît à peindre les généreux et utiles combats contre la passion, les triomphes des sentimens honêtes et les élans sublimes par lesquels une ame, attachée à la terre, se détache d'elle-même pour prendre son vol vers le ciel ? — Combien il rabaisse ses grands sentimens quand il s'amuse à décrire les jolis pieds, les airs atrayans de sa petite favorite ! mais je me borne pour le présent à effleurer ce sujet, et au lieu de reprendre avec

sévérité les effusions passagères d'une sensibilité victorieuse, je me contenterai d'observer que, quiconque a jetté un œil bienveillant sur la société, a dû souvent jouir du plaisir de voir un humble amour mutuel, quoiqu'il ne fût ni annobli par le sentiment, ni fortifié par l'ùnion de deux ames cherchant la vérité de concert. Il a pu voir les bagatelles domestiques fournir matière à une douce conversation, et d'innocences caresses délasser de travaux qui n'exigeoient ni un grand exercice de l'ame, ni un vol bien étendu de la pensée. Je le demande, cette vue d'une félicité modérée ne lui a t-elle pas paru plus touchante que respectable ? n'a-t-elle pas excité en lui une émotion semblable à celle que nous éprouvons à la vue des jeux des enfans ou des petits animaux, (1) tandis-

---

(1) C'est une sensation de ce genre que l'agréable peinture du bonheur de nos premiers parens, dans le Paradis, tracée par Milton, m'a toujours fait éprouver. J'avouerai qu'au lieu de porter envie à ce couple charmant, le sentiment de la noblesse de mon être, un orgueil digne, si l'on veut, de Satan, m'a toujours fait chercher dans son enfer de plus sublimes images. Je

qu'un spectacle plus majestueux, la vue des combats généreux du mérite souffrant, a élevé notre ame jusqu'à l'admiration, et porté nos pensées dans ce monde où les sensations feront place à la raison.

De deux choses l'une, il faut donc regarder les Femmes ou comme des êtres susceptibles de moralité, ou comme des êtres si foibles qu'ils doivent se soumettre entièrement aux facultés supérieures des hommes.

Examinons un peu cette question. Rousseau déclare qu'une Femme ne doit jamais se sentir indépendante un seul moment; qu'il faut qu'elle soit constamment gouvernée par la crainte qui la détermine

---

dirai, dans le même style, que toutes les fois que quelque beau monument des arts s'est offert à ma vue, j'ai joui délicieusement, et parce que je sentois, pour ainsi dire, une émanation de la divinité, dans le bel ordre que j'admirois, et que je me plaisois à suivre; jusqu'à ce que descendue de cette hauteur, propre à donner des vertiges, je me surprisse moi-même occupée de la contemplation du plus grand spectacle réservé à la vue de l'homme : — Celui de la vertu, paisiblement retirée dans quelque solitude, où, loin de la fortune qui l'a rebutée, elle jouit de sa propre conscience qui lui suffit, sans s'abaisser jusques à la plainte.

à exercer son adresse *naturelle*; en un mot, il en veut faire une esclave coquette pour en faire un objet plus attrayant de désir, une plus *douce* compagne pour l'homme, toutes les fois qu'il voudra se délasser. Il pousse plus loin ses raisonnemens, qu'il prétend tirer des indications de la nature, et insinue que le courage et la véracité, ces clefs de la voûte de l'édifice de toutes les vertus humaines, ne doivent être cultivées chez elles qu'avec certaines restrictions, parce que l'obéissance est la grande leçon qu'il faut constamment inculquer aux Femmes, le type sur lequel il faut former leur caractère sans jamais souffrir qu'elles s'en écartent.

Quelle absurdité ! quand s'élevera-t-il donc un grand homme d'un caractère assez juste et d'un génie assez puissant pour dissiper les nuages que l'orgueil et le gout de la jouissance ont repandu sur ce sujet ! quand même les Femmes seroient naturellement inférieures aux hommes, leurs vertus devroient être toujours les mêmes en qualité, si non en dégré ; ou bien, je m'y perds, et la vertu n'est plus qu'une idée relative ; en con-

séquence, leur conduite doit être fondée sur le même principe et tendre au même but.

Liées avec l'autre sexe comme filles, épouses et mères, leur caractère moral doit s'apprécier d'après la manière dont elles remplissent ces devoirs simples; mais le but, le grand but de leurs efforts, doit aussi être de déployer leurs facultés et d'acquérir la dignité d'une vertu qui sent son prix. Elles peuvent essayer de semer des fleurs sur la route de la vie; mais elles ne doivent jamais oublier, non plus que l'homme, que cette vie ne nous donne pas un bonheur capable de satisfaire une ame immortelle. Je ne prétends point du tout faire entendre qu'aucun des deux sexes doive se perdre dans des réflexions abstraites ou dans des vues éloignées, jusqu'à oublier les affections et les devoirs qui sont à notre portée, et que je regarde, à vrai dire, comme les moyens destinés par la providence à rendre la vie fructueuse et utile; au contraire, personne ne recommande avec plus de chaleur que moi, d'en jouir et de les pratiquer, même quand j'assure qu'ils procurent

plus de satisfaction en les considérant sous ce point de vue subordonné.

L'opinion établie que la Femme fut créée pour l'homme, a probablement pris naissance de l'histoire où Moïse s'est permis d'être poëte ; cependant, comme je présume que ce n'est que le très-petit nombre, dans ceux qui se sont occupés de ce sujet, qui a jamais supposé qu'Eve ait été tirée, littérallement parlant, d'une des côtes d'Adam, il faut convenir que cette induction tombe d'elle-même, ou que tout ce qu'on peut en conclure, c'est qu'à partir de l'antiquité la plus reculée, l'homme a toujours pris plaisir à se servir de sa force pour subjuguer sa compagne, et de son adresse pour lui faire ployer la tête sous le joug, parce que son égoïsme vouloit que la Femme, ainsi que le reste de la création, fut entièrement consacrée à ses jouissances.

Qu'on ne me prête donc point l'idée de vouloir intervertir l'ordre des choses ; je suis déjà convenue que, d'après leur constitution physique, les hommes semblent destinés par la providence à un plus grand degré de cette vertu qui suppose la force. Je prends ici tout ce sexe collectivement ; mais

je ne vois pas l'ombre de raison à conclure que leurs vertus doivent différer quant à leur nature ; et, dans le fait, comment cela seroit-il possible, si la vertu n'a qu'une mesure commune et éternelle ? je suis donc obligée, pour raisonner conséquemment, de soutenir avec autant de force l'identité de but des deux sexes, que l'existence même de Dieu.

Il suit donc de tout ceci qu'on ne sauroit opposer la ruse à la sagesse, les petits soins aux grandes actions, ni une douceur insipide, vernie du nom d'amabilité, à ce courage que de grandes vues peuvent seules inspirer.

On m'objectera que les Femmes perdront alors beaucoup des graces qui leur sont propres ; et pour réfuter une assertion qu'on prétendra malfondée, on me citera deux vers d'un poëte bien connu ; car Pope a dit au nom de tout son sexe :
» Cependant elle n'étoit jamais si sûre de
» créer en nous de l'amour, que quand elle
» tachoit de se rendre haïssable «.

Je laisserai au lecteur judicieux à déterminer dans quel jour cette saillie place les hommes et les Femmes ; en attendant

je me contenterai d'observer qu'il m'est impossible de découvrir pourquoi ces dernières, à moins que l'immortalité ne soit pas leur partage, devroient être toujours degradées, en ne servant qu'à l'amour, ou à quelque chose de moins honête encore.

Parler avec peu de respect de l'amour, est, je le sais, un crime de haute trahison contre le sentiment et la belle sensibilité à la mode; mais il est plus question ici de tenir le simple langage de la vérité et de s'adresser à la tête qu'au cœur. Essayer, par des raisonnemens, de bannir l'amour de ce monde, ce seroit vouloir bannir Dom-Quichotte du roman de Cervantes, et pécher contre le sens commun autant que le chevalier de la Triste-figure; mais essayer de reprimer cette passion tumultueuse, et prouver qu'il ne faut pas lui laisser détrôner des qualités supérieures, ou usurper dans notre ame le sceptre que l'intelligence doit toujours y tenir d'une manière tranquille et impartiale, paroîtra sans doute moins choquant.

La jeunesse est la saison de l'amour dans

les deux sexes ; mais, dans ces jours où l'on a le tort de jouir sans prévoyance, il seroit pourtant assez sage de faire quelques provisions pour les années plus importantes de la vie, où la réflexion vient remplacer les sens refroidis : cependant Rousseau, trop suivi en cela par les autres écrivains qui l'ont imité, n'a cessé de répéter avec beaucoup de chaleur, que toute l'éducation des Femmes devoit tendre à un seul point : de les rendre agréables.

Raisonnons un peu avec les personnes de cet avis, qui se piquent d'avoir quelques connoissances du cœur humain ; croyent-elles que le mariage puisse déraciner les habitudes ? La Femme instruite uniquement à plaire, trouvera bientôt que ses charmes ne sont plus que les tièdes rayons d'un soleil d'hiver, et qui ne peuvent avoir beaucoup d'effet sur le cœur d'un époux qui les voit tous les jours, quand l'été a fait place à une saison plus froide. Aura-t-elle alors assez d'énergie naturelle pour chercher des ressources et des consolations en elle-même, et tirer parti de ses facultés qu'elle a laissé dormir ? N'est-il pas plus vraisemblable qu'elle essayera de plaire à d'autres hommes,

et d'étouffer, dans le doux espoir de nouvelles conquêtes, les mortifications que son orgueil et son amour-propre auront reçues? Quand un mari cesse d'être un amant, et par malheur cela ne peut pas manquer d'arriver, le désir qu'elle avoit de plaire, languit ou se tourne en humeur ; l'amour, de toutes les passions peut-être la plus évaporable, devient alors jalousie ou vanité.

Parlerons-nous des Femmes auxquelles leurs principes ou leurs préjugés peuvent servir de frein : eh bien! celles-là, quoique reculant avec horreur à la seule idée d'intrigue, n'en seront pas moins charmées d'être convaincues, par l'hommage de la galanterie, que leurs maris sont trop cruels de les négliger ; ou bien, honnêtes, mais sensibles, elles passeront des jours, des années à rêver au bonheur qu'éprouvent deux ames bien unies ; cette désespérante méditation minera leur santé, jusqu'à ce qu'enfin, consumées par le chagrin, elles viennent à s'éteindre. Je voudrois bien voir à présent à quoi leur aura servi ce grand art de plaire, sur lequel on ne cesse d'insister ! Que mes adversaires en conviennent, cette recette ne peut-être qu'à l'usage d'une maîtresse ;

maîtresse; l'épouse chaste, et la mère sérieusement occupée, ne regarderont la faculté de plaire que comme le poli de leurs vertus, et l'affection d'un époux, comme une de ces consolations qui rendent la tâche moins difficile, et la vie plus heureuse. — Mais aimées ou négligées, leur premier soin sera de se rendre respectables, et de ne pas confier tout leur bonheur à un être sujet aux mêmes foiblesses qu'elles.

L'aimable docteur Grégory, est tombé dans la même erreur. Je respecte son cœur, mais je désapprouve entièrement son célèbre ouvrage intitulé, *Legs d'un père à ses filles*.

Il leur conseille de cultiver le goût pour la parure, parce que, dit-il, le goût pour la parure est naturel aux Femmes. Je n'entends pas trop ce que Rousseau et lui veulent dire par ce mot, qu'ils emploient si souvent sans l'avoir défini. Veulent-ils nous révéler que dans un état préexistant, l'ame étoit folle de parure, et qu'en entrant dans un nouveau corps, elle n'a pas manqué d'y apporter ce goût. Moi, je ne manquerai pas de sourire, comme je le fais, toutes les fois que j'entends parler d'élégance innée,

— Se bornent-ils à prétendre que l'exercice de nos facultés produira ce goût. — Je le nie ; il n'est point naturel, mais il vient, comme la fausse ambition des hommes, de l'amour du pouvoir. Grégory va beaucoup plus loin : il recommande précisément la dissimulation, et avertit une jeune fille innocente et naïve de mentir à ses sentimens, et de ne point danser avec vivacité, quand même la gaité qui l'animeroit, donneroit à ses pieds de l'expression, sans rendre son port immodeste. Je le demande au nom du sens-commun et de la vérité, pourquoi seroit-il défendu à une Femme de reconnoître qu'elle peut prendre plus d'exercice qu'une autre, ou, en changeant les mots, qu'elle est d'un bon tempérament? et pourquoi pour éteindre son innocente vivacité, lui insinuer obscurément que les hommes en tireront des conséquences auxquelles elle ne songeoit guères? — Qu'un libertin pense ce qu'il voudra; mais j'espère qu'aucune mère sensible ne restreindra la franchise naturelle de la jeunesse, par ces indécentes précautions. La bouche parle de l'abondance du cœur, et un sage, plus sage que Salomon, a dit qu'il falloit

avoir le cœur pur, sans s'inquiéter de l'observation de cérémonies minutieuses, qu'il est d'ailleurs fort aisé de remplir scrupuleusement, quoique le vice règne dans le cœur.

Sans doute les Femmes doivent s'efforcer de purifier leur cœur; mais peuvent-elles le faire, quand leur intelligence, sans culture, les laisse absolument dans la dépendance de leurs sens, soit pour s'occuper, soit pour s'amuser; quand aucune recherche plus noble ne les met au-dessus des petites vanités du jour, ou en état de calmer les mouvemens qui agitent un foible roseau, livré à la merci des plus légers zéphirs. L'affectation est-elle donc nécessaire pour gagner le cœur d'un honnête homme? La nature a donné à la Femme un corps moins robuste qu'à l'homme; mais faudra-t-il, pour s'assurer l'affection de son mari, qu'une Femme qui, par l'exercice de ses facultés morales et physiques, a su conserver à son tempéramment sa force naturelle, et à ses nerfs leur vigueur, tandis qu'elle remplissoit les devoirs d'épouse, de fille et de mère, s'abbaisse jusqu'à l'artifice, et feigne une délicatesse maladive, dans

l'intention de conserver le cœur d'un homme, qui devroit être charmé de la voir en bonne santé, pour peu qu'il fût raisonnable. La foiblesse peut exciter l'intérêt et flatter l'arrogant orgueil de l'homme ; mais les caresses d'un maître, d'un protecteur, ne satisferont pas une ame généreuse qui veut et mérite du respect. Cette sorte de tendresse est un chétif remplacement de l'amitié.

Je reconnois la nécessité de tous ces artifices dans un Serail, à la bonne heure : l'Epicurien qui le possède, a besoin d'avoir son palais réveillé, sous peine de dégoût ; mais quelle Femme se contenteroit de cette existence, sinon celle qui n'en mériteroit pas une meilleure ? Peut-on faire de la vie un songe, et la passer lâchement dans le sein du plaisir, ou la langueur de l'indolence, plutôt que d'assurer son droit à des jouissances raisonnables, et de s'illustrer par la pratique des vertns qui honorent l'espèce humaine ? Certes, elle n'a pas une ame immortelle celle-là, qui peut dissiper, de gaîté de cœur, sa vie purement consacrée à la parure, pour amuser les heures languissantes et charmer les ennuis d'une créa-

ture son égale, qui veut être réveillée par ses sourires et ses agaceries.

Au contraire, la Femme qui exerce son corps et fortifie son intelligence, en soignant sa famille et pratiquant différentes vertus, devient l'amie et non l'humble esclave de son époux, et si elle mérite son estime par ces qualités solides, elle ne sera pas réduite à cacher son amour, ni à prétendre à une froideur de tempéramment contre nature, pour exciter les passions de son mari. En effet, parcourons l'histoire, nous y verrons que les Femmes qui se sont distinguées, n'ont été ni les moins belles, ni les moins aimables de leur sexe.

La nature, ou, pour parler plus exactement, Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait; mais l'homme a gâté son ouvrage, en se tourmentant à chercher des moyens de le perfectionner. On voit assez que j'ai actuellement en vue cette partie du traité de Grégory, où il conseille à une Femme de ne jamais laisser connoître à son mari l'étendue de sa sensibilité et de son amour. Précaution voluptueuse et aussi peu efficace qu'absurde. — L'amour, par sa nature même, ne peut être que passager : chercher un

secret pour le fixer, seroit aussi déraisonnable, que chercher la pierre philosophale ou la panacée universelle ; et cette découverte serviroit aussi peu, ou pour mieux dire, nuiroit autant au genre-humain. Le lien le plus sacré de la société est l'amitié, vérité reconnue par le satyrique, qui a raison de dire : » quelque rare que » soit le véritable amour, l'amitié véritable » est encore plus rare ». C'est une vérité toute simple, et la cause n'en étant pas très-cachée, ne peut échapper au plus léger coup-d'œil de l'observateur. L'amour, cette passion ordinaire, où le hazard et la sensation remplacent le choix et la raison, est ressenti jusqu'à un certain point par la masse du genre-humain ; car il est inutile, quant à présent, de parler des mouvemens qui s'élèvent ou descendent au-dessus ou au-dessous de l'amour. Cette passion naturellement augmentée par l'incertitude et les obstacles, tire l'ame de son assiette ordinaire et exalte ses affections ; mais la sûreté de la possession de l'objet qu'on recherchoit, amenée par le mariage, laissant tomber la fièvre de l'amour, cette température que comporte la santé, paroît insipide. J'avoue

que ceux qui la jugent ainsi, sont seulement les êtres qui n'ont pas assez de bon-sens pour substituer la tendresse calme de l'amitié, la confiance de l'estime, à l'admiration aveugle et aux émotions sensuelles de l'amour.

Tel est le cours infaillible des choses. — L'indifférence ou l'amitié succède nécessairement à l'amour. — Et cette disposition semble être parfaitement en harmonie avec le système de gouvernement établi dans le monde moral. Les passions sont des ressorts qui poussent à agir, et ouvrent l'ame; mais elles se rabaissent à la qualité de purs appétits, et deviennent une satisfaction personnelle et momentannée, quand elles ont atteint leur but, et que l'ame satisfaite s'arrête à la jouissance. L'homme qui a déployé quelque vertu, tandis qu'il combattoit pour une couronne, n'est souvent devenu qu'un tyran voluptueux après avoir réussi à la mettre sur sa tête; de même, quand l'amant n'est point identifié avec l'époux, l'insensé en proie à des caprices enfantins, et à de ridicules jalousies, néglige les devoirs sérieux de la vie, pour prodiguer à un vieil enfant, *sa Femme*,

les caresses par lesquelles il auroit dû exciter la confiance dans l'ame de sa jeune famille.

Pour remplir les devoirs de la vie, et être en état de suivre avec vigueur les différentes fonctions qui forment le caractère moral, un maître et une maîtresse de maison, ne doivent pas continuer à s'aimer avec passion. Je veux dire qu'ils ne doivent pas se livrer à ces émotions qui troublent l'ordre de la société, et absorbent des facultés qu'on auroit dû employer autrement. L'ame qui n'a jamais été remplie par un objet, manque de vigueur. Elle est foible, si elle peut rester long-tems dans cet état d'apathie.

Une éducation prise à contre-sens, une ame étroite et sans culture, et beaucoup de préjugés sexuels, tendent à rendre les Femmes plus constantes que les hommes; mais je ne veux pas, pour le présent, m'occuper davantage de cette branche de mon sujet. J'irai plus loin, et j'avancerai, sans croire proposer un paradoxe, qu'un mariage malheureux, tourne souvent à l'avantage d'une famille, et que la Femme négligée, est, en général, la meilleure mère. C'est ce qui

arriveroit même presque toujours, si l'ame des Femmes étoit plus grande : car, il semble que ce soit une dispensation ordinaire de la providence, qu'il faille déduire de l'expérience, ce trésor de la vie, ce que nous gagnons dans les jouissances actuelles; et que tandis que nous cueillons les fleurs du jour et goûtons le plaisir, nous ne puissions pas cueillir en-même-tems le fruit solide du travail et de la sagesse. Le chemin est devant nos yeux, nous pouvons prendre à droite ou à gauche; celui qui veut passer sa vie à voltiger d'un plaisir à un autre, ne doit pas se plaindre, s'il n'acquiert ni la sagesse, ni l'estime qu'on lui accorde.

Supposons pour un moment, que l'ame n'est pas immortelle, et que l'homme n'a été créé que pour la scène étroite du monde : je crois qu'alors nous aurions raison de nous plaindre, de ce que l'amour et la tendresse puérile deviennent toujours insipides et cessent de piquer nos sens. Mangeons, buvons, et faisons l'amour, car nous mourrons demain, seroit dans le fait le langage de la raison, la moralité de la vie; et il n'y auroit qu'un fou qui pût abandonner la réalité, pour courrir après une

ombre fugitive. Mais si, animées d'un plus noble espoir, à la vue des facultés perfectibles de notre ame, nous dédaignons de borner nos vœux et nos pensées à ce point terrestre, qui ne paroît grand et important qu'autant qu'il est lié avec une perspective sans bornes et de sublimes espérances, quelle nécessité d'avoir une conduite fausse, et pourquoi voiler la majestueuse et sainte vérité, pour nous attacher à conserver des biens trompeurs qui sappent les bases de la vertu? Pourquoi l'ame des Femmes se souilleroit-elle de la coquetterie, dans la vue de plaire à des hommes sensuels, et d'empêcher l'amour de devenir amitié ou tendresse affectueuse, en ne lui fournissant aucun des motifs qui peuvent le rendre tel. Qu'un cœur honnête se montre à découvert, et que la raison apprenne aux passions à se soumettre à la nécessité; ou plutôt que le grand but de la vertu et des connoissances, élève l'ame au-dessus de ces sentimens qui rendent amère la coupe de la vie, plutôt qu'ils ne l'adoucissent, surtout quand on n'a pas soin de les restreindre dans leurs justes bornes.

Il n'est pas question ici de cette passion

de roman qui accompagne le génie. — Rien ne peut affoiblir le ressort de ses aîles. Il n'y a que cette grande passion, bien au-dessus des petites jouissances de la vie, qui soit fidèle au sentiment et vive d'elle-même; au reste, toutes celles que leur durée a rendu célébres, ont été malheureuses. L'absence, un tempérament mélancolique leur ont donné de la force. — L'imagination a plané au-dessus d'une beauté vue à travers d'un nuage. Mais la familiarité auroit peut-être changé l'admiration en dégoût, ou du moins en indifférence, et permis à l'imagination de chercher un nouvel objet. C'est ainsi que Rousseau, fidèle aux convenances dans cet ordre de choses, peint Héloïse, la maîtresse de son ame, aimant St.-Preux, même au moment où elle voyoit éteindre sa vie; mais ce n'est pas là une preuve de l'immortalité de cette passion.

Je trouve ce même caractère à l'avis du docteur Grégory sur la délicatesse de sentiment, qu'il conseille à une Femme de ne pas se donner la peine d'acquérir, à moins qu'elle ne soit déterminée à se marier. Conséquent néanmoins à son premier avis, il

regarde cette détermination comme *indélicate*, et recommande soigneusement à ses filles de la cacher, quoiqu'elle doive régler leur conduite ; comme s'il étoit peu délicat d'avoir les appétits ordinaires de la nature humaine.

Belle morale, et d'accord avec la timide prudence d'une ame étroite qui ne sauroit étendre ses vues au-delà de la minute actuelle de son existence ! Si toutes les facultés de l'ame d'une Femme ne doivent être cultivées que dans le rapport de dépendance où l'on suppose qu'il faut qu'elle se trouve toujours vis-à-vis de l'homme ; si, quand elle a obtenu un époux, elle est arrivée au terme de sa carrière et que sa basse vanité se contente de ce chétif honneur, laissons-la ramper à son gré dans cette situation qui lui suffit, quoique le rôle qu'elle y joue ne l'élève guère au-dessus du règne animal ; mais si elle s'efforce d'obtenir le prix et l'estime dûs à un être raisonnable et immortel, qu'elle cultive son intelligence sans s'arrêter au caractère de l'homme auquel elle peut être destinée pour épouse ; qu'elle se décide seulement, sans trop s'inquiéter du bon-

heur actuel, à se donner les qualités qui ennoblissent un être raisonnable. Alors un mari grossier ou peu aimable pourra choquer son goût, mais n'altérera jamais la paix de son ame ; préparée aux évenemens, au lieu de la plier à imiter les foiblesses de son associé, elle en saura souffrir les fâcheux effets, et ce caractère dur présentera une épreuve plutôt qu'un obstacle à sa vertu.

Si notre auteur eut borné ses remarques à l'espoir romanesque d'un amour constant et d'affections partagées, il auroit dû rappeler cette grande vérité : que l'expérience dissipera toujours ce bonheur après lequel ses avis ne nous empêcheront jamais de soupirer, et qui disparoît toutes les fois qu'on éveille l'imagination au dépens de la raison.

J'avoue qu'il arrive souvent que les Femmes qui se sont fait une délicatesse de sentimens vraiment romanesque et contraire à la nature, passent leur vie (1) à *imaginer* combien elles auroient été heureuses

---

(1) Je ne citerai, pour exemple, que le fatras de romans dont nous sommes inondés.

avec un mari capable de les aimer de l'amour le plus tendre et croissant tous les jours ; mais elles gémissent aussi bien mariées que seules, et elles ne seroient pas moins malheureuses avec un mauvais mari qu'en séchant du désir d'en obtenir un bon. J'accorde qu'une éducation convenable, un cœur rempli de bons principes, mettroit une Femme en état de supporter avec dignité la vie solitaire ; mais je soutiens que négliger de cultiver son goût, de peur d'éprouver des désagrémens de la part d'un mari qui pourra peut-être le choquer de tems à autre, c'est abandonner l'essentiel pour l'accessoire. A vrai dire, je ne sais trop de quel usage seroit un goût perfectionné, s'il ne servoit à rendre l'individu qui le possède plus indépendant des hazards de la vie ; s'il n'ouvroit de nouvelles sources de jouissances, uniquement du ressort des facultés de l'ame, et qui par-là même n'ont besoin du concours de personne. Les gens de goût, mariés ou célibataires, seront toujours choqués de différentes choses qui n'affectent nullement des ames moins sensibles. Ce n'est pas sur cette conclusion qu'il faut juger ce raisonnement ;

il suffit d'examiner si, dans toute la somme des jouissances, on peut regarder le goût comme un avantage.

Procure-t-il plus ou moins de peine ou de plaisir ? voilà la question : la réponse décidera de la justesse de l'avis du Docteur Grégory, et montrera combien il est absurde et tyrannique de tracer un plan d'esclavage, ou d'essayer d'élever des êtres moraux d'après d'autres règles que celles qui nous sont fournies par la pure raison, et qui s'appliquent également à toute l'espèce humaine.

Des mœurs douces, la patience et la mansuetude, sont des qualités si précieuses que les poëtes, dans leurs élans sublimes, ont cru devoir en revêtir la divinité ; et peut-être aucun image de sa bonté ne se grave-t-elle aussi profondément dans le cœur humain, que celle qui le représente abondant en miséricorde et disposé à pardonner. La douceur aimable, considérée sous ce point de vue, porte tous les caractères de la grandeur combinée avec les charmes irrésistibles de la condescendance ; mais quel aspect différent ne prend-elle pas, lorsqu'elle n'est que l'abaissement

soumis de la dépendance, l'appui de la foiblesse, qui aime, parce qu'elle a besoin de protection, et qui pardonne, parce qu'elle est réduite à endurer patiemment les injustices qu'elle n'ose repousser, et sous l'oppression desquelles elle sourit encore, pour adoucir son tyran. De quelqu'abjection que ce tableau présente l'idée, c'est pourtant celui d'une Femme accomplie, du moins à s'en raporter à l'opinion de ces sophistes à deux balances, aux yeux de qui le mérite de la Femme doit être autre que celui de l'homme. Quelquefois, cependant, ils replacent charitablement la côte (1) enlevée, et font de l'homme et de la Femme un seul être moral ; sans oublier de donner à celle-ci tous les charmes de la soumission.

On ne nous parle point du choix d'un état pour les Femmes, abstraction faite du mariage. Quoique tous les moralistes ayent reconnu que le système de la vie semble démontrer que l'homme est préparé par diverses circonstances à prendre un état, ils veulent que la Femme ne s'oc-

(1) Voyez Rousseau ; Swedenborg.

cupe

cupe que du présent ; d'après ce principe, ils lui recommandent la docilité, la gentillesse, et je ne sais quelle affection caressante ; ils font de ces qualités les vertus cardinales du sexe ; et, sans égard pour la variété que la nature met dans les caractères, un écrivain a déclaré que le sérieux étoit une qualité masculine dans une Femme ; elle a été formée pour être le joujou de l'homme, et il faut qu'elle remplisse cette destination.

Il est philosophiquement vrai que la gentillesse est le partage d'un être foible et délicat : la grâce en lui doit suppléer à la force ; mais quand la docilité n'est point raisonnée, quand elle se prête à tout, elle cesse d'être une vertu, et cependant il faut qu'elle ait ce caractère dans une association où l'un des conjoints est toujours inférieur à l'autre, et lui inspire seulement une tendresse fade qui dégénère facilement en mépris. Encore si les monitions pouvoient rendre aimable et complaisante une Femme qui ne l'est point naturellement, il pourroit en résulter quelques avantages ; mais si, comme on peut le démontrer, ce conseil donné

au sexe en général ne produit que l'affectation; s'il s'oppose au perfectionnement, à l'amélioration du caractère, je ne vois pas ce que gagne le sexe à sacrifier de solides vertus pour des grâces superficielles, quoiqu'elles puissent lui procurer quelques années d'un empire absolu.

Comme philosophe, je lis avec indignation les epithètes que les hommes emploient pour adoucir leurs insultes; comme moraliste, je demande ce que signifie l'assemblage incohérent de jolis défauts, aimaibles foiblesses, etc. ? S'il n'existe de *criterium*, de type morale que pour les hommes, la Femme n'est qu'un être équivoque; elle n'a, ni l'instinct toujours sûr des brutes, ni les directions de la raison. Faite pour être aimée, elle ne peut prétendre au respect sans se dénaturer, et sans être rejettée de la société, comme empiétant sur les droits de l'autre sexe.

Mais, pour considérer le sujet que nous traitons sous un autre point de vue, est-il vrai que ces Femmes, d'une indolence passive, soient les meilleures épouses ? pour ne pas nous écarter du temps présent, montrez-nous comment ces foibles

créatures remplissent leur rôle ? faites-nous voir que les Femmes qui, par l'acquisition de quelques dons superficiels, ont donné de la consistance au préjugé dominant, faites-nous voir, dis-je, qu'elles contribuent au bonheur de leurs époux ? ne déployent-elles leurs charmes que pour les amuser ? ces Femmes élévées de bonne heure dans l'obéisance passive, sont-elles bien propres au soin d'une famille, à l'éducation des enfans ? ont-elles assez de caractère pour remplir ces devoirs ? je ne le crois pas ; et, après avoir parcouru les annales de mon sexe, je conviens avec ceux qui en ont fait la satyre, que cette moitié du genre humain est la plus foible, et la plus opprimée. L'histoire ne nous offre que les témoignages de son infériorité ; toutes ont porté le joug oppresseur des hommes : il en est si peu qui s'en soient affranchies, qu'elles me rappellent la conjecture ingénieuse à laquelle Newton a donné lieu. On a dit, en parlant de ce grand philosophe, qu'un être d'un ordre supérieur s'étoit probablement venu loger dans un corps humain : je croirois de même que le peu de Femmes extraordinaires qui,

par un effort excentrique, se sont élévées au-dessus de leur sexe, étoient des esprits *mâles* qui, par quelques méprises, se sont trouvés renfermés dans un corps fémin; mais si cette conjecture n'est pas philosophiquement admissible, il faut que l'infériorité du sexe tienne à ses organes, ou au partage inégal de ce feu céleste qui anime notre argile.

Toutefois, en évitant toute comparaison directe entre les deux sexes, comme je l'ai fait jusqu'à présent, ou en reconnoissant de bonne foi l'infériorité des Femmes selon la manière actuelle de voir les choses; j'insiste sur ce que les hommes ont accru cette infériorité au point de placer les Femmes presque hors de la ligne des créatures raisonnables. Laissez-leur assez de marge pour développer leurs facultés, pour renforcer leurs vertus, alors vous déteminerez la place qu'elles doivent occuper dans l'échelle des êtres; je parle du sexe en général; n'oublions pas qu'il est un petit nombre de Femmes distinguées qui n'ont pas besoin qu'on leur assigne une place; elles sauront bien se la donner.

Envéloppées de ténèbres épaisses du despostisme qui nous font trébucher à chaque pas, il nous est sans doute assez difficile de prévoir le dégré de perfection dont nous sommes susceptibles ; mais quand la morale sera fondée sur des bases plus solides, j'ose avancer, sans être prophête, que la Femme sera l'esclave ou l'ami de l'homme ; nous ne serons plus réduites à douter, comme à présent, si c'est un agent moral ou un chaînon qui, dans la série des genres et des espèces, unit l'homme à la brute ; mais quand il seroit reconnu que, comme les animaux, les Femmes sont créées pour l'usage de l'homme, ils les laisseront patiemment mordre leur frein, sans les accabler d'un sot orgueil. Si au contraire on prouve leur *rationabilité*, les hommes sans doute ne s'opposeront point à leur perfectionnement, pour satisfaire des caprices et des fantaisies : ils n'employeront point toutes les grâces de leur réthorique à leur apprendre l'obéissance implicite à leurs commandemens ; quand ils traiteront de l'éducation des Femmes, ils ne diront pas qu'elles ne doivent jamais user librement de leur raison ; ils ne recommande-

ront point le manège, la ruse, la dissimulation à des êtres susceptibles d'acquérir, comme eux, toutes les vertus de l'humanité.

Si la moralité a une base éternelle, elle doit être la même dans tous les tems; or tout être à qui l'on fait un devoir de se sacrifier journellement aux convenances, ne vit en effet que pour le moment présent, et ne peut être soumis à la responsabilité; il auroit donc pu parler sérieusement, le poëte qui a dit pour persifler les Femmes, que *si elles s'égarent, il faut s'en prendre à leur étoile;* car elles seroient en effet livrées à la fatalité, s'il étoit démontré que leur propre raison ne doit jamais les guider; qu'elles n'ont aucun droit à l'indépendance; qu'il leur est interdi de s'élever au-dessus de l'opinion, ou de sentir la dignité de l'être raisonnable qui ne relève que de Dieu, et qui souvent oublie l'existence des autres êtres pour ne s'occuper que de lui-même et du modèle de perfection dont les attributs peuvent être l'objet de son imitation, quoique l'esprit se perde dans leur contemplation idéale.

Mais rejettons les déclamations, quand la raison nous offre sa lumière. Si les Femmes sont des créatures raisonnables, ne les traitez point en esclaves; en les associant à l'homme, ne les traitez point comme les bêtes qui sont dans sa dépendance; cultivez leur entendement, donnez-leur des principes : qu'elles acquièrent la conscience de leur dignité, en éprouvant qu'elles ne dépendent que l'être suprême; au lieu de leur faire une morale particulière pour les rendre plus agréables, enseignez-leur, comme aux hommes, à se soumettre à la nécessité.

Peut-être l'expérience prouvera-t-elle qu'elles ne peuvent atteindre au même dégré de force d'esprit, de persévérance, de courage; mais que leurs vertus soient spécifiquement les mêmes que celles des des hommes, dussent-elles les avoir à un dégré inférieur; la supériorité de l'homme sera tout aussi évidente, si elle ne l'est davantage, et la vérité qui est une, et qui n'est susceptible d'aucune modification, sera commune à tous. L'ordre actuel des choses ne sera pas même dérangé, les Femmes auront seulement le rang que

la raison leur assigne, sans chercher les moyens de tenir la balançe égale, encore moins de la faire pencher.

On peut regarder ces propositions comme des rêves de l'Utopie, je n'en rends pas moins des actions de grâce à l'être qui me les a inspirées, et qui m'a donné le courage d'oser faire usage de ma propre raison, jusqu'à ce que, ayant secoué mes entraves, je me suis indignée à l'aspect des fausses notions qui asservissent mon sexe.

J'aime l'homme comme mon compagnon; mais son sceptre légitime ou usurpé ne s'étend pas sur moi, à moins que le mérite individuel ne force mon hommage, et dans ce cas là même, je me rends à la raison et non à l'individu. Dans le fait, l'être qui répond de sa conduite doit la diriger sur sa propre raison; s'il en est autrement, qu'on me dise sur quoi repose le tribunal du juge souverain?

Il me semble nécessaire d'insister sur ces vérités triviales, car on en a, pour ainsi dire, isolé les Femmes, et en les dépouillant des vertus qui parent l'humanité, on les a décorées de quelques graces artificielles qui les rendent propres à exercer,

pour quelques instans, une sorte de tyrannie : l'amour dans leur sein remplace les passions nobles et généreuses : leur seule ambition est d'être jolies; de produire l'émotion, au lieu d'inspirer le respect; et, telle que la servilité dans les monarchies absolues, la bassesse de ce désir détruit toute la force du caractère. La liberté est la mère de la vertu ; si les Femmes étoient esclaves par leur nature, s'il ne leur étoit pas donné de respirer l'air vivifiant de la liberté, elles languiroient comme des plantes étrangères, et seroient regardées comme un beau défaut dans la nature; n'oubions point qu'elles ne sont pas autre chose aujourd'hui.

Mais on peut retorquer sur l'homme, l'argument relatif à la servitude dans laquelle le sexe a toujours été retenu. Le petit nombre a toujours asservi le plus grand, et des monstres qui méritoient à peine le nom d'hommes, ont tyrannisé des milliers de leurs semblables. Pourquoi des hommes supérieurs se sont-ils soumis à cette dégradation? Il n'est pas universellement reconnu que les rois, envisagés collectivement, l'ayent toujours emporté en talens et en vertu, sur un nombre égal d'indi-

vidus tirés de la masse commune du genre-humain ; n'ont-ils pas cependant été toujours traités, et ne le sont-ils pas encore, avec une vénération qui outrage la raison? La Chine n'est pas le seul pays où l'on ait fait un dieu d'un homme : pour avoir quelque repos, les hommes se sont soumis à un maître ; il en a été de même des Femmes, et jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'un courtisan qui fait abnégation de ses droits naturels, n'est pas un être moral, on ne peut pas démontrer que la Femme est inférieure à l'homme, car elle a toujours été subjuguée.

Une force brutale a jusqu'ici gouverné le monde. La science la plus utile aux hommes, la politique est encore dans l'enfance, et ce qui le prouve bien évidemment, c'est que les philosophes n'osent la regarder comme une véritable science.

Je ne poursuivrai ce raisonnement que pour en tirer la conclusion naturelle, que puisqu'il est de la saine politique d'étendre la liberté, le genre-humain en y comprenant les Femmes, en deviendra plus vertueux et plus sage.

CHAPITRE III.

Continuation du même sujet.

La force du corps qui distinguoit autrefois les héros, est maintenant tombée dans un tel discrédit, que les hommes et les Femmes semblent s'accorder à la regarder comme inutile; les dernières, parce qu'elles nuit à leurs graces féminines, à leur séduisante foiblesse sur laquelle elles fondent leur pouvoir; et les autres, parceque la force physique, bonne pour un crocheteur, ne sied point à un homme d'un certain rang.

Il est aisé de prouver qu'en partant d'un extrême, on est tombé dans l'autre; mais il est à propos d'observer qu'on a donné cours à une erreur vulgaire, qui a renforcé cette fausse conclusion, dans laquelle l'effet a été pris pour la cause.

Les hommes de génie ont fréquemment altéré leur constitution par l'étude, par le peu de soin qu'ils ont pris de leur santé, et par la violence de leurs passions, qui

se trouvoit proportionnée à la force de leur intelligence: il est presque devenu proverbe que chez eux la lame use le fourreau: des observateurs superficiels en ont conclu que les hommes de génie étoient communément foibles, ou, pour employer une phrase usitée chez les gens de bon ton, d'une constitution délicate. Je crois cependant que l'expérience fournit la preuve du contraire. Je trouve, après bien des recherches, que la force de l'esprit s'est souvent réunie à une force supérieure de corps, ce qui forme la santé naturelle de la constitution, et non ce ton robuste des nerfs, ni cette vigueur des muscles qui est le produit du travail corporel, quand l'esprit se repose, ou se borne à diriger les mains.

Le docteur Priestley, a remarqué, dans la préface de sa biographie, que la majeure partie des grands hommes avoient vécu au-delà de quarante-cinq ans, et considérant la manière insouciante avec laquelle ils avoient débilité leur force, lorsque, tout entiers à une science favorite, ils usoient la lampe de la vie, oubliant l'heure de minuit; ou quand, perdus dans des rêves poëtiques, se livrant au délire de l'imagi-

nation, au dérangement de leur âme, jusqu'à ce que leur constitution en fut ébranlée; fatigués plutôt que rassasiés de ces sortes de méditations, il est bien évident qu'il falloit qu'ils eussent reçu de la nature, une complexion de fer. Sakespear ne saisit jamais le poignard tragique d'une main débile : Milton ne trembla point, lorsqu'il conduisit Satan au-delà des bornes de son obscure prison. Ces rêves ne sentent point la foiblesse ; ils ne sont pas le produit d'un cerveau dérangé, mais les excursions d'une imagination ardente, qui s'égareroit dans son enthousiasme, si elle n'étoit continuellement rappelée à ses entraves matérielles.

Je dois éviter que cette digression ne m'écarte de mon sujet ; mais je cherche la vérité, et toujours attachée à ma première thèse, j'accorde que la force physique semble donner à l'homme une supériorité naturelle sur la Femme, et c'est en effet la seule base solide sur laquelle on puisse établir cette supériorité ; mais je soutiendrai toujours que non-seulement les vertus, mais la *science* des deux sexes sont les mêmes dans leur nature, et ne diffèrent que par le dégré d'intensité ; que les

Femmes, considérées comme des êtres moraux et raisonnables, doivent tacher d'acquérir les vertus, ou les perfections humaines par les mêmes moyens que les hommes, et ne pas être élevées comme une espèce enfantine, une moitié d'être, suivant le paradoxe de Rousseau (1).

» (1) La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes, dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées, n'est point du ressort des Femmes; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des Femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes, ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car, quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée; elles n'ont pas non plus assez de justesse et d'attention pour réussir aux sciences exactes; et, quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets; c'est à celui qui a plus de force, et qui l'exerce d'avantage, à juger des rapports des êtres sensibles, et des lois de la nature. La Femme, qui est foible, et qui ne voit rien au-dehors, apprécie et juge

Mais si les hommes se vantent, avec quelque apparence de raison, de leur force

---

les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, et ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa méchanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même, et qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : Il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elles sur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes ; c'est aux Femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous la réduire en systême. La Femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie ; la Femme observe et l'homme raisonne ; de ce concours résultent la lumière la plus claire, et la science la plus complette, que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi et des autres, qui soit à la portée

physique, comment les Femmes sont-elles assez insensées pour s'enorgueillir d'un défaut ? Rousseau leur fournit une excuse spécieuse qui ne pouvoit se présenter qu'à un homme dont l'imagination avoit le privilège de s'égarer et de renchérir sur les impressions les plus subtiles des sens les plus exquis. C'est afin qu'elles puissent avoir un prétexte de suivre leurs goûts naturels, sans déroger à cette pudeur romantique qui satisfait l'orgueil et le libertinage de l'homme.

Les Femmes, abusées par ces opinions, se vantent quelquefois de leur foiblesse, et prennent de l'empire sur celles des hommes par ce jeu de leur vanité. Elles peuvent bien alors se glorifier de leur puissance illicite ; car, comme les Bachas, elles ont un pouvoir plus réel que leurs maîtres ; mais la vertu est sacrifiée à des satisfactions passagères, et l'estime de toute la vie au triomphe d'une heure.

Les Femmes et les despotes ont peut-

de notre espèce ; et voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature. » Le monde est le livre des Femmes «.

être

être en ce moment plus de pouvoir qu'ils n'en auroient si le monde, divisé et subdivisé en royaumes et en familles, étoit régi par les lois de la raison; mais cette usurpation les dégrade de leur dignité naturelle, et avilit toute la Société ; car le grand nombre devient le piédestal du petit. J'ose donc assurer que jusqu'à ce que les Femmes reçoivent une éducation plus raisonnable, le progrès des vertus et des connoissances humaines sera continuellement entravé ; et s'il est vrai que la Femme n'ait pas uniquement été formée pour les désirs de l'homme, ni pour être sa très-humble servante, il s'ensuit que le premier soin des pères et des mères qui s'occupent réellement de l'éducation de leurs filles, doit être, sinon de leur fortifier le corps, du moins de ne pas détruire leur constitution par de fausses notions de beauté et de délicatesse féminine. On ne doit pas souffrir non plus que de jeunes filles se persuadent, malgré tous les sophismes, qu'un défaut puisse jamais devenir une perfection. Je m'applaudis d'être, à cet égard, du même avis que l'auteur d'un des ouvrages les plus instructifs qu'ait produit

notre pays sur l'éducation : je vais citer ses judicieuses observations, pour donner à la raison le poids d'une autorité respectable. (1)

---

(1) Un vénérable vieillard rend compte, de la manière suivante, de la méthode qu'il a adoptée pour l'éducation de sa fille : » J'ai tâché de donner à son corps et à son esprit un dégré de force qu'on trouve rarement dans le sexe. Aussi-tôt qu'elle a été susceptible des plus légers travaux de l'agriculture et du jardinage, elle m'a constamment secondé dans ces sortes d'occupations. Sélène, car tel étoit son nom, acquit bientôt, dans ces exercices champêtres, une dextérité dont j'admirois les progrès «. Si les Femmes sont en général foibles de corps et d'esprit, c'est moins par la nature que par l'éducation. Nous, encourageons en elles une indolence et une inactivité vicieuses, que nous appelons faussement délicatesse; au lieu de fortifier leur esprit par les principes sévères de la raison et de la philosophie, on ne leur apprend que les arts inutiles qui nourrissent la molesse et la vanité. Dans la plûpart des pays que j'ai parcourus, la musique et la danse font la base de leur éducation. Elles ne s'occupent qu'à des bagatelles, et ces bagatelles deviennent la seule chose qui puisse les intéresser. Nous oublions que c'est des qualités du sexe, que dépend notre consolation domestique, et l'éducation de nos enfans. Sont-ils propres à remplir ce but, ces êtres corrompus dès

Mais fût-il reconnu que la Femme est plus foible que l'homme, s'ensuit-il qu'il faut qu'elle travaille à se débiliter encore, à devenir plus foible que la nature n'a prétendu qu'elle le fut ? C'est outrager le sens-commun. Il faut espérer qu'on pourra, dans ce siècle éclairé, combattre sans danger le *droit divin* des maris, comme le droit divin des rois, et quoiqu'on ne puisse pas se flatter de les convaincre tous, il est pourtant vrai que, quand on attaque un préjugé dominant, les sages examinent et laissent les insensés crier à l'innovation.

---

l'enfance, et qui ne connoissent aucun des devoirs de la vie ? Toucher d'un instrument de musique, développer leurs graces aux yeux de quelques jeunes gens oisifs et corrompus, dissiper le bien de leurs maris en folles dépenses ; c'est à quoi se réduisent les talens des Femmes dans les nations les plus civilisées. Les conséquences d'un pareil systême, sont telles qu'on peut les attendre d'une source aussi dépravée ; la misère particulière, et la servitude publique «.

» L'éducation de Sélene a été calculée sur d'autres bases, et dirigée d'après des principes plus sévères, si toutefois on peut appeler sévérité, ce qui ouvre l'ame au sentiment des devoirs moraux et religieux, et la prépare à résister aux maux inévitables de la vie «.

Sandford et Merton ; par M. Day, 3e. vol.

Une mère qui veut que sa fille ait de la dignité dans le caractère, doit, en méprisant le sourire de l'ignorance, suivre un plan diamétralement opposé à celui que Rousseau a mis en réputation par les charmes d'une éloquence décevante et d'une philosophie sophistique ; car l'éloquence de cet écrivain pallie les absurdités, et sa manière tranchante entraîne sans les convaincre, ceux qui ne sont pas en état de le réfuter.

Dans tout le règne animal, la jeunesse demande un exercice presque continuel ; l'enfance devroit donc être consacrée à ces jeux qui exercent machinalement les mains et les pieds, sans que la tête s'en mêle, et sans qu'il faille l'attention continuelle d'une gouvernante. Dans le fait, le soin nécessaire à sa propre conservation est la première étude de l'entendement, comme les petites inventions d'amusement sont le premier développement de l'imagination ; mais ces sages intentions de la nature sont contrariées par les méprises de la tendresse ou d'un zèle aveugle L'enfant n'est pas un seul instant abandonné à lui-même, surtout si c'est une fille, et après les avoir

tendus dépendans, on appelle cette dépendance, naturelle.

Pour l'intérêt de la beauté dans laquelle on fait consister la gloire des Femmes, on suit à leur égard une méthode pire que celle des Chinois : on enchevêtre leurs membres et leurs facultés, et la vie sédentaire à laquelle on les condamne tandis que les garçons jouent en plein air, affoiblit les muscles, et relâche le genre nerveux. Quant à l'observation de Rousseau, répétée depuis par différens écrivains, que les Femmes, indépendamment de leur éducation, ont un goût naturel pour les poupées, la toilette, le caquetage ; elle est si puérile, qu'elle ne mérite pas une réfutation sérieuse. Qu'une fille condamnée à écouter des heures entières le babil insignifiant de sa Bonne, ou d'assister à la toilette de sa mère, tâche de se mêler à la conversation ; c'est, en effet, une chose très-naturelle : qu'elle s'amuse à orner sa poupée à l'imitation de ce qu'elle a vu faire à la toilette de sa mère ou de ses tantes, c'est encore une conséquence bien naturelle de sa position ; car les hommes du plus grand mérite ont rarement la force

de ne pas se laisser influencer par ce qui les entoure, et si la page du génie est toujours tachée des préjugés de son siècle, comment ne pas passer quelque chose à un sexe qui, semblable aux rois, ne voit les objets qu'à travers un milieu qui les défigure.

Il est donc facile de rendre raison du goût des Femmes pour la parure, sans supposer qu'il provient du désir qu'elles ont de plaire au sexe qui les tient dans sa dépendance : l'absurdité d'imaginer qu'une fille est naturellement coquette, et que cette coqueterie se manifeste en elle avant même qu'une vicieuse éducation, en enflamant son imagination, ait prématuré ce défaut, cette absurdité, dis-je, est si peu philosophique, qu'un observateur tel que Rousseau ne l'auroit point adoptée s'il n'avoit été dans l'habitude de sacrifier la raison à la singularité, et la vérité au paradoxe.

Tout cela ne s'accorde guères avec les principes d'un homme qui a soutenu avec tant de chaleur la thèse de l'immortalité de l'ame ; mais la vérité est une bien foible barrière quand elle se trouve sur

la route d'une hypothèse. Rousseau respectoit, adoroit presque la vertu; cependant il ne se refusoit point l'amour sensuel : son imagination brûlante enflammoit continuellement ses sens; mais afin de concilier avec ses penchans, son respect pour les privations, le courage et les vertus héroïques qu'un esprit tel que le sien ne pouvoit admirer froidement, il travailla à intervertir la loi de la nature, et sema une doctrine désastreuse, absolument contraire au caractère de la suprême sagesse.

Ses contes ridicules pour prouver que les jeunes filles sont *naturellement* soigneuses de leur personne, sans s'appuyer de l'exemple journalier, ne méritent que le mépris : celui de la petite demoiselle dont le goût est si délicat qu'elle renonce à l'amusement de tracer des O sur le papier, parce qu'elle s'apperçoit que cette occupation lui fait prendre une attitude désagréable, ce conte, dis-je, peut être recueilli avec les anecdotes du chien savant. (1)

---

(1) Je connois une jeune personne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, et qui commença d'écrire avec l'aiguille, avant que d'écrire avec la plume. De toute

J'ai sans doute eu plus d'occasions que Rousseau d'observer de jeunes filles dans leur enfance, et je sais me rendre compte de mes sensations ; cependant loin de partager son opinion sur la première tendance du caractère des Femmes, j'ose assurer qu'une jeune fille dont la vivacité ne seroit pas contenue par une inaction forcée ou par une fausse honte, se livreroit à des jeux d'exercice, et ne s'occuperoit de poupées que, lorsqu'étant renfermée, elle n'au-

---

l'écriture, elle ne voulut d'abord faire que des O. Elle faisoit incessamment des O grands et petits, des O de toutes les tailles, des O les uns dans les autres, et toujours tracés à rebours. Malheureusement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle se vît dans un miroir, et trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaise grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume, et ne voulut plus faire des O. Son frère n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit, étoit la gêne, et non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture ; la petite fille étoit délicate et vaine, elle n'entendoit point que son linge servît à ses sœurs : On le marquoit, on ne voulut plus le marquer ; il fallut apprendre à marquer elle-même : On conçoit le reste du progrès.

roit pas le choix de ses amusemens. En un mot, les enfans des deux sexes joueroient innocemment ensemble, si l'on n'en marquoit pas la distinction long-tems avant que la nature y mette aucune différence. Je vais plus loin, et j'affirme qu'autant que mes observations ont pu s'étendre, j'ai vu que presque toutes les Femmes qui ont montré quelque force d'esprit et de raison, avoient reçu, par hazard, une éducation virile que quelques élégans instructeurs du beau sexe appellent sauvage.

Les funestes conséquences du peu de soin qu'on donne au physique dans l'enfance et dans la jeunesse, s'étendent plus loin qu'on ne le suppose. La dépendance du corps produit naturellement celle de l'ame. Comment remplira-t-elle exactement les devoirs d'épouse et de mère, celle qui la plupart du tems souffre des maladies ou s'occupe à les prévenir ? Il ne faut pas non plus espérer qu'une Femme cherche à fortifier sa constitution, à s'abstenir des délicatesses qui l'énervent, si des notions artificielles de beauté et d'une sensibilité fausse se sont de bonne heure liées aux motifs de ses actions. Les hommes sont

quelquefois obligés de se prêter aux incommodités des lieux et des tems ; ils ne peuvent pas toujours se douilleter; mais les jolies Femmes sont véritablement esclaves de leur personne, et se glorifient de leur servitude.

Jai connu une de ces Femmes plus vaine qu'on ne l'est communément de sa délicatesse et de sa sensibilité ; elle mettoit au premier rang des perfections humaines, un gout recherché, un léger appétit, et se conduisoit d'après ce principe. J'ai vu cet être débile négliger tous les devoirs de la vie pour s'étendre complaisamment sur un sopha, parlant avec ostentation de son manque d'appetit, comme d'une preuve de délicatesse à laquelle elle devoit son exquise sensibilité, ou qui, peut-être, en etoit le résultat ; car il est difficile d'entendre quelque chose à ce ridicule jargon ; eh bien ! dans le moment où elle faisoit l'étalage de sa sensibilité, je l'ai vu insulter une dame agée et respectable que des malheurs imprévus avoient mise dans la dépendance de sa bonté fastueuse, et qui, dans des tems plus heureux, s'étoit acquis des droits à sa reconnoissance. Est-il possible, qu'à moins

de n'avoir reçu aucun principe, ou d'avoir usé toute vertu dans la molesse, comme les Sybarites, est-il possible, dis-je, qu'une créature humaine puisse tomber dans cet excès de foiblesse et de dépravation.

Une Femme semblable n'est pas plus monstre de déraison que quelques Empereurs romains dépravés par le pouvoir arbitraire ; cependant depuis que les Rois sont plus assujettis aux lois et au foible frein de l'honneur, l'histoire n'offre pas de pareils exemples de folie et de cruauté, et le despostisme qui étouffe le germe des vertus et du génie n'opère plus de semblables ravages en Europe, si l'on en excepte la Turquie où il frappe de stérilité le sol et les hommes.

Mais par-tout il est le même pour les Femmes ; car, sous le prétexte de conserver leur innocence, mot poli dont on se sert pour qualifier l'ignorance dans laquelle on les retient, on leur soustrait la vérité pour leur faire prendre un caractère artificiel avant qu'elles puissent faire usage de leurs facultés. Endoctrinées dès l'enfance à regarder la beauté comme le sceptre des Femmes, leur esprit devient l'ombre de

leur corps, et tournant continuellement autour de sa cage dorée, il ne cherche qu'à orner sa prison. Les hommes sont forcés de diviser leur attention sur la diversité de leur emplois et de leurs projets; cette variété donne de l'extension à leur intelligence; mais toute l'attention des Femmes est renfermée dans un seul objet, et leurs pensées n'étant constamment dirigées que vers la partie la plus insignifiante d'elles-mêmes, rarement leurs vues s'étendent-elles au-delà du triomphe du moment. Si leur entendement étoit une fois affranchi de la servitude dans laquelle le retient l'orgueil et le libertinage de l'homme, ainsi que leurs désirs imprévoyans comme ceux des tyrans de nos jours, nous lirions, sans doute avec surprise, l'histoire de leur foiblesse qui nous paroîtroit exagérée.

Peut-être s'il existoit réellement un être méchant qui, suivant le langage allégorique de l'écriture, cherchat continuellement à dévorer, le plus sûr moyen qu'il pourroit trouver de dégrader l'espèce humaine, seroit de donner à l'homme le pouvoir absolu.

Cette concession se divise en plusieurs

ramifications. La naissance, les richesses et tous les avantages extérieurs qui élèvent l'homme au-dessus de ses compagnons, sans que l'esprit y ait aucune part, finissent par le ravaler au-dessous d'eux : on épie sa foiblesse, on le cajole jusqu'à ce que, à force de s'enfler, il ait perdu toutes les traces de l'humanité. Que les différentes races d'hommes se laissent conduire comme des troupeaux de moutons, c'est un contre-sens qu'on ne peut expliquer que par la foiblesse de l'entendement et les séductions de l'imprévoyance. Elevés dans une dépendance servile, énervés par le luxe et la paresse, où trouverons-nous des êtres assez intrépides pour assurer les droits de l'homme, pour réclamer ce privilège de la raison qui, pour s'élever, n'a qu'une voie !

Le despotisme des Rois et des ministres n'est-il pas encore là pour étouffer les progrès de l'esprit humain ?

Ne souffrez donc pas que les hommes, dans l'orgueil de leur pouvoir, employent, pour le perpétuer, les mêmes raisonnemens que les tyrans et les ministres qui leur sont vendus ; qu'ils assurent traitreusement que

les Femmes doivent toujours être asservies ; parce qu'elles l'ont toujours été ; mais quand l'homme, gouverné par les lois de la raison, jouira de sa liberté naturelle, qu'il méprise la Femme si elle ne la partage pas avec lui ; mais jusqu'à ce que nous en soyons à cette glorieuse époque, que l'extravagance du sexe ne lui fasse pas oublier la sienne.

Il est vrai que les Femmes, quand elles obtiennent l'autorité par des moyens injustes, en pratiquant ou entretenant le vice, perdent le rang que la raison leur assigne, et deviennent esclaves abjects, ou tyrans capricieux ; en acquérant du pouvoir, elles perdent la dignité de caractère, et agissent comme on voit agir les hommes, lorsqu'ils s'élèvent par les mêmes moyens.

Il est tems d'opérer une révolution dans les mœurs des Femmes ; il est tems de les rétablir dans leur dignité naturelle, et de les faire contribuer, comme partie de l'espèce humaine, à la réforme du genre-humain, en les réformant elles-mêmes. Il est tems que les habitudes locales, cèdent la place aux principes éternels de la morale

universelle; si les hommes sont de demi-dieux, pourquoi souffrent-ils que nous les servions? Si la dignité de l'ame féminine, est aussi équivoque que celle des animaux; si, pour se conduire, les Femmes n'ont ni la raison, ni l'instinct, elles sont certainement les plus misérables de toutes les créatures: courbées sous le joug de fer du destin, elles doivent se résigner à n'être qu'un *joli défaut* dans la création; mais il seroit bien difficile au casuiste le plus subtil, de trouver quelque bonne raison, pour justifier la providence d'avoir voulu qu'une aussi grande partie de l'espèce humaine, fut et ne fut pas responsable de sa conduite et de ses actions.

La seule base solide de la moralité paroît caractériser l'Être suprême: elle tire son harmonie de l'équilibre des attributs divins; et, pour parler avec plus de révérence, un attribut semble impliquer la nécessité d'un autre; il faut que l'Être suprême soit juste, parce qu'il est sage; qu'il soit bon, parce qu'il est tout puissant; car élever un attribut au-dessus d'un autre également noble, également nécessaire, est une chose qui ne convient qu'à la raison flexible de l'homme:

c'est l'ouvrage de la passion. L'homme, accoutumé à fléchir devant le pouvoir, dans son état sauvage, se dépouille rarement de ce préjugé barbare, lors même qu'il voit par la civilisation, que la force mentale est supérieure à la force physique, lors même qu'il tourne ses pensées vers la divinité. On veut que la toute-puissance de Dieu l'emporte sur ces autres attributs, qu'elle ait la prééminence ; et ceux qui pensent qu'elle doit être réglée par sa sagesse, sont regardés comme des sacrilèges qui entreprenent irrévérencieusement de limiter le pouvoir divin.

Je n'adopte point cette humilité spécieuse, qui, après avoir étudié la nature, s'arrête devant son auteur : l'Éternel a sans doute des attributs dont nous ne pouvons nous former aucune idée ; mais ma raison me dit que ces attributs inconnus ne peuvent pas être en contradiction avec ceux que j'adore, et je me sens entraînée à les imiter.

Il semble naturel à l'homme de chercher l'excellence, et de croire la découvrir dans l'objet que son enthousiasme ou son aveuglement a, pour ainsi dire, revêtu de perfection ;

fection ; mais quel bon effet un culte non-raisonné peut-il avoir sur la conduite d'un être moral et raisonnable ? Il ne voit qu'un nuage épais, qui peut s'ouvrir pour lui présenter une brillante perspective, ou un abîme de désolation, dans lequel on peut le plonger arbitrairement. En supposant que Dieu agisse d'après une volonté capricieuse, l'homme doit aussi suivre sa propre volonté, ou se conformer à des lois, dont il désavoue les principes comme irrévérencieux; les enthousiastes et les froids penseurs, sont tombés dans ce dilemme, quand ils ont voulu affranchir l'homme des salutaires barrières que lui oppose une juste notion de la divinité.

On peut donc analyser, sans impiété, les attributs de l'Être suprême, et, dans le fait, peut-on se refuser à cet exercice de nos facultés? Aimer Dieu comme la source de la sagesse, de la bonté, de la puissance, me paroît le seul culte profitable à un être qui désire acquérir la science ou la vertu : une affection aveugle et non-raisonnée, peut, comme les passions humaines, occuper l'esprit et échauffer le cœur, sans nous porter à la pratique de la justice, de la

charité et de l'humilité religieuse : je m'étendrai davantage sur cette matière, quand je considérerai la religion sous un autre point de vue que le docteur Grégory, qui voudroit en faire un objet de sentiment ou de goût.

Pour revenir de cette disgression apparente, il seroit à désirer que les Femmes eussent pour leurs maris une affection fondée sur des principes semblables à ceux sur lesquels doit porter la dévotion. Je ne connois pas sous le ciel de base plus solide, car, qu'elles se gardent de la fausse lueur du sentiment : ce mot ne désigne souvent que l'appétit des sens. Je crois donc que les Femmes, dès leur enfance, devroient être enfermées comme les princes orientaux, ou élevées de manière à penser et à agir pour elles-mêmes.

Comment les hommes peuvent-ils s'arrêter entre deux opinions, et se promettre un résultat impossible? Quelle vertu peuvent-ils attendre d'une esclave; d'un être que la constitution civile de la société, rend foible, si elle ne le rend pas vicieux?

Quoique je sache très-bien qu'il faut un tems considérable pour extirper les préjugés

profondément enracinés qu'ont planté les sensualistes, il en faut aussi pour convaincre les Femmes qu'elles vont contre leurs vrais intérêts, quand, sous le nom de délicatesse, elles préconisent ou affectent la foiblesse; et pour persuader au monde, que la source empoisonnée des vices et des folies des Femmes, gît dans l'hommage sensuel qu'on paye à la beauté, à la beauté de la figure, car un écrivain germanique a ingénieusement observé qu'une jolie femme est généralement un objet de désir pour les hommes de tout caractère, tandis qu'une belle Femme qui inspire des sentimens plus sublimes, par le développement de sa beauté intellectuelle, peut-être dédaignée ou regardée avec indifférence, par ces hommes qui font consister leur bonheur dans la satisfaction de leurs appetits sensuels. Tant que l'homme restera dans l'état d'imperfection où il paroît avoir été jusqu'à ce moment, il sera toujours plus ou moins esclave de ces appétits: or ces Femmes chétives obtenant la préférence, le sexe est dégradé par une nécessité physique, s'il ne l'est point par une cause morale.

J'ose assurer que cette objection est de

quelque poids; mais d'après le précepte sublime, » Soyez pur comme votre père » céleste est pur, » il semble que les vertus de l'homme ne soient pas bornées par l'être qui peut seul les limiter, qu'il peut les étendre sans examiner s'il sort de sa sphère en se livrant à cette noble ambition. Il a été dit aux flots: « Vous n'irez pas plus » loin; ici se brisera l'orgueil de vos va- » gues: » ils s'agitent donc vainement, toujours retenus par le pouvoir qui circonscrit les planètes dans leurs orbites: la matière obéit à l'esprit qui la dirige; mais une ame immortelle, n'étant retenue par aucune loi mécanique, et travaillant à s'affranchir elle-même des entraves matérielles, ne dérange point l'ordre de la création; elle y contribue au contraire, lorsque coopérant avec le père des esprits, elle essaye de se gouverner elle-même par la loi invariable qui règle l'univers à un point qui passe notre imagination.

D'ailleurs, si les Femmes sont dévouées à la dépendance, s'il faut qu'elles suivent la volonté d'un être faillible comme elles; si elles doivent se soumettre à un pouvoir arbitraire, où nous arrêterons-nous? Se-

ront-elles considérées comme de vice-gérentes établies pour régner sur un petit domaine, et responsables de leur conduite à un tribunal supérieur, mais non-infaillible?

Il ne sera pas difficile de prouver que ces déléguées agiront comme les hommes subjugués par la crainte, et qu'elles feront supporter leur tyrannique oppression à leurs enfans et à leurs domestiques. Leur assujettissement n'ayant aucune raison, elles n'en mettront pas d'avantage dans leur conduite; elles seront tendres ou cruelles suivant l'inspiration du moment, et ne soyons pas surpris si, fatiguées du joug, elles essayent de le faire partager à des êtres plus foibles encore.

Mais supposons qu'une Femme, élevée pour l'obéissance, devienne l'épouse d'un homme sensible qui dirige son jugement sans lui faire sentir la domination; elle agira plus convenablement, sans doute, comme on peut l'espérer de quelqu'un qui reçoit la raison de la seconde main; mais elle ne peut pas répondre de la vie de son tuteur; il peut mourir et la laisser avec une nombreuse famille.

Un double devoir repose sur sa tête; il faut qu'elle réunisse le caractère paternel et maternel dans l'éducation de ses enfans; qu'elle leur donne des principes et soigne en même tems leur fortune; mais, hélas! elle n'a jamais pensé, encore moins agi par elle-même; on lui a seulement appris à plaire aux hommes, (1) à se sou-

» (1) Dans l'union des sexes, chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même » manière. De cette diversité, naît la première différence assignable, entre les rapports moraux de l'un » et de l'autre. L'un doit être actif et fort, l'autre » passif et foible; il faut nécessairement que l'un veuille, » puisse; il suffit que l'autre résiste peu.

» Ce principe établi, il s'en suit que la Femme est » faite spécialement pour plaire à l'homme : Si l'homme » doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins » directe : Son mérite est dans sa puissance, il plaît » par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi » de l'amour, j'en conviens; mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même.

» Si la Femme est faite pour plaire et pour être » subjuguée, elle doit se rendre agréable à l'homme, » au lieu de le provoquer : Sa violence à elle est dans » ses charmes; c'est par eux qu'elle doit le contraindre » à trouver sa force et en user. L'art le plus sûr » d'animer cette force, est de la rendre nécessaire par

mettre gracieusement à leur dépendance ; cependant, chargée d'une nombreuse famille, comment trouvera-t-elle un autre protecteur, un mari qui supplée le défaut de raison, un homme raisonnable, car nous ne parlons point ici d'une passion romanesque ? et quand la mère seroit à son gré, l'amour ne lui fera point épouser toute une famille ; il ne lui sera pas difficile de trouver dans le monde des Femmes plus aimables encore : que deviendra donc cette infortunée ? Ou elle sera la proie facile de quelque pourchasseur de fortune qui dépouillera ses enfans de l'héritage paternel et la rendra misérable, ou elle deviendra la victime d'une aveugle complaisance, incapable d'élever

---

» la résistance. Alors l'amour-propre se joint au désir, » et l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait » remporter. De-là, naissent l'attaque et la défense, » l'audace d'un sexe, et la timidité de l'autre, enfin » la modestie et la honte dont la nature arma le foible » pour asservir le fort «.

ROUSSEAU. *Emile.*

Je me contenterai pour tout commentaire, sur cet ingénieux passage, d'observer qu'il offre la philosophie des plaisirs purement sensuels.

ses enfans, ni de leur imprimer le respect, car ce n'est pas jouer sur le mot que d'assurer que, quelque rang qu'on occupe, on n'est point respecté, si l'on n'est pas respectable; elle languit sous l'angoisse d'un regret impuissant et inutile: un ver rongeur la déchire, les vices d'une jeunesse licencieuse la font expirer de douleur et peut-être aussi d'indigence.

Ce tableau n'est point chargé, c'est un événement très-possible; il n'est point d'observateur qui n'ait été à portée de voir quelque chose de semblable.

J'ai admis, toutefois, dans l'hypothèse précédente, que la Femme avoit été bien dirigée, quoique l'expérience prouve qu'un aveugle peut tout aussi facilement être conduit dans un fossé que dans un grand chemin; mais supposons, ce qui n'est point du tout invraisemblable, qu'une Femme à laquelle on n'a enseigné qu'à plaire, trouve son bonheur à remplir cette destination; quel exemple de folie, pour ne pas dire de vice, ne sera-t-elle pas pour ses innocentes filles? Vous aurez une coquette et non pas une mère; elle haïra ses filles qu'elle regardera comme ses rivales, ri-

vales plus cruelles qu'aucune autre, parce qu'elles invitent à la comparaison, et lui disputent le trône de la beauté d'où elle n'a jamais cru qu'elle dût descendre pour occuper le trône de la raison.

Il n'est pas besoin d'un pinceau vigoureux, ni d'employer la caricature pour retracer les misères domestiques et jusqu'aux moindres inconvéniens que sème autour d'elle une semblable mère de famille. Qu'elle se conduise d'après le systême de Rousseau, on ne lui reprochera point de vouloir être homme, ou de sortir de sa sphère : je veux encore qu'elle observe un autre grand principe de ce philosophe, c'est-à-dire, qu'elle conserve soigneusement sa réputation, on la regardera comme une Femme excellente. Cependant sur quoi sera-t-elle fondée, cette excellence ? Elle s'abstient, il est vrai, des fautes grossières ; mais comment remplit-elle ses devoirs ? Des devoirs ! elle a vraiment bien le tems de s'en occuper ; ne faut-il pas qu'elle se pare, ou qu'elle soigne sa foible santé ?

A l'égard de la religion, elle n'a pas la présomption d'en juger par elle-même ;

mais, soumise comme une créature dépendante doit l'être, aux cérémonies de l'Eglise dans laquelle on l'a élevée, elle croit pieusement ce que des têtes plus sages que la sienne ont décidé à cet égard, et elle ne doute pas qu'ils n'ayent trouvé le point de perfection. Elle paye donc exactement la dîme, et remercie Dieu de n'être pas comme les autres Femmes. Tels sont les heureux effets d'une bonne éducation ! Telles sont les vertus de la compagne de l'homme. (1)

Je vais me soulager moi-même en traçant un autre tableau.

Supposons maintenant une Femme d'une intelligence ordinaire ; car je ne veux pas m'écarter de la ligne de la médiocrité : supposons, dis-je, que la constitution de cette Femme, renforcée par l'exercice, a

---

(1) O l'aimable ignorante ! Heureux celui qu'on destine à l'instruire. Elle ne sera point le professeur de son mari, mais son disciple ; loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante : Il aura le plaisir de lui tout enseigner.

ROUSSEAU. *Emile.*

donné à son corps toute la vigueur dont il est susceptible ; son esprit, se développant en même tems, est parvenu par gradation à connoître les devoirs moraux de la vie ; à savoir en quoi consistent la vertu et la dignité humaines.

Elevée de la sorte en remplissant les devoirs de son état, elle se marie par inclination, toutefois sans imprudence et sans perdre de vue les suites du mariage. Elle s'assure le respect de son mari, avant qu'il soit nécessaire de s'industrier pour lui plaire, et pour nourrir une plante mourante que la nature condamne à périr quand l'objet en devient familier, quand l'habitude et l'amitié prennent la place d'un sentiment plus ardent : c'est la mort naturelle de l'amour, et la paix domestique n'est pas détruite par les efforts qu'on fait pour la prévenir. Je suppose aussi que le mari est vertueux, car, s'il ne l'est point, la Femme a un plus grand besoin de l'indépendance des principes.

Toutefois le sort vient rompre ses nœuds : la voilà veuve et peut-être avec peu de ressources ; mais elle ne perd point le courage : elle sent son malheur sans en être

accablée ; quand le tems, adoucissant ses regrets, lui a inspiré quelque résignation, son cœur se tourne vers ses enfans avec un redoublement de tendresse et de sollicitude pour eux : le sentiment imprime quelque chose de sacré, d'héroïque, à ses devoirs maternels ; elle ne songe pas seulement que le public est témoin de ses vertueux efforts d'où doivent résulter sa consolation et l'approbation de sa vie ; mais l'imagination exaltée par la douleur, elle se complaît dans la douce espérance que les yeux que sa main tremblante a fermés, pourront la voir supportant tous les obstacles pour remplir les doubles devoirs de père et de mère de ses enfans. Parvenue à l'héroïsme par l'infortune, elle se refuse aux séductions de l'amour, et, dans la fleur même de l'âge, elle oublie son sexe ; elle oublie le charme d'une passion naissante qu'elle pourroit encore inspirer et partager ; elle ne songe plus à plaire ; et le sentiment de sa dignité prévient en elle l'orgueil d'une conduite digne d'éloge. Ses enfans ont son amour, et ses espérances les plus brillantes sont au-delà du tombeau, dans un avenir où son imagination se plaît souvent à s'égarer.

Je crois la voir entourée de ses enfans, recueillant le fruit de sa tendre sollicitude : l'innocence et la santé sourient sur leurs visages potelés, et à mesure qu'ils grandissent, leur attention reconnoissante la soulage des soins de la vie : elle vit pour les voir pratiquer les vertus dont elle a taché de leur donner les principes, pour les voir parvenir à une force de caractère qui les mette en état de supporter l'adversité, et de montrer le courage dont elle leur a donné l'exemple.

C'est ainsi qu'après avoir rempli la tâche de la vie, elle s'endort paisiblement dans les bras de la mort, et peut dire en s'éveillant : « Vous ne m'aviez donné qu'un » talent, et en voilà cinq ».

Je vais me résumer en peu de mots; car ici je jette le gant et je nie l'existence des vertus *sexuelles*, sans en excepter la modestie. La vérité, si j'entends la signification de ce mot, doit être la même pour les hommes et pour les Femmes : cependant le caractère de fantaisie que les poëtes et les romanciers donnent aux Femmes, exige le sacrifice de la vérité. La vertu devient une idée relative, sans autre

base que l'utilité , et les hommes se prétendant les juges arbitraires de l'utilité de la vertu, la déterminent sur leur propre convenance.

J'accorde que les Femmes ayent des devoirs différens à remplir ; mais ce sont des devoirs *humains*, et je soutiens effrontément que les principes doivent en être les mêmes.

Pour qu'elles soient respectables, il faut de toute nécessité qu'elles exercent leur entendement ; car il n'est point d'autre base à l'indépendance du caractère. C'est dire explicitement qu'au lieu d'être les modestes esclaves de l'opinion, elles ne doivent se rendre qu'à l'autorité de la raison.

D'où vient que dans les rangs supérieurs, on trouve si rarement un homme doué, je ne dis pas de talens supérieurs, mais même des connoissances les plus communes ? La raison en est simple ; c'est qu'ils naissent dans un état non-naturel. Le caractère humain s'est toujours formé par les occupations individuelles, ou par des opérations collectives, et si nos facultés n'étoient point aiguisées par la nécessité, elles resteroient obtuses. Il est aisé d'ap-

pliquer ce raisonnement aux Femmes ; car rarement sont-elles occupées de choses sérieuses : la poursuite du plaisir donne à leur caractère cette insignifiance qui rend la société des *grands* si insipide. Le même défaut de solidité produit par une cause semblable, les force à se dérober à eux-mêmes, à se fuir pour chercher des plaisirs bruyans et des passions artificielles, jusqu'à ce la vanité prenant la place de chaque affection sociale, on puisse à peine discerner les traits caractéristiques de l'humanité. Les bienfaits des gouvernemens tels qu'ils sont maintenant organisés, font que la richesse et l'inertie des Femmes tendent également à dégrader le genre-humain ; mais si l'on accorde que les Femmes sont des créatures raisonnables, elles doivent être excitées à acquérir des vertus qui soient véritablement à elles ; car comment un être raisonnable peut-il relever sa condition par quelque chose dont il ne soit pas redevable à ses propres investigations ?

CHAPITRE IV.

Observation sur l'état de dégradation auquel les Femmes sont réduites par différentes causes.

Il est, je crois, évident que la Femme est naturellement foible ou dégradée par le concours des circonstances; mais j'appliquerai simplement à cette proposition un raisonnement que jai entendu répéter souvent en faveur de l'aristocratie; c'est que la totalité du genre humain ne peut pas être homogène, parce que les esclaves soumis qui se laissent enchaîner complaisamment, sentiroient leur propre dignité et rejetteroient leurs fers. Les hommes, ajoutent ces raisonneurs, se soumettent par-tout à l'oppression; quand ils parviennent à se débarasser du joug, au lieu de profiter de ce moment pour assurer leurs droits naturels, ils ne tardent pas à recourber la tête : mangeons et buvons, disent-ils, car nous mourons demain : je crois, par analogie, que les Femmes sont également dégradées

gradées par la même propension à jouir du moment présent, et qu'enfin elles méprisent la liberté, n'ayant pas assez de vertu pour s'efforcer même d'y prétendre.

On permet unanimement de cultiver le cœur des Femmes; mais quand à l'esprit, on ne veut pas qu'elles puissent jamais passer la ligne de démarcation établie entr'elles et les hommes. (1) Toute leur raison doit être en agrément, et c'est la réduire à très-peu de chose; car en leur refusant le jugement et le génie, il est assez difficile de deviner ce qui reste pour caractériser l'intelligence. Le tissu de l'immor-

(1) Dans quelles inconséquences les hommes ne tombent-ils pas lorsqu'ils s'écartent des principes! On ne cesse de comparer les Femmes aux anges; cependant des êtres d'un ordre supérieur, doivent avoir plus d'intelligence que l'homme; il faut absolument le supposer, car autrement en quoi consisteroit leur supériorité? C'est aussi pour se moquer qu'on attribue aux Femmes plus de sensibilité, de piété, de bienveillance: J'en doute, quoiqu'on puisse le dire, par courtoisie, à moins que l'ignorance ne soit la mère de la dévotion; car je suis fermement persuadée que la proportion, entre les vertus et les lumières, est plus égale qu'on ne le croit communément.

talité, si l'on veut bien me passer cette expression, est la perfectibilité de la raison humaine ; car si l'homme avoit été créé parfait, ou s'il avoit la science infuse, je douterois de son immortalité ; mais dans l'état actuel des choses, les difficultés morales qui échappent à l'investigation des penseurs les plus profonds et aux brillans éclairs de génie, sont l'argument sur lequel je m'appuie pour croire à l'immortalité de l'ame : la raison est conséquemment le simple pouvoir de perfectionnement, ou pour mieux dire, de discerner la vérité. Chaque individu est, à cet égard, un monde en lui-même. La raison est plus ou moins sensible dans tel ou tel individu ; mais elle doit être de la même nature pour tous, si elle est une émanation de la divinité, si elle forme le nœud qui lie la créature au créateur ; car comment auroit-il empreint son image céleste sur une ame qui ne seroit pas perfectible par l'exercice de sa propre raison ? (1) ce-

---

(1) Les brutes, dit le Lord Monbddo, restent dans l'état où la nature les a placées, elles ne s'en écartent qu'autant que leur instinct reçoit *de nous* quelque per-

pendant, soigneusement ornée au-dehors pour plaire à l'homme, » afin qu'il puisse » s'honorer de son amour », (1) l'ame féminine n'aura pas le même caractère, et l'homme placé entr'elle et la raison, il faudra qu'elle s'en rapporte à lui sur toutes choses, sans pouvoir en juger par elle-même.

Mais en rejettant ces théories imaginaires, en considérant la Femme comme un tout, quel qu'il soit, et non comme une partie de l'homme, il s'agit d'examiner si elle a la raison, ou si elle ne l'a pas: si elle l'a, ce que je veux admettre pour un instant; elle n'a pas été uniquement créée pour être la consolation de l'homme, et le caractère sexuel ne doit pas détruire le caractère humain.

Les hommes ont probablement été entraînés à cette erreur, en envisageant l'éducation sous un faux point de vue, en la considérant, non comme le premier pas pour former un être qui s'avance graduel-

---

fectionnement; car il n'est pas susceptible d'un perfectionnement spontané.

(1) *Vide* Milton.

lement vers la perfection ; (1) mais seulement comme une préparation pour la vie; d'après cette erreur *sensuelle*, car il faut que je l'appelle ainsi, on a bâti le système des mœurs des Femmes. Système qui ôte au sexe toute sa dignité, et range la blonde et la brune dans la classe de ces fleurs brillantes, dont l'unique destination est d'orner la surface de la terre. Tel a toujours été le langage des hommes, et la crainte de déroger au caractère supposé de leur sexe, a porté les Femmes, même d'un esprit supérieur, à adopter les mêmes principes (2).

---

(1) Ce mot n'est pas de la plus grande justesse; mais je n'en trouve pas de meilleur.

(2) Le plaisir est le partage de l'espèce inférieure; mais la gloire, la vertu, le ciel les a réservées pour l'homme.

Comment après ce passage, madame Barbauld a-t-elle pu se permettre la comparaison avilissante que je vais rapporter.

Envoi de fleurs peintes à une Dame.

Je vous adresse ces fleurs pour vous donner une image prématurée du printems. *Fleurs douces, gaies et délicates comme vous; emblême de l'innocence et de la*

C'est ainsi que l'entendement, proprement dit, a été refusé aux Femmes, et qu'on lui a substitué l'instinct sublimisé en esprit et en finesse pour la conduite de la vie.

Le pouvoir de généraliser des idées, de tirer des observations individuelles, des conclusions collectives, est pour un être immortel la seule acquisition qui mérite réellement le nom de science. Observer purement sans tâcher de se rendre compte

---

beauté. C'est avec des fleurs, que les graces tressent leurs blonds cheveux ; elles forment les guirlandes, dont s'enlacent les amans : C'est le seul luxe que connoisse la nature ; elles croissoient dans Eden, quand il étoit le jardin de l'innocence. *Les plantes plus élevées ont une tâche plus difficile à remplir : le chêne hospitalier brave la tempête. L'if sert à repousser l'ennemi, et le pin croit pour les navires ; mais cette douce famille, exempte de sollicitude, est née uniquement pour le plaisir :* Celles qui la composent, gaies, sans étude, aimables, sans art, n'ont d'autre emploi que celui de charmer les sens, et réjouir le cœur. Imitez-les, ne brillez pas pour vous seule, et songez *que votre empire le plus doux, est de plaire.*

C'est ainsi que nous parlent les hommes ; mais la vertu ne peut s'acquérir que par des efforts constans, et des travaux pénibles.

d'aucune chose, ce n'est qu'une faculté machinale qui peut, quoique d'une manière incomplette, servir comme sens-commun de la vie ; mais dans cette supposition, que resteroit-il à l'ame séparée du corps ? qu'elle acquisition auroit-elle fait dans sa dépouille mortelle ?

On n'a pas seulement refusé aux Femmes ce pouvoir de généraliser les idées ; quelques écrivains ont encore prétendu qu'il étoit incompatible, sauf un petit nombre d'exceptions, avec leur caractère sexuel. Que les hommes prouvent cette assertion, et je conviendrai que la Femme n'existe que pour l'homme. Je dois préalablement observer que le pouvoir de généraliser ses idées à un degré éminent, n'est pas très-commun, ni parmi les hommes, ni parmi les Femmes ; mais cet exercice est la vraie culture de l'entendement, et tout conspire à le rendre plus difficile pour les Femmes que pour les hommes.

Ceci me conduit naturellement a l'objet principal de ce chapitre : Je vais tâcher de mettre en évidence quelques-unes des causes qui, dégradant le sexe, empêchent les Femmes de généraliser leurs observations.

Je ne remonterai point aux annales reculées de l'antiquité, pour tracer un récit historique de l'état de la Femme dans les différens siècles ; il suffit de dire qu'elle a toujours été esclave ou tyran, et que ces deux positions sont également contraires aux progrès de la raison. J'ai toujours cru que la grande source de l'extravagance et des vices des Femmes, provenoit du retrécissement de leur esprit, et tous les gouvernemens semblent s'être attachés à mettre des obstacles presque insurmontables à la culture de leur intelligence ; cependant il n'est pas d'autre base sur laquelle on puisse établir la vertu : les mêmes obstacles entravent le riche, et les conséquences en sont les mêmes.

On dit proverbialement que la nécessité est la mère de l'invention ; cette maxime peut s'étendre à la vertu : c'est une acquisition et une acquisition à laquelle il faut sacrifier le plaisir ; est-on capable de ce sacrifice quand on est dans un étau ? quand l'esprit n'a été ni ouvert, ni renforcé par l'adversité ? quand la nécessité ne nous a pas aiguillonnés à acquérir des connoissances ? il est heureux que les soins

de la vie nous coûtent des efforts, car ils nous empêchent de devenir la proie des vices corrupteurs qui résultent de l'oisiveté ; mais si les hommes et les Femmes se trouvent, dès leur naissance, placés dans une zône torride où le soleil du plaisir frappe directement sur eux, comment pourroient-ils s'attacher à remplir les devoirs de la vie, ou seulement à modérer les affections qui les entraînent ?

D'après l'organisation actuelle de la société, le plaisir est l'unique affaire des Femmes, et tant que les choses resteront dans cet état, que peut-on attendre de ces êtres foibles et dégradés ? Héritières en ligne directe du sceptre de la beauté, pour conserver cet empire, elles renoncent aux droits naturels que l'exercice de la raison auroit pu leur procurer, et elles préfèrent cette royauté éphémère à ce qu'il leur en coûteroit pour obtenir les satisfactions durables de l'égalité. Exaltées par leur infériorité, ce qui semble impliquer une espèce de contradiction, elles réclament un hommage constant, quoique l'expérience dut leur avoir appris que les hommes qui se vantent de payer, avec la plus scrupuleuse

exactitude, ce tribut arbitraire, d'un insolent respect pour le sexe, sont les plus enclins à tyranniser et à mépriser cette foiblesse qui leur est si chère : ils rappellent souvent l'observation de M. Humes lorsque, comparant les français aux athéniens, il fait allusion aux Femmes : » mais une chose bien plus singulière dans cette capricieuse nation, je parle aux athéniens, c'est que la folie passagère de vos saturnales, quand les esclaves sont servis par leurs maîtres, se continue chez elle pendant toute l'année, et même pendant toute la vie, avec des circonstances qui la rendent plus absurde et plus ridicule ; c'est pour vous amuser, que vous accordez quelques jours d'élévation à ceux que la fortune a abaissé et quelle peut aussi, pour son amusement, élever réellement au-dessus de vous ; mais les habitans de cette nation exaltent gravement des personnes que la nature leur a soumises, et dont la foiblesse et l'infériorité sont absolument incurables. Les Femmes, quoique sans vertu, sont leurs maîtres et leurs souverains. »

Ah ! je le dis avec une tendre sollicitude, pourquoi les Femmes souffrent-elles

qu'on leur accorde un degré d'attention et de respect différent de cette civilité réciproque que l'humanité inspire et que la politesse sociale autorise d'homme à homme ? Comment ne s'apperçoivent-elles pas que si on les traite en reines dans le Midi de leur beauté, ce n'est que pour les tromper par un respect futil, jusqu'à ce qu'on les ait amenées à l'abnégation de leur droits naturels ? Alors, renfermées dans des cages comme l'espèce emplumée, il ne leur reste qu'à s'y pavaner avec leur majesté dérisoire : il est vrai qu'elles sont pourvues de nouriture et de vêtement sans se donner aucune peine ; mais elles les reçoivent en échange de la santé, de la liberté, de la vertu. Cependant où trouver, dans toute l'espèce humaine, un être doué d'une assez grande force d'esprit pour rejetter des avantages étrangers ; pour s'élever avec une dignité calme et raisonnée au-dessus de l'opinion, et s'enorgueillir des droits inhérens à l'humanité ? Il est inutile de l'espérer, tant que le pouvoir héréditaire étoufféra les affections et détruira la raison dans son germe.

C'est ainsi que les passions des hommes

ont élevé des trônes aux Femmes ; et jusqu'à ce que le monde devienne plus raisonnable, il est à craindre que les Femmes ne se prévallent elles-mêmes d'un pouvoir qui leur coûte si peu à obtenir, et qui est le moins susceptible de contestation. Elles souriront, oui, elles souriront, quoiqu'on leur dise : « Que dans l'empire de la beauté, » la Femme est esclave ou reine, et qu'il » n'y a point de milieu pour elles entre » l'adoration ou le mépris ». Il est vrai que l'adoration marche la première, et que le mépris vient ensuite.

Louis XIV, particulièrement, introduisit des mœurs factices, et par des moyens spécieux, prit toute la nation dans ses filets : le peuple, enlacé d'une chaîne tissue avec art, devint lui-même complice de son despotisme ; et les Femmes qu'il flatta par une puérile attention pour le sexe en général, obtinrent sous son règne cette espèce d'empire si fatal à la raison et à la vertu.

Un roi est toujours roi, et une Femme est toujours Femme (1). L'autorité de

(1) On peut ajouter que l'esprit est toujours de

l'un, et le sexe de l'autre, s'interposent toujours entr'eux et un commerce raisonnable. Avec un amant, je garantis qu'une Femme sera toujours Femme, et que sa sensibilité la conduira naturellement à exciter une passion pour satisfaire son propre cœur et non pour charmer sa vanité; ce n'est point de la coquéterie, c'est une impulsion purement naturelle, et je ne me récrie que contre le désir sexuel de conquérir quand le cœur n'est point engagé.

Ce désir n'est pas exclusivement réservé aux Femmes : « J'ai tâché, dit lord Ches» terfield, de captiver le cœur d'une ving» taine de Femmes, pour la personne des» quelles je n'aurois pas donné la valeur » d'une figue ». Le libertin, qui dans un excès de passion, abuse d'une tendresse confiante, est un saint, en comparaison de ce coquin à cœur-froid; car j'aime à me servir du mot propre. Cependant, uniquement instruites à plaire, les Femmes n'ont pas d'autre vœu, d'autre ambition,

---

l'esprit, et qu'il ne sauroit être confondu avec les caprices, qu'affectent les gens d'esprit et les Femmes, pour se faire remarquer.

et elles travaillent avec une ardeur vraiment héroïque à gagner les cœurs, pour le seul plaisir de les dédaigner ou de les mépriser, quand la victoire est assurée et manifeste.

Mais entrons dans les moindres détails : Je me plains de la dégradation systêmatique des Femmes, par les attentions bannales que les hommes croyent devoir montrer pour le sexe, en leur qualité d'hommes, lorsque dans la réalité ils lui font supporter outrageusement leur supériorité. Ce n'est point complaisance, que de s'incliner devant son inférieur ; et, dans le fait, toutes ces cérémonies me paroissent si dérisoires, qu'à peine puis-je me contenir, quand je vois un homme se précipiter avec une inquiète et sérieuse sollicitude, pour relever un mouchoir, ou fermer une porte, afin d'en éviter la peine à la *dame* qui, moyennant un ou deux pas, auroit pu le faire elle-même.

Un désir singulier a passé de mon cœur dans ma tête, et, dût-on en rire à mes dépens, je ne saurois le dissimuler. Je désire ardemment que, les momens de l'amour exceptés, il n'y ait aucune distinction de

sexe dans la société ; car je suis fermement persuadée que c'est cette distinction qui est le principe de la foiblesse de caractère attribuée aux Femmes. C'est par cette raison qu'on néglige leurs facultés intellectuelles, et qu'elles préfèrent les qualités agréables aux vertus héroïques.

Tous les individus de l'espèce humaine en général désirent d'être aimés et estimés *par quelque chose*, et la tourbe commune prendra toujours la route qui se présentera la première pour arriver à l'accomplissement de ses désirs. Le respect pour la richesse et pour la beauté est la plus certaine, la moins équivoque ; il s'ensuit qu'elle attirera toujours l'œil vulgaire des communs esprits. Les hommes de la classe moyenne ont absolument besoin de talens et de vertus pour se faire remarquer ; il est donc évident qu'on doit trouver plus de talens et de vertus dans cette classe, et qu'il existe au moins pour les hommes, une condition dans laquelle ils peuvent se travailler eux-mêmes avec dignité, et s'élever par des efforts qui réellement perfectionnent une créature raisonnable : il n'en est pas de même des Femmes ; toutes sont dans

la condition du riche ; car elles naissent, (je parle de l'état actuel de la société), avec certains privilèges sexuels, et tant qu'elles en jouiront gratuitement, peu songeront à d'autres moyens d'obtenir l'estime d'un petit nombre de gens d'un mérite supérieur.

Où trouverons-nous des Femmes qui, sortant de l'obscurité, commandent le respect par de grands talens ou par des vertus audacieuses ? « Attirer les regards, les atten-» tions, les complaisances, les flatteries, » voilà les seuls avantages qu'elles recher-» chent ». C'est très-vrai, diront probablement mes lecteurs masculins. Je dois pourtant leur rappeler que ce passage n'a pas été originairement écrit pour caractériser les Femmes : on a voulu peindre le riche. En effet, j'ai trouvé dans la théorie des sentimens moraux du docteur Smith, un portrait général des gens opulens, qui, à mon avis, pourroit s'appliquer plus convenablement au sexe. Je renvoie le lecteur judicieux à l'entière comparaison, me permettant seulement de citer un passage à l'appui d'un raisonnement sur lequel je crois qu'il est à propos d'insister, parce

que je le regarde comme un des plus concluans contre le caractère sexuel. Si, à l'exception des guerriers, la nobilité n'a jamais produit de grand-hommes d'aucune espèce, ne peut-on pas en inférer que cette situation locale absorbe l'homme et l'assimile aux Femmes qui sont *localisées*, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, par le rang qu'elles occupent et par la *courtoisie*? Les Femmes communément appelées *ladis*, n'éprouvent jamais de contradictions; n'exercent leur force physique par aucun travail pénible : si l'on peut attendre d'elles quelques vertus, ce ne sont que des vertus négatives, telles que la patience, la docilité, la bonne-humeur, la flexibilité; vertus incompatibles avec les profondes combinaisons de l'intelligence. D'ailleurs, toujours en société, vivant rarement dans une solitude absolue, elles sont plutôt sous l'influence des sentimens que des passions; car la solitude et la réflexion sont nécessaires pour donner aux désirs, l'intensité des passions, à l'imagination, l'aptitude à aggrandir un objet, et à l'envisager comme le plus désirable. On peut dire la même chose des riches : ils ne généralisent pas

assez

assez leurs idées ; ils ne réfléchissent pas assez pour acquérir cette force de caractère qui est la base des résolutions magnanimes. Mais écoutons ce que dit des grands, un observateur ingénieux :

« Les grands sont-ils insensibles au peu qu'il leur en coûte pour acquérir l'admiration publique, ou s'imaginent-ils que, comme les autres, ils doivent l'acheter de leur sang et de leurs sueurs ? Comment leur apprend-on à soutenir la dignité de leur rang ; à se rendre eux-mêmes dignes de cette supériorité sur leurs concitoyens qu'ils doivent aux vertus de leurs ancêtres ? Est-ce par la science, l'habileté, la patience, la modestie, ou par des vertus quelconques ? L'attention qu'on donne à tous leurs propos, à leurs moindres discours, les habitue à péser sur les circonstances les plus ordinaires de la vie ; ils s'étudient à remplir exactement le vain formulaire du cérémonial des sociétés : persuadés qu'on les distingue, et qu'on est disposé à favoriser toutes leurs inclinations, ils agissent dans les occasions les plus indifférentes avec cette liberté, cette hauteur qu'une idée pareille doit

naturellement inspirer. Leur ton, leurs manières, leur conduite, tout porte l'empreinte du sentiment flatteur de leur supériorité, auquel les gens d'une classe inférieure ne peuvent presque jamais atteindre : c'est sur cette présomption qu'ils fondent leur prééminence, et l'empire qu'ils se proposent d'exercer sur les inclinations des autres. Rarement sont-ils trompés dans ce calcul : ces moyens, appuyés du rang, suffisent, dans les circonstances ordinaires, pour gouverner le monde. Louis XIV, pendant la majeure partie de son règne, fut regardé, non-seulement en France, mais même dans toute l'Europe, comme le plus parfait modèle d'un grand prince; par quels talens, néanmoins, et par quelles vertus avoit-il obtenu cette grande réputation ? Etoit-ce par la justice rigoureuse de ses entreprises, par l'immensité des dangers et des difficultés dont elles étoient accompagnées, ou par son application infatigable à les surmonter ? Etoit-ce par l'étendue de ses connoissances, par son jugement exquis, par sa valeur héroïque ? Non, rien de tout cela ; mais il fut le prince le plus puissant de l'Europe, et

conséquemment il tint le plus haut rang parmi les rois. En outre, dit son historien, il surpassoit tous ses courtisans par la beauté majestueuse de ses traits ; le son de sa voix noble et affectueuse gagnoit les cœurs qu'intimidoit sa présence : il avoit un port, une démarche, qui ne convenoient qu'à lui et à son rang, et qui auroient été ridicules dans tout autre. L'embarras de ceux qui lui parloient, flattoit la secrette satisfaction avec laquelle il sentoit sa propre supériorité. — Ces frivoles avantages, étayés de son rang et sans doute aussi de quelques autres talens et de quelques vertus qui semblent toute fois n'avoir pas été fort au-dessus de la médiocrité, établirent ce prince dans l'estime de son siècle, et lui ont menagé, même dans la postérité, un tribut assez considérable de respect pour sa mémoire. De son tems, et en sa présence, aucune autre vertu ne pouvoit soutenir la concurrence de ses qualités personnelles ; elles éclipsoient tout : la science, l'habileté, la valeur, la bienfaisance.

De même une Femme » ainsi complette en » elle-même, » change tellement la nature

des choses par la possession de tous ces frivoles avantages, — » que tout ce qu'elle » dit ou fait semble ce qu'il y a de plus » sage, de plus vertueux, de plus à propos, de mieux; toutes les hautes con- » noissances perdent leur éclat et tom- » bent à *son aspect.* La sagesse déconte- » nancée s'égare dans les discours qu'elle » lui tient, et déraisonne comme le fe- » roit la folie elle-même; l'autorité, la » raison sont à ses ordres. » — Toutes ces magnifiques prérogatives, c'est un joli minois qui les lui vaut.

Mais reprenant ma comparaison, je prie d'observer que, dans la classe moyenne de la vie, on prépare les hommes dès leur jeunesse à embrasser une profession, et que le mariage n'est pas l'époque marquante de leur carière, tandisqu'au contraire c'est l'unique but des Femmes qui dirigent toutes leurs facultés pour y arriver. Leur attention n'est point occupée d'affaires, de plans vastes; jamais elles ne prennent l'essort de l'ambition; elles ne consacrent pas leurs pensées à bâtir de magnifiques projets. Il faut qu'elles fassent un mariage avantageux pour s'éle-

ver dans le monde et y voler d'un plaisir à l'autre ; c'est à cet objet qu'elles sacrifient leur tems, et livrent souvent leur personne par une espèce de prostitution légale. Un homme qui entre dans quelque profession, a constamment en vue quelques avantages futurs, (or on ne sauroit croire combien l'ame acquiert de force en dirigeant toute sa tendance vers un seul point ;) et, plein de ses affaires, ne regarde le plaisir que comme un délassement, tandisque les Femmes en font le principal but de l'existence. En effet, d'après l'éducation qu'elles reçoivent dans la société, on peut dire que l'amour du plaisir les gouverne toutes ; mais cela prouve-t-il que les ames ayent un sexe ? il seroit précisément aussi raisonnable d'assurer que les courtisans, en France, n'étoient pas des hommes, quand un horrible système de despotisme formoit leur caractère, parce qu'ils sacrifioient la liberté, la vertu, l'humanité aux plaisirs et au vain orgueil. —— Fatales passions qui ont toujours dominé toute l'espèce !

Le même amour du plaisir, nourri par toute la marche de leur éducation, donne

à la conduite des Femmes, dans la plupart des circonstances, une tournure d'insouciance et de légéreté : par exemple, ne songeant point au principal, elles se tourmentent pour obtenir les accessoires, et quêtent toujours des aventures, au lieu de s'occuper de leurs devoirs.

Un homme, quand il entreprend un voyage, a généralement un but en vue; une Femme pense davantage aux incidens, aux choses singulières qu'elle pourra rencontrer sur la route; à l'impression qu'elle espère faire sur ses compagnons de voyage ; et, par-dessus-tout, elle est sérieusement occupée du soin des parures qu'elle emporte avec elle, et qui font toujours plus qu'une partie d'elle-même, surtout quand elle va figurer sur un nouveau théatre; quand elle va faire sensation, pour me servir de l'expression française qui rend très-bien mon idée. La dignité de l'ame peut-elle exister avec des soins si puériles !

En un mot, les Femmes, généralement parlant, aussi bien que les riches des deux sexes, ont gagné toutes les folies, tous les vices de la civilisation, et perdu tous les

avantages qu'on pouvoit en tirer. Il est inutile, je crois, d'avertir que je parle de l'ensemble de mon sexe, sauf le petit nombre d'exceptions convenables. Les sens des Femmes sont enflammés, et leurs facultés morales négligées, conséquemment elles deviennent la proie de leur sens, dont le pouvoir est délicatement nommé sensibilité; et sont toujours tirées de leur assiette par la moindre impression faite sur une machine aussi frêle et aussi mobile. Aussi sont-elles dans une condition pire que si elles se trouvoient plus près de la nature. Toujours en mouvement et tiraillée, leur sensibilité trop exercée les rend non seulement incapables d'éprouver du bien-être, mais même leur fait troubler celui des autres. Toutes leurs pensées roulent sur des objets calculés pour exciter des émotions, et, sentant quand elles devroient raisonner, leur conduite n'a point d'appui, leurs idées flottent au hazard; incertitude qui n'est point le fruit de la délibération ou de vues plus étendues, mais de mouvemens qui s'entrechoquent. Ardentes à la poursuite de plusieurs choses par accès, par soubresauts, leur cha-

leur ne se concentre jamais jusqu'à devenir persévérance. Elles ont bientôt jetté leur premier feu qui s'épuise de lui-même, ou qui, se portant sur quelqu'autre objet fugitif, aussi peu digne de les fixer que le premier, ne leur laisse que le dégoût de tous. Il est bien malheureux en effet, cet être dont la culture de ses facultés morales n'a tendu qu'à enflammer ses passions. Car il faut distinguer entre les enflammer et les fortifier. Les passions ainsi exaltées, tandisqu'on laisse le jugement imparfait, quel doit-être le résultat? — Nécessairement un mélange de fureur et d'imbecillité..

Cette observation ne se borne point au *beau* sexe; mais c'est à lui seul que je veux l'appliquer pour le moment.

Les romans, la musique, la poësie, la galanterie, tout semble disposer les Femmes à ne se conduire que par leurs sensations; on forme leur caractère là-dessus durant tout le tems consacré à acquérir des avantages du corps et de l'esprit, de manière qu'arrivées dans le monde et au poste qu'elles y doivent occuper, c'est tout ce qu'elles y apportent en effet: cette sen-

sibilité étendue au-delà des intentions de la nature, affoiblit d'autant les autres facultés de l'ame ; et empêche le jugement d'arriver à cette prédominance qu'il lui faut pour rendre une créature raisonnable utile aux autres et contente de son sort ; car l'exercice du jugement, à mesure que la vie avance, est la seule méthode indiquée par la nature pour calmer les passions.

Il y a beaucoup de différence dans l'effet de la satiété, et j'ai été souvent très-frappée par une description emphatique des maux éternels, où l'on nous peint l'ame comme errante inutilement autour du corps qu'elle a quitté, désormais incapable de jouir de rien par la privation des organes de ses sens qu'elle regrette. Les Femmes sont encore esclaves des leurs, parce que c'est à la sensibilité qu'elles doivent leur empire actuel.

Et des moralistes oseront nous soutenir que, c'est là l'état dans lequel il faut encourager une moitié de l'espèce humaine à rester, en s'y plaisant stupidement et demeurant dans une inactivité impardonnable ! O les dignes, les bienfaisans instituteurs ! Pour quelle fin avons-

nous été créées ? Pour demeurer, nous répondront-ils peut-être, dans un état d'innocence; je sens trop bien qu'ils veulent dire un état d'enfance. — Il vaudroit autant pour nous ne pas être nées, à moins qu'on n'ait la barbarie de nous soutenir que notre existence est consacrée à mettre l'homme plus en état d'acquérir le noble privilège de la raison et la faculté de discerner le bien du mal, tandisque nous rampons dans la poussière dont nous fûmes tirées, sans espoir de nous en relever jamais.

Ce seroit une tâche, sans fin, de détailler tout l'avilissement, les inquiétudes et les chagrins où les Femmes sont plongées par l'établissement de cette opinion qu'elles ont été créées plutôt pour sentir que pour raisonner; et que c'est par leurs charmes et leur foiblesse qu'elles doivent obtenir ce qu'on leur accorde d'influence: » belles par défaut de force et aimable» ment foibles » comme dit le poëte ; que résulte-t-il de cette aimable foiblesse ? C'est qu'elle les rend entièrement dépendantes de l'homme, non seulement pour la protection, mais même pour les conseils, ex-

cepté dans quelques circonstances où leurs attraits leur valent un pouvoir illicite. A-t-on donc lieu d'être surpris de ce que négligeant les dèvoirs que la raison seule intime, et se refusant à des épreuves faites pour fortifier leur ame, elles ne s'essayent qu'à masquer leurs défauts d'une manière agréable qui serve à rehausser le prix de leurs attraits aux yeux de l'épicurien, quoiqu'elles les rabaisse effectivement dans l'échelle de l'excellence morale ?

Frèles dans toutes les acceptions de ce mot, les Femmes sont forcées de s'adresser à l'homme dans toutes les occasions en suppliantes. Elles s'attachent à leur appui dans les plus petits dangers comme le lière parasite au chêne, et lui demandent du secours d'une voix plaintive ; alors leur protecteur *naturel* étend son bras puissant ou éleve sa voix pour rassurer la jolie trembleuse ; — mais sur quoi ? Sur le mugissement d'une vielle vache ou le cris d'une souris, car, s'il étoit question d'un rat, oh ! le danger seroit vraiment sérieux. Au nom de la raison et même du sens commun, qui pourroit sauver du mépris de pareilles poupées, quelques jo-

lies et douces qu'elles fussent d'ailleurs?

Ces craintes, quand elles ne sont pas affectées, peuvent effectivement être assez touchantes; mais elles dénotent un dégré d'imbecillité qui dégrade une créature raisonnable à un point que les Femmes ne soupçonnent peut-être pas; — car l'amour et l'estime sont des choses très-différentes.

Je suis bien persuadée que ces airs enfantins disparoîtroient, si l'on permettoit aux jeunes personnes de prendre un exercice suffisant pour fortifier leurs nerfs, et qu'on cessât de les tenir renfermées dans des appartemens trop clos où leurs muscles se détendent et leur esthomac se gâte. Il y a plus, c'est que si, au lieu de nourrir et peut-être même de créer cette timidité dans les jeunes filles, on la traitoit comme la poltronnerie dans les garçons, nous ne tarderions probablement pas à voir les Femmes plus respectables; il est vrai qu'on ne pourroit plus les appeler avec justesse les douces fleurs qui naissent sous les pas de l'homme, dans le chemin de la vie; mais elles y gagneroient ainsi que la société, dont elles deviendroient des membres plus utiles, en

y remplissant les devoirs importans de la vie, d'après leur conscience et les lumières de leur raison. » Elevez les Femmes » comme les hommes, dit Rousseau, et » plus elles ressembleront à notre sexe, » moins elles auront d'empire sur lui. » C'est précisément là le but où je vise. Je voudrois leur voir de l'empire non sur les hommes, mais sur elles-mêmes.

J'ai entendu s'élever de la même manière contre l'instruction des pauvres; car l'aristocratie prend plus d'une forme : » apprennez-leur, nous disent-ils, à lire » et à écrire, vous les tirerez de la place » où la nature les avoit mis. » Un français a victorieusement réfuté cette fausse maxime. Je lui emprunterai son principal argument. Ils ne savent donc pas qu'en réduisant l'homme à l'état d'une brute, ils doivent s'attendre à tout moment à le voir devenir une bête féroce. Non, il ne sauroit y avoir de moralité sans instruction !

L'igorance est une base bien fragile pour la vertu; telle est cependant la condition à laquelle la Femme est destinée, du moins au dire des défenseurs les plus zélés de la supériorité de l'homme, supério-

rité non de dégré, mais d'essence, à ce qu'ils prétendent; quoique pour adoucir notre arrêt, ils ayent essayé de prouver avec une générosité chevaleresque, qu'il ne faut point comparer les sexes; que l'homme doit raisonner et la Femme sentir; qu'ils sont deux moitiés, esprit et corps, dont la réunion forme le tout le plus parfait, en fondant heureusement la raison et la sensibilité dans un seul et même caractère.

Et qu'est-ce que la sensibilité? « Promptitude de sensation; promptitude de perception; délicatesse ». Voilà, du moins, la définition qu'en donne le docteur Johnson; or, j'avoue qu'elle ne me présente que l'idée d'un instinct exquis et rafiné. Je ne trouve point de traces de l'image de Dieu dans la sensation ou la matière qui la reçoit. En vain vous rafineriez les sensations soixante et dix fois sept fois, elles seront toujours matérielles; l'intelligence ne s'y trouvera jamais; c'est comme si l'on vouloit changer le plomb en or, en le poussant au feu de reverbère.

J'en reviens à mon ancien argument. Si l'on accorde une ame immortelle à la Fem-

me, il faut lui reconnoître en même tems, pour occupation de sa vie, une intelligence à perfectionner. Or, quand, afin de rendre l'état actuel plus complet, quoique tout prouve qu'il n'est qu'une petite fraction d'une grande somme, la Femme oublie sa grande destination pour des plaisirs présens, elle contrarie la nature, ou bien elle n'étoit née que pour propager l'espèce, et se dissoudre dans la tombe. Admettroit-on un autre système, et voudroit-on supposer aux Femmes, comme aux animaux de tout genre, une ame non-raisonnable, pour en conclure que l'exercice de l'instinct et de la sensibilité est le premier pas qu'elles doivent faire dans cette vie vers la raison qu'elles atteindront dans une autre ? Il résulteroit de cette étrange hypothèse, qu'elles resteroient pendant toute l'éternité derrière l'homme, qui, je ne sais par quel privilège, auroit reçu la faculté d'arriver à la raison dès le premier mode de son existence.

Comme en traitant des devoirs particuliers des Femmes, j'aurai en même tems à traiter de ceux du citoyen ou du père de famille, j'avertis d'avance que je ne

prétends pas qu'on doive les tirer du sein de leurs familles, du moins pour la plupart. « Celui qui a une Femme et des en» fans, dit Bacon, a donné des ôtages à » la fortune ; car ce sont des obstacles » aux grandes entreprises, vertueuses ou » criminelles ; aussi les meilleurs ouvrages » en tout genre, ceux dont le public a » tiré le plus d'avantage, sont-ils dûs à des » célibataires ou à des hommes mariés qui » n'avoient point d'enfans ». J'en dis autant des Femmes. Mais le bonheur de la société ne doit pas dépendre d'efforts extraordinaires ; et plus son organisation sera raisonnable, moins on y sentira le besoin de grands talens ou de vertus héroïques.

Ce qu'il faut pour bien régler une famille et élever des enfans, c'est un bon sens que les préjugés du monde n'ayent point altéré : un chef de maison a besoin de force de corps et d'ame ; cependant les écrivains qui ont le plus vivement travaillé à attacher les Femmes à leur intérieur, ont essayé, en employant des raisonnemens dictés par un égoïsme que la satiété avoit rendu difficile, d'affoiblir leurs corps et d'enchaîner

d'enchaîner leur intelligence. Encore s'ils eussent réussi par ces méthodes sinistres à persuader aux Femmes de rester chez elles, et d'y remplir les devoirs d'une mère et d'une maîtresse de famille, je ferois grace aux motifs et aux moyens en faveur des effets ; et je croirois ne devoir attaquer qu'avec ménagement des opinions qui engageroient les Femmes à se bien conduire, et leur feroient remplir des devoirs qu'elles doivent regarder comme l'affaire de leur vie, quoique d'ailleurs la raison fut insultée par la manière de les leur recommander ; mais j'en appelle à l'expérience, et je demande si négliger leurs facultés intellectuelles ne les détache pas autant et même plus de ces devoirs domestiques, que ne le feroient les travaux de tête les plus sérieux, quoiqu'on puisse observer qu'en général, la masse de l'espèce hnmaine ne suivra jamais avec beaucoup d'activité la poursuite d'un objet purement intellectuel. (1) On me permettra de conclure que

(1) Les hommes sont plutôt esclaves de leurs appétits que de leurs passions.

la raison est indispensable pour mettre une Femme à portée de bien remplir des devoirs quelconques; et je le répéterai, de la sensibilité n'est pas de la raison.

Le parallèle avec les riches se présente encore à moi; car, quand les hommes négligent les devoirs de l'humanité, les Femmes les négligent également: le même tourbillon entraîne les deux sexes avec une vîtesse qui ne leur permet pas de se reconnoître. Les richesses et les honneurs empêchent un homme de donner de l'étendue à son intelligence, et énervent toutes ses facultés, en renversant l'ordre de la nature, qui a voulu que le plaisir fût la récompense du travail. Le plaisir! — Le plaisir funeste aux forces physiques et morales, est également à la portée des Femmes, sans qu'elles ayent la peine de le gagner. Mais tant que ces possessions héréditaires de fortune et d'honneurs seront concentrées dans quelques familles, ne nous flattons pas de voir des hommes fiers de leur vertu, et soyons sûrs que, jusqu'à cette heureuse époque, les Femmes les gouverneront par les moyens les plus directs,

en négligeant ces ennuyeux devoirs domestiques, pour courir après le plaisir emporté sur les aîles du tems.

Je ne sais quel auteur a dit : « Le pouvoir de la Femme est dans sa sensibilité ». Cependant les hommes, sans s'inquiéter des conséquences, font tout ce qu'ils peuvent pour étendre l'empire de cette sensibilité. Ceux d'entr'eux dont la profession en suppose le plus, et qui l'exercent habituellement, jouissent en effet de plus d'influence dans la société ; par exemple, les poëtes, les peintres et les compositeurs (1). Or, quand cette sensibilité est ainsi accrue aux dépens de la raison et même de la faculté d'imaginer de fortes et vastes conceptions, la légéreté des hommes est toute naturelle ; et je ne sais pas pourquoi les philosophes se plaignent d'un effet dont ils

(1) Les hommes de ces sortes de profession mettent de la sensibilité dans leurs ouvrages pour en lier les matériaux ; et les fondant pour ainsi dire avec la passion, ils donnent une ame à un corps privé de vie ; mais dans l'imagination des Femmes, il n'y a que l'amour qui concentre ces rayons éthérés.

devroient saisir la cause. A l'égard des Femmes, les attentions, les soins des hommes agissent particulièrement sur leur sensibilité sexuelle, et cette sympathie s'est trouvée exercée dès leur jeunesse. Un mari ne sauroit long-tems rendre de ces soins avec le sentiment passionné qu'il faut pour exciter des émotions vives ; le cœur qui s'en est fait un besoin d'habitude, cherche un nouvel amant ou languit en secret, victime de sa vertu, quelquefois seulement de sa prudence. Je ne parle ici que des Femmes rendues réellement sensibles par leur éducation, et dont le goût a été formé ; car d'après ce que j'ai vu dans la haute classe, le mode d'éducation et le commerce entre les deux sexes que j'ai blâmé, nourrit plus souvent l'orgueil que la sensibilité ; leur coquetterie est bien plus ordinairement le produit de la vanité que de cette inconstance, résultat naturel d'une sensibilité trop exaltée.

Une autre considération d'un grand poids auprès de moi, n'en aura pas moins, je l'espère, auprès de tous les gens réfléchis et bienveillans. De jeunes

filles, ainsi mal élevées, sont souvent abandonnées par leurs parens, dont la cruelle négligence n'a pas daigné pourvoir à leur sort ; elles se trouvent dépendre, non-seulement de la raison, mais même de la bonté de leurs frères. Ces frères, quelqu'honnêtes que je veuille bien les supposer, leur donnent, comme une faveur, des secours auxquels elles avoient un droit égal, en qualité d'enfans des mêmes parens. Une jeune personne timide et docile peut se souffrir pendant quelque tems dans cette situation humiliante et précaire ; mais dès que son frère se marie, ce qui ne manque guères d'arriver, au lieu de jouir de la considération due à une maîtresse de maison, elle voit se détourner d'elle, avec humeur, des yeux qui ne la regardent plus que comme une étrangère, mal-à-propos à charge au maître de la maison et à sa nouvelle compagne.

Qui pourroit raconter toutes les peines qu'éprouvent, en pareil cas, une foule d'êtres infortunés aussi foibles d'ame que corps, incapables de travailler et rougissant de solliciter des secours ? L'épouse,

Femme bornée, cœur froid (cette supposition n'est pas déplacée, car la manière actuelle d'élever les Femmes n'est pas plus favorable à leur cœur qu'à leur esprit) la Femme, dis-je, est jalouse de l'affection, bien tiède pourtant, que son mari témoigne à ses parens; et sa sensibilité ne s'élevant pas jusqu'à l'humanité, elle voit avec dépit la propriété de ses enfans prodiguée à une belle-sœur sans ressources.

Voilà des faits positifs que j'ai vus et revus. Qu'arrive-t-il? La Femme a recours à la ruse pour étouffer une tendresse qu'elle n'ose combatre ouvertement; elle n'épargne ni larmes, ni caresses, jusqu'à ce qu'elle ait éconduit de chez elle la personne qu'elle regarde comme un espion, une surveillante incommode. L'infortunée se trouve jettée dans le monde, sans être préparée à en éviter les pièges; ou bien, le frère, croyant faire un grand effort de générosité ou consulter la décence, rélègue la pauvre fille avec une chétive pension dans une triste solitude, dont le peu de culture qu'elle a reçu n'adoucira pas l'ennui.

La persécutrice et sa victime sont peut-être sur la même ligne quant à la raison et à l'humanité. Changez les rôles, vous auriez trouvé autant d'égoïsme dans celle qui en souffre ; mais une éducation différente eut donné des résultats bien différens. La Femme n'auroit pas montré cette sensibilité qui se concentre sur nous-mêmes et rapporte tout à soi ; plus raisonnable, elle auroit senti qu'il ne falloit point s'assurer ou être flatée de l'affection d'un époux qu'elle eut conduit à violer les droits de la nature ; elle ne l'auroit pas aimé uniquement parce qu'elle en étoit aimée elle-même, mais à cause de ses vertus ; et la sœur se fut trouvée capable de s'aider elle-même, au lieu de manger le pain amer de la dépendance.

Dans le fait, je suis persuadée que la culture ouvre le cœur aux sentimens honnêtes aussi bien que l'esprit aux lumières ; et, ce qui ne paroîtra peut-être pas aussi évident, qne l'une et l'autre gagnent beaucoup à une éducation qui fortifie les organes ; je ne parle pas des éclairs de sensibilité, mais des affections permanentes. La chose la plus difficile dans l'éducation

des deux sexes , est, peut-être, de combiner l'instruction de manière à ne pas rétrécir l'esprit , tandisque le cœur est échauffé par la fermentation électrique du printems de la vie ; et sur-tout de ne pas le dessécher en tournant l'esprit vers des recherches trop éloignées de la science usuelle.

L'effet d'une éducation soignée à l'égard des Femmes, est d'en faire ou des déesses ridicules par l'exagération de leur sensibilité, et remplies de caprices ; ou simplement des Femmes estimables. Ces dernières sont pour la plûpart d'aimables et honnêtes personnes, et ont une sorte de bon sens fin et délicat, joint à une grande connoissance des affaires du monde, qui les rend souvent des membres plus utiles de la société que ces merveilleuses sentimentales, quoiqu'elles n'ayent ni leur fausse élévation d'ame, ni leur goût raffiné. Le monde intellectuel leur est fermé ; tirez-les du sein de leur famille ou de leurs sociétés, elles s'ennuient, parce qu'elles ne trouvent point de quoi occuper leur tête, car la littérature fournit une sorte d'amusement qu'elles ont souvent cherché à tourner en ridicule, au

lieu d'en prendre le goût. C'est toujours ainsi qu'elles ont jugé les sentimens et les plaisirs délicats des ames plus cultivées, même dans ceux que le hazard ou des liaisons de famille les ont conduites à aimer. Quant à leurs simples connoissances, elles croyent que c'est chez elles affectation pure.

Un homme de bon sens ne sauroit aimer une pareille Femme, qu'à cause de son sexe, et la respecter, que parce qu'il y trouve une domestique fidèle. Il ne la garde que pour se débarasser des soins du mènage, avoir l'œil sur ses gens et asister au culte, vétue d'une manière à désigner sa compagne ; probablement un homme aussi borné, vivroit moins bien avec elle; il empiéteroit sur sa prérogative, et voudroit, pour faire quelque chose, se mêler des soins de l'intérieur. Cependant les Femmes dont l'ame n'a pas été aggrandie par la culture, ou l'égoïsme naturel de la sensibilité tiré de ses bornes étroites par la réflexion, ne sont pas propres non plus à tenir les rênes d'une famille ; en effet, abusant de leur pouvoir, elles se montrent despotes, pour soutenir une supériorité qu'elles ne doivent qu'aux

distinctions arbitraires de la fortune. Le mal est quelquefois encore plus sérieux; elles refusent un repos légitime aux domestiques dont elles excèdent les forces, afin de mettre madame en état de tenir une meilleure table et de briller plus que ses voisins; si elle s'occupe de ses enfans, c'est en général pour les mettre d'une manière coûteuse; et que cette attention vienne de vanité ou de tendresse, elle n'en produit pas un effet moins dangereux.

En outre, combien de femmes de cette sorte, passent leur journée ou du moins leur après-midi dans l'ennui le plus complet. Leurs époux leur rendent justice; mais tout en convenant qu'elles sont de bonnes ménagères et des Femmes vertueuses, ils fuient d'un logis où ils se déplaisent, pour aller chercher ailleurs un société plus piquante, et la patiente ouvrière, qui remplit sa tâche comme la pauvre bête de somme au moulin, se trouve privée de sa juste récompense; car les gages qui lui sont dûs, consistent dans les caresses d'un mari; et les Femmes qui ont si peu de ressources en elles-mêmes, ne

supportent pas très-patiemment cette privation d'un droit naturel.

On apprend au contraire à une jolie Femme à mépriser les occupations ordinaires de la vie, quoiqu'on pique uniquement son émulation pour des perfections d'un dégré au-dessus de l'usage des sens ; car les perfections corporelles même ne peuvent être acquises avec quelque précision, sans l'exercice de l'entendement. Le goût est superficiel, s'il n'a pas des principes ; et la grace doit tenir à quelque chose de plus solide que l'imitation. L'imagination, toutefois, est exaltée, et les sentimens deviennent fastidieux, s'ils ne sont pas raisonnés ; et le jugement n'a nul contrepoids quand le cœur n'a point l'art de diriger sa sensibilité.

Ces Femmes sont ordinairement douces ; leurs cœurs ont réellement plus de penchant à la bienveillance générale, aux sentimens qui civilisent la vie, qu'aux occupations du ménage ; mais leur raison et l'art de se conduire elles-mêmes, n'étant pas chez elles dans une proportion suffisante, elles ne savent qu'inspirer de

l'amour, et ne sont les maîtresses de leurs maris, qu'autant qu'elles ont de prise sur leur affection. Ce sont ces sortes de Femmes, qu'on peut considérer comme de jolis défauts dans la nature, elles qui paroissent avoir été créées, non pour jouir de la société de l'homme, mais pour l'empêcher de tomber dans une brutalité absolue, en polissant son caractère, et en donnant, par leurs charmes attrayans, quelque dignité à l'appétit sensuel qui le porte vers elles. —— Gracieux auteur de l'espèce humaine, n'as-tu créé la Femme, cet être susceptible de te connoître et retracer ta sagesse dans tes ouvrages! ne l'as-tu créée, dis-je, que pour cette destination? Doit-elle se persuader qu'elle n'existe que pour se soumettre à l'homme son égal, envoyé comme elle dans le monde pour acquérir la vertu? Doit-elle consentir à ne s'occuper qu'à lui plaire; à n'être qu'un ornement sur la terre, quand son ame est susceptible de s'élever à toi? Peut-elle se résoudre à n'avoir de raison qu'autant que l'homme veut bien lui en accorder, lorsqu'elle peut arriver comme lui au sommet des connoissances humaines?

Cependant, si l'amour est le bien suprême, que les Femmes soient élevées uniquement pour l'inspirer ; qu'on cultive en elles tous les charmes qui captivent les sens. Mais si elles sont des êtres moraux, que ces êtres puissent aussi devenir intelligens ; que l'amour soit considéré comme une partie de cette flamme ardente et universelle qui, après avoir embrâsé l'humanité, monte comme l'encens au trône de l'Eternel.

Pour remplir les devoirs domestiques, il faut beaucoup de courage et une sorte de persévérance sérieuse qui demande un appui plus solide que les émotions douces et vraies de la nature. Pour donner l'exemple de l'ordre qui est l'ame de la vertu, il faut adopter une certaine austérité de conduite qu'on peut à peine attendre d'un être qui, depuis son enfance, a été le jouet de ses propres sensations. Quiconque se propose d'être utile, doit avoir un plan de conduite ; car dans les plus simples devoirs de la vie, nous sommes souvent obligés de contrarier l'impulsion actuelle de la tendresse ou de la pitié ; il arrive fréquemment que la sévérité est la

preuve la plus certaine et la plus sublime de l'affection. Le manque de cet empire sur la sensibilité, de cette hauteur et de cette dignité de bienveillance, qui fait préférer l'avantage futur de l'objet chéri à sa satisfaction actuelle ; voilà ce qui conduit une foule de mères très-tendres à perdre leurs enfans, et nous force à mettre en question, si l'indifférence est plus pernicieuse qu'une tendresse trop indulgente : quant à moi, je pense que cette dernière a fait beaucoup plus de mal que l'autre.

On semble s'accorder à laisser aux Femmes la conduite des enfans dans le premier âge ; mais d'après toutes les observations que jai pu faire, les Femmes sensibles sont les moins propres à remplir cette tâche ; car, emportées par leur sensibilité, elles changent infailliblement le naturel des enfans ; le soin de le diriger, qui est le point le plus important de l'éducation, exige une surveillance, une attention paisible et raisonnée, un plan de conduite également éloigné de la tyrannie et de l'indulgence. Cependant les gens très-sensibles dépassent toujours le but et tombent alternativement dans ces

deux extrêmes. Jai creusé ce raisonnement jusqu'au point d'en conclure que les gens d'esprit sont les moins propres à être employés à l'éducation publique ou privée, car ces sortes de gens voyent les choses trop en masse, et rarement ont-ils un bon naturel : cette gaîté habituelle qu'on appelle bonne-humeur, est aussi rarement unie à la force intellectuelle qu'à la profondeur des sentimens. Ceux qui suivent avec intérêt et admiration le vol du génie, ou qui cherchent à s'instruire par les méditations d'un profond penseur, ne doivent pas se rebuter, s'ils trouvent le premier colère, et le dernier morose, car la vivacité de l'imagination et l'opiniatreté méditative de l'esprit, sont à peine compatibles avec l'urbanité flexible qui montre de la déference pour les opinions et les préjugés, au lieu de les affronter brusquement.

Mais quand on traite de l'éducation morale, il faut faire abstraction des esprits d'un ordre supérieur; ceux-là peuvent être abandonnés au hazard; c'est la multitude, ce sont les gens d'un esprit ordinaire qui appellent l'instruction et

prennent la couleur de l'atmosphère qui les environne ; il ne faut pas, par une molle indolence, fomenter les sensations de cette multitude respectable aux dépens de l'entendement ; car sans un lest d'intelligence, ils ne deviendront jamais vertueux ni libres. L'aristocratie des richesses balayera toujours les esclaves, tour-à-tour timides et féroces, de la sensibilité.

On peut opposer une foule d'ojections au système adopté avec quelqu'apparence de raison, parce qu'il suppose déduits de la nature, les moyens physiques et moraux que les hommes ont mis en usage, pour dégrader le sexe. Je me contenterai d'en noter quelques unes.

On cherchent souvent à rabaisser l'intelligence des Femmes, en disant qu'elle est plus tardive que celle des hommes : je répondrai à cet argument en montrant des preuves prématurées de raison et de génie dans Cowley, Milton et Pope ; (1) mais j'en appellerai seulement à l'expé-

(1) On pourroit en citer bien d'autres.

rience, pour décider si les jeunes gens qu'on introduit de bonne-heure dans le monde (les exemples en sont maintenant fréquens) n'acquièrent point la même précocité. C'est un fait si notoire, qu'il suffit d'un premier coup d'œil sur la société, pour y découvrir une foule d'hommes singes, dont l'intelligence a été rétrécie pour y avoir été introduits dans un tems où ils auroient dû fouetter le sabot ou jouer avec le cerceau.

Quelques naturalistes ont également assuré que les hommes n'atteignent le complément de leur croissance et de leur force qu'à trente ans, tandisqu'à l'âge de vingt ans, les Femmes sont en pleine maturité. Je crains bien qu'ils ne partent d'un faux principe, du préjugé masculin qui regarde la beauté comme la perfection de la Femme, — uniquement la beauté des traits et du visage, dans l'acception commune du mot, tandisque la beauté virile est censée avoir quelque rapport à l'esprit. La force du corps et cette expression caractéristique que les français appellent *physionomie*, les Femmes ne peuvent pas plus en avoir le complément avant

trente ans, que les hommes. Il est vrai que les petites malices innocentes des enfans ont un charme particulier ; mais quand la première fraîcheur de la jeunesse est passée, ces grâces naïves deviennent des airs étudiés, et déplaisent aux personnes de goût ; on ne cherche dans la contenance des jeunes filles que la vivacité et la modestie ; mais, dans l'âge mûr, on veut de la dignité dans la figure, on y regarde moins l'impression des esprits animaux que la trace des passions, pour démêler le caractère individuel qui se prononce d'après les affections ; (1) alors on veut converser et non jouer. On veut donner carrière à l'imagination, raisonner et sentir.

A vingt ans, la beauté des deux sexes est la même ; mais le libertinage des hommes y met de la différence, et les coquettes surannées sont communément de la même opinion ; car quand elles ne peuvent plus guères inspirer d'amour, elles s'en prennent à la jeunesse.

---

(1) La force d'une affection, est généralement en proportion du caractère de l'espèce dans l'objet aimé; mais elle se perd dans celui de l'individu.

Les français qui font entrer plus de morale dans les notions de la beauté, donnent la préférence aux Femmes de trente ans; je veux dire qu'ils regardent comme l'état le plus parfait dans les Femmes, celui où la vivacité fait place à la raison et à cette sérieuse majesté de caractère qui marque la maturité, — ou le point d'équilibre. Jusqu'à vingt ans, la taille augmente; jusqu'à trente, les solides acquièrent de la densité, et les muscles flexibles, prenant tous les jours plus de rigidité, donnent un caractère au maintien; c'est-à-dire, qu'ils tracent les opérations de l'ame avec la plume de fer du destin, et nous indiquent, non seulement les facultés intérieures, mais encore la manière dont elles ont été employées.

Il est à propos d'observer que les animaux qui arrivent lentement à la maturité, vivent le plus long-tems, et sont de la plus noble espèce: les hommes toutefois ne peuvent réclamer aucune supériorité naturelle à raison de la longevité; car la nature n'a point distingué le mâle à cet égard.

La polygamie est une autre dégrada-

tion physique, et un argument plausible pour un usage qui flétrit les vertus domestiques ; c'est un fait bien constaté que, dans les pays où cette coutume a lieu, il naît plus de Femmes que d'hommes : ceci semble une indication de la nature à laquelle doivent, sans doute, se soumettre les spéculations de la raison ; on peut en tirer une conclusion qui se présente d'elle-même : si la polygamie est nécessaire, la la Femme est faite pour l'homme, et doit lui être inférieure.

Nous ignorons absolument le mystère de la formation du fétus dans la matrice ; mais il me semble qu'une cause accidentelle et physique peut expliquer le phénomène dont je viens de parler, et prouver qu'il ne tient point à une loi de la nature. Le voyage de Forster dans les îles de la mer du Sud, va me fournir quelques observations qui développeront mon opinion. Après avoir remarqué que parmi les animaux, et entre les deux sexes, la constitution la plus vigoureuse et la plus chaude prévaut toujours et produit son espèce, il ajoute : « Si l'on applique cette observation aux

habitans de l'Afrique, il est évident que, dans cette contrée, les hommes accoutumés à la polygamie, sont énervés par l'usage de plusieurs Femmes, et par conséquent moins vigoureux : les Femmes au contraire y sont d'une constitution plus ardente, non-seulement à cause de la plus grande irritabilité de leurs nerfs, de leur organisation plus sensible, et de la plus grande vivacité de l'imagination; mais parce qu'elles sont privées dans l'union conjugale de cette portion d'amour physique qu'elles auroient toute entière dans l'état de monogamie : il s'ensuit que la plus grande partie des enfans sont du sexe de la mère ».

« Il a été prouvé en Europe, par les tables les plus exactes de mortalité, que la proportion des hommes aux Femmes est presque égale, ou que, s'il y a quelque différence, c'est que le nombre des mâles l'emporte sur celui des femelles dans la proportion de cent-cinq à cent ».

On ne voit donc pas la nécessité de la polygamie; cependant, lorsqu'un homme séduit une Femme, je pense que cela doit être regardé comme *un mariage*

de la main gauche, et que l'homme doit être *légalement* obligé d'entretenir la Femme et ses enfans, à moins que l'adultère, qui est un divorce naturel, ne l'affranchisse de ce devoir. Cette loi doit subsister aussi long-tems que la foiblesse des Femmes pourra faire employer le mot séduction, pour servir d'excuse à leur fragilité et au défaut de principes, et même, tant qu'elles dépendront des hommes pour leur subsistance, au lieu de se la procurer par leurs propres moyens. Cependant, ces Femmes ne doivent pas porter le nom d'épouses ; ce seroit subvertir le véritable but du mariage, ainsi que toutes ces affections délicieuses que produit la fidélité personnelle, et qui sanctifient le nœud de l'hymen. Quand l'amour ni l'amitié n'unissent plus les cœurs, il est sur le point d'être dissous par l'égoïsme. La Femme qui reste fidelle au père de ses enfans, commande le respect et ne doit pas être traitée comme une prostituée ; enfin, je soutiens que s'il est nécessaire que l'homme et la Femme vivent ensemble pour élever leurs enfans, il n'a jamais pu être dans l'intention de

la nature que l'homme eut plus d'une Femme.

Cependant, quoique je respecte le mariage comme la base de presque toutes les vertus sociales, je ne puis me défendre du sentiment de la pitié la plus vive pour ces infortunées, qu'une erreur sépare de la société, et prive de toutes ces affections et de ces liens qui perfectionnent le cœur et l'esprit. Souvent même la cause de leur infortune ne mérite pas le nom d'erreur; car plusieurs filles très-innocentes sont les victimes d'un cœur sincère et passionné; il en est encore davantage qui succombent avant de connoître en quoi le vice diffère de la vertu. —— C'est ainsi qu'étant élevées pour l'infamie, elles deviennent infames. Les asyles, les refuges ne sont pas des remèdes propres à ces sortes d'abus : c'est de justice, et non de charité qu'on a besoin dans le monde.

Une Femme qui a perdu son honneur, s'imagine être tombée au dernier dégré d'avilissement : ne lui étant pas possible de rentrer dans son premier état, elle regarde sa tache comme ineffaça-

ble. C'est ainsi que, dénuée de toute émulation, et n'ayant pas d'autres moyens de se soutenir, la prostitution devient son unique ressource. Le caractère se déprave bientôt par des circonstances sur lesquelles la pauvre malheureuse n'a qu'un bien foible pouvoir, à moins qu'elle ne possède une portion peu commune de jugement et d'élévation d'esprit. Les hommes ne sont pas dans le même cas: la prostitution n'est pas pour eux l'écueil de leur vie. Quoiqu'un nombre infini de Femmes deviennent vicieuses par systême, leur dépravation est le plus souvent le fruit de l'oisiveté dans laquelle on les a élevées, en les accoutumant à regarder l'homme comme leur soutien, et à se persuader qu'elles lui doivent leur personne en échange. Des airs licencieux et le code du libertinage fournissent alors de plus puissans aiguillons que le besoin ou la vanité, et cette observation est propre à renforcer l'opinion dominante, qu'en perdant la chasteté, une Femme perd tout ce qui la rend respectable; sa réputation dépend de l'observation d'une vertu, quoique l'amour soit la

seule passion entretenue dans son cœur. Bien plus, l'honneur d'une Femme ne dépend pas même de sa propre volonté.

Quand Richardson (1) a fait reprocher par Clarisse à Lovelace de lui avoir enlevé son honneur, il falloit qu'il eut des notions bien étranges de l'honneur et de la vertu ; car, quoi de plus déplorable, que la condition d'un être qui peut se voir dégradé sans y avoir consenti ! J'ai entendu justifier cet excès de rigueur, présenté comme une erreur salutaire ; je réponds avec Leibnitz : — Les erreurs souvent sont utiles ; mais c'est ordinairement pour remédier à d'autres erreurs.

La plupart des maux de la vie proviennent d'un désir immodéré de jouir du présent qui se devance lui-même : l'obéissance qu'on exige des Femmes dans l'état de mariage, rentre dans ce calcul. L'esprit affoibli par la dépendance de l'autorité, n'exerce jamais ses propres

(1) Le docteur Young soutient la même opinion dans ses drames, quand il parle de l'infortune qui se dérobe à la clarté du jour.

facultés, et c'est ainsi que l'épouse soumise, devient une foible et indolente mère. En supposant que cette conséquence ne soit pas toujours de rigueur, et qu'il y ait quelques exceptions, à peine songe-t-il à l'avenir, l'être dans lequel on n'a cultivé que des vertus négatives. En traitant des mœurs, et particulièrement dans leur rapport aux Femmes, les écrivains ont souvent considéré la vertu dans un sens très-limité, et lui ont uniquement donné l'utilité pour base : que dis-je ! ils lui en ont donné une bien plus fragile encore en plaçant l'enseigne de la vertu dans les sentimens versatiles des hommes. Oui, la vertu, comme la religion, a été soumise aux décisions du goût.

Si les vaines absurdités des hommes ne nous blessoient pas en tout sens, on ne pourroit se défendre d'un sourire de mépris, quand on observe leur sollicitude à dégrader un sexe auquel ils prétendent être redevables du plus grand plaisir de la vie. J'ai fréquemment et consciencieusement retorqué sur eux le sarcasme de Pope ; ou, pour paler

explicitement, il m'a paru applicable à toute l'espèce humaine. L'amour du plaisir ou de l'autorité, semble diviser le genre-humain, et l'époux qui seigneurise dans son petit harem, ne songe qu'à son plaisir ou à sa convenance. C'est l'amour immodéré du plaisir, qui porte quelques hommes prudens, ou des libertins blasés qui se marient pour avoir une compagne saine, c'est, dis-je, l'amour immodéré du plaisir qui les porte à séduire leurs propres Femmes, à agir avec elles comme avec des courtisanes. — L'hymen bannit la modestie, et l'amour chaste disparoît.

L'amour, considéré comme un besoin physique, comme un appétit animal, ne peut pas long-tems se nourrir de sa propre substance sans se détruire, et cette extinction de l'amour dans sa propre flamme, peut être qualifiée de mort violente de cette passion ; mais la Femme qu'on aura rendue ainsi licencieuse, tâchera probablement de suppléer à la négligence de son mari. Elle ne consentira point à n'être que sa première domestique, après avoir été traitée comme une déesse ;

elle est encore aimable, et au lieu de porter sa tendresse sur ses enfans, elle ne songera qu'à jouir du midi de la vie. D'ailleurs, il est des maris si dépourvus de sens et d'affection paternelle, qu'ils ne permettent point à leurs Femmes d'allaiter leurs enfans dans le premier tems de leur passion. Elles ne doivent avoir d'autre occupation que celle de se parer pour leur plaire, et l'amour même, l'amour innocent dégénère bientôt en brutalité, quand on se permet de lui sacrifier l'exercice de ses devoirs.

L'attachement personnel est une heureuse base pour l'amitié; cependant lors-même qu'un jeune et vertueux couple s'unit par les liens du mariage, il seroit peut-être à désirer que quelque circonstance ralentit leur passion; si le souvenir d'une première inclination, ou d'un attachement malheureux, produit cet effet, le mariage sera plutôt fondé sur l'estime; les époux porteront leurs regards dans l'avenir, ils essayeront d'imprimer le respect sur toute leur vie, en règlant leur attachement de manière qu'il ne s'éteigne qu'avec eux.

L'amitié est la plus sérieuse et la plus sublime de toutes les affections, parce

qu'elle est fondée sur des principes et cimentée par le tems ; on peut dire tout le contraire de l'amour : ces deux passions ne peuvent guères subsister en même tems dans la même personne. Quand elles sont inspirées par des objets différens, elles s'affoiblissent et se détruisent mutuellement : lorsqu'un seul objet les inspire, on ne peut les éprouver que successivement ; jamais d'une manière simultanée ; car les vaines craintes, les jalousies qui, employées à propos, attisent l'amour, sont imcompatibles avec la tendre confiance et l'estime sincère de l'amitié.

L'amour tel que nous l'a dépeint la plume brulante du génie, n'existe point sur la terre, ou réside seulement dans ces imaginations exaltées qui en ont esquissé le dangereux tableau ; dangereux, non seulement parce qu'il fournit une excuse plausible au volupteux qui déguise sa sensualité sous le voile du sentiment ; mais parce qu'il répand l'exagération et se sépare de la dignité de la vertu ; la vertu dans sa vraie acception doit avoir une apparence, sinon austère, du moins sérieuse ; et tâche de se révêtir des atours du plaisir ;

car on l'emploie souvent comme synonime de beauté, pour la porter sur un écueil et précipiter insidieusement sa chûte par un respect simulé. Le plaisir et la vertu ne sont pas unis dans cette vie aussi étroitement que quelques écrivains éloquens ont essayés de le prouver. Les guirlandes du plaisir se fanent, sa coupe enchanteresse est frelatée ; mais le fruit que nous donne la vertu est la récompense de la peine ; il se montre graduellement à mésure qu'il approche de la maturité, et ne nous apporte qu'une satisfaction calme et tranquille ; à peine s'en appercoit-on, tant elle paroît résulter de la tendance naturelle des choses. Le pain, cet aliment usuel qui soutient nos forces et conserve notre santé, est rarement regardé comme un bienfait, tandisque les mets somptueux réjouissent le cœur de l'homme ; il sourit aux festins quoique la maladie et la mort même se cachent dans les liqueurs qui exaltent ses esprits, ou dans des friandises qui flattent son palais. Une imagination ardente peint l'amour, comme tous les autres objets, avec des couleurs enflammées ; la main qui les trace est dirigée par une ame condamnée

dans ce monde à prouver sa noble origine, en courant après une perfection inabordable ; elle poursuit sans cesse ce qu'elle reconnoît elle-même n'être qu'un songe fugitif. Une imagination de cette trempe peut donner l'existence à des formes insubstancielles, et la stabilité aux rêveries dans lesquelles l'esprit tombe naturellement quand il se blâse sur les réalités : il peut alors peindre l'amour avec des charmes célestes, et en doter l'objet idéal : il peut imaginer un dégré d'affection mutuelle qui épure l'ame, et qui, comme la dévotion, absorbe et dévore tous les autres sentimens. Le monde disparoît aux yeux de ces amans dont toutes les pensées et tous les désirs émanent de la tendresse la plus pure, de la vertu la plus constante, — une vertu constante ah ! Rousseau, respectable visionnaire ! ton paradis seroit bientôt prophané par l'intrusion de quelqu'hôte inattendu. Comme celui de Milton, il contiendroit seulement des anges ou des hommes ravalés au dessous de la dignité des créatures raisonnables. La félicité n'est point une chose matérielle, elle ne tombe pas sous les sens ;

cependant la poursuite inquiette du bien que chacun se peint à sa manière, proclame l'homme souverain de ce bas monde, et le désigne pour une créature intelligente, faite pour acquérir et non pour recevoir le bonheur. Ceux donc qui se plaignent des mensonges des passions, ne font pas attention qu'ils déclament contre la preuve la plus frappante de l'immortalité de l'ame.

Mais laissons les esprits supérieurs se corriger eux-mêmes et payer chèrement le fruit de leur expérience : il est bon d'observer que ce n'est pas de la force persévérante des passions, mais de la fluctuation romanesque des sentimens que je désire préserver les cœurs des Femmes, en exerçant leur intelligence ; car ces réveries enchanteresses sont bien plus souvent l'effet de l'oisiveté que de la vivacité de l'imagination.

Les Femmes ont rarement assez d'occupations sérieuses pour se distraire de leurs sentimens. Toute la force de leur esprit et de leurs organes s'éparpille sur un cercle de petits soins et de vains projets ; en un mot, l'ensemble de l'éducation des

Femmes

Femmes (je parle de celle de la société) tend à rendre celles qui ont les meilleures dispositions, romanesques et inconstantes, et les autres vaines et méprisables. C'est un mal auquel on ne peut pas presque remédier dans l'état actuel de la société; mais si une ambition plus louable pouvoit jamais s'établir, elles se trouveroient rapprochées de la nature et de la raison; elles deviendroient plus vertueuses, plus utiles, et parconséquent plus respectables.

J'ose pourtant assurer que leur raison n'acquerra jamais assez de force pour les rendre propres à régler leur conduite, tant que le premier désir de la majorité de l'espèce humaine sera de briller dans le monde; car les affections naturelles et les vertus les plus utiles sont constamment sacrifiées à cette folle ambition. Les filles se marient uniquement pour se *doter elles-mêmes*, suivant l'expression vulgaire, et elles ont assez de pouvoir sur leur cœur pour ne lui permettre d'aimer qu'au moment où il se présente quelqu'un d'une fortune supérieure. Je me propose de m'étendre sur cet objet, dans un autre chapitre; car les Femmes sont trop

souvent dégradées, en souffrant que la prudence égoïste de l'âge glace l'ardeur de la jeunesse.

C'est de la même source que dérive l'opinion, qu'il faut que les filles consacrent la plus grande partie de leur tems à des ouvrages d'aiguille ; cependant de toutes les occupations qu'on pourroit leur donner, c'est celle qui rétrécit le plus leurs facultés, en concentrant toutes leurs pensées sur leur personne. Les hommes commandent leurs vétemens, et ne s'en occupent plus ; les Femmes au contraire font leurs propres ajustemens, soit de nécessité, soit de parure ; c'est l'objet continuel de leurs entretiens, et l'on peut dire que leurs pensées suivent leurs mains. A la vérité, ce n'est pas la façon des choses de nécessité qui nuit à leur esprit, mais la fripperie de la parure ; car lorsqu'une Femme de la dernière classe fait les habits de son mari ou de ses enfans, elle remplit son devoir ; elle s'acquitte de la tâche qui lui revient dans les affaires du ménage ; mais lorsqu'une Femme travaille uniquement pour renchérir sur sa parure, cette occupation est pire que la

perte absolue du tems. Pour que le pauvre ait des vertus, il lui faut du travail; il faut aussi que les Femmes de la classe moyenne soient occupées, si l'on ne veut pas qu'elles imitent les airs des Femmes du haut rang, sans en avoir les aises; qu'elles se chargent du soin de leurs familles, de l'instruction de leurs enfans; qu'elles exercent leur esprit. Le jardinage, la philosophie expérimentale, et la littérature peuvent fournir matière à leurs pensées, à leurs conversations, et exercer leur entendement jusqu'à un certain point. La conversation des françaises qui ne sont pas si strictement clouées à leur fauteuil, pour ne s'occuper que de coëffures et de rubans, est fréquemment superficielle; cependant je soutiens qu'elle est moitié moins insipide que celle des anglaises qui passent leur tems à faire des chapeaux, des bonnets et tout l'attirail des garnitures etc. etc. Ce sont les Femmes sages et décentes qui sont le plus dégradées par ces occupations, car leur motif est la simple vanité : les coquettes qui exercent leur goût afin de rendre leur personne plus attrayante, ont quelque chose de plus en vue.

Tout ceci tient à une observation générale que jai dejà faite, et sur laquelle on ne peut trop souvent insister; soit qu'on parle des hommes, des Femmes ou des professions, on trouvera que l'emploi des idées forme le caráctère général et individuel. Les pensées des Femmes, tournant toujours autour de leur personne, est-il surprennant que leur personne soit ce qu'elles estiment le plus? Cependant une certaine liberté d'esprit est nécessaire, même pour la tenue personnelle, et ceci peut rendre raison du peu d'attraits acquis de certaines jolies Femmes; ajoutons que les occupations sédentaires rendent la plupart des Femmes maladives, et que par les fausses notions qu'elles se font de la perfection du sexe, elles tirent vanité de cette délicatesse, quoique ce soit un autre genre d'entraves qui, en appellant une attention continuelle sur le corps, paralyse l'activité de l'esprit.

Les Femmes de qualité, prennant rarement une part active à leur parure, il s'en suit qu'elles exercent seulement leur goût, et que l'affaire de leur toilette étant finie, elles acquièrent en pensant moins

à leurs ornemens, cette aisance qu'on découvre rarement dans les Femmes qui ne se parent que par goût pour la parure. Dans le fait, l'observation relative à la classe intermédiaire, où les talens ont plus de facilité à se développer, ne s'étend point aux Femmes; car celles d'un rang supérieur, en prennant au moins quelques légères connoissances en littérature, en conversant davantage avec les hommes, sur des sujets d'un intérêt général, acquièrent plus de savoir que les Femmes qui singent leurs manières sans participer aux mêmes avantages. Quant à la vertu, dans le sens collectif, c'est dans la basse classe que j'en ai vu le plus. Une infinité de pauvres Femmes entretiennent leurs enfans à la sueur de leur front; elles réunissent et maintiennent des familles que les vices des pères auroient dispersées. Les Femmes d'un certain rang sont trop indolentes pour êtres vertueuses; elles sont plutôt ammolies que polies par la civilisation. En vérité, le bon-sens que j'ai rencontré chez de pauvres Femmes qui n'avoient eu que peu d'éducation, et dont cependant la conduite étoit héroïque, m'a

fortement confirmé dans l'opinion que les occupations futiles ont rendu les Femmes insignifiantes comme elles : les hommes prennent leur corps, (1) l'esprit reste en friche; de manière que, tandis que l'homme s'énerve par l'amour physique, il tâche d'asservir la Femme : — et qui nous dira ce qu'il faudra de générations pour rendre quelque vigueur à la vertu et aux talens de la postérité affranchie d'une race abjecte d'esclaves. (2)

En traçant les causes qui, dans mon opinion, ont dégradé les Femmes, je me suis bornée à celles qui agissent généralement sur les principes et les mœurs du sexe, et il me paroît évident qu'elles résultent d'un défaut d'entendement; est-ce l'effet de la foiblesse physique, ou accidentelle de leurs facultés? C'est ce que le tems seul peut déterminer; car je ne fais pas grand fonds sur l'exemple d'un petit nombre de

---

(1) Je prends son corps, dit Ranger.

(2) En supposant que les Femmes soient volontairement esclaves. — La servitude de toute espèce, est contraire au bonheur & à la perfectibilité humaine.

Essais de Knox.

Femmes (1) qui, ayant reçu une éducation masculine, ont montré du courage et de la constance. Je nie seulement que les hommes qui ont été placés dans des situations pareilles, ayent acquis le même caractère, je parle collectivement, et je dis que les hommes de génie et de talent sont sortis d'une classe dans laquelle les Femmes n'ont jamais été placées.

CHAPITRE V.

Réflexions sur quelques écrivains qui ont attiré sur les Femmes la pitié méprisante des hommes.

Il reste maintenant à examiner les opinions spécieusement avancées sur le carac-

(1) Sapho, Eloïse, madame Macaulay, l'Impératrice de Russie, mademoiselle d'Eon, &c. Toutes ces Femmes, et plusieurs autres, doivent être regardées comme des exceptions; mais les héros ne sont-ils pas, comme les héroïnes, des exceptions à la règle générale ? Je ne désire point de voir les Femmes héroïnes, ni brutes; mais créatures raisonnables.

tère et l'éducation des Femmes dans quelques ouvrages modernes : opinions qui ont dirigé la plupart des observations précipitées qu'on a faites sur le sexe.

SECTION PREMIÈRE.

Je vais commencer par Rousseau, et je donnerai l'esquisse du caractère des Femmes dans ses propres termes, en y mêlant quelques réflexions ; mon commentaire, il est vrai, résultera d'un petit nombre de principes simples, et on pourroit le tirer de ce que jai déjà dit ; mais ce systême a été bâti avec tant d'art, que je crois devoir l'attaquer plus en détail et en faire moi-même l'application.

« Sophie, (dit Rousseau), doit être Femme comme Emile est homme », et pour la rendre telle, il faut examiner le caractère que la nature a donné à son sexe.

Il essaye ensuite de prouver qu'il faut que la Femme soit foible et passive, parce qu'elle a moins de force corporelle que l'homme ; il en infère qu'elle a été formée pour lui plaire et se soumettre à lui, et qu'il est de son devoir de se

rendre *agréable* à son maître. — Puisque c'est là le grand but de son existence. (1) Cependant, pour conserver une fausse dignité aux plaisirs de l'amour, il veut que l'homme ne déploye pas sa force, mais dépende de la volonté de la Femme, quand il recherche ces plaisirs auprès d'elle.

« Voici donc une troisième conséquence » de la constitution des sexes ; c'est que » le plus fort soit le maître en apparence, et dépende en effet du plus foible ; et cela, non par un frivole usage de » galanterie, ni par une orgueileuse générosité de protecteur, mais par une » invariable loi de la nature, qui, donnant à la Femme plus de facilité d'exciter les désirs, qu'à l'homme de les » satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de » l'autre, et le contraint de chercher à » son tour à lui plaire, *pour obtenir* » *qu'elle consente à le laisser être le plus* » *fort.* (1) Alors, ce qu'il y a de plus

(1) Ce passage a été déjà cité plus haut.

(2) Quelle déraison !

» doux pour l'homme dans sa victoire,
» est de douter si c'est la foiblesse qui
» cède à la force, ou si c'est la volonté
» qui se rend; et la ruse ordinaire de
» la Femme, est de laisser toujours ce
» doute entr'elle et lui. L'esprit des Fem-
» mes répond en ceci parfaitement à
» leur constitution : loin de rougir de
» leur foiblesse, elles en font gloire ;
» leurs tendres muscles sont sans résis-
» tance ; elles affectent de ne pouvoir
» soulever les plus légers fardeaux ; elles
» auroient honte d'être fortes : pourquoi
» cela ? Ce n'est pas seulement pour pa-
» roître délicates, c'est par une précau-
» tion plus adroite ; elles se ménagent
» de loin des excuses, et le droit d'être
» foibles au besoin ».

J'ai cité ce passage dans toute son étendue, de peur que mes lecteurs ne me soupçonnassent d'avoir morcellé les raisons de Rousseau, pour fortifier les miennes ; d'ailleurs, je crois avoir suffisamment démontré que ces principes fondamentaux, admis dans l'éducation des Femmes, conduiroient à un système de ruse et de mal-honnêteté.

En effet, dans l'hypothèse que la Femme n'auroit été formée que pour plaire et se soumettre à l'homme, la conclusion est juste; elle doit immoler toute autre considération à la nécessité de se rendre agréable à ce maître. Il faut alors que ce désir grossier de sa propre conservation soit le grand mobile de toutes ses actions, puisqu'il est prouvé que le rapport où elle se trouve est le lit de fer de Busiris, auquel il faut que son caractère s'adapte, soit en s'étendant, soit en se resserrant, sans égard pour aucune des différences physiques ou morales. Mais si l'on peut démontrer, comme je le crois, que les fins, même de cette vie, considérées dans l'ensemble, sont entièrement subverties par les règles pratiques établies sur une base ignoble, on me permettra de douter que la Femme ait été créée pour l'homme. Dût-on crier contre moi à l'impiété et même à l'athéisme, je déclarerai, dans la simplicité de mon cœur, que, quand un ange descendroit du ciel pour m'assurer que la belle, mais poëtique cosmogonie de Moyse, et son histoire de la chûte de l'homme,

sont vraies à la lettre, je ne pourrois croire ce que ma raison me montre déroger au caractère de l'Etre suprême ; et n'ayant point la crainte du diable devant les yeux, comme on prétend qu'il faut y avoir toujours celle de Dieu, j'ose appeler cette incredulité, dont on me fait un crime, une suggestion de la raison, plutôt que de reporter le poids de ma foiblesse sur les larges épaules du premier séducteur de mon sexe fragile, dont Milton s'est plu à nous tracer une peinture gigantesque.

Rousseau continue : « Dès qu'une fois » il est démontré que l'homme et la Femme » ne sont, ni ne doivent être constitués de » même, de caractère ni de tempérament, » il s'ensuit qu'ils ne doivent pas avoir » la même éducation. En suivant les di» rections de la nature, ils doivent agir » de concert, mais ils ne doivent pas » faire les mêmes choses ; la fin des tra» vaux est commune, mais les travaux » sont différens, et par conséquent, les » goûts qui les dirigent ».

. . . .

« Soit que je considère la destination

» particulière du sexe, soit que j'observe
» ses penchans, soit que je compte ses
» devoirs, tout concourt également à m'in-
» diquer la forme d'éducation qui lui con-
» vient. La Femme et l'homme sont faits
» l'un pour l'autre, mais leur mutuelle
» dépendance n'est pas égale : les hommes
» dépendent des Femmes par leur désirs;
» les Femmes dépendent des hommes, et
» par leurs desirs et par leurs besoins;
» nous subsisterions plutôt sans elles,
» qu'elles sans nous ».

. . . .

« Ainsi, toute l'éducation des Femmes
» doit être relative aux hommes. Leur
» plaire, leur être utiles, se faire aimer
» et honorer d'eux, les élever jeunes,
» les soigner grands, les conseiller, les
» consoler, leur rendre la vie agréable
» et douce, voilà les devoirs des Femmes
» dans tous les tems, et ce qu'on doit
» leur apprendre dès leur enfance. Tant
» qu'on ne remontera pas à ce principe,
» on s'écartera du but, et tous les pré-
» ceptes qu'on leur donnera, ne servi-
» ront de rien pour leur bonheur ni pour
» le nôtre ».

. . . .

« Les petites filles, presqu'en naissant, » aiment la parure : non-contentes d'être » jolies, elles veulent qu'on les trouve » telles ; on voit dans leurs petits airs » que ce soin les occupe déjà, et à peine » sont-elles en état d'entendre ce qu'on » leur dit, qu'on les gouverne en leur » parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en » faut bien que le même motif, proposé très- » indirctement aux petits garçons, n'ait » sur eux lé même empire. Pourvu qu'ils » soient indépendans et qu'ils ayent du » plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on » pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force » de tems et de peine qu'on les assu- » jettit à la même loi ».

« De quelque part que vienne aux filles » cette première leçon, elle est très-bonne. » Puisque le corps naît, pour ainsi dire, » avant l'ame, la première culture doit » être celle du corps : cet ordre est commun » aux deux sexes ; mais l'objet de cette » culture est différent ; dans l'un, cet objet » est le développement des forces ; dans » l'autre, il est celui des agrémens : non » que ces qualités doivent être exclusi-

» ves dans chaque sexe ; l'ordre seule-
» ment est renversé. Il faut assez de force
» aux Femmes, pour faire tout ce qu'elles
» font avec grace ; il faut assez d'adresse
» aux hommes, pour faire tout ce qu'ils
» font, avec facilité ».

. . . .

« Les enfans des deux sexes ont beau-
» coup d'amusemens communs, et cela
» doit être ; n'en ont-ils pas de même
» étant grands ? Ils ont aussi des goûts
» propres qui les distinguent. Les gar-
» çons cherchent le mouvement et le bruit ;
» des tambours, des sabots, de petits ca-
» rosses ; les filles aiment mieux ce qui
» donne dans la vue et sert à l'orne-
» ment ; des miroirs, des bijoux, des
» chiffons, sur-tout des poupées ; la pou-
» pée est l'amusement spécial de ce sexe.
» Voilà très-évidemment son goût déter-
» miné sur sa destination. Le physique
» de l'art de plaire est dans la parure ;
» c'est tout ce que des enfans peuvent
» cultiver de cet art ».

. . . .

« Voilà donc un premier goût bien
» décidé : vous n'avez qu'à le suivre et

» le régler. Il est sûr que la petite vou-
» droit de tout son cœur savoir orner
» sa poupée, faire ses nœuds de manche
» son fichu, son falbala, sa dentelle; en
» tout cela, on la fait dépendre si du-
» rement du bon plaisir d'autrui, qu'il
» lui seroit plus commode de tout de-
» voir à son industrie. Ainsi vient la rai-
» son, des premières leçons qu'on lui
» donne; ce ne sont pas des tâches
» qu'on lui prescrit, ce sont des bontés
» qu'on a pour elle. Et en effet, pres-
» que toutes les petites filles apprennent
» avec répugnance à lire et à écrire; mais
» quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles
» apprennent toujours volontiers. Elles
» s'imaginent d'avance être grandes, et
» songent avec plaisir que ces talens pour-
» ront un jour leur servir à se parer ».

Certainement, on ne verra là qu'une éducation de corps; mais Rousseau n'est pas le seul qui ait dit indirectement que le mérite d'une *jeune* Femme et son aptitude à plaire consistent uniquement dans sa personne, sans y faire entrer pour rien l'esprit, excepté néanmoins les esprits animaux. Pour la rendre foible, ou belle, ce

ce qui est la même chose au dire de certaines gens, on néglige son intelligence, et les petites filles, forcées de se tenir tranquilles, jouent avec des poupées, ou prêtent l'oreille à de folles conversations.— On vient, après cela, nous donner l'effet de l'habitude comme l'indication certaine de la nature. Je sais que Rousseau étoit d'avis d'employer les premières années de la jeunesse à former le corps, quoiqu'il s'écarte un peu de ce plan, en élevant son Emile ; cependant il y a une grande différence entre donner au corps une force dont celle de l'ame dépend en grande partie, ou lui donner seulement de la souplesse et de la grace. Il faut remarquer que ces observations de Rousseau ont été faites dans un pays où l'on n'avoit rafiné sur l'art de plaire, que pour dépouiller le vice de sa grossièreté choquante. Il n'a pas remonté jusqu'à la nature, ou ses goûts décidés ont troublé les opérations de son entendement ; autrement il n'auroit pas tiré des conséquences si crues.

En France, on n'élevoit les petits garçons et les petites filles, particulièrement ces dernières, que pour plaire ; on leur

recommandoit le soin de leur personne, et de régler leur contenance et leur maintien extérieur. Quant aux ames, elles étoient corrompues de très-bonne heure par les avis et mondains et pieux qu'on leur donnoit pour les tenir en garde contre l'indécence. Je parle des tems passés. Les confessions même que de petites filles encore purement enfans étoient obligées de faire, et les questions, au moins indiscrettes, que leur adressoit l'homme de Dieu, suffisoient, comme j'en suis sûre, d'après de bonnes autorités, pour leur imprimer un caractère sexuel; en un mot, l'éducation de la société n'étoit qu'une école de coquetterie et d'artifice. A l'âge de dix ou onze ans, quelquefois même beaucoup plutôt, les petites filles commençoient à se montrer coquettes, et à babiller, sans qu'on les en blamât, de mariage, d'établissement dans le monde.

Enfin, on en faisoit des Femmes presque dès le berceau, et elles écoutoient des complimens au lieu de leçons. Ces moyens corrupteurs affoiblissant l'ame, on supposoit que la nature avoit agi en marâtre, quand elle avoit réalisé cette arrière pensée de la création.

N'accordant point d'intelligence aux Femmes, il étoit tout simple de les assujettir à une autorité indépendante de la raison, et Rousseau, pour les préparer à ce joug, leur donne l'avis suivant : « Les filles doivent être vigilantes et laborieuses ; ce » n'est pas tout, elles doivent être gênées » de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un » pour elles, est inséparable de leur sexe, » et jamais elles ne s'en délivrent que pour » en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la » plus continuelle et la plus sévère, qui est » celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne » leur coûte jamais rien ; à dompter toutes » leurs fantaisies, pour les soumettre aux » volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois » les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont » des défauts qui naissent aisément de » leurs premiers goûts corrompus et toujours suivis. Pour prévenir cet abus, » apprenez-leur toujours à se vaincre. » Dans ces insensés établissemens, la vie » de l'honnête Femme est un combat per-

» pétuel contre elle-même ; il est juste que
» ce sexe partage la peine des maux qu'il
» nous a causés ».

Et comment se fait-il que la vie d'une Femme modeste soit un perpétuel combat ? Je répondrai que c'est précisément ce système d'éducation qu'il faut en accuser. La modestie, la tempérance et l'abnégation de soi-même sont les produits de la raison ; mais quand la sensibilité est entretenue aux dépens de l'intelligence, les Femmes dont on a fait des êtres foibles, se trouvent exposées à fléchir sous un joug arbitraire, ou à lutter dans de perpétuels combats. Essayez une autre marche ; donnez plus de champ à l'activité de leur ame, et soyez sûrs que des passions et des motifs plus nobles régleront leurs goûts et leurs sentimens.

» L'attachement, les soins, la seule ha-
» bitude feront aimer la mère de la fille,
» si elle ne fait rien pour s'attirer sa haîne.
» La gêne où elle la tient, bien dirigée,
» loin d'affoiblir cet attachement, ne fera
» que l'augmenter, parce que la dépen-
» dance étant un état naturel aux Femmes,
» les filles se sentent faites pour obéir ».

Il y a ici pétition de principe ; car non-seulement la servitude avilit l'individu, mais même ce funeste effet semble se transmettre à la postérité. Puisque la dépendance des Femmes date de si loin, est-il surprenant que quelques-unes se plaisent dans leurs chaînes, et flattent leurs tyrans, comme l'épagneul caresse son maître ? » Ces chiens, observe un Naturaliste, avoient autrefois les oreilles dressées ; mais l'habitude a effacé les traces de la nature, et un signe de crainte est devenu une beauté ».

» Par la même raison, ajoute Rousseau, » qu'elles ont, ou doivent avoir peu de » liberté, elles portent à l'excès celle qu'on » leur laisse ; extrêmes en tout, elles se » livrent à leurs jeux, avec plus d'empor» tement encore que les garçons ».

La raison en est simple : les esclaves et la populace se sont toujours portés aux mêmes excès, quand une fois ils ont méconnu le frein de l'autorité. — L'arc bandé se redresse avec violence, dès que la main qui l'assujettissoit le quitte ; et la sensibilité qu'agitent les circonstances extérieures, doit être soumise à l'autorité ou modérée par la raison.

» Il résulte de cette contrainte habi-
» tuelle, continue Rousseau, une docilité
» dont les Femmes ont besoin toute leur
» vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être
» assujetties, ou à un homme, ou aux ju-
» gemens des hommes, et qu'il ne leur
» est jamais permis de se mettre au-dessus
» de ces jugemens. La première et la plus
» importante qualité d'une Femme, est
» la douceur : faite pour obéir à un être
» aussi imparfait que l'homme, souvent si
» plein de vices, et toujours si plein de
» défauts, elle doit apprendre de bonne-
» heure à souffrir même l'injustice, et à
» supporter les torts d'un mari sans se
» plaindre; ce n'est pas pour lui, c'est
» pour elle qu'elle doit être douce : l'ai-
» greur et l'opiniatreté des Femmes ne font
» jamais qu'augmenter leurs maux et les
» mauvais procédés des maris; ils sentent
» que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles
» doivent les vaincre ».

Formées pour vivre avec un être aussi imparfait que l'homme, sans doute elles doivent apprendre, de l'exercice de leurs facultés, la nécessité de la patience; mais je soutiens que tous les droits sacrés de

l'humanité sont violés, quand on exige d'elles une obéissance aveugle, ou quand on veut que les plus sacrés de ces droits n'appartiennent exclusivement qu'aux hommes.

L'être qui endure patiemment l'injustice, et supporte en silence les insultes, deviendra bientôt injuste lui-même, ou incapable de discerner le bien d'avec le mal. De plus, je nie que ce soit-là le vrai moyen de former ou d'améliorer le caractère; car les hommes en doivent à leur sexe un meilleur que celui des Femmes, parce qu'ils sont occupés à des recherches, qui intéressent la tête aussi bien que le cœur; et que la solidité de la tête tient le cœur dans un état de santé morale. Les gens d'une sensibilité excessive, ont rarement de bons caractères. Sa formation est l'ouvrage tranquile de la raison, qui, à mesure que la vie s'avance, combine avec un art heureux des élémens discordans. Je n'ai jamais connu de personne foible ou ignorante, qui eût un bon caractère, quoiqu'on abuse souvent de ce nom, en le donnant à cette bonne humeur qui tient au tempérament, et à cette docilité que la pusilla-

nimité imprime au maintien. Je dis maintien, car la douceur naturelle ne s'établit jamais dans le cœur, que comme un effet de la réflexion; cette violence qu'on est obligé de se faire, tourmente la vie domestique par beaucoup de mauvaise humeur, de l'aveu même des hommes sensibles, qui trouvent une compagne très-fatiguante dans ces Femmes merveilleuses à nerfs si irritables.

» Chacun, poursuit Rousseau, doit gar-
» der le ton de son sexe; un mari trop
» doux peut rendre une Femme imperti-
» nente; mais à moins qu'un homme ne
» soit un monstre, la douceur d'une Fem-
» me le ramène, et triomphe de lui tôt
» ou tard ».

Oui, la douceur de la raison; mais la crainte abjecte inspire du mépris, et les larmes ne sont éloquentes, que lorsqu'elles roulent sur de belles joues.

De quels élémens est donc composé ce cœur qui s'attendrit quand on l'insulte, et au lieu de se révolter en éprouvant une injustice, inspire de baiser la verge qui nous frappe? Est-on mal-fondé à conclure que la vertu de celle qui peut caresser un

homme avec la douceur propre à son sexe, au moment même qu'il la traite en tyran, n'est produite que par des vues étroites, et la crainte lâche de l'égoïsme ? Non, la nature n'a jamais dicté cette conduite fausse; — et, quoiqu'on appelle vertu une prudence de ce genre, il n'en est pas moins vrai, que la moralité de nos actions deviendroit vague, si l'on supposoit qu'on pût l'appuyer quelquefois sur la fausseté. Ne voyons-là que des expédiens pour se tirer d'embarras, et souvenons-nous que les expédiens ne servent que pour le moment.

Qu'un mari se garde bien de se fier trop implicitement à cette obéissance servile ; car si sa femme, quoique fachée, et devant l'être encore, à moins que le mépris n'ait éteint sa colère, peut le caresser avec tant de douceur, elle pourra également le faire au sortir des bras d'un amant. Ce sont-là les préludes de l'adultère : supposons, si l'on veut, que la crainte du monde ou de l'enfer étouffe en elle le désir de plaire à d'autres hommes, quand elle ne peut plus plaire à son mari, quel remplacement, quel dédommagement pourra trouver un être, uniquement formé par la nature et

l'art, pour plaire à l'homme ? Qu'est-ce qui la consolera de cette privation ? Vers quel nouvel objet tournera-t-elle ses pensées ? Où trouver une force d'ame suffisante, pour se déterminer à commencer cette recherche, quand ses habitudes sont fixées depuis long-tems, et que la vanité conduit depuis long-tems cette tête en désordre ?

Rousseau, que je ne puis m'empêcher de taxer de partialité, recommande la ruse; il en fait même un systême qu'il s'efforce de rendre plausible.

» Que les filles soient toujours soumises ;
» mais que les mères ne soient pas tou-
» jours inexorables. Pour rendre docile une
» jeune personne, il ne faut pas la rendre
» malheureuse ; pour la rendre modeste,
» il ne faut pas l'abrutir. Au contraire,
» je ne serois pas faché qu'on lui laissât
» mettre un peu d'adresse, non pas à élu-
» der la punition dans sa désobéissance ;
» mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est
» pas question de lui rendre sa dépen-
» dance pénible, il suffit de la lui faire
» sentir. La ruse est un talent naturel au
» sexe ; et persuadé que tous les penchans

» naturels sont bons et droits par eux-
» mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-
» là comme les autres; il ne s'agit que d'en
» prévenir l'abus ».

Tout ce qui est, est bien, continue-t-il d'un ton triomphant; soit : — cependant jamais aphorisme a-t-il contenu d'assertion plus paradoxale ? C'est une vérité évidente par rapport à Dieu. Il voit l'ensemble à la fois; et, lorsque l'univers étoit encore dans le chaos, il en avoit déjà réglé toutes les proportions; mais l'homme, aux yeux de qui ne s'offrent que des fragmens épars dont il ne peut saisir la liaison, trouve plusieurs choses mal, et il fait partie du systême de l'univers; et par conséquent, il est juste que l'homme s'efforce de changer ce qui lui paroît mal, même en s'humiliant devant la sagesse de son Créateur, et tout en étant pénétré de respect pour l'obscurité qu'il s'efforce d'éclaircir.

La conséquence qui suit est juste, supposé que le principe soit bien fondé.

» Cette adresse particulière donnée au
» sexe, est un dédommagement très-équi-
» table de la force qu'il a de moins, sans
» quoi la Femme ne seroit pas la com-

» pagne de l'homme, elle seroit son esclave;
» c'est par cette supériorité de talent qu'elle
» se maintient son égale, et qu'elle le
» gouverne en lui obéissant. La Femme a
» tout contre elle; nos défauts, sa timi-
» dité, sa foiblesse; elle n'a pour elle que
» son art et sa beauté. N'est-il pas juste
» qu'elle cultive l'un et l'autre ? » La grandeur d'ame ne sauroit jamais exister avec la finesse ou l'art; car je ne veux point éplucher les mots, quand leur sens direct annonce le manque de sincérité et la fausseté. Je me contenterai, pour réfuter victorieusement ce principe, d'observer que si une moitié de l'espèce humaine doit être élevée d'après des règles qu'on ne puisse rigoureusement déduire de la vérité, la vertu n'est plus qu'une affaire de convention. Comment Rousseau a-t-il donc osé assurer, après avoir donné ce conseil, que l'objet des deux sexes devoit être le même, quant au grand but de l'existence, tandis qu'il savoit très-bien, qu'une ame formée pour tendre à cette fin, se dilate en raison de ces grandes vues, qui font disparoître les petites, ou que, si elle n'a pas la force de s'y élever, elle se rapetisse elle-même ?

Les hommes ont une force de corps supérieure ; mais convenons que si on ne se méprénoit sur les idées de beauté, les Femmes acquéreroient assez de cette force de corps, pour s'assurer les moyens de subsister, et par conséquent l'indépendance, ainsi que pour supporter ces peines et ces fatigues qui servent à tremper l'ame.

Qu'on nous laisse donc nous exercer comme les garçons, non-seulement durant l'enfance, mais même continuer, pendant la jeunesse, ce développement de nos forces, qui nous conduiroit à la perfection du corps, afin que nous puissions savoir enfin jusqu'où va la supériorité naturelle de l'homme ; car quelle raison ou quelle vertu peut-on attendre d'un être qu'on a négligé dans le tems de la semence ? Aucune, — à moins que les vents du ciel n'ayent jetté, par hazard, quelque bon grain dans un sol naturellement fécond.

» On ne peut jamais se donner de la
» beauté, et l'on est sitôt en état d'ac-
» quérir la coquetterie ; mais on peut déjà
» chercher à donner un tour agréable à
» ses gestes, un accent flatteur à sa voix,
» à composer son maintien, à marcher

» avec légéreté, à prendre des attitudes
» gracieuses, et à choisir par-tout ses avan-
» tages. La voix s'étend, s'affermit et prend
» du timbre ; les bras se développent, la
» démarche s'assure, et l'on s'apperçoit
» que, de quelque manière qu'on soit mise,
» il y a un art de se faire regarder. Dès-
» lors, il ne s'agit plus seulement d'aiguille
» et d'industrie, de nouveaux talens se
» présentent et font déjà sentir leur utilité ».

» Pour moi, je voudrois qu'une jeune
» anglaise cultivât, avec autant de soin,
» les talens agréables pour plaire au mari
» qu'elle aura, qu'une jeune Albanoise les
» cultive pour le Harem d'Ispahan ».

Pour rendre les Femmes complettement insignifiantes, il ajoute, » les Femmes ont
» la langue flexible, elles parlent plutôt,
» plus aisément et plus agréablement que
» les hommes ; on les accuse aussi de parler
» davantage : cela doit être, et je chan-
» gerois volontiers ce reproche en éloge.
» La bouche et les yeux ont chez elle la
» même activité, et par la même raison,
» l'homme dit ce qu'il sait, et la Femme
» dit ce qui plaît ; l'un, pour parler, a be-
» soin de connoissance, et l'autre, de

» goût; l'un doit avoir pour objet principal, les choses utiles, et l'autre, les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes, que celles de la vérité ».

» On ne doit pas contenir le babil des filles, comme celui des garçons, par cette interrogation dure : *à quoi cela est-il bon* ? Mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre : *quel effet cela fera-t-il* ? Dans ce premier âge, où ne pouvant encore discerner le bien et le mal, elles ne sont les juges de personne; elles doivent s'imposer pour loi, de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent; et ce qui rend la pratique de cette règle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la première, qui est de ne jamais mentir ».

Dans le fait, il faudroit beaucoup d'adresse pour gouverner sa langue de cette manière, et cet art n'est que trop bien pratiqué par les hommes et les Femmes. — Combien peu de gens parlent de l'abondance du cœur ! En vérité, ils sont en si petit nombre, que moi, qui aime la sim-

plicité, je donnerois volontiers toute la politesse du monde, pour un quart de cette vertu qu'on a sacrifié à cette qualité équivoque, qui, après tout, ne doit être que le poli de la vertu.

Mais pour completter cette esquisse, il ajoute : » on comprend bien, si les en-
» fans mâles sont hors d'état de se for-
» mer aucune véritable idée de religion,
» à plus forte raison, la même idée est-elle
» au-dessus de la conception des filles ;
» c'est pour cela même que je voudrois
» en parler à celles-ci de meilleure heure ;
» car s'il falloit attendre qu'elles fusent en
» état de discuter méthodiquement ces
» questions profondes, on courroit risque
» de ne leur en parler jamais. La raison
» des Femmes est une raison pratique,
» qui leur fait trouver très-habillement
» les moyens d'arriver à une fin connue,
» mais qui ne leur fait pas trouver cette
» fin. La relation sociale des sexes est ad-
» mirable. De cette société résulte une
» personne morale dont là Femme est l'œil
» et l'homme le bras ; mais avec une telle
» dépendance l'une de l'autre, que c'est
» de l'homme que la Femme apprend ce

qu'il

» qu'il faut voir, et de la Femme que
» l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si
» la Femme pouvoit remonter aussi bien
» que l'homme aux principes, et que
» l'homme eut aussi bien qu'elle l'esprit
» des détails, toujours indépendans l'un
» de l'autre, ils vivroient dans une dis-
» corde éternelle, et leur société ne pour-
» roit subsister; mais dans l'harmonie qui
» règne entr'eux, tout tend à la fin com-
» mune; on ne sait lequel met le plus du
» sien; chacun suit l'impulsion de l'autre,
» chacun obéit, et tous deux sont les
» maîtres.

» Par cela même que la conduite de la
» Femme est asservie à l'opinion publique,
» sa croyance est asservie à l'autorité.
» *Toute fille doit avoir la religion de*
» *de sa mère, et toute Femme celle*
» *son mari; quand cette religion se-*
» *roit fausse, la docilité qui soumet la*
» *mère et la fille à l'ordre de la nature,*
» *efface auprès de Dieu le péché de l'er-*
» *reur*; (1) hors d'état d'être juges elles-mê-

(1) Quelle sera la conséquence, si par hasard l'opinion de la mère et du mari, ne s'accorde pas ? On ne

» mes, elles doivent recevoir la décision
» des pères et des maris comme celle de
» l'Eglise.

» Puisque l'autorité doit régler la reli-
» gion des Femmes, il ne s'agit pas tant
» de leur expliquer les raisons qu'on a de
» croire, que de leur exposer nettement
» ce qu'on croit : car la foi qu'on donne
» à des idées obscures, est la première
» source du fanatisme, et celle qu'on
» exige pour des choses absurdes, mène
» à la folie ou à l'incrédulité. Je ne sais
» à quoi nos cathéchismes portent le plus,
» d'être impie ou fanatique, mais je sais
» bien qu'ils font nécessairement l'un ou
» l'autre.

Il semble qu'il doive se trouver quelque part une autorité absolue, et que personne

---

sauroit tirer de son erreur par le raisonnement une personne supposée trop ignorante pour le saisir; et lui persuader de renoncer à un préjugé, pour en embrasser un autre, n'est pas donner de l'assiète à ses idées. Dans le fait, il est possible que le mari n'ait aucune religion à lui enseigner, quoiqu'indépendament des considérations de ce monde, elle en ait grand besoin dans cette situation, pour soutenir sa vertu,

ne conteste ; mais n'est-ce pas là une appropriation directe et exclusive de la raison ? C'est ainsi que les *droits* de l'humanité ont été renfermés dans la seule ligne masculine, depuis Adam jusqu'à nous. Rousseau voudroit encore porter plus loin cette aristocratie ; car il insinue qu'il ne blâmeroit pas ceux dont l'avis est de laisser les Femmes dans la plus profonde ignorance, s'il ne falloit, pour préserver leur honneur et justifier le choix de leur mari aux yeux du monde, leur donner quelque connoissance des hommes, et des mœurs produites par les passions humaines ; autrement elles pourroient propager tranquillement au logis, sans être rendues moins voluptueuses et naïves, par l'exercice de leur intelligence : excepté la première année de leur mariage, qu'il leur permet d'employer à se mettre comme Sophie.

» Sa parure est très-modeste en apparence et très-coquette en effet ; elle n'étale point ses charmes, elle les couvre, mais en les couvrant, elle sait les faire imaginer. En la voyant on dit : voilà une fille modeste et sage ; mais tant qu'on reste auprès d'elle, les yeux et le

» cœur errent sur toute sa personne, sans » qu'on puisse les en détacher, et l'on » diroit que tout cet ajustement si sim- » ple n'est mis à sa place, que pour » en être oté pièce à pièce par l'imagina- » tion. » Est-ce-là de la modestie ? Est-ce ainsi qu'un être immortel se prépare à ses hautes destinées ? En outre, — que penser d'un systême d'éducation où l'auteur nous dit de son héroïne : » bien faire ce » qu'elle fait n'est que le *second* de ses » soins ; le *premier* est toujours de le faire » proprement. »

Et, dans le fait, toutes les vertus, toutes les qualités qu'il donne à Sophie ne sont que secondaires, car quant à la religion, voici le langage qu'il lui fait tenir par des parens, dont elle n'apprend jamais qu'à être soumise. — » Votre mari vous » en instruira quand il sera tems. » Après avoir ainsi enchaîné l'ame d'une Femme, pour en disposer à son aise, il ne veut pourtant pas qu'elle soit nulle, et par une inconséquence inexpliquable, il lui conseille de refléchir, afin qu'un homme accoutumé à penser ne soit pas réduit à bâiller auprès d'elle, quand il est las de lui témoi-

gner son amour par des caresses. — En vérité, c'est se moquer ! sur quoi refléchira celle qui ne doit qu'obéir ? Et n'est-ce pas un rafinement de cruauté, que d'éclairer son ame uniquement pour lui faire voir l'obscurité, la honte et le malheur de son destin ? Voilà pourtant les remarques judicieuses de ce prétendu défenseur de notre sexe ; je laisse aux lecteurs à décider combien elles s'accordent avec les citations que j'ai déjà été obligée de faire pour présenter mon sujet sous son vrai jour.

» Les gens qui passent exactement la » vie entière à travailler pour vivre, n'ont » d'autre idée que celle de leur travail ou » de leur intérêt, et tout leur esprit sem» ble être au bout de leur bras. Cette ig» norance ne nuit, ni à la probité, ni aux » mœurs ; souvent même elle y sert : sou» vent on compose avec ses devoirs à force » d'y réfléchir, et l'on finit par mettre » un jargon à la place des choses. La con» science est le plus éclairé des philoso» phes ; on n'a pas besoin de savoir les » offices de Cicéron, pour être homme de » bien ; et la Femme du monde la plus » honnête sait peut-être le moins ce que

» c'est que l'honnêteté. Mais il n'en est
» pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend
» seul le commerce agréable, et c'est une
» triste chose pour un père de famille
» qui se plait dans sa maison, d'être forcé
» de s'y renfermer en lui-même, et de
» ne pouvoir s'y faire entendre à per-
» sonne.

» D'ailleurs, comment une Femme qui
» n'a nulle habitude de réfléchir, élevera-
» t-elle ses enfans ? Comment discernera-
» t-elle ce qui leur convient ? Comment
» les disposera-t-elle aux vertus qu'elle
» ne connoit pas, au mérite dont elle
» n'a nulle idée ? Elle ne saura que les
» flatter ou les menacer, les rendre in-
» solens ou craintif; elle en fera des sin-
» ges maniérés ou d'étourdis polissons,
» jamais de bons esprits, ni des enfans ai-
» mables ; » en effet comment se con-
duira-t-elle, son mari n'étant pas toujours-
là pour lui prêter sa raison ? puisque
ce n'est qu'à eux deux qu'ils forment un
seul être moral. Une volonté aveugle,
qu'on pourroit appeler des yeux sans mains,
ne sauroit aller loin ; et peut-être sa rai-
son abstraite, c'est-à-dire l'intelligence su-

blime de son mari qui devroit concentrer les rayons épars de sa raison pratique, se trouve-t-elle employée à juger de la saveur de quelque vin, de quelque sausse pour mettre sous un poisson estimé; ou, plus profondément occupé à une table de jeu, le raisonnable époux généralise-t-il ses idées, tandis qu'il risque sa fortune sur une carte, et laisse tous les petis détails de l'éducation à sa compagne, ou au hazard.

Mais en accordant que la Femme doive être belle, naive et innocente, pour que ces qualités la rendent une compagne plus remplie d'attraits, et sur-tout d'indulgence; — à quoi lui fait-on sacrifier ses qualités intellectuelles? Où est la nécessité de tous ces préparatifs, qui ne serviront, suivant le calcul même de Rousseau, qu'à en faire, pour très-peu de tems, la maîtresse de son mari? car personne n'a jamais autant insisté que lui sur la nature passagère de l'amour; voici comment en parle ce philosophe. » La félicité » des sens est passagère; l'état habituel » du cœur y perd toujours l'imagination qui pare ce qu'on désire, l'abandonne dans la

possession. Hors le seul être existant par lui-même , il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas !

Mais il revient encore à ses paradoxes inintelligibles , lorsqu'il s'adresse ainsi à Sophie :

En devenant votre époux , Emile est
» devenu votre chef ; c'est à vous d'obéir ,
» ainsi l'a voulu la nature. Quand la
» Femme ressemble à Sophie , il est pour-
» tant bon que l'homme soit conduit par
» elle ; c'est encore une loi de la nature ;
» et c'est pour vous rendre autant d'au-
» torité sur son cœur , que son sexe lui
» en donne sur votre personne , que je
» vous ai fait l'arbitre de ses plaisirs. Il
» vous en coûtera des privations pénibles ,
» mais vous règnerez sur lui , si vous sa-
» vez règner sur vous ; et ce qui s'est déjà
» passé, me montre que cet art difficile n'est
» pas au-dessus de votre courage. Vous
» règnerez long-tems par l'amour , si vous
» rendez vos faveurs rares et précieuses ,
» si vous savez les faire valoir. Voulez-
» vous voir votre mari continuellement à
» vos pieds ? tenez-le toujours à quelque

» distance de votre personne ; mais, dans
» votre sévérité, mettez de la modestie
» et non du caprice ; qu'il vous voye ré-
» servée, et non pas fantasque ; gardez,
» qu'en ménageant son amour, vous ne
» le fassiez douter du vôtre. Faites-vous
» chérir par vos faveurs, et respecter par
» vos refus ; qu'il honore la chasteté de
» sa Femme, sans avoir à se plaindre de
» sa froideur.

» C'est ainsi, mon enfant, qu'il vous
» donnera sa confiance, qu'il écoutera
» vos avis, qu'il vous consultera dans ses
» affaires, et ne résoudra rien sans en
» délibérer avec vous. C'est ainsi que vous
» pouvez le rappeler à la sagesse, quand
» il s'égare ; le ramener par une douce
» persuasion, vous rendre aimable pour
» vous rendre utile ; employer la coquet-
» terie aux intérêts de la vertu, et l'amour
» au profit de la raison.

Je terminerai mes extraits par la peinture fidèle d'un couple heureux.

» Ne croyez pas, avec tout cela, que cet
» art même puisse vous servir toujours.
» Quelque précaution qu'on puisse pren-
» dre, la jouissance use les plaisirs, et

» l'amour avant tous les autres. Mais l'amour
» a duré long-tems, une douce habitude en
» remplit le vuide, et l'attrait de la con-
» fiance succède aux transports de la pas-
» sion. Les enfans forment entre ceux qui
» leur ont donné l'être, une liaison non
» moins douce, et souvent plus forte que
» l'amour même; quand vous cesserez d'être
» la maîtresse d'Emile, vous serez la mère
» de ses enfans. Alors, au lieu de votre pre-
» mière réserve, établissez entre vous la plus
» grande intimité; plus de lit-à-part, plus
» de refus, plus de caprice. Devenez telle-
» ment sa moitié, qu'il ne puisse plus se pas-
» ser de vous, et que sitôt qu'il vous quitte,
» il se sente loin de lui-même. Vous qui
» fites si bien règner les charmes de la vie
» domestique dans la maison paternelle, fai-
» tes-les règner ainsi dans la vôtre. Tout
» homme qui se plaît dans sa maison, aime
» sa Femme. Souvenez-vous que si votre
» époux vit heureux chez lui, vous serez
» une Femme heureuse. ROUSSEAU. *Emile*.

Il observe avec raison que les enfans forment un lien beaucoup plus durable entre les époux, que l'amour. Il avoue, qu'après six mois passés ensemble, la beauté

n'a plus de prix, et même qu'on n'y songe plus; assurément les graces artificielles et la coquetterie perdront aussi leur effet sur les sens : pourquoi donc veut-il qu'on élève une jeune personne destinée au mariage, comme si on la préparoit pour un sérail?

J'en appelle, à cette heure, des rêveries de l'imagination et des raffinemens de la volupté, au bon sens du genre humain; et je demande si, l'objet de l'éducation devant être de rendre les Femmes des épouses chastes et des mères tendres, la méthode recommandée dans l'esquisse précédente, est en effet la plus sûre pour arriver à ce but. Osera-t-on soutenir que le meilleur moyen de rendre une Femme chaste, est de l'instruire à pratiquer les ruses malhonnêtes d'une maîtresse, révêtues du nom de coquetterie vertueuse par des hommes de plaisir, blâsés sur les attraits naïfs de la sincérité, ou sur le sentiment du bonheur qui naît de l'intimité la plus tendre, quand le soupçon n'altère point la confiance, et qu'une volupté pure et chaste y prête encore de nouveaux charmes.

L'homme qui peut se contenter de vivre avec une aimable et utile compagne, dépourvue d'intelligence, si toutefois cette supposition est faisable, a donc perdu, dans les plaisirs des sens, le goût de jouissances plus délicieuses; il n'a donc jamais éprouvé cette satisfaction tranquille qui rafraîchit le cœur desseché, comme la douce rosée du ciel humecte les prairies; cette satisfaction d'être aimé par un cœur qui puisse l'entendre. — Il est toujours seul dans la société de sa Femme, à moins qu'en lui l'homme ne se confonde avec la brute. » Le charme de la vie, dit un profond raisonneur, est la sympathie; rien ne nous fait plus de plaisir, que de trouver dans les autres hommes, une harmonie de sentimens correspondans à ceux qu'éprouve notre propre cœur. »

Cependant, à s'en rapporter aux raisonnemens que nous venons d'exposer, et qui écartent les Femmes de l'arbre de la science, il faudroit sacrifier les importantes années de la jeunesse, les fruits de l'âge mûr et les espérances raisonnables de l'avenir, au grand et magnifique projet de rendre les Femmes l'objet du désir

des hommes, et encore pour un tems assez court. D'ailleurs, comment Rousseau peut-il se promettre de les voir vertueuses et constantes, puisqu'il n'établit pas leur vertu sur la base solide de la raison, et ne fixe point les recherches de leur esprit sur la vérité.

Mais toutes les erreurs de Rousseau prirent leur source dans sa sensibilité, et les Femmes sont toujours prêtes à pardonner à ceux à qui leurs charmes ont tourné la tête. Il se passionna, quand il auroit dû ne tenir que le froid langage de la raison, et la réflexion enflamma son imagination, au lieu d'éclairer son jugement. Ses qualités mêmes contribuèrent à l'égarer; car la nature qui l'avoit doué d'une constitution ardente et d'une imagination vive, l'entraîna vers l'autre sexe, d'un mouvement si rapide qu'il devînt bientôt lascif. S'il avoit ménagé quelques jours à l'évaporation de ses désirs, son feu se fût éteint de lui-même, d'une manière toute naturelle; mais la vertu et une sorte de délicatesse romanesque, le lui interdirent; cependant, tandis que la crainte, la délicatesse ou la vertu le tenoient dans la ré-

serve, il débaucha son imagination ; et, appuyant ensuite par la réflexion, sur des mouvemens auxquels ses rêveries donnoient plus de force, il les peignit avec les couleurs les plus vives, et s'en fit une image ineffaçable.

Alors il chercha la solitude, non pour y dormir du sommeil de l'homme de la nature, ou pour scruter en paix les causes des choses, sous ces ombrages silencieux où l'immortel Newton méditoit le système de l'univers, mais uniquement pour s'abandonner à ses sensations ; et il a si fortement tracé ce qu'il sentoit fortement, qu'intéressant le cœur, et enflammant l'imagination de ses lecteurs, en proportion de ce que leur imagination est susceptible, ils croient leur esprit convaincu, tandis qu'il n'y a que leur ame qui sympathise avec l'écrivain poëtique, dont le talent peint, de main-de-maître, les objets des sens auxquels une ombre voluptueuse ou un voile jetté avec grâce, prêtent encore plus de charmes ; c'est ainsi qu'en nous faisant sentir que nous raisonnons, tandis qu'en effet nous ne faisons que rêver, il nous force à tirer de fausses conséquences.

Pourquoi la vie de Rousseau fut-elle partagée entre l'extase et le sentiment du malheur ? On ne peut résoudre ce problême, qu'en attribuant ces deux manières d'être si opposées, à l'effervescence de la même imagination. Qu'il eût pû parvenir à la calmer, vraisemblablement il auroit acquis plus de force d'ame. Si le but de la vie doit être de former la partie intellectuelle de l'homme, sans doute il arriva au plus haut point; cependant, en supposant que la mort ne nous conduise pas à une scène plus noble, il est probable qu'il eût joui d'un bonheur plus égal sur la terre, et éprouvé les tranquilles sensations de l'homme de la nature, au lieu de se préparer pour une autre existence, en nourrissant les passions qui agitent l'homme civilisé.

Mais, paix à ses manes ! quoique je heurte ses opinions, je ne veux pas troubler les cendres toujours sacrées de l'homme de génie. Je n'attaque que cette sensibilité excessive, qui lui fit dégrader mon sexe, en en faisant l'esclave de l'amour.

» Servage maudit où nous sommes fières de voir les hommes, qui nous adorent jusqu'à ce que les feux dont ils brûloient

s'éteignant, nous devenions les esclaves de ceux qui naguères étoient à nos pieds ». *Dryden*.

On ne sauroit trop insister sur la tendance pernicieuse de ces livres, où des écrivains rabaissent insidieusement les Femmes, tout en paroissant se prosterner devant leurs charmes.

O mes contemporaines ! sortez de ce cercle étroit de préjugés ; osez vous élever au-dessus. Si la sagesse est désirable pour elle-même, si la vertu, pour mériter ce nom, doit être fondée sur la connoissance de ses devoirs, fortifions nos ames par la réflexion, jusqu'à ce que nos têtes moins légères, soient en équilibre avec nos cœurs. Ne bornons pas toutes nos pensées aux petits intérêts du jour, et nos connoissances à nous familiariser avec le cœur de nos amans ou de nos époux. Subordonnons la pratique de chaque devoir à celle du plus grand de tous, de perfectionner nos ames, et de préparer nos affections pour un ordre de choses plus élevé.

Prenez donc garde, mes amies, de laisser toucher vos cœurs par les incidens les plus ordinaires ; le zéphir ébranle un roseau

seau qui meurt tous les ans, tandis que le chêne brave, pendant une longue suite de siècles, l'effort de la tempête.

Si nous n'étions en effet créées que pour voltiger une heure et disparoître, — certes nous ferions bien alors de nous livrer à notre sensuabilité, et de repousser en riant la sévère raison. — Cependant, hélas ! même alors, il nous faudroit la force du corps et l'énergie de l'ame, autrement nous serions condamnées à évaporer notre vie dans des accès de plaisir, ou à la traîner dans la langueur.

Mais le systême d'éducation que je voudrois voir rejetté, semble présupposer ce qu'on ne devroit jamais regarder comme admis, que la vertu nous met à l'abri des accidens de cette vie, et que la fortune, quittant son bandeau, ne manquera pas de sourire à une Femme bien élevée, et de lui faire trouver, sous la main, un Émile ou un Télémaque. Le contraire n'est pourtant que trop vrai; tout le monde sait que la récompense que la vertu promet à ses sectateurs, est renfermée dans leur sein; qu'ils ont souvent à lutter contre les plus cruelles inquiétudes, les besoins

de la vie, et à supporter les vices et les humeurs de parens ou de connoissances, pour lesquels ils ne peuvent jamais sentir de l'amitié.

Il a existé beaucoup de Femmes, qui, au lieu de voir leurs défauts endurés par la raison et la vertu de leurs pères et de leurs frères, ont fortifié leurs ames, par une lutte continuelle contre les vices et les folies de ces messieurs; cependant elles n'ont jamais eu le bonheur de trouver un héros, dans la personne d'un mari, qui, leur payant la dette contractée envers elle par le genre humain, eut l'honneur et le droit de rabaisser leur raison à sa dépendance naturelle, et de restituer à l'homme la prérogative usurpée, qui les faisoit s'élever au-dessus de lui.

SECTION II.

Les sermons du docteur Fordyce, font partie depuis long-tems de la bibliothèque d'une jeune personne; bien plus, on en permet la lecture dans les pensions de jeunes demoiselles. Je ne manquerois pourtant pas de les ôter des mains de ma pu-

pille, pour peu que je voulusse fortifier son intelligence, et la mettre en état de se former des principes solides établis sur une base convenable, ou seulement que je fusse jalouse de cultiver son goût. C'est mon dernier mot sur ce livre, quoiqu'il contienne beaucoup de bonnes choses.

Le docteur Fordyce a pu avoir un but très-louable ; mais ses discours sont écrits d'un style si affecté, que, quand ce ne seroit que pour cette raison, et que je n'aurois rien à objecter contre ses préceptes mielleux, je ne permettrois pas aux jeunes filles de les lire, à moins que je n'eusse formé le sot projet d'étouffer dans leur cœur jusqu'à la moindre étincelle de la nature, pour fondre toutes les belles qualités humaines en une douceur féminine et une prétendue grâce factice ; je dis factice, car la vraie grâce naît de la liberté de l'esprit, dont elle suppose l'indépendance.

Les enfans, sans s'inquiéter de plaire, et ne songeant qu'à s'amuser eux-mêmes, sont souvent remplis de grâces ; la noblesse qui a passé la plus grande partie de sa vie avec des inférieurs, et s'est toujours

trouvée avoir de l'argent à sa disposition, acquiert une aisance gracieuse dans le maintien, qu'il faut plutôt nommer une grâce habituelle du corps, que cette liberté noble et élégante où l'on trouve la véritable expression de l'ame. Cette grâce mentale, invisible aux yeux du vulgaire, perce souvent à travers une sorte de rudesse, et éclairant tous les traits, montre la simplicité candide et la noble indépendance de l'ame. C'est alors que nous lisons dans les yeux des caractères d'immortalité, et que nous voyons l'ame dans le moindre mouvement, quoique, lorsqu'une personne est en repos, ni le visage, ni les membres ne puissent offrir une beauté qui les rende recommandables, ou le maintien, rien de particulier pour attirer l'attention. Je sais que le grand nombre est pour la beauté plus facile à saisir; cependant, en général, on admire la simplicité, sans songer à ce que l'on admire; et peut-elle exister cette simplicité touchante, si l'on en exclut la sincérité? Mais finissons des remarques qui sentent la digression, quoiqu'elles naissent naturellement du sujet.

Le docteur Fordyce délaye l'éloquence de Rousseau dans ses périodes déclamatoires ; et, nous fatiguant d'un jargon sentimental, nous dit minutieusement son avis sur le caractère des Femmes et sur l'extérieur qu'elles doivent afficher pour se rendre aimables.

Mais laissons-le parler lui-même, car c'est le docteur, et non la nature, qu'on voit dans le discours qu'il lui fait adresser à l'homme : « Contemplez ces » douces et innocentes créatures que » j'ai embellies de mes dons les plus pré- » cieux, et confiées à votre protection ; » regardez-les avec amour et respect ; » traitez-les avec affection et honneur. » Elles sont timides et ont besoin d'être » défendues. Elles sont fragiles ; oh ! n'a- » busez pas de leur foiblesse. Que leurs » craintes, leur rougeur modeste vous les » rendent encore plus chères Qu'elles ne » se repentent jamais d'avoir mis en vous » leur confiance. — Mais est-il possible » qu'un seul de vous soit assez cruel, » assez monstrueusement dépravé pour la » trahir ? Pouvez-vous bien trouver dans

» vos cœurs (1) la force barbare de dé-
» pouiller de leur trésor, d'aimables et
» confiantes créatures, ou de leur enle-
» ver la robe sans tache de l'innocence !
» Maudit soit l'impie dont la main ose
» attenter à la chasteté. Arrête, miséra-
» ble ! crains de provoquer les plus sévè-
» res vengeances du ciel ». Je ne m'amuserai pas à commenter sérieusemeut ce passage ; j'en pourrois produire plusieurs de la même nature, et quelques-uns d'un style si sentimental, que j'ai entendu des hommes raisonnables les caractériser d'indécens, et m'en parler avec dégoût.

Le docteur Fordyce a déployé dans tout le cours de son ouvrage, cette chaleur factice, et par conséquent froide ; il a par-tout fait parade de cette sensibilité qu'il faut apprendre de bonne-heure aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe à mépriser comme la marque sûre d'une ame petite et vaine. Des fleurs de réthorique, des exclamations adressées au ciel, aux *beautés in-*

(1) Pouvez-vous ? Pouvez-vous ? répéter ces mots du ton mocqueur qui convient, seroit peut-être le meilleur commentaire de cet étrange passage.

nocentes, les plus belles images du ciel ici bas, voilà ce qu'on trouve. Quant au bon sens, l'auteur l'a complettement oublié. — Ce n'est pas là le langage du cœur, qu'il n'atteindra jamais; il est tout au plus bon à chatouiller l'oreille.

On m'objectera peut-être que le public a goûté cet ouvrage. — Belle raison! ne lit-on pas aussi les méditations d'Hervey, qui n'a pas plus respecté le goût ni le bon sens?

Je m'élève sur-tout contre ces phrases d'amoureux transi, expressions forcées de sentimens qui ne le sont pas moins, qu'on trouve à chaque instant dans ces instructions pour les jeunes personnes. Si l'on permet aux Femmes de marcher sans lisières, pourquoi les cajoler en faveur de la vertu, par une adulation pleine d'artifice et des complimens pareils à ceux qu'on employeroit pour les séduire? — Parlez-leur le langage de la vérité et du bon sens, et loin d'ici tout cet apprêt et ces mignardises! Enseignez-leur à se respecter elles-mêmes, en qualité de créatures raisonnables, et ne les conduisez pas à s'éprendre d'une belle passion pour leur in-

sipide personne. Je sens bouillir ma bile à l'aspect d'un prêcheur qui s'occupe de mantelet ou de broderie, et bien plus encore de l'entendre s'adresser aux *belles anglaises*, *les plus belles des belles*, comme s'il n'y avoit qu'elles d'aimables.

Il se sert même du raisonnement suivant pour recommander la piété : « Peut-» être rien ne frappera-t-il plus profon-» dément une belle Femme, que cette » considération, c'est que quand elle est » recueillie pieusement et tout-à-fait livrée » aux sujets de méditations les plus im-» portans, elle prend, sans s'en douter, » un air de dignité supérieure et de nou-» velles graces ; de sorte que l'éclat de la » sainteté semble rayonner autour d'elle, » et que les spectateurs sont tentés de la » croire déjà au milieu des chœurs des » anges dont elle semble partager la na-» ture » ! Pourquoi élever les Femmes à ces desirs, à ces projets de conquête ? Toute épithète, employée en ce sens, me fait trésaillir d'une manière désagréable. Eh ! quoi, la religion et la vertu n'ont-elles pas de plus puissans motifs, de récompense plus touchante ? Faut-il tou-

jours avilir les Femmes en les faisant agir en vue de l'homme ? Ne sauroit-on les instruire qu'à plaire, et lorsqu'elles dirigent leurs traits contre le cœur de l'homme, est-il nécessaire de leur dire qu'un peu de bon sens suffit pour rendre leur attention *incroyablement tcuchante*? « Comme » un petit dégré d'instruction fait le plus » grand plaisir, quand on le trouve dans » une Femme, de même, quoique par » une raison différente, la plus légère » expression de bonté de sa part, nous paroît » délicieuse, sur-tout si cette Femme » est belle » ! N'en déplaise à l'auteur, j'aurois continué de supposer que c'étoit par la même raison.

A quoi bon dire aux jeunes filles qu'elles ressemblent à des anges, si ce n'est pour en faire moins que des Femmes, ou pour exprimer qu'une jolie et innocente personne est l'objet qui approche plus que tout autre de l'idée que nous nous sommes formée des anges. Cependant, on a grand soin de leur dire, en même tems, qu'elles ne ressemblent aux anges que tant qu'elles sont jeunes et belles ; la conséquence naturelle, c'est que ce sont leurs charmes

et non leurs vertus, qui leur procurent cet hommage.

Mots vuides de sens ! A quoi peut conduire une adulation si fausse, sinon à la vanité et à la folie ? On sait qu'un amant a la licence poëtique d'exalter sa maîtresse ; son jugement ne sert plus que de microscope à sa passion, et quand il emprunte le langage de l'adoration, il ne dit pourtant pas une fausseté. Son imagination peut élever au-dessus de l'humanité, l'idole de son cœur, sans qu'on lui en fasse un crime ; et il seroit heureux pour les Femmes, de n'être flattées que par des hommes qui les aimassent réellement. Je parle de ceux qui aiment la personne et non le sexe. Mais un grave prédicateur est-il excusable de laisser de pareilles folies dans des discours sérieux destinés à former le cœur ?

Dans les sermons ou les romans, le ton voluptueux est toujours fidèle à son texte. Les moralistes permettent aux hommes de cultiver différentes qualités, suivant la direction de la nature, et de prendre les différens caractères que les mêmes passions, modifiées presqu'à l'infini, donnent à cha-

que individu. Un homme vertueux peut être d'un tempérament bilieux ou sanguin; qu'il soit gai ou grave, personne ne le trouvera mauvais ; il peut être ferme, presque jusqu'à s'en rendre insupportable, ou lâchement soumis, et n'avoir ni volonté, ni opinion qui lui appartiennent en propre; mais on veut que toutes les Femmes soient nivelées, par la douceur et la docilité, au même caractère de mansuétude et de foiblesse, toujours prêtes à céder complaisamment.

Au reste, je vais me servir des propres paroles du prêcheur. » Observez que dans » votre sexe, les exercices virils n'ont » jamais de grâces ; qu'un ton, une figure, » un air et un maintien trop mâle, sont » toujours répoussans ; et que les hommes » d'une sensibilité délicate, s'accordent à » désirer dans les Femmes des traits doux, » une voix moelleuse, une forme qui n'an» nonce rien de robuste, et un port dé» licat et aimable ».

Le portrait suivant n'est-il pas celui d'une esclave destinée au service de l'intérieur ? » Je suis étonné de la folie de » plusieurs Femmes, qui reprochent tou-

» jours à leurs maris de les laisser seules ;
» de préférer telle ou telle compagnie à la
» leur, de les traiter avec telle ou telle mar-
» que de mépris ou d'indifférence ; quand à
» dire la vérité, elles y ont donné lieu les
» premières, et méritent en grande par-
» tie le premier blâme, non que je veuille
» justifier aucune injustice de la part des
» hommes envers les Femmes. Mais vous
» êtes-vous conduites à l'égard de vos maris
» avec une *circonspection plus respectueuse*
» et une *tendresse plus égale* ? *en étudiant*
» *leurs humeurs*, *en ayant l'indulgence de*
» *ne pas vous appercevoir de leurs méprises*,
» *en vous soumettant à leurs opinions* dans
» des sujets indifférens, en excusant de
» petites inégalités de fantaisie ou d'humeur,
» en faisant de *douces* réponses à des ques-
» tions brusques, en vous plaignant aussi
» rarement que possible, en regardant com-
» me votre soin de tous les jours de soula-
» ger leurs inquiétudes et de prévenir leurs
» vœux, d'egayer l'heure de l'ennui et de
» ramener les idées de félicité. Si vous aviez
» suivi cette conduite, je ne doute pas que
» vous n'eussiez maintenu et même augmenté
» leur estime, jusqu'au point de vous assu-

» rer tout le dégré d'influence, qui eût pu » servir à leur vertu ou à votre mutuelle » satisfaction ; alors votre maison auroit pu être le séjour du bonheur domestique ». Et moi je dis qu'une pareille Femme est un ange — ou une pécore, car je ne discerne pas la plus légère trace de caractère humain, de raison ou de passion, dans cette Femme de labeur, dont l'existence de son tyran absorbe la sienne.

D'ailleurs il faut que le docteur Fordyce ait bien bien peu connu le cœur humain, s'il a réellement supposé qu'une telle conduite pût ramener l'amour prêt à s'enfuir, au lieu d'exciter le mépris. Non, la beauté, l'amabilité, etc. etc. peuvent gagner un cœur ; mais l'estime, le seul sentiment durable, ne sauroit être obtenu que par la vertu appuyée de la raison. C'est le respect pour les qualités intellectuelles, qui soutient la tendresse pour la personne.

Ces ouvrages se trouvant si fréquemment dans les mains des jeunes personnes de mon sexe, je m'en suis plus occupée qu'ils ne le méritent, à parler strictement ; mais comme ils ont contribué à gâter le goût, et à énerver les facultés intellectuelles de

plusieurs Femmes, je ne pouvois me dispenser d'en faire la critique.

Section III.

Il règne dans le legs du docteur Grégory à ses filles, une telle sollicitude paternelle, que je ne saurois entreprendre de le critiquer, sans témoigner d'abord mon respect et mon affection pour l'auteur; mais ce petit ouvrage intéressant à plusieurs égards les personnes les plus estimables de mon sexe, je ne puis passer sous silence des raisonnemens qui établissent, d'une manière si spécieuse, certaines opinions, dont l'influence sur la morale et la conduite des Femmes est vraiment funeste.

Son style familier et facile, convient parfaitement à la nature de ses avis, et l'affectueuse mélancolie que son respect pour la mémoire d'une épouse aimée, répand dans tout l'ouvrage, lui prête infiniment d'intérêt : cependant, on trouve dans plusieurs passages, une élégance concise, propre à détruire l'effet de cette sympathie; et nous découvrons souvent l'auteur, quand nous

nous flattions de rencontrer uniquement le père.

De plus, ayant deux objets en vue, il s'est rarement attaché à l'un ou à l'autre; car voulant rendre ses filles aimables, et craignant en même tems que le malheur ne fût le seul résultat des sentimens qu'il leur inspiroit, s'il les tiroit de la route battue de la vie, sans les mettre en état d'agir avec l'indépendance et la dignité convenables à ce rôle extraordinaire, il réprime l'épanchement naturel de ses pensées, et n'ose leur conseiller directement une chose ou l'autre.

Il leur révèle dans la préface une triste vérité, « c'est qu'elles vont entendre, au » moins une fois dans leur vie, les vrais » sentimens d'un homme qui n'a point in- » térêt de les tromper ».

Sexe infortuné! que peut-on attendre de toi, quand les êtres, dans la dépendance desquels la nature t'a mis, à ce qu'on prétend, pour ta raison et pour les secours dont tu as besoin, ont tous intérêt à te tromper? C'est-là la source de ce mal qui a empoisonné toutes tes vertus, et qui, desséchant dans leur bouton tes facultés

prêtes à s'épanouir, t'a rendu l'être foible que tu es. C'est cet intérêt à part, cet état insidieux de méfiance, qui frappe les bases de la morale et divise le genre humain.

Si l'amour a rendu quelques Femmes malheureuses, combien davantage sont devenues des êtres nuls et inutiles par cette froide galanterie dont le langage, insignifiant ou traître, exprime toujours ce qu'on ne sent jamais, et pourtant cette attention pour notre sexe, à laquelle le cœur ne prend aucune part, passe presque par-tout pour si digne de l'homme, si polie, que, jusqu'à ce qu'une heureuse révolution organise très-différemment la société, je crains bien qu'une conduite plus raisonnable et plus tendre, ne puisse faire disparoître les vestiges de ces mœurs gothiques. J'ajouterai, pour faire disparoître la fausse dignité que l'imagination lui prête, qu'on voit régner cette galanterie dans les états les moins civilisés de l'Europe, avec une extrême dissolution de mœurs. Dans le Portugal, par exemple, pays auquel je faisois particulièrement allusion, elle remplace les devoirs moraux les plus sacrés; car on assassine rarement un homme à

côté

côté d'une Femme. Cet esprit chevaleresque désarme la main féroce, chargée d'un vol ou d'une vengeance, et si le coup ne peut être suspendu, la dame est suppliée d'excuser cette violence, et de se retirer tranquillement, quoique peut-être couverte du sang de son époux ou de son frère. Je laisserai de côté, pour le moment, les idées du docteur Grégory sur la religion, parce que je me propose de consacrer un chapitre particulier à ce sujet.

Je désaprouve entièrement ses remarques sur le maintien, quoique plusieurs, au premier abord, paroissent judicieuses, et ma raison, c'est qu'elles ont l'air, dès le commencement, de tendre à un mauvais but. Un bon cœur, un esprit cultivé n'auront jamais besoin de ces règles affectées de décence. Le résultat de ces heureuses qualités sera quelque chose de plus substanciel que la simple apparence; et le maintien qu'il recommande, n'offriroit qu'une affectation désagréable et maladroite, supposez que l'intelligence qui doit inspirer les manières convenables ne s'y trouve pas. Mais le décorum! — oui, le décorum en effet, est la seule chose nécessaire; le dé-

corum doit supplanter la nature et bannir toute franchise, toute différence de caractère de mon sexe. Que résultera-t-il de bon, je vous prie, de ce conseil superficiel ? Apparemment que l'auteur le donne pour sa commodité, car il est en effet beaucoup plus facile d'indiquer tel maintien, ou tel autre, que de mettre la raison à l'ouvrage, de déterminer nos vrais motifs d'agir ; mais enrichissez l'ame de connoissances utiles, fortifiez-la par leur emploi, et vous pourrez lui laisser sûrement règler le maintien.

A quoi bon, par exemple, recommander la précaution suivante, s'il faut altérer la candeur originelle de l'esprit par toute sorte d'artifices ; et pourquoi embarrasser les grands motifs d'agir que nous fournissent également la raison et la religion, avec de misérables tours de passe-passe, pour se faire applaudir par de pauvres nigauds ébahis de l'adresse du jongleur ?

» Ne montrez votre bon sens qu'avec » précaution. (1) On croira que vous vou-

(1) Eh ! que les Femmes acquièrent seulement du

» lez prendre des airs de supériorité sur
» le reste de la compagnie. — Si par ha-
» zard vous avez quelque savoir, cachez-
» le soigneusement dans un profond se-
» cret, sur-tout aux hommes qui, en gé-
» néral, voient d'un œil d'envie et avec
» malignité une Femme douée de grands
» talens naturels et d'un esprit cultivé. »
Si des hommes d'un mérite réel, comme il l'observe après, sont au-dessus de cette petitesse, où est la nécessité de modeler le maintien de tout un sexe pour plaire aux foux de l'autre, ou à des hommes, qui sentant le peu de droit qu'ils ont à être respectés, comme individu, sont bien-aises de se tenir dans les rangs de leur phalange. Dans le fait, je les trouve bien excusables ces hommes qui insistent sur leur supériorité, parce qu'ils n'ont que celle qu'une erreur générale attribue à leur see.

On ne finiroit pas de donner des règles

---

bon sens, et s'il mérite réellement ce nom, il leur enseignera bientôt à quoi il est bon, et comment l'y employer.

pour le maintien, s'il falloit toujours adopter le ton de la compagnie où l'on se trouve; car la clef variant sans cesse, un *dièze* passera souvent pour une note *naturelle*.

Certes, il auroit été plus sage de conseiller aux Femmes de se perfectionner, jusqu'à ce qu'elles s'élevassent au-dessus des petites considérations de la vanité; et de laisser ensuite l'opinion publique aller son train; — car où est le point de convenance où il faut s'arrêter? La ligne étroite sur laquelle marche la vertu et la la vérité, ne penche ni à droite, ni à gauche. — Et ceux qui veulent suivre leur route, peuvent sauter par dessus plusieurs préjugés de *decorum*, sans craindre de laisser derrière eux la véritable modestie. Purifiez le cœur, occuppez la tête, et je vous promets qu'il n'y aura rien de choquant dans le maintien.

Les airs du bon ton, que tant de jeunes personnes des deux sexes sont si empresses à saisir, me déplaisent toujours comme les attitudes gênées de quelques estampes modernes, dont les figures sont copiées servilement et sans goût d'après l'antique; il n'y a point-là d'ame; aucune des parties

ne sont liées, par ce qu'on pourroit appeler proprement caractère. Ce vernis de mode qui tient rarement de près au bon sens peut éblouir les têtes foibles; mais laissez la nature dans toute sa pureté; rarement le sage ne la trouvera pas assez belle. En outre, quand une Femme a assez de bon sens, pour ne point afficher de prétentions à des choses qu'elle entend trop peu, croyez que vous n'avez pas besoin de lui recommander de cacher sa lumière sous le boisseau; laissez tout aller naturellement, et tout ira bien.

C'est ce systême de dissimulation répandu dans tout l'ouvrage, que j'y vois avec peine et mépris. Suivant l'auteur, les Femmes doivent toujours paroître être ceci et cela. — En vérité, la vertu pourroit l'apostropher comme Hamelet dans Shakespéare, — il semble! je ne connnois pas ton *il semble*! — aye ce qui passe la simple montre!

Le même ton revient constamment; car dans un autre endroit, après avoir recommandé la délicatesse sans la désigner suffisamment, il ajoute, » les hommes se » plaindront de votre réserve. Ils vous as-

» sureront, qu'un extérieur plus franc,
» plus ouvert, vous rendroit plus aimable;
» mais croyez-moi, ils ne sont point sin-
» cères, quand ils vous le disent; je re-
» connois qu'il est des occasions où cela
» pourroit vous rendre plus agréable comme
» maîtresse, mais vous en seriez toujours
» moins aimable, comme épouse : distinc-
» tion importante à laquelle beaucoup de
» personnes de votre sexe ne font pas as-
» sez d'attention. »

Ce désir d'être toujours Femmes, est précisément ce qui dégrade le sexe, excepté avec un amant. Je dois répéter une première observation, en appuyant sur ce qu'elle insinue, — tout cela seroit fort bien, si elles n'étoient que des compagnes agréables ou raisonnables; — mais à cet égard, son avis ne s'accorde plus avec un passage qu'enfin jai le plaisir de citer, en l'approuvant de tout mon cœur.

« L'opinion qu'une Femme peut per-
» mettre toutes les libertés innocentes,
» pourvû que sa vertu reste en sûreté,
» est à-la-fois très-indélicate et très-dan-
» gereuse; elle est devenue fatale à plu-
» sieurs personnes de votre sexe ». Je suis

parfaitement de son avis à cet égard. Un homme ou une Femme de quelque sensibilité ; doit toujours chercher à convaincre l'objet chéri que ce sont les caresses de la personne et non du sexe, qu'on reçoit et qu'on rend avec plaisir, et que le cœur est plutôt ému que les sens. Sans cette délicatesse naturelle, l'amour devient une satisfaction personnelle qui dégrade bientôt le caractère. Je porte encore plus loin cette manière de voir. La simple affection, sans qu'il soit question d'amour, autorise plusieurs caresses personnelles, qui, prenant leur source dans un cœur innocent, animent le maintien ; mais je n'ai que du mépris pour ce commerce reçu de galanterie, de vanité ou même de quelque chose de moins honnête. Qu'un homme presse la main d'une jolie Femme, qu'il voit pour la première fois, en la conduisant dans sa voiture ; pour peu qu'elle ait de délicatesse, elle regardera cette impertinente liberté comme une insulte, au lieu d'être flattée de ce sot hommage rendu à ses charmes. En effet, ce sont là les privilèges de l'amitié ou le tribut que le cœur paye à la vertu, quand son éclat

nous frappe subitement. — Une pure sensibilité physique n'a point droit aux bontés de l'affection !

Jalouse de nourrir les affections de ce qui est aujourd'hui l'aliment de la vanité, je voudrois persuader à mon sexe d'agir, d'après ces principes simples : Qu'il mérite l'amour, et il l'obtiendra, quoique peut-être ne lui fera-t-on jamais ces déclarations ridicules : « que le pouvoir d'une belle Femme sur » les cœurs des hommes, et sur-tout des » hommes d'un mérite bien distingué, » s'étend bien au-delà de ce qu'elle peut » imaginer ».

J'ai déjà marqué d'une note de censure, les idées étroites qu'il donne aux Femmes, relativement à la duplicité, à la douceur propre à leur sexe, à la délicatesse de leur constitution ; car ce sont là les cercles dans lesquels il tourne incessamment, avec plus de dignité que Rousseau, j'en conviens ; mais il arrive toujours au même point, et quiconque prendra la peine d'analyser ses opinions, trouvera que les principes qui leur servent de bases, ne sont pas à beaucoup près aussi délicats que le systême qu'il a bâti dessus.

L'article des amusemens, est traité d'une manière trop rapide ; mais toujours dans le même esprit.

On verra, quand je traiterai de l'amitié, de l'amour et du mariage, que nous sommes bien éloignés d'être du même avis. Je ne me propose pas, pour le moment, d'anticiper sur les observations que me fourniront ces sujets importans ; et je restreins mes remarques à leur teneur générale, à cette prudence domestique soupçonneuse, à ces vues bornées d'une affection partielle, sans lumières, qui excluent le bonheur et le perfectionnement, en faisant des vœux et des efforts également vains pour nous sauver des peines et des erreurs, et qui, en gardant ainsi le cœur et l'ame, anéantissent aussi toute leur énergie. Certes, il vaut mieux être souvent trompées, que de ne s'abandonner jamais à la douce confiance ; se trouver malheureuses en amour, que de n'aimer jamais ; perdre la tendresse d'un époux, que de mériter de perdre son estime.

Il seroit heureux pour le monde, et par conséquent pour les individus qui le composent, que toute cette vaine sollicitude

pour y obtenir le bonheur, inutile dans ses efforts par cela même qu'elle les dirige d'après un plan trop rétréci, fut remplacée par un desir ardent et efficace de perfectionner l'intelligence. — « La sagesse est la principale chose : *en conséquence*, gagnes la sagesse, et avec tous » tes gains, gagnes encore l'intelligence.— » Combien de tems encore, insensées que » vous êtes, aimerez-vous la simplicité, » et haïrez-vous la science? dit la sagesse » aux filles des hommes ».

SECTION IV.

Je ne prétends point passer en revue tous les auteurs qui ont écrit sur les mœurs des Femmes. A vrai dire, ce seroit recommencer une tâche déjà remplie; car, en général, ils n'ont fait que se répéter; mais, en attaquant la prérogative si vantée de l'homme, cette prérogative qu'on peut appeler le sceptre de fer de la tyrannie, le péché originel de nos despotes, je me déclare contre toute puissance établie sur des préjugés, que leur antiquité ne rend pas plus respectables pour moi.

Si la soumission exigée est fondée sur la justice, il ne reste plus d'appel à un tribunal supérieur, car Dieu est lui-même la justice par essence. Qu'on nous permette donc, en qualité d'enfans du même père, à moins que pour avoir été créées un peu plus tard, on ne nous trouve pas aussi légitimes, de raisonner avec nos aînés, et de n'apprendre à nous soumettre qu'à l'autorité de la raison, dont il faut qu'on nous fasse entendre bien distinctement la voix. Mais s'il est prouvé que ce trône d'où l'homme veut nous dominer impérieusement, n'a pour base qu'un cahos de préjugés, sans principes d'ordre pour les lier ensemble, ou que, comme le monde des pauvres Indiens ignorans, il est placé sur un éléphant, porté sur une tortue, ou même sur les puissantes épaules d'un géant fils de la terre, assurément celles de nous qui ôseront braver une auguste autorité reposant sur des bases si solides, peuvent le faire en toute sûreté de conscience, sans manquer à aucun devoir, et sans pécher contre l'ordre des choses.

Puisque la raison élève l'homme au-des-

sus des brutes, et que la mort, en nous frappant d'une main, nous ouvre de l'autre les portes du bonheur, convenons que ceux-là seulement peuvent s'assujettir à une obéissance aveugle, qui n'ont point confiance en leur propre force. Pour être libre, il suffit de le vouloir (1) ! L'être en état de se gouverner lui-même, n'a rien à craindre dans cette vie. Mais si quelque chose lui est plus cher que sa propre estime, il faudra qu'il en paye le prix jusqu'au dernier sol. La vertu, comme toutes les autres choses précieuses, doit être aimée uniquement pour elle-même, ou elle ne choisira point nos cœurs pour sanctuaire. Elle ne nous donnera pas cette paix « qui passe ce que » l'intelligence peut imaginer «, tant que nous n'en ferons qu'un moyen de réputation, et que nous ne la suivrons qu'avec une exactitude pharisienne, que parce que l'apparence de l'honnêteté est la meilleure politique.

Le plan de vie qui nous met en état

---

(1) » Il est libre, l'homme affranchi par la *vérité* ! «
COWPER.

d'emporter quelques connoissances et quelques vertus au-delà du tombeau, est le mieux calculé pour assurer notre bonheur dès ici bas; c'est ce qu'on ne sauroit nier: peu de gens, néanmoins, se conduisent d'après ce principe, quoique personne n'en conteste la vérité. Le plaisir présent, ou le pouvoir actuel, font disparoître devant eux cette sage persuasion; c'est pour la journée, et non pour la vie, que l'homme fait son marché avec le bonheur. Qu'il en est peu! ah! qu'il en est peu d'assez prévoyans ou courageux pour endurer un petit mal du moment, afin d'en éviter un plus grand dans la suite.

Les Femmes, en particulier, dont la vertu (1) ne porte que sur des préjugés vacillans, atteignent rarement à cette grandeur d'ame; de sorte que, devenues esclaves de leurs propres sensations, elles se laissent aisément subjuguer par celles des autres. Ainsi dégradées, leur raison nébuleuse ne voit plus de chaînes dès qu'elles sont brillantes.

---

(1) J'entends, par ce mot, plus qu'une simple vertu sexuelle, telle que la chasteté.

J'ai entendu avec indignation des Femmes raisonner comme les hommes, et s'engouer, avec tout l'entêtement de l'ignorance, de ces opinions qui les ravalent.

J'éclaircirai mon assertion par quelques exemples.

Madame Piozzi, qui répétoit souvent par routine ce qu'elle ne comprenoit pas, vient nous dire en grandes phrases à la Johnson : » Ne cherchez pas le bonheur » dans la singularité ; craignez un raffine- » ment de sagesse, comme un écart de folie. » Elle s'adresse ensuite, d'un ton dogmatique, à un nouvel époux, et pour éclaircir ce pompeux exorde elle ajoute » Je vous » ai dit que la personne de votre Femme » vous deviendroit insensiblement moins » agréable, mais je vous en conjure, ne » lui laissez pas soupçonner ce refroidis- » sement. Une Femme pardonne plutôt » un affront fait à son esprit qu'à ses char- » mes, c'est ce que tout le monde sait » et qu'aucune de nous ne contestera. Tout » nos efforts, tous nos artifices sont em- » ployés à conquérir et à garder le cœur » de l'homme ; et quelle mortification plus » cruelle que de manquer ce but. Il n'est

» point de reproche, quelque piquant qu'il » soit, de punition quelque sévère que » vous la supposiez, qu'une Femme de » courage ne préfère à se voir négligée; » et, si elle endure ces mépris sans se » plaindre, cela prouve seulement qu'elle » compte se dédommager du peu de soins » de son époux, en captivant l'attention » d'autres hommes. »

Voilà des sentimens vraiment masculins! » tous nos artifices sont employés » à conquérir et à garder le cœur de » l'homme : » qu'en conclure? Si sa personne, et y eut-il jamais une Femme, même en la supposant belle comme la Vénus de Médicis, qui n'ait éprouvé quelque dédain? si sa personne, dis-je, est négligée, elle s'en dédommagera, en essayant de plaire à d'autres hommes! belle morale! n'est-ce pas là insulter l'intelligence de tout mon sexe, et oter à sa vertu la base commune? Une Femme doit savoir que sa personne ne peut être aussi agréable à l'homme devenu son mari, qu'au même homme, quand il étoit encore son amant; et, si elle s'offense d'être descendue de l'autel où il l'adoroit en déesse,

au rang d'une simple créature humaine ; elle gémira aussi bien de la perte de son cœur, ou de toute autre chose qui en vaudra aussi peu la peine ; ce manque de discernement, cette colère déraisonnable prouve qu'il ne pourroit pas changer sa tendresse pour les charmes de sa Femme en affection pour ses vertus, ou en respect pour son intelligence.

Tant que les Femmes se conduisent d'après de pareilles opinions et les avouent, leur tête, au moins, mérite le mépris de ces hommes qui, n'insultant jamais leurs charmes, ont toujours dirigé leurs traits épigrammatiques contre l'intelligence des Femmes. Et ce sont les sentimens de ces hommes polis, qui ne veulent pas avoir l'embarras de nous trouver une ame, que des Femmes vaines adoptent étourdiment ! Cependant, elles devroient savoir qu'il n'y a que cette raison dont elles ne vengent point les insultes, qui puisse couvrir leurs charmes de cette *sainte* réserve, propre à rendre les affections humaines, toujours mêlées de quelque bas alliage, aussi stables que d'accord avec le grand but de l'existence — l'acquisition de la vertu.

La

La Baronne de Staël tient le même langage que je viens de citer, mais encore avec plus d'enthousiasme. Ses lettres, sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau, sont tombées par hazard entre mes mains, et ses sentimens, qui se trouvent par malheur être ceux de mon sexe, pourront servir de texte à quelque commentaire. » Quoique Rousseau, dit-elle, ait
» tâché d'empêcher les Femmes de se mê-
» ler des affaires publiques, de jouer un
» rôle éclatant, qu'il a su leur plaire, en
» parlant d'elles ! ah ! s'il a voulu les pri-
» ver de quelques droits étrangers à leur
» sexe, comme il leur a rendu tous ceux
» qui lui appartiennent à jamais ! s'il a
» voulu diminuer leur influence sur la
» délibération des hommes, comme il a
» consacré l'empire qu'elles ont sur leur
» bonheur ! s'il les a fait descendre d'un
» trône usurpé, comme il les a replacées
» sur celui que la nature leur a destiné !
» s'il s'indigne contre elles, lorsqu'elles
» veulent ressembler aux hommes, com-
» bien il les adore, quand elles se pré-
» sentent à lui avec les charmes, les foi-
» blesses, les vertus, et les torts de leur

» sexe ! enfin il croit à l'amour ; sa grâce » est obtenue : qu'importe aux Femmes » que sa raison leur dispute l'empire, » quand son cœur leur est soumis ; qu'im- » porte même à celles que la nature a » douées d'une ame tendre, qu'on leur » ravisse le faux honneur de gouverner » celui qu'elles aiment ? Non, elles pré- » fèrent de sentir sa supériorité, de l'ad- » mirer, de le croire mille fois au-des- » sus d'elles, de dépendre de lui, parce » qu'elles l'adorent ; de se soumettre vo- » lontairement, d'abaisser tout à ses pieds, » d'en donner elles-mêmes l'exemple, et » de ne demander d'autre retour que ce- » lui du cœur dont, en aimant, elle se » sont rendues dignes. » Elle a raison ! car jamais sensualiste n'a payé avec plus de ferveur son tribut d'adoration à l'autel de la beauté. En effet, son respect pour la personne étoit si pieux, qu'excepté la vertu de chasteté, probablement on se doute pourquoi, il désiroit uniquement la voir embellie par des charmes, des foiblesses et des erreurs. Il craignoit que l'autorité de la raison ne flétrit les jeux folâtres de l'amour. Il vouloit en maître

avoir une esclave de sérail à migniarder ; mais il la vouloit entièrement dépendante de sa raison, de sa bonté ; il ne cherchoit point une compagne qu'il fut forcé d'estimer, ou une amie à qui il put confier le soin de l'éducation de ses enfans, en cas que la mort les privât de leur père, avant qu'il eut rempli cette tâche sacrée. Il refuse la raison à mon sexe, l'exclût des connoissances, et l'écarte de la vérité ; mais il est sûr de son pardon, parce qu'il admet la passion de l'amour. Il faudroit quelque franchise, pour montrer l'obligation que lui ont les Femmes d'admettre ainsi l'amour ; car il est clair qu'il ne l'admet, que comme le délassement des hommes et un moyen de perpétuer l'espèce ; mais il en a parlé avec chaleur, et ce chant magique a agi sur la sensibilité de sa jeune panégyriste ; c'est ce qui lui a fait dire : » qu'importe aux » Femmes que sa raison lui dispute l'em- » pire, quand son cœur leur est soumis. » Insensées ! renoncez à l'empire ; mais conservez du moins l'égalité. Au reste, si ces Femmes ne vouloient qu'étendre leur sceptre, je les avertis qu'il ne faut pas s'en

fier uniquement à leurs charmes, car quoique la beauté puisse conquérir un cœur, elle ne peut le garder, même tant qu'elle reste dans tout son éclat, si l'esprit ne lui prête du moins quelques graces.

Quand les Femmes seront suffisamment éclairées pour voir en grand leurs véritables intérêts, je suis persuadée qu'elles résigneront facilement toutes les prérogatives de l'amour, sur-tout si elles ne sont pas réciproques, même en les considérant comme des prérogatives durables, pour la satisfaction paisible et la tendre confiance qu'inspire l'amitié ou une estime habituelle. Elles ne prendront point d'airs insolens, avant le mariage; elles ne seront point après des esclaves abjectes, mais essayant de se conduire dans les deux situations, comme des créatures raisonnables, elles ne descendront point d'un trône sur un marche-pied.

Madame Genlis a écrit plusieurs ouvrages intéressans pour les enfans; et ses lettres sur l'éducation, présentent plusieurs vues utiles, dont les parens judicieux ne manqueront pas de se servir; mais ses vues sont étroites, et ses préjugés aussi déraisonnables que tenaces.

Je laisserai de côté sa véhémente argumentation en faveur de l'éternité des peines à venir, parce que je rougis de penser qu'un être humain puisse prendre avec chaleur la défense d'une pareille cause ; je me contenterai de faire quelques remarques sur sa manière absurde de faire supplanter la raison par l'autorité paternelle ; car elle inculque par-tout, non-seulement une soumission *aveugle* aux parens, mais à l'opinion du monde (1).

Elle nous raconte l'histoire d'un jeune homme engagé par le désir exprès de son père à une jeune personne d'une grande

(1) Une personne ne doit pas se conduire de telle ou telle manière, quoique convaincue qu'elle fait bien, parce que quelques circonstances équivoques peuvent faire *soupçonner* qu'elle s'est conduite d'après des motifs différens. C'est sacrifier la réalité à l'ombre. Qu'on veille sur son propre cœur, qu'on agisse aussi bien qu'on le croit possible, et puis on peut attendre tranquillement ce que le monde en pensera, ce qu'il en voudra dire. Le mieux est toujours d'obéir à sa conscience, et d'être dirigé par un motif simple et pur ; — car la justice ne s'est vue que trop souvent sacrifiée à l'apropos, ou pour le dire autrement, à la convenance.

fortune. Elle la perd avant que son mariage puisse se réaliser, et se trouve sans ressources dans le monde. Le père met en œuvre les artifices les plus infâmes, pour détacher son fils de celle qu'il aime. Le jeune homme découvre les abominables moyens employés par un père, qui n'écoute que la voix de l'intérêt ; sensible seulement à celle de l'amour et de l'honneur, il remplit sa promesse. Le résultat est qu'il tombe dans la misère la plus affreuse, pour s'être marié contre le gré de son père. Sur quelle base peuvent porter la religion et la morale, quand on exclut ainsi la justice ? Elle représente, avec la même invraisemblance et dans le même style, une jeune personne accomplie, aussi prête à donner sa main au premier venu, dont sa *maman* lui fera l'éloge, qu'à épouser un jeune homme de son propre choix ; en un mot, sans éprouver le plus léger mouvement de passion, parce que, dit-elle, une fille bien élevée est trop occupée pour trouver le tems d'avoir de l'amour. Peut-on faire quelque cas d'un systême d'éducation qui insulte la raison et la nature ?

On trouve dans les écrits de madame Genlis, une foule d'idées pareilles, entremêlées néanmoins de sentimens qui honorent sa tête et son cœur. Cependant, sa religion a un alliage de tant de superstition, et sa morale de ce qu'on appelle la science du monde, que je ne laisserois lire ses ouvrages à une jeune personne, qu'autant que je pourrois en causer après avec elle, et lui faire voir les contradictions dont ils sont pleins.

Les lettres de Mistress Chapone sont écrites avec tant de bon sens, de modestie, sans affectation, et contiennent tant d'observations utiles, que je n'en parle que pour payer à l'auteur un tribut de respect. Je ne saurois, j'en conviens, être toujours de son avis; mais je l'estime toujours.

Ces mots d'estime et de respect rappellent à ma mémoire madame Macaulay, sans contredit la Femme du talent le plus distingué que l'Angleterre ait jamais produite; — et cependant ses contemporains ingrats l'ont laissé mourir, sans s'acquitter envers elle de son vivant, ni même après sa mort.

Mais la postérité sera plus équitable;

elle se souviendra que Catherine Macaulay fût un exemple des profondes connoissances que peut acquérir une Femme, quoiqu'en disent les détracteurs de mon sexe, qui les supposent incompatibles avec la foiblesse de nos organes. On ne voit rien de féminin dans ses écrits; le style en est, comme les idées, nerveux et clair.

Je ne veux pourtant pas l'appeler une intelligence mâle, parce que je n'admets pas cet arrogant accaparement de raison; mais je soutiens qu'elle fût une tête forte, et que son jugement, fruit mûr d'une profonde méditation, prouva qu'une Femme peut acquérir du jugement, dans toute l'étendue qu'on a donné à ce mot. Douée de plus de pénétration que de sagacité, de plus d'intelligence que d'imagination, elle écrit avec une énergie sobre, une logique serrée; et pourtant la sympathie, la bienveillance prêtent à ses sentimens un intérêt, et à ses syllogismes une chaleur, qui force d'en péser le poid (1).

(1) De l'avis de madame Macaulay sur plusieurs branches de l'éducation, je renvoie le lecteur à son excellent ouvrage, au lieu de citer ici ses opinions pour appuyer les miennes.

Quand je pris la plume pour tracer ces apperçus, je me promis d'avance l'approbation de Mme. Macaulay, avec un peu de cette vivacité que la tâche de ma vie a été de réprimer; mais je ne tardai pas à apprendre, avec la douleur de l'espérance trompée et le deuil d'une perte cruelle, que cette Femme, l'honneur de mon sexe, n'étoit plus.

SECTION V.

On ne peut, en passant en revue les différens ouvrages sur l'éducation, se dispenser de parler des lettres du lord Chesterfield; non que je me propose d'analyser son système inhumain et immoral, ou seulement d'y glaner quelques remarques utiles, quoique malhonnêtes, qui se rencontrent par hazard dans cette frivole correspondance. — Mon unique projet est de faire quelques réflexions sur le but avoué de cet ouvrage. — L'art d'acquérir de bonne heure la connoissance du monde, art, je ne crains point de l'assurer, qui dévore secrètement, comme le ver dans le bouton, nos facultés morales prêtes à s'é-

panouir, et tourne en poison la sève généreuse qui devroit monter avec vigueur dans le jeune individu, pour lui inspirer des affections tendres et de grandes résolutions (1).

Chaque chose a sa saison, dit l'homme sage : demande-t-on les fruits de l'automne aux mois générateurs du printems? Mais c'est de la déclamation, et mon projet est de raisonner avec ces sages précepteurs du genre humain, qui, au lieu de cultiver le jugement, sèment des préjugés, et endurcissent les cœurs qu'une expérience graduelle auroit seulement tempérés. Une connoissance prématurée des défauts de l'humanité, ou ce qu'on appelle la science du monde, est, dans mon opinion, le moyen le plus sûr de resserrer le cœur, et de glacer cette ar-

---

(1) Qu'il faille constamment tenir en garde les enfans, contre les vices et les folies du monde, c'est une opinion qui me paroît très-fausse, car dans le cours de mes observations, et je les ai assez étendues, j'ai vu que les jeunes gens, élevés de cette manière, imbus de ces soupçons refroidissans, et répétant machinalement le *si* dubitatif de l'âge ; j'ai vu, dis-je, que tous annonçoient un caractère égoïste.

deur naturelle qui produit les grands talens et les grandes vertus ; car essayer d'obtenir les fruits de l'expérience, avant que le jeune plant ait poussé ses feuilles, c'est seulement épuiser sa force, et l'empêcher de prendre une forme naturelle, tout comme on altère celle des métaux, quand on dérange la cohésion attractive de leurs parties.

Dites-moi, vous qui avez étudié l'esprit humain, n'est-ce pas un étrange moyen de fixer les principes, que d'en montrer aux jeunes gens le peu de stabilité ? Comment les fortifier par l'habitude, quand l'exemple en aura prouvé la fausseté ? Quelle nécessité d'étouffer ainsi l'ardeur de la jeunesse, et de couper jusqu'au vif, l'exubérance de l'imagination ? Cette précaution stérilisante peut, à la vérité, préserver des excès ; mais, à coup sûr, elle arrête les progrès des vertus et des lumières. (1) Le soupçon, en montrant des

---

(1) J'ai déjà observé que la connoissance prématurée du monde, obtenue par une voie naturelle, c'est-à-dire, en le pratiquant de bonne heure, produit le même effet : j'ai cité en exemple les militaires et les Femmes.

écueils à chaque pas, empêche les excursions du génie et de la bienveillance, et long-tems avant le soir calme et tranquille de la vie, elle seroit privée de ses charmes les plus attrayans, si la prudence nous faisoit une loi de la passer dans la contemplation.

Un jeune homme, élevé avec des amis domestiques, l'esprit meublé des connoissances spéculatives que la lecture, les réflections naturelles et les sentimens spontanés peuvent lui procurer; ce jeune homme, dis-je, entre dans le monde avec des espérances mensongères : il semble pourtant que c'est la marche de la nature, et en morale, comme dans les ouvrages de goût, nous devons observer religieusement ses indications, ne pas prétendre à la guider; mais la suivre obséquieusement.

Peu de personnes, dans le monde, agissent par principes : les sentimens actuels et les habitudes premières sont les deux grandes sources de leurs actions; mais comment parviendra-t-on à modérer l'effet de ces sentimens, et à renforcer ces habitudes, si l'on montre aux jeunes gens

le monde, précisément tel qu'il est, avant qu'ils soient devenus indulgens par l'expérience acquise du monde et de leurs propres cœurs ? Leurs semblables ne leur paroîtront point des créatures fragiles, condamnées comme eux à lutter contre les infirmités humaines, montrant quelquefois le côté brillant, et d'autres fois le côté sombre de leur caractère, excitant tour-à-tour des sentimens d'amour et d'aversion ; non, ils les regarderont comme des bêtes féroces, jusqu'à ce que l'humanité, la sociabilité soient entièrement déracinées de leurs cœurs.

Dans l'usage de la vie, au contraire, comme nous découvrons graduellement les imperfections de notre nature, nous découvrons aussi des vertus, et différentes circonstances nous attachent à nos semblables, lorsque, mêlés avec eux, nous voyons ensemble des objets que la connoissance précoce et non-naturelle du monde ne nous auroit jamais montrés. Nous voyons la folie devenir le vice, par des gradations presque insensibles, et la pitié se mèle au blame ; mais si le monstre hideux se présente tout-à-coup à nos

regards, la crainte et l'aversion nous rendant plus sévères que l'homme ne doit l'être, un zèle aveugle peut nous faire usurper le caractère de la toute-puissance, et vouer tous nos frères à la réprobation, sans songer qu'il nous est impossible de lire dans les cœurs, et que nous portons en nous-même les semences cachées des mêmes vices.

J'ai déjà remarqué que nous attendons de l'instruction plus que la seule instruction ne sauroit produire ; car, au lieu de préparer les jeunes gens à combattre avec dignité les maux de la vie, à acquérir la sagesse et la vertu par l'exercice de leurs propres facultés, on accumule préceptes sur préceptes, et l'on demande une obéissance passive, quand il faudroit convaincre la raison.

Supposons, par exemple, qu'une jeune personne, dans la première ardeur de l'amitié, déifie l'objet de son affection, quel mal peut-il résulter de cette méprise enthousiaste ? Peut-être est-il nécessaire que la vertu paroisse d'abord sous une forme humaine, pour s'imprimer dans les jeunes cœurs ; le modèle idéal qu'un es-

prit plus mûr et plus exalté pourroit envisager et former pour lui-même, échapperoit à leurs regards. Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu, qu'il ne voit pas, demandoit le plus sage des hommes ?

Il est naturel que la jeunesse orne de toutes les bonnes qualités le premier objet de ses affections, et que l'émulation produite par l'ignorance, ou pour parler plus proprement, par l'inexpérience, entraîne au-dehors l'esprit capable d'un pareil attachement. Quand, par la suite du tems, on voit que la perfection n'est point à la portée des hommes, la vertu, considérée abstractivement, en devient plus belle, et la sagesse plus sublime. L'admiration alors fait place à l'amitié proprement dite, parce qu'elle est cimentée par l'estime, et l'être marche de lui-même, ne dépendant uniquement que du ciel, pour ce zèle ardent de perfection qui brille toujours dans une ame élevée. Cette science, l'homme doit l'acquérir par l'exercice de ses propres facultés. Elle est certainement le fruit heureux de l'espérance trompée ; car celui qui se plut à répandre le bonheur, et

à montrer de la commisération pour de foibles créatures qui doivent apprendre à le connoître ; celui-là, dis-je, ne nous donna pas de bonnes inclinations pour qu'elles ne fussent que des feux follets propres à nous tourmenter.

Nos arbres poussent des feuilles en abondance, sans qu'on essaye d'unir forcément les empreintes majestueuses du tems aux graces de la jeunesse ; on attend patiemment qu'ils ayent jetté de profondes racines et brâvé plusieurs tempêtes. — Doit-on donc traiter avec moins de respect, l'esprit qui, en proportion de sa dignité, s'avance plus lentement vers la perfection ? Pour raisonner d'après l'analogie, chaque chose autour de nous est dans un état progressif, et lorsque la connoisance fâcheuse de la vie en produit presque la satiété ; quand nous découvrons, par le cours naturel des choses, qu'ici bas tout est vanité, nous touchons à la catastrophe terrible du drame dont nous sommes les acteurs : les jours de l'espérance et de l'activité sont passés, et les occasions que les premières scènes de la vie nous ont fourni pour avancer dans l'échelle de l'intelligence,

l'intelligence, doivent être bientôt calculés. A cette époque, la connoissance de la futilité de la vie, ou même plutôt si elle est obtenue par l'expérience, est très-utile, parce qu'elle est naturelle ; mais quand on montre à un être fragile, les vices et les folies des hommes, afin de le prémunir contre les chances ordinaires de la vie, par le sacrifice de son propre cœur, — ce n'est pas être trop morose que de prétendre que cette sagesse du monde est en contraste avec le plus noble fruit de la piété et de l'expérience.

Je vais hazarder un paradoxe et montrer mon opinion toute entière : Si les hommes étoient uniquement nés pour parcourir le cercle de la vie à la mort, il seroit sage de prendre la route que la prévoyance pourroit nous suggérer pour nous rendre heureux ; la modération, dans chaque entreprise, seroit alors la suprême sagesse, et le voluptueux circonspect jouiroit d'un certain dégré de contentement, quoiqu'il ne s'attachât ni à cultiver son intelligence, ni à maintenir en lui la pureté du cœur. En supposant que tout périt avec nous, la prudence se-

roit la vraie sagesse, ou, pour parler plus explicitement, elle nous procureroit la plus grande somme de bonheur, dans la teneur entière de la vie ; mais la science, poussée au-delà des convenances de cette même vie, seroit une calamité.

Pourquoi altérerions-nous notre santé par une assiduité constante à l'étude ? Le plaisir exalté que procurent les travaux intellectuels, équivaudroit à peine aux heures de langueur qui leur succèdent, surtout s'il faut faire entrer dans ce calcul, les doutes et les erreurs qui obscurcissent toutes nos recherches : l'inquiétude et la vanité en sont le terme ordinaire ; car, la chose que nous désirons particulièrement découvrir, fuit devant nous comme l'horizon, à mesure que nous avançons. L'ignorant, au contraire, ressemble à l'enfant, et suppose qu'en marchant droit devant soi, l'on arriveroit au point de l'horizon où, selon lui, la terre et le ciel se touchent. Cependant, trompés comme nous le sommes dans nos recherches, l'esprit se fortifie par l'exercice, assez peut-être pour devenir susceptible de recevoir dans un autre point de l'existence, les

réponses aux questions inquiètes qu'il fait lorsque, d'un œil foible, l'intelligence flotte autour des effets visibles, pour en découvrir la cause secrette.

Les passions aussi, ces vents de la vie, seroient, sinon pernicieuses, du moins sans utilité, dans la supposition où la substance qui compose notre être pensant, après que nous en aurions vainement fait usage, deviendroit uniquement le soutien de la vie végétale, et se borneroit à alimenter un chou ou à fleurir dans une rose. Les appétits seroient proportionnés aux besoins terrestres, et produiroient un bonheur plus constant et plus modéré ; mais les facultés de l'ame qui ne sont pas d'une grande utilité dans ce monde, et qui probablement contrarient nos jouissances animales, lors même que par la conscience de notre dignité, nous nous glorifions de les posséder ; ces facultés, dis-je, prouvent que la vie n'est qu'une éducation, état d'enfance auquel nos espérances les plus chères ne doivent pas être sacrifiées. J'en conclus qu'il faut que nous ayons une idée précise du but auquel nous désirons d'arriver par l'éducation ; car une

S 2

infinité de personnes qui font profession de croire fermement à l'immortalité de l'ame, contrarient leur croyance par leurs actions.

Si vous embarrassant peu de l'avenir, vous regardez comme le point le plus important de s'assurer, l'aisance et la propriété sur la terre ; vous agissez prudemment, en donnant à votre fils la connoissance anticipée des foiblesses de sa nature. Vous ne pouvez pas, il est vrai, en faire un Inkle(1) ; mais n'imaginez pas qu'il fasse plus que la loi n'ordonne ; ni qu'ayant conçu de très-bonne-heure une basse opinion de la nature humaine, il cherche à s'élever au-dessus du vulgaire. Il pourra éviter les vices grossiers, parce que l'honnêteté est la meilleure politesse ; mais il ne visera jamais aux grandes vertus. L'exemple des écrivains et des artistes peut éclaircir cette observation.

Je me permettrai donc de mettre en question si ce qu'on nous a donné comme un axiome en morale, n'est pas plutôt

---

(1) Tout le monde connoît l'histoire touchante d'Inkle et Yariko.

une assertion dogmatique de quelques hommes qui ont froidement étudié le genre-humain dans des livres, et je dis, contradictoirement à leur opinion, que la régulation des passions n'est pas toujours sagesse. — Il semble au contraire que si les hommes ont plus de jugement et plus de courage que les Femmes, c'est parce qu'ils donnent un plus libre cours aux grandes passions, et que s'égarant plus fréquemment, leur esprit profite de leurs écarts. S'ils peuvent donc arriver par l'exercice de leur propre raison à quelques principes invariables, ils doivent probablement en remercier la force de leurs passions, qui s'est nourrie par de faux apperçus de la vie, et qui leur a fait franchir des limites qu'ils n'auroient jamais dépassées. (1) Mais si, dans le commencement de la vie, on nous en montre froidement toutes les scènes ; s'il nous est donné de voir toutes les choses sous leurs vraies couleurs, comment les passions acquerront-elles une force suf-

(1) » Tout cela, dit Sydnei, n'est que science de langue à laquelle il manque l'expérience «

fisante pour le développement des facultés.

Je me suppose maintenant sur une éminence d'où je découvre le monde depouillé de tous ses charmes faux et séducteurs: la pureté de l'atmosphère me permet de voir chaque objet dans son vrai point de vue; mon cœur est tranquille; je suis calme comme l'aspect d'un beau matin, quand les nuages se déroulant peu à peu, dévoilent silencieusement les beautés de la nature raffraichie par le repos.

Sous quel jour le monde s'offre-t-il à mes regards? Je frotte mes yeux, et je crois sortir d'un songe agréable.

Je vois les enfans des hommes, poursuivre des ombres fugitives, et épuiser soucieusement leurs forces à nourrir des passions qui n'ont point d'objet corelatif; — si toutefois l'excès de ces impulsions aveugles, caressé par ce guide infidèle, mais constamment suivi, l'imagination, n'a pas pour but de rendre plus sages, les hommes à courte vue, en les préparant pour quelque autre part; ou, ce qui revient au même, quand ils poursuivent un bien présent qui n'existe pas.

Après avoir considéré les objets sous ce

point de vue, il n'est pas très-extravagant d'imaginer que ce monde est un théâtre sur lequel se joue une pantomime continuelle, pour l'amusement des êtres supérieurs. Quel divertissement pour eux, de voir l'ambitieux courir après un fantôme, et poursuivre la fragile renommée dans la bouche du canon qui va l'anéantir ; car, quand on a perdu le sentiment de l'existence, peu nous importe de monter dans un tourbillon, ou de descendre dans la pluie : mais si l'on renforçoit la vue de l'ambitieux, si on lui montroit le sentier épineux de l'élevation, qui, tel qu'un sable mouvant, se dérobe sous ses pieds, et trompe ses espérances au moment où il croit les réaliser ; ne céderoit-il pas à d'autres l'honneur d'en être les dupes ? ne travailleroit-il pas à s'assurer du moment présent, quoique d'après la nature de sa constitution, il ne dût pas trouver facile d'arrêter le torrent fugitif ? C'est ainsi que la crainte et l'espérance nous traînent en esclaves !

Mais quelques vains que soient les projets de l'ambitieux, il s'agite souvent pour quelque chose de plus substanciel que la

renommée, — qui est en effet la plus bisarre de toutes les erreurs ? — Quoi ! se refuser jusqu'aux moindres satisfactions pour être applaudi quand on ne sera plus ! Que sert de disputer sur l'immortalité de l'ame, si cette noble passion ne doit pas élever l'homme au-dessus des êtres qui coexistent avec lui.

Et l'amour ! quelles scènes comiques ne produit-il pas ? — Les tours de Pantalon n'ont rien d'aussi plaisant. Quoi de plus ridicule, que de voir un homme orner un objet de charmes imaginaires, et tomber ensuite aux pieds de l'idole qu'il s'est fait lui-même ? Mais il s'ensuivroit les plus sérieuses conséquences, si l'on dépouilloit l'homme de cette portion de bonheur que l'Etre suprême lui a indubitablement promise en l'appelant à l'existence : toutes les intentions de la vie auroient-elles été mieux remplies, si l'homme avoit éprouvé seulement ce qu'on appelle l'amour physique ? L'objet n'étant plus vu à travers le milieu de l'imagination, sa présence ne réduiroit-elle pas bientôt la passion à un simple appétit, si la réflexion qui distingue si éminemment l'homme, n'en ren-

forçoit l'effet, et n'en faisoit un instrument propre à l'élever au-dessus de cette écume terrestre, en lui apprenant à aimer le centre de toute perfection, ce centre dont la sagesse se montre plus évidemment dans les œuvres de la nature, à mesure que la raison est plus éclairée, plus exaltée par la contemplation et par cet amour de l'ordre que produisent les efforts de la passion.

On peut démontrer que l'habitude de réfléchir, et les lumières qu'on retire des passions, sont également utiles, quoique l'objet en soit également fallacieux : car on les verroit dans le même sens, si elles n'étoient pas rehaussées par la passion dominante que l'auteur de tout bien a mise en nous, pour fortifier les facultés de chaque individu, et l'instruire par l'expérience, comme un enfant qui fait certaines choses sans pouvoir en dire la raison.

Mais je descends de mon apogée, et, mêlée avec mes semblables, je me sens entraîner dans le torrent commun à tous; l'ambition, l'amour, l'espérance et la crainte, exercent leur pouvoir magique, quoi-

que nous soyons bien convaincus par la raison, que leurs promesses les plus séduisantes ne sont que des rêves imposteurs; mais si la froide main de la circonspection proscrit tout sentiment généreux avant qu'il ait acquis un caracère de permanence, ou déterminé quelque habitude, pouvons-nous attendre autre chose qu'une prudence egoïste et une raison à peine supérieure à l'instinct? Quiconque a lu d'un œil philosophique dans Swift, l'insipide description des Yahoos et des Houyhnhms, peut-il s'empêcher de reconnoître combien il est inutile de déprécier les passions, ou de vouloir que les hommes restent tranquiles?

Il faut que la jeunesse agisse; car si elle avoit l'expérience de l'âge mûr, elle seroit plus propre à la mort qu'à la vie: ses vertus, siégeant dans la tête plutôt que dans le cœur, ne produiroient rien de grand, et son intelligence préparée pour ce monde, ne prouveroit point par ses nobles élans, qu'elle a des droits à un meilleur.

Il est d'ailleurs impossible de donner aux jeunes gens une idée juste de la vie. Il faut qu'ils se soient débatus avec leurs

propres passions, avant qu'ils puissent évaluer la force de la tentation qui a conduit leurs frères dans le vice. Ceux qui entrent dans la vie, et ceux qui la quittent, voyent le monde sous des points de vue si différens, qu'il est rare qu'ils puissent penser de même, à moins que la raison non-développée des premiers ne se soit jamais hazardée à voler de ses propres aîles.

Quand nous entendons parler de quelque crime audacieux, il se présente à nous couvert de turpitude, et excite notre indignation; mais l'œil, accoutumé graduellement à en pénétrer la profondeur, ne peut se défendre d'un sentimeut de compassion. Un spectateur immobile ne voit pas le monde; il faut se mêler dans la foule, et sentir comme les autres sentent, avant de juger leurs sentimens: en un mot, si nous voulons vivre dans le monde, devenir plus sages et meilleurs, et ne pas nous borner uniquement à jouir des bienfaits de la vie, il faut que la connoissance des autres soit liée à la nôtre. Tout autre mode d'instruction ne fait qu'endurcir le cœur et troubler l'entendement.

On me dira peut-être que l'instruction

acquise de cette manière, est quelquefois trop coûteuse; je répondrai que je doute très-fort qu'aucun genre de connoissance puisse s'obtenir sans travail et sans inquiétude; et ceux qui veulent épargner l'un et l'autre à leurs enfans, ne doivent pas se plaindre s'ils ne sont, ni sages, ni vertueux. Ils ne visent qu'à les rendre prudens, et la prudence, dans les premiers tems de la vie, n'est que le métier circonspect d'un amour-propre ignorant.

J'ai remarqué que les jeunes gens, à l'éducation desquels on a donné une attention particulière, sont très-surperficiels, suffisans, et ne plaisent sous aucun rapport, parce qu'ils n'ont, ni la chaleur confiante de la jeunesse, ni la froide profondeur de l'âge. Cette manière d'être non-naturelle, je ne puis m'empêcher de l'imputer sur-tout à cette instruction hative et prématurée, qui les conduit à répéter présomptueusement les notions non-digérées qu'ils ont adoptées de confiance; c'est donc par l'éducation soignée qu'ils ont reçue, qu'ils sont toute leur vie esclaves des préjugés.

L'exercice de l'esprit comme celui du

corps est d'abord fatiguant, au point que plusieurs trouvent fort commode que d'autres travaillent et pensent pour eux. Une observation que j'ai souvent eu occasion de faire, éclaircira mon idée. Lorsque, dans une société d'étrangers ou de personnes de connoissance, quelqu'un d'un mérite médiocre, soutient une opinion avec chaleur, j'ose affirmer, car je l'ai très-souvent vérifié, que c'est un préjugé. Ces échos ont un grand respect pour l'intelligence de quelque parent ou de quelqu'ami, et, sans comprendre pleinement les opinions qu'ils sont si impatiens de débiter, ils les soutiennent avec un dégré d'opiniâtreté qui doit surprendre la personne même à qui elles appartiennent.

Je sais qu'il est de mode à présent de respecter les préjugés, et que, lorsque quelqu'un s'avise de les heurter de front sans autre motif que celui de la raison et de l'humanité, on lui demande gravement s'il croit que nos ancêtres étoient des fous ? Non, repondrai-je ; les opinions quelles qu'elles soient, ont, sans doute, d'abord été fondées en raison ; mais le plus souvent elles ont eu pour base un motif de localité

plûtôt qu'un principe essentiel et raisonnable dans tous les tems. Les anciennes opinions prennent la forme des préjugés, quand ont les adopte paresseusement et à cause de l'âge qui leur a donné un aspect vénérable, quoique le motif en ait cessé, ou qu'on ne puisse plus en rendre compte. Pourquoi serions-nous attachés à des préjugés, uniquement parce qu'ils sont préjugés? (1) Un préjugé est une persuasion folle et obstinée dont on ne peut rendre raison; car du moment où l'on peut donner la raison d'une opinion, elle cesse d'être un préjugé, quoiqu'elle puisse être une erreur de jugement; or devons-nous caresser les opinious uniquement pour nous défier de la raison? Cette manière de raisonner, si on peut l'appeler ainsi, me rappele ce qu'on dit vulgairement de la raison des Femmes; car les Femmes déclarent quelquefois qu'elles aiment ou qu'elles croyent certaines choses, *parce* qu'elles les aiment ou les croyent.

il est impossible de converser sur au-

---

(1) Voyez M. Burke.

cune matière avec des gens qui ne savent employer que ce style affirmatif et négatif. Avant de les amener à un point d'où vous puissiez partir pour raisonner avec eux, vous êtes obligé de revenir aux principes simples et antérieurs, aux préjugés établis, et vous n'en n'êtes guère plus avancé ; car on vous oppose l'assertion philosophique, que certains principes sont aussi faux dans la pratique que vrais dans la spéculation. (1) On peut même augurer que la raison a semé quelques doutes ; car il arrive généralement que les gens soutiennent leurs opinions avec le plus de chaleur, au moment où ils commencent à en douter ; ils cherchent à sortir de leurs doutes par la conviction de leurs adversaires, et ils se mettent en colère, qnand on les leur renvoye, et qu'on trompe l'espoir où ils étoient de s'en affranchir.

Il est de fait, que les hommes attendent de l'éducation, ce que l'éducation ne peut pas leur donner. Un père ou un instituteur

(1) Parvenez à convaincre un homme malgré lui, il n'en conservera pas moins la même opinion.

judicieux peuvent fortifier le corps, et préparer les instrumens avec lesquels l'enfant doit acquérir des connoissances; mais c'est à lui seul à les convertir en miel substanciel. Chercher à rendre un jeune homme sage par l'expérience d'autrui, est une chose presque aussi absurde, que de vouloir qu'il puisse augmenter ses forces corporelles, par la seule vue ou par le récit de l'exercice fait par d'autres (1). La plûpart de ces enfans, dont la conduite a été scrupuleusement surveillée, deviennent les plus foibles des hommes, parce que leurs instructeurs se bornent à jetter dans leur esprit quelques notions, qui n'ont d'autre base que leur autorité; et quand ces instructeurs sont aimés et respectés de leurs élèves, l'entendement de ces derniers est gêné dans ses opérations, et incertain dans ses progrès. Toute l'éducation se réduit dono à placer les enfans dans les positions les plus propres à leur

(1) On ne voit rien quand on se borne à la contemplation; il est nécessaire d'agir soi-même pour être en état de voir comment les autres agissent.

Rousseau.

instruction.

instruction : cependant, après avoir entassé précepte sur précepte, sans permettre à l'enfant de former lui-même son propre jugement, les parens espèrent qu'à la lueur de cette lumière empruntée, il se conduira comme s'il s'étoit éclairé lui-même, et qu'en entrant dans la vie, il sera ce qu'ils sont eux-mêmes en la quittant. Ils ne font pas attention que l'arbre et même le corps humain n'acquièrent la force des fibres, que lorsqu'ils sont parvenus à leur entier développement.

Il semble qu'il y ait quelque analogie entre cette marche et celle de l'esprit. Les sens et l'imagination donnent la forme au caractère, dans les tems de l'enfance et de la jeunesse. A mesure qu'on avance dans la vie, l'entendement fortifie les premières impressions de la sensibilité, jusqu'à ce que la vertu, s'élevant plutôt par la conviction intime de la raison, que par l'impulsion du cœur, établisse la moralité sur une base contre laquelle viennent se briser les orages des passions.

J'espère qu'on ne se méprendra pas sur le sens de mes expressions, quand je dis que la religion n'auroit pas cette double

énergie, si elle étoit fondée sur la raison? Quels effets pourroit-on en attendre, en n'y voyant que l'asile de la foiblesse timorée, ou le refuge du fanatisme, et non un principe gouvernant de conduite, tiré de la connoissance de soi-même, et d'une opinion raisonnable sur les attributs de la Divinité ? La religion, qui consiste à échauffer les affections, et à exalter l'imagination, n'est que la partie poëtique de la religion; et elle peut procurer du plaisir à un individu, sans le rendre un être plus moral. Elle peut remplacer les poursuites mondaines, les recherches du bonheur dans cette vie; cependant, ne nous dissimulons pas, qu'alors elle rétrécit le cœur, au lieu de nous l'agrandir; et pourtant, il faudroit aimer la vertu pour sa sublimité, son excellence en elle-même, et non parce qu'elle nous procure des avantages et nous sauve des malheurs; c'est la seule manière de l'envisager, qui puisse donner des résultats dignes d'elle. Les hommes n'acquéreront jamais une moralité suffisante, tant qu'ils se borneront à bâtir des châteaux en l'air dans un monde à venir, pour compenser les peines qu'ils

trouvent dans celui-ci ; jamais vous ne ferez rien d'eux, tant qu'ils détourneront leurs pensées de leurs devoirs relatifs vers les chimères religieuses.

La vaine et incohérente sagesse des hommes qui, oubliant tout à la fois à servir Dieu et Mammone, essayent d'associer les contradictoires, gâte la plûpart des situations de cette vie, sur lesquelles elle nous abuse.—Voulez-vous faire votre fils riche ? suivez une marche.—Plus honnête dans vos vues, n'êtes-vous jaloux que de le rendre vertueux ? suivez en une différente ; mais n'imaginez pas pouvoir sauter à volonté d'un sentier à l'autre, sans perdre votre chemin (1).

(1) Voyez, sur ce sujet, un excellent essai de madame Barbauld, dans ses mêlanges en prose.

Fin de la première Partie.

DÉFENSE
DES DROITS
DES FEMMES,

Suivie de quelques Considérations sur des sujets politiques et moraux.

Ouvrage traduit de l'Anglais DE MARY WOLLSTONECRAFT ; et dédié à M. l'ancien Evêque d'Autun.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez BUISSON, lib., rue Haute-Feuille, nº. 20.

A LYON,

Chez BRUYSET, frères, rue Saint-Dominique.

1792.

LES DROITS DE LA FEMME REVENDIQUÉS.

CHAPITRE VI.

Effets de l'association prématurée de certaines idées sur le caractère.

Elevées de cette manière vicieuse, propre à les affoiblir, si recommandée par les écrivains que je viens de passer en revue, et n'ayant point de chance qui leur promette de sortir de l'état de subordination où elles se trouvent dans la société, pour regagner le terrein qu'elles ont perdu (1), est-il surprenant que les Fem-

(1) C'est une position bien singulière que celle des femmes dans la société dont elles supportent pourtant les charges autant et peut-être plus que les hommes! Filles, envain acquerreroient-elles des connoissances spéculatives ou pratiques supérieures à celles des jeunes gens de la plus grande espérance, la bizarrerie, l'orgueil exclusif des hommes leur défend de les montrer, ne veut pas qu'elles les employent; épouses, leur nullité est encore plus complette, s'il est possible; en effet, instruite et courageuse, la femme d'un imbécille et d'un lâche n'aura jamais de considération personnelle, parce que sa considération est attachée à celle

mes paroissent par-tout un défaut dans là nature ? Est-il surprenant, quand nous considérons l'effet déterminé de l'association prématurée d'idées sur le caractère, qu'elles négligent leur raison, et tournent tous leurs soins sur leur personne ?

Les considérations suivantes feront sentir aisément les grands avantages, qui sont le résultat naturel de l'attention à enrichir l'ame de connoissances. L'association de nos idées est ou habituelle ou instantanée, et le dernier mode semble plutôt dépendre de la température originelle de l'intelligence, que de la volonté. Quand nous avons une fois recueilli des idées et des matières de fait, ces provisions restent emmagasinées par l'usage, jusqu'à ce que quelque circonstance fortuite fasse pénétrer dans notre jugement, avec une force propre à l'éclairer, l'instruction reçue successivement à différens pé-

de son mari qui n'en mérite aucune ; mère et veuve, on ne lui permettra pas d'avantage de sortir du cercle étroit des soins domestiques ; si elle est riche, elle aura tout au plus le privilège de se passer d'intendant et d'être sa première femme-de-charge ! C'est bien la peine de se rendre capables de grandes choses pour nous voir éternellement condamnées à n'en faire que de petites !

riodes de notre vie. Plusieurs souvenirs sont comme l'éclair de la foudre ; une idée s'assimile à l'autre, et y jette du jour avec une rapidité prodigieuse. Je ne fais pas allusion, en ce moment, à cette prompte perception de la vérité, qui est tellement intuitive qu'elle dévance toutes les recherches, et nous ouvrant soudain le nuage, se dérobe à notre vue par sa célérité, jusqu'à nous faire douter si c'est réminiscence ou raisonnement. Nous n'avons que très-peu d'influence sur ces associations instantanées d'idées ; car, quand l'ame s'est une fois élancée dans cette course rapide, ou plongée dans l'abyme de la réflexion, les matériaux grossiers s'arrangent en partie d'eux-mêmes. Le jugement, il est vrai, peut nous empêcher de nous écarter des contours, en dessinant le groupe de nos pensées, ou que nous écrivons sous la dictée de l'imagination de brûlantes esquisses ; mais les esprits animaux, caractère individuel, donnent le coloris. Combien nous et notre raison, nous avons peu de pouvoir sur ce fluide électrique si subtil! (1)

(1) J'ai souvent demandé aux matérialistes, quand je

Ces esprits déliés paroissent être l'essence du génie ; et rayonnant dans ses yeux, comme le courage dans ceux de l'aigle, produisent, au dégré le plus éminent, cette heureuse et puissante énergie d'un faisceau d'idées, qui surprennent, enchantent et instruisent. Telles sont ces intelligences créatrices, qui concentrent les beautés de l'univers sur un point, pour ravir les autres hommes, en attachant leurs yeux avec intérêt sur les objets réfléchis du miroir de leur imagination ardente, qui en a recueilli les images, en planant dans son vol hardi sur toute la nature.

Qu'on me permette de développer mon idée. La majeure partie des hommes ne peut voir ou sentir poëtiquement ; ils man-

---

voulois les embarasser et me mocquer d'eux, si les plus puissans effets, étant produits dans la nature par des fluides, tels que le magnétique, l'électique, ect., les passions ne seroient pas aussi par hasard des fluides très-déliés et très-volatils, propres à l'espèce humaine, qui uniroient les parties élémentaires les plus réfractaires, ou si elles ne seroient pas simplement un fluide igné, destiné à pénétrer les masses les plus inertes, pour y faire circuler la chaleur et la vie ?

quent d'imagination , aussi fuient-ils la solitude, pour chercher des objets sensibles ; mais, quand un écrivain de génie leur prête ses yeux, ils peuvent voir, comme il a vu, et s'amuser des images qu'ils n'auroient pas su choisir , quoiqu'elles fussent également éparses devant eux.

Ainsi l'éducation ne fait que fournir à l'homme de génie des connoissances, pour ménager de la variété et des contrastes dans ces groupes d'idées; mais il en est une association habituelle , qui croît à mesure que nous croissons, et a le plus grand effet sur le caractère moral du genre humain; c'est d'elle que l'ame reçoit une disposition qu'elle garde ordinairement pendant toute la vie. L'esprit est si ductile, et en même tems si refractaire, que la raison le débarasse rarement des groupes d'idées, formées par les circonstances survenues durant le période que le corps emploie à parvenir à sa maturité. Une idée en réveille une autre, son ancienne compagne, et la mémoire fidèle aux premières impressions, surtout quand nous ne faisons pas usage de nos facultés intellectuelles pour réfroidir nos sensations,

retrace ces idées associées, avec une exactitude mécanique.

Cette dépendance habituelle des premières impressions produit un effet plus funeste sur le caractère des Femmes que sur celui des hommes, parce que les affaires et d'autres occupations séches de l'esprit, tendent à amortir l'excessive sensibilité, et à rompre ces groupes d'idées qui, réunies, ont la force de résister à la raison; mais les Femmes que l'on a la maladresse de rendre Femmes, quand elles ne sont encore que de petites filles; et qu'on ramène aussi gauchement à l'enfance, lorsqu'elles devroient abandonner pour jamais les joujoux, n'ont pas assez de force d'ame, pour effacer les idées factices, qui sont le produit d'un art par lequel la nature se trouve violentée.

Tout ce qu'elles voient, tout ce qu'elles entendent, fixe les impressions, appelle les sentimens et unit les idées qui donnent un caractère sexuel à l'esprit. Les fausses notions de délicatesse et de beauté, arrêtent leur développement physique, et produisent en elles un état maladif, plutôt encore que la délicatesse des organes. Ainsi

affoiblies par le déroulement et non par l'examen des premières combinaisons, concentrées en elles-mêmes par les objets environnans, comment pourroient-elles acquérir la force nécessaire pour sortir de leur caractère factice ? — Comment pourroient-elles recourir à la raison, et s'élever au-dessus du système oppressif qui détruit les belles espérances de leur jeunesse? Cette cruelle association d'idées que tout conspire à maintenir dans leur manière de penser ou de sentir, pour parler avec plus de précision, cette cruelle association d'idées reçoit une nouvelle force, lorsqu'elles commencent à agir un peu par elles-mêmes; car alors, elles découvrent que ce n'est que par leur adresse à émouvoir les hommes, qu'elles peuvent se mettre en possession du pouvoir et du plaisir. D'ailleurs, tous les livres écrits pour leur instruction, et qui font la première impression sur leur esprit, leur inculquent les mêmes opinions; il s'ensuit qu'élevées dans un esclavage pire que celui des Egyptiens, il est aussi cruel que déraisonnable de leur reprocher des fautes à peine évitables, à moins qu'on ne suppose un dégré de force

originelle, qui n'est le partage que d'un bien petit nombre d'individus.

Par exemple, on s'est permis les sacarsmes les plus sévères contre le sexe. On a ridiculisé les Femmes pour leur habitude à répéter quelqués phrases apprises par routine ; mais rien n'est plus naturel, si l'on fait attention à l'éducation qu'elles reçoivent, et si l'on songe que le plus haut dégré de gloire pour elles, est d'obéir passivement à la volonté de l'homme. Si on ne leur accorde pas assez de raison pour se conduire elles-mêmes, pourquoi trouver mauvais que ce qu'elles apprennent, elles l'apprennent par routine ; quand on s'en rapporte à leur ingénuité pour leur ajustement, leur passion pour une jupe écarlate m'a toujours paru fort naturelle, et, si l'on admet que l'abrégé que Pope a donné de leur caractère, soit juste, s'il est vrai qne toute Femme soit folle par le cœur, pourquoi les censureroit-on plus amèrement, quand elles cherchent un esprit assorti au leur, et préfèrent un fou à un sage.

Les roués connoissent la manière dont ils doivent s'y prendre pour les intéresser,

tandis que le mérite modeste des hommes raisonnables peut avoir moins d'effet sur leur sensibilité : ils ne peuvent gagner le cœur par le moyen de l'entendement, parce qu'ils ont peu de sentimens qui leur soient conmmuns.

Il semble un peu absurde de vouloir que les Femmes soient plus raisonnables que les hommes dans leurs goûts, et de leur refuser en même tems le plein exercice de la raison. Les hommes sont-ils bien raisonnables, quand ils sont amoureux ? Avec toute leur supériorité d'avantages et de prérogatives, s'attachent-ils à l'esprit plutôt qu'à la personne ? Comment peuvent-ils donc espérer que les Femmes, auxquelles on n'apprend qu'à s'observer dans leur conduite, à acquérir des manières plutôt que des principes de moralité ; comment peut-on espérer, dis-je, qu'elles mépriseront ce qu'elles ont travaillé toute leur vie à acquérir ? Où trouveront-elles tout-à-coup assez de jugement pour apprécier un homme vertueux et gauche, quand ses manières, dont on les a établies censeurs, seront repoussantes et sa conversation froide et lente, parce qu'elle

ne consistera point en saillies, ni en complimens bien tournés ? Pour admirer ou estimer constamment une chose, il faut du moins que notre curiosité nous ait excité à prendre quelque connoissance de l'objet de notre admiration ; car nous ne pouvons apprécier les qualités, ni les vertus qui sont au-dessus de notre intelligence. Ce respect, lorsqu'il est senti, peut être sublime, et sous quelques points de vue, le sentiment confus de l'humanité peut faire un objet intéressant d'une créature dépendante ; mais il n'entre pas des élémens si purs dans l'amour humain ; les attraits y sont pour beaucoup, on pourroit dire pour presque tout.

L'amour est à beaucoup d'égards, une passion despotique ; il règne arbitrairement, comme beaucoup d'autres fléaux prétendus majestueux, sans daigner motiver ses ordres ; on peut aussi le distinguer aisément de l'estime, qui sert de base à l'amitié, parce que souvent ce sont des attraits fugitifs, des graces passagères qui l'excitent, quoique pour donner de l'énergie et de la tenue au sentiment, il faille que quelque chose de plus solide ajoute à

leur impression et mette l'imagination en jeu, afin que l'objet le plus beau lui paroisse en même tems le meilleur.

Les qualités communes n'excitent que des passions communes. — Les hommes cherchent la beauté, et sur-tout l'attrait d'une docilité qui se soumette de bonne grace à leurs volontés. Les manières aisées, le bon ton captivent les Femmes ; un homme *comme il faut* ne manque guères de les séduire, et leurs oreilles avides boivent à longs traits ces jolis riens que la politesse a fait une loi de leur débiter, tandis qu'elles se détournent de la voix inintelligible pour elles de la raison qui les raviroit bien plus, si elles pouvoient l'entendre. Quant aux qualités superficielles, les libertins élégans ont certainement l'avantage sur les gens sensés ; et les Femmes en sont de bons juges, puisqu'elles prononcent sur une matière de leur compétence. L'ensemble de leur vie les rendant étourdies et d'une gaîté folle, l'aspect de la sagesse, ou les graces sévères de la vertu ne leur offrent qu'un coup d'œil lugubre ; il produit une sorte de réserve qui doit naturellement leur déplaire et effaroucher

l'amour, cet enfant qui n'aime que les jeux et le badinage. Dépourvues de goût, excepté d'un goût superficiel, car le véritable est le fruit du jugement, comment pourroient-elles découvrir la beauté réelle et la grace qui naît du développement des facultés intellectuelles ? Et comment s'attendre à les voir goûter, dans un amant, ce qu'elles n'ont point du tout elles-mêmes, ou du moins ce qu'elles ne possèdent que très-imparfaitement ? La sympathie qui unit les cœurs et les invite à s'épancher, est si foible dans ces Femmes, qu'elle ne sauroit s'enflammer et s'élever à la hauteur d'une passion. Non, je le répète, l'amour, pour vivre dans de pareilles ames, a besoin d'un aliment plus grossier.

La conséquence se présente d'elle-même ; on n'a pas droit de se mocquer des Femmes à cause de leur prédilection pour les libertins élégans, même de leur amour pour ces êtres méprisables, tant qu'on ne les aura pas amenées à faire usage de leurs facultés intellectuelles, et à les cultiver ; puisqu'après tout, c'est l'effet inévitable de leur mauvaise éducation. Des êtres qui

ne vivent que pour plaire, doivent trouver leur puissance, leur bonheur dans le plaisir.

Supposons néanmoins, pour un instant, que les Femmes fussent ce que j'espère qu'elles deviendront un jour par une heureuse révolution que je voudrois voir déjà réalisée, il n'y a pas jusqu'à l'amour qui, dans ce changement désirable, acquerroit plus de dignité ; son flambeau, devenu plus pur, seroit celui de la vertu ; consumant ce que leurs affections ont de grossier, il leur donneroit plus de délicatesse, et, leur montrant les objets actuels de leur tendresse sous le jour de la vérité, leur en feroit détourner les yeux avec dégoût. Joignant la raison au sentiment auquel elles sont bornées à présent, elles n'auroient point de peine à se tenir en garde contre des graces extérieures, et apprendroient bientôt à mépriser une sensibilité qui n'auroit été excitée et nourrie qu'à la manière de celle des Femmes qui font honte à leur sexe, en trafiquant du vice et en n'échauffant les sens que par une coquetterie vraiment indécente, et dont le nom seul, qu'on n'oseroit prononcer, est un oppro-

bre : en un mot, elles songeroient que la flamme qu'elles veulent faire monter, pour me servir d'expressions justes quoiqu'allégoriques, a été éteinte par la débauche, et qu'un appétit satisfait, ou pour mieux dire, blâsé, ayant perdu le goût des plaisirs purs et simples, ne peut plus être aiguisé que par les assaisonnemens de la licence ou de la variété. Quelle satisfaction une Femme, tant soit peu délicate, ose-t-elle se promettre à s'unir avec un homme tellement dégradé, que la naiveté même de sa tendresse peut lui paroître insipide? C'est l'état que Dryden a décrit en parlant de l'orient « où l'amour n'est devoir que » pour les Femmes, tandis que les hommes n'y cherchent qu'un plaisir sensuel, » qu'ils exigent avec un orgueil barbare. »

Mais une grande vérité que les Femmes sont encore à apprendre, quoiqu'il leur importe beaucoup de s'y conformer dans leur conduite, c'est celle-ci : elles ne doivent point se laisser égarer dans le choix d'un mari, par les qualités qu'elles aimeroient à trouver dans un amant; car un époux amant ne sauroit long-tems demeurer

meurer tel, même en le supposant sage et vertueux.

Si les Femmes recevoient une éducation plus raisonnable, qui les mit en état de voir les choses plus en grand, elles se contenteroient d'aimer une fois en leur vie, et laisseroient tranquillement, après le mariage, la passion se changer en amitié, — en cette tendre intimité, sanctuaire où les inquiétudes ne pénètrent plus, et qui porte cependant sur des affections si pures et si durables, que les vaines jalousies n'ont plus le pouvoir de troubler l'exercice des chastes devoirs de la vie, ni de remplir des pensées qui doivent être autrement employées. C'est-là l'état dans lequel vivent beaucoup d'hommes; mais peu, très-peu de Femmes en jouissent, et il est aisé d'expliquer cette différence sans avoir recours à un caractère sexuel. Les hommes, pour qui l'on prétend que nous autres Femmes nous sommes faites, ont trop occupé les pensées des Femmes, et cette association d'idées a ainsi mêlé l'amour à tous les motifs qui les font agir; il suffit de toucher un peu cette ancienne corde; ayant été unique-

ment occupées, soit à se préparer à exciter de l'amour, soit à en réduire actuellement les leçons en pratique, il leur est désormais impossible de vivre sans amour; mais quand un sentiment de devoir, ou la crainte de la honte les oblige à restreindre ce désir de plaire, ce qu'elles font toujours, dans des limites trop loin de la délicatesse, si elles le sont assez du crime, elles se déterminent obstinément à aimer, et aimer avec passion, du moins leurs maris — alors jouant le rôle auquel elles condamnoient follement leurs amans, elles deviennent des colombes gémissantes et des esclaves abjectes, qui portent le joug de l'amour.

Les hommes d'esprit et d'imagination ne sont souvent que des *roués*, et il faut avouer pourtant que l'imagination est l'aliment de l'amour. De tels hommes ne manqueront donc pas d'inspirer de la passion. La moitié de mon sexe, dans l'état d'enfance où il se trouve aujourd'hui, mourroit d'amour pour un Lovelace; un homme si spirituel, si bien fait, si plein de graces et si brave; et peuvent-elles *mériter* du blâme, pour agir conséquemment à des

principes qui leur ont été inculqués avec tant de constance ? Il leur faut un amant, un protecteur ; voyez-le à genoux devant elle, la bravoure aux pieds de la beauté! L'amour fait oublier les vertus nécessaires à un époux, et les flatteuses espérances ou les tendres mouvemens bannissent la réflexion jusqu'au jour où il s'agit de compter; et il viendra sûrement ce jour, pour faire de l'amant enchanteur un tyran soupçonneux et cruel, insultant avec mépris cette foiblesse qui s'étoit mise sous sa protection. Supposerons-nous ce *roué* converti ? mais il ne pourra se défaire de sitôt de ses vieilles habitudes; quand un homme de talent se trouve égaré, pour la première fois, par ses passions, il a besoin que le sentiment et le goût lui déguisent les excès du vice, et excusent en partie les jouissances brutales auxquelles il s'abandonne; mais quand le vernis de la nouveauté a disparu, et que le plaisir agit directement sur les sens, le libertinage effronté se montre sans rougir, et l'on s'étourdit dans la jouissance la plus criminelle, dernier effort désespéré de la foiblesse qui craint de se voir elle-même. O vertu ! non tu

n'es pas un vain nom ! Tout le bonheur que la vie peut nous promettre, — c'est toi qui nous le tiens.

Si l'on ne peut guères attendre de consolation de l'attachement d'un *roué* converti, même en lui supposant des talens supérieurs, qu'oser espérer d'un mauvais sujet, qui manque autant de sens commun que de principes ? Le malheur, et le malheur sous sa forme la plus hideuse. Une conversion est à peu-près impossible, quand le tems a ployé au vice les habitudes de gens, qui n'ont pas la force de prendre un autre pli ; d'ailleurs elle ne feroit que des êtres misérables, de gens trop bornés pour goûter encore les plaisirs innocens ; la nature ne leur présente qu'une existence insipide, comme le repos est à charge au négociant, qui s'est retiré de l'embarras des affaires pour en jouir, et des pensées inquiètes tourmentent sans cesse leur tête vide (1). Leur réforme, pré-

---

(1) J'en ai souvent vu des exemples dans les Femmes, dont la beauté délâbrée n'étoit plus susceptible de se réparer par les secours de l'art. Elles s'étoient retirées des scènes bruyantes du monde et des plaisirs ; mais à

cisément comme la retraite, les rend aujourd'hui malheureux, parce qu'elle les prive de toute occupation, en éteignant les craintes et les espérances qui font couler leur sang paresseux, et mettent en mouvement leurs têtes lentes.

Si telle est la force de l'habitude et le joug de la folie, avec quel soin ne devons-nous pas nous garder d'embarrasser notre raison de groupes d'idées vicieuses ? Nous ne devons pas en mettre moins à cultiver notre jugement, pour l'empêcher de tomber dans la dépendance même d'une ignorance qui ne seroit pas malfaisante, car il n'y a que le bon usage de la raison, qui nous affranchisse de tout, excepté de la raison elle-même — « que la liberté parfaite est de suivre ».

---

moins qu'elles ne devinssent dévotes, la solitude où elles se trouvoient, quoiqu'au milieu d'une société choisie dans leur famille, leurs amis ou leurs liaisons, ne leur présentoit qu'un vide effrayant; en conséquence, les maux de nerfs et toute la suite vaporeuse de l'oisiveté, les rendoit tout aussi inutiles, et bien plus malheureuses que quand elles folâtroient au milieu d'une troupe d'écervelées.

CHAPITRE VII.

La modestie considérée en grand, et non comme une vertu sexuelle.

MODESTIE ! fille sacrée de la sensibilité et de la raison, véritable délicatesse de l'ame, puissé-je réussir à rechercher ta nature, et remonter jusqu'à ce charme touchant, dont l'effet est d'adoucir tout ce qui peut se trouver de dur dans les traits d'un caractère, et de revêtir ainsi d'amabilité ce qui n'inspireroit autrement qu'une froide admiration. C'est toi qui dérides le front de la sagesse, et adoucis la voix sévère des plus sublimes vertus auxquelles tu donnes l'onction de l'humanité ; — Toi qui étends ce nuage éthéré, destiné à servir de voile transparent à l'amour, dont il relève toutes les beautés, ce nuage dont le demi-jour éclaire doucement ces asiles silencieux, embaumés du parfum délicat et pur de fleurs modestes qui affectent délicieusement les sens et le cœur, sans les enyvrer, — modules mes accens, et mets

dans ma bouche le langage persuasif de la raison, pour que j'éveille mon sexe, et le fasse sortir de ces lits somptueux, préparés par la molesse, où les Femmes nonchalemment couchées, dissipent, à plaisir dans le sommeil de l'indolence, le tems précieux de leur vie !

En parlant de l'association de nos idées, j'ai remarqué deux modes distincts; et en définissant la modestie, je crois également à propos de distinguer cette pureté d'ame qu'on peut regarder comme l'effet de la chasteté, d'avec cette simplicité de caractère qui nous conduit à nous former une juste opinion de nous-mêmes, également éloignée de la vanité et de la présomption, quoiqu'elle ne soit en aucune manière incompatible avec la conscience, fière du sentiment de sa propre dignité. La modestie est, dans le dernier sens que j'attache à ce mot, cette sobriété de jugement qui enseigne à un homme à ne pas s'estimer plus qu'il ne doit le faire, et il faut la distinguer soigneusement de l'humilité, parce que l'humilité n'offre qu'une sorte de dégradation volontaire.

Un homme modeste conçoit souvent un

plan vaste, il s'y attache avec ténacité d'après le sentiment de sa propre force, jusqu'à ce que le succès lui ait imprimé une sanction, qui détermine le caractère de grandeur de son entreprise. Milton ne fut point arrogant, quand il laissa tomber de sa plume une conjecture que l'événement prouva ensuite avoir été une prophétie; le général Washington ne le fut pas non plus, en acceptant le commandement des forces américaines. On a toujours regardé ce dernier comme un homme modeste; mais s'il eut été purement un homme humble, il est probable qu'il eût flotté dans l'irrésolution et même reculé; n'osant pas prendre sur lui seul de diriger une entreprise d'une si grande responsabilité.

Un homme modeste est ferme; un homme humble, timide; et un homme vain, présomptueux. C'est le jugement que l'observation de plusieurs caractères m'a conduite à porter. Jésus-Christ étoit modeste, Moïse humble et Pierre vain.

En distinguant ainsi la modestie de l'humilité dans une circonstance, je ne prétends pas la confondre dans d'autres, avec ce

sentiment de honte bien ou mal fondé qui fait rougir; et dans le fait, la honte est si distincte de la modestie, que la jeune fille ou la servante de ferme la plus honteuse, deviennent souvent les créatures les plus impudentes, parce que leur disposition à rougir étant uniquement l'effet de la timidité et de l'instinct de l'ignorance, l'habitude ne tarde pas à la changer en assurance (1).

Le dévergondage des prostituées, qui infestent les rues de cette métropole, et qui excitent alternativement le dégoût et la pitié, peut jetter du jour sur cette remar-

---

(1) » Tel est l'effroi d'une jeune villageoise, quand » elle se trouve pour la première fois en présence d'un » militaire, elle cache d'abord son visage derrière la » porte; bientôt elle regarde l'uniforme, et sur-tout » celui qui le porte : La voilà qui se rassure, ses terreurs se dissipent, elle ne retire plus sa main qu'il a » saisie, et qu'il couvre de baisers. Familiarisée, elle » folâtre avec lui; elle ne tarde pas à trouver les mêmes » charmes à chaque soldat, elle va promener ses attraits d'une tente à l'autre, et répand sa flame dans » tout le camp; car l'habitude a enfin subjugué la » crainte et la honte «.

Cap.

que. Elles insultent à la rougeur de la jeune fille pudique, avec une sorte de bravade, et se glorifiant de leur opprobre, deviennent plus audacieusement crapuleuses que les hommes les plus dépravés à qui cette qualité sexuelle n'a pas été donnée par la nature; mais ces pauvres misérables créatures sans instruction, n'ont jamais eu aucune modestie à perdre, même au moment où elles se sont livrées volontairement à l'infamie; car la modestie est une vertu et non une qualité. Non, elles étoient seulement des innocentes honteuses et toujours prêtes à rougir; en perdant leur innocence, leur timidité a été brusquement dissipée; si elles eussent sacrifié leur vertu à une passion réelle, cette vertu auroit laissé dans leur ame quelques vestiges qui nous en feroient du moins respecter les débris.

La pureté de l'ame, ou cette délicatesse originelle, l'unique base estimable de la chasteté, tient de très-près à cette extrême humanité que l'on ne rencontre jamais que dans des cœurs cultivés; elle est quelque chose de plus noble que l'innocence. C'est une délicatesse réfléchie, et non la réserve ti-

mide de l'ignorance : On peut aisément distinguer de la mauvaise humeur grossière, ou des refus affectés de la coquetterie, la modestie de la raison qui, comme la propreté habituelle, se trouve rarement à un certain dégré dans une ame, à moins qu'elle ne soit très-active, et loin que cette vertu soit incompatible avec cette instruction, elle en est au contraire le plus beau fruit. Quelle idée avoit donc de la modestie l'auteur de la remarque suivante ! « La » dame qui demandoit si une Femme pou» voit apprendre la botanique, d'après le » système moderne, sans blesser la déli» catesse de son sexe, fut accusée d'une » ridicule pruderie : eh bien ! si elle se » fût adressée à moi, j'aurois certaine» ment répondu qu'elle ne le peut pas ». Ainsi le beau livre des connoissances doit donc être à jamais fermé pour les Femmes d'un sceau éternel. A la lecture de pareils passages, je n'ai pas manqué d'élever mes yeux et mon cœur vers celui qui vit dans les siècles des siècles, et de lui dire : O mon père, as-tu interdit à ton enfant, par la constitution même de sa nature, de te chercher dans les belles formes de la vé-

rité, et son ame peut-elle être souillée par une science dont la voix auguste la rappelle à toi ?

J'ai continué de suivre philosophiquement ces réflexions, jusqu'à ce qu'elles m'amenassent à cette conséquence ; que les Femmes, qui ont fait faire le plus de progrès à leur raison, doivent avoir le plus de modestie, quoiqu'un maintien tranquille et noble puisse avoir remplacé la charmante pudeur de la jeunesse (1) ; et j'ai ainsi raisonné : Pour faire de la chasteté une vertu d'où découlera naturellement une modestie vraie, il faut détourner l'attention de ce qui n'exerce que la sensibilité, et faire plutôt tressaillir le cœur d'humanité que palpiter d'amour. La Femme qui a consacré une portion considérable de son tems à des recherches purement intellectuelles, et dont les affections se sont exercées sur des plans utiles à l'espèce humaine, doit avoir naturellement plus de pureté d'ame que les êtres igno-

(1) La modestie calme et gracieuse, est le partage de la maturité ; la pudique rougeur, le charme de la jeunesse jouissant de la surabondance de la vie.

rans, et qui ont occupé leur têms et leurs pensées à jouir des plaisirs bruyans du monde, ou à former le plan de conquérir des cœurs (1). Régler son maintien n'est pas modestie, quoiqu'en général on qualifie de Femmes modestes celles qui ob-

---

(1) J'ai conversé, comme si j'eusse été un homme avec un homme, et même avec des hommes, médecins de profession, sur des sujets anatomiques, et comparé les proportions du corps humain avec des artistes. Cependant j'ai trouvé tant de modestie en eux, que jamais un mot, un regard, ne m'a fait souvenir de mon sexe, ou des règles absurdes qui rendent la modestie le manteau Pharisaïque de la foiblesse. Et je suis bien persuadée, qu'en s'appliquant à une science quelconque, les Femmes ne seroient jamais insultées par les hommes sensibles, et rarement par les autres, si elles ne leur rappelloient l'idée de leur sexe, par une fausse pudeur prompte à s'effaroucher. Dans ces circonstances, elles semblent animées du même esprit que les Portugaises, qui croient, quand elles se trouvent seules avec un homme, qu'il méprise leurs charmes, s'il n'essaye de leur ravir quelque faveur. Les hommes ne sont pas toujours hommes dans la compagnie des Femmes, les Femmes ne se souviendroient pas toujours non plus qu'elles sont Femmes, si l'usage leur permettoit d'acquérir plus de bon sens et de connoissances.

servent les règles du *decorum*. Purifiez le cœur, laissez-le ensuite se dilater et sentir tout ce qui intéresse l'humanité, au lieu de le rétrécir par les passions personnelles; que l'on s'accoutume à contempler des sujets qui exercent l'intelligence sans échauffer l'imagination, et je vous promets qu'une modestie naïve donnera la dernière touche à cet intéressant tableau.

Celle qui peut voir poindre le jour de l'immortalité dans les traits de lumière, qui croisent cette nuit épaisse d'ignorance où nous vivons, respectera, comme un temple sacré, ce corps qui sert de sanctuaire à une ame faite pour se perfectionner. Le véritable amour enveloppe aussi de cette sainteté mystérieuse l'objet chéri; il rend l'amant présent plus modeste (2). Sa tendresse est si reservée, qu'en recevant ou rendant des caresses personnelles, il voudroit non-seulement fuir tous les yeux, de crainte que les regards ne les profanassent, mais même s'enve-

(1) L'amant ou l'amante; car heureusement le monde compte aussi beaucoup d'hommes modestes.

lopper d'un nuage, qui n'en laissât pas percer la moindre étincelle. Cependant, cette affection ne mérite point l'épithète de chaste, qui ne reçoit pas du plaisir même une teinte majestueuse d'une tendre mélancolie, et qui peut permettre à l'ame de s'oublier, ne fût-ce que pour un moment, dans la jouissance de sa satisfaction actuelle, quand elle se sent dans la présence d'un Dieu ; — car ce doit toujours être là l'aliment de sa joie !

J'ai toujours été curieuse de remonter dans la nature à la source de toutes les coutumes établies ; en conséquence, il m'est souvent venu dans la tête que c'étoit un sentiment d'affection pour tout ce qui avoit touché la personne d'un ami absent ou mort, qui a donné naissance à ce respect absurde pour les reliques, dont les prêtres ont si bien su se servir pour leurs intérêts. On doit permettre à l'amour, comme à la dévotion, de consacrer les vêtemens aussi bien que la personne qui les porte ; car l'amant à qui le gant ou le mantelet de sa maîtresse n'inspire pas une sorte de respect religieux, seroit un homme sans imagination. Il ne doit pas pou-

voir confondre ces gants, ce mantelet avec d'autres de la même espèce. Peut-être ce sentiment délicat ne supporteroit-il pas l'analyse d'un physicien ? mais enfin voilà sur quoi porte l'enthousiasme des hommes. Un phantôme brillant passe devant nos yeux, tous les autres objets perdent leur éclat à son aspect ; et cependant, quand nous embrassons le nuage, la vision ravissante se dissipe dans l'air, ne laissant après elle qu'un vuide ou un doux parfum, dont la mémoire conserve long-tems le cher souvenir ; mais j'ai mis, sans m'en douter, le pied dans le champ de la féerie, et j'ai cru sentir l'haleine balsamique du printems, quoique le cruel hiver soufle encore.

Comme sexe, les Femmes sont plus chastes que les hommes, et la modestie étant l'effet de la chasteté, elles pourroient mériter qu'on leur attribuât plus particulièrement cette vertu ; je demanderai pourtant la permission d'élever un doute ; car je ne sais trop si la chasteté produit la modestie, quoique je sois bien sûre qu'elle peut produire la décence dans la conduite,

tant

tant qu'elle n'est qu' un respect humain (1), et que la coquetterie et les romans dédommagent d'une réserve forcée. Il y a plus, je soutiendrai, d'après l'expérience et la raison, qu'on doit attendre plus de vraie modestie des hommes que des Femmes, uniquement parce qu'ils exercent davantage leur intelligence.

Mais quant à la décence dans le maintien, je crois que les Femmes ont évidemment l'avantage, si l'on en excepte une classe également méprisée des deux sexes. Peut-il y avoir rien de plus choquant que cette impudente effervescence de galanterie, qui inspire à plusieurs hommes de lorgner effrontément toutes les Femmes qu'ils rencontrent. Est-ce-là le respect pour mon sexe ? cette conduite malhonnête montre tant de dépravation habituelle, et une telle foibiesse d'ame, qu'on ne sauroit attendre beaucoup de vertus publiques ni privées des hommes ou des Femmes, jusqu'à

(1) Le maintien immodeste de beaucoup de Femmes mariées, qui sont pourtant fidèles à leurs époux, doit rendre cette remarque sensible.

ce qu'ils deviennent plus modestes, jusqu'à ce que les hommes, pliant à des sentimens plus raisonnables, un goût sensuel pour le sexe, ou une affectation d'assurance mâle, qui est bien plutôt de l'impudence, se traitent l'un l'autre avec respect, à moins que la passion ne donne son ton particulier à leur maintien. Je veux dire un respect personnel, le respect modeste pour l'humanité et non pour les politesses malhonnêtes ou fausses de la galanterie, ou l'insolente condescendance d'un être qui se donne les airs d'en protéger un autre.

Je porterai plus loin cette observation, et j'avancerai que la modestie doit défendre de communiquer avec ce libertinage d'esprit, qui porte un homme à faire froidement et sans rougir d'indécentes allusions, des jeux de mots obscènes; il n'est pas ici question des Femmes; car ce seroit alors brutalité. Le respect pour l'homme, comme homme, est la base de tous sentimens nobles. Combien le libertin qui obéit à son tempérament, ou seulement à sa fantaisie, n'est-il pas plus modeste, que le lâche bouffon qui fait rire à gorge déployée toute une table.

C'est-là un des milliers d'exemples dans lesquels la distinction sexuelle, relative à la modestie, est devenue fatale à la vertu et au bonheur. Cependant, on exige de la Femme foible que son éducation assujétit à sa sensibilité physique et morale, d'y résister dans les occasions les plus difficiles. » Peut-il y avoir, dit Knox, (1) rien » de plus absurde, que de tenir les Femmes » dans un état d'ignorance, et d'insister cependant, avec tant de force, sur leur devoir de résister à la tentation contre laquelle on ne les a pas prémunies ? » Ainsi, quand la vertu ou l'honneur commande de réprimer une passion, on rejette le fardeau sur les épaules les plus foibles, sans songer qu'on outrage la raison et la vraie modestie, qui devroit au moins rendre l'abnégation mutuelle, pour ne rien dire de la générosité du courage, vertu qu'on suppose propre à l'homme, et dont il se targue tant.

Rousseau et le docteur Grégory tombent dans la même erreur, relativement à la

(1) Dans son excellent ouvrage sur l'éducation, traduit par M. Noël; il se trouve chez M. Garnery.

modestie ; car ils desirent l'un et l'autre que la Femme mette de l'incertitude dans son abandon ; qu'elle laisse ignorer à son mari si c'est la sensibilité ou la foiblesse qui la conduit dans ses bras ; mais elle est immodeste, la Femme qui peut souffrir que son mari ait le moindre doute à cet égard.

Pour présenter cet objet sous un autre point de vue, — le manque de modestie que je déplore principalement comme subversif de la moralité, provient de cette espèce de lutte que les hommes voluptueux regardent comme l'essence de la modestie, quoique dans le fait elle en soit le tombeau ; car c'est un rafinement de convoitise que recherchent les hommes qui n'ont pas assez de vertu pour goûter les plaisirs innocens de l'amour. Un homme délicat porte plus loin les notions de la modestie ; la foiblesse ni la sensibilité ne peuvent le satisfaire : il lui faut de l'affection.

Les hommes se vantent de leurs triomphes sur les Femmes ; mais en quoi peuvent-ils en tirer vanité ? Une créature sensible est entraînée par sa sensibilité

dans la folie, dans le vice (1); et quand la raison s'éveille, elle est accablée d'un souvenir terrible. L'abandon, le désespoir écartent toute consolation; celui qui devoit l'éclairer et protéger sa foiblesse, l'a trahie: dans le rêve de la passion, elle s'est égarée dans un paysage enchanteur; ses pas irréfléchis la portent sur un précipice dont son guide devroit la détourner, et dans lequel il l'entraîne; sortie de ce délire, elle ne voit qu'un monde sévère et mocqueur; la voilà seule dans l'univers, car celui qui a triomphé de sa foiblesse cherche à présent de nouvelles conquêtes. Comment sortiroit-elle de cette condition déplorable? Quelle ressource trouvera-t-elle dans un esprit affoibli pour relever son cœur abattu?

Mais si les sexes sont effectivement destinés à se combattre; si c'est un arrangement de la nature, que les hommes agissent noblement; qu'ils apprennent de leur orgueil que la victoire est moindre

(1) En voltigeant au tour de la lumière, le malheureux papillon brûle ses aîles.

quand elle est remportée uniquement sur la sensibilité. Une véritable conquête n'est point l'effet de la surprise ; c'est celle qu'on remporte sur le cœur ; c'est lorsqu'à l'exemple d'Héloïse, une Femme sacrifie volontairement l'univers pour l'amour. Je ne considère pas maintenant la sagesse ou la vertu d'un pareil sacrifice ; je soutiens seulement qu'il est fait à l'amour et non à la sensibilité, quoiqu'elle y entre pour sa part. Il doit m'être permis d'appeler Femme modeste, celle qui est susceptible d'un pareil sacrifice, et d'ajouter que les Femmes seront immodestes tant que les hommes ne seront pas plus chastes : en effet, existe-t-il des maris assez délicats pour les Femmes modestes? La modestie doit être également cultivée par les deux sexes, sous peine de rester toujours une chétive plante de serre chaude, tandis que son affectation, qu'on pourroit comparer à la feuille de figuier, empruntée par la coquetterie, peut donner du piquant au plaisir.

Les hommes probablement soutiendront encore que les Femmes doivent avoir plus de modestie que les hommes ; mais ce ne

sont pas les froids raisonneurs qui seront les plus prompts à contrarier mon opinion. Non, ce seront les hommes à imagination, les favoris du sexe qui extérieurement respectent et intérieurement méprisent les foibles créatures dont ils se jouent. Ils ne peuvent se soumettre à renoncer à la satisfaction des sens; ni même à goûter l'épicuréisme de la vertu, — l'abstinence.

Pour considérer le sujet par un autre côté, mes observations ne porteront que sur les Femmes.

Les ridicules faussetés (1) qu'on débite

(1) Les enfans voyent de bonne heure les chats, les oiseaux, etc., faire leurs petits. Pourquoi ne leur dit-on pas alors que leurs mères les enfantent et les nourrissent de la même manière? comme il n'y auroit dans cette explication aucune apparence de mystère, ils n'y songeroient plus. La vérité peut toujours être dite aux enfans, pourvu qu'on la leur dise sérieusement; c'est l'immodestie d'une modestie affectée, qui fait tout le mal. Cette fumée enflame l'imagination, en tâchant inutilement d'obscurcir certains objets: En effet, pour dérober aux enfans toute connoissance de ces sortes de choses, il faudroit que nous n'y fissions jamais aucune allusion; mais cette discrétion étant im-

aux enfans d'après de fausses notions de modestie, tendent à enflammer leur imagination avant le tems; et font que leurs esprits s'occupent de choses que la nature n'avoit pas voulu soumettre à leurs pensées avant que leur corps fut parvenu à un certain dégré de force; car alors les passions prennent la place des sens, comme instrumens propres à développer l'intendement, et à former le caractère moral.

Je crains bien que les filles ne soient dabord gatées chez les nourrices et dans les pensions, particulièrement dans les dernières. Plusieurs jeunes filles couchent et veillent ensemble dans la même pièce. Quoique je fusse bien fâchée de souiller l'esprit d'une innocente créature, en lui inspirant une fausse délicatesse, ou par ces notions d'une indécente pruderie qui lui donneroient naturellement de la méfiance contre l'autre sexe; je n'en serois pas moins attentive à empêcher qu'elle ne prit des

---

possible, il vaut mieux leur dire la vérité, sur-tout lorsque cette connoissance, ne les intéressant point, ne peut faire aucune impression sur leur imagination.

habitudes mal-honnêtes ou immodestes, et comme plusieurs jeunes filles ont reçu de très-mauvais exemples de leurs bonnes, il est très-inconvenant de les mêler ainsi sans distinction.

A dire le vrai, les Femmes sont en général trop familières les unes avec les autres; ce qui produit dans le mariage cette extrême familiarité qui le rend si souvent malheureux. Pourquoi, sous le nom de décence, les sœurs, les amies, les ladis avec leurs Femmes-de-chambre poussent-elles la familiarité, jusqu'à oublier le respect qu'une créature humaine doit à sa semblable? La délicatesse qui provient des devoirs répugnant quand l'humanité ou l'affection (2) nous conduisent au chevet d'un malade, est vraiment méprisable; mais pourquoi les Femmes qui se vantent d'une délicatesse supérieure, sont-elles en état de santé plus familières entr'elles que les hommes ne le sont entr'eux? C'est un

(1) Par affection, on rempliroit plutôt ces devoirs soi-même, pour les épargner à un ami; car l'invalidité produite par la maladie, humilie la nature.

contre-sens dans les usages que je n'ai jamais pu expliquer.

Pour conserver la santé et la beauté, je recommanderois de bonne-heure de fréquentes ablutions; et, par exemple, on devroit apprendre aux filles à se charger seules du soin de leur parure, sans aucune distinction de rang. Si l'usage veut qu'on les aide de quelque manière; qu'elles ne réclament cette assistance, qu'après qu'elles auront fait elles-mêmes la partie de leur toilette qui ne doit jamais être faite en présence de personne; parce que c'est une insulte à la majesté de la nature humaine; non, à cause de la modestie; mais par décence; car le soin que prennent quelques Femmes modestes, et l'affectation qu'elles y mettent au point de ne pas souffrir qu'on voye leurs jambes, est aussi puérile qu'immodeste. (2)

---

(1) Je me souviens d'avoir trouvé dans un livre, sur l'éducation, une maxime qui m'a fait sourire. » Il est inutile de vous avertir de ne jamais porter votre main sur votre fichu; c'est une chose qu'une Femme modeste ne doit jamais se permettre «.

Je vais noter encore quelques usages indécens qui sont particuliers aux Femmes, tel que chuchotter, quand le silence devroit régner ; à l'égard de la propreté que quelques sectes religieuses ont peut-être poussée trop loin, entr'autres les Esséniens parmi les Juifs, regardant comme indécent envers Dieu, ce qui ne l'étoit que relativement aux hommes ; eh bien ! ce précepte est violé de la manière la plus indécente. Comment des Femmes délicates peuvent-elles exposer aux regards la partie la plus dégoûtante de l'économie animale ? N'est-il pas très-raisonnable d'en conclure que les Femmes qui n'ont pas appris à respecter leur propre sexe dans ces particularités, ne respecteront pas long-tems la seule différence de sexe dans leurs maris ? La pudeur virginale une fois perdue, j'ai généralement observé que les Femme retombent dans leurs anciennes habitudes, et qu'elles vivent avec leurs maris comme avec leurs sœurs ou leurs compagnes.

D'ailleurs, les Femmes par nécessité, à cause de la non-culture de leur esprit, recourent très-souvent à ce que j'appele fa-

milièrement l'esprit corporel, et leurs intimités sont de la même espèce ; en un mot, elles sont aussi intimes en corps qu'en esprit. Si la décence personnelle qui est la base de la dignité de caractère ne s'introduit point parmi les Femmes, leur esprit n'acquèrera jamais ni force, ni modestie.

D'après cela, je m'oppose également à ce qu'on renferme ensemble trop de Femmes dans des pensions ou des couvens. Je ne puis me rappeler sans indignation les jeux mal-honnêtes, les familiarités indécentes que de jeunes personnes se permettent entr'elles, et dont j'ai été témoin dans ma jeunesse, lorsque le hazard leur amenoit en ma personne, un censeur incommode.

Je les ai vues dans leurs conversations au moins aussi indécentes que les hommes dans ces mots à double entente, qui font rire aux éclats toute une table, quand le rouge bord a librement circulé ; mais envain essayeroit-on de tenir le cœur pur, si l'on ne meuble sa tête d'idées, et qu'on ne prenne la peine de les comparer, afin de se former un jugement solide, en généralisant les notions simples, et pour se faire

une modestie raisonnée, en donnant aux facultés intellectuelles une force capable d'étendre l'excessive sensibilité.

On croira peut-être que j'insiste trop sur la réserve personnelle; mais elle est toujours la sauve-garde de la modestie; de sorte que, si j'avois à faire l'énumération des grâces qui doivent orner la beauté, je ne manquerois pas d'ajouter à l'extrême propreté du corps et des vêtemens, la réserve personnelle. On sent bien que celle dont je veux parler ici, n'a rien de sexuel, et que je la regarde comme aussi nécessaire aux hommes qu'aux Femmes. Dans le fait, cette réserve et cette propreté que des Femmes indolentes négligent trop souvent, est pourtant si nécessaire, qu'en supposant plusieurs Femmes dans la même maison, je parierois volontiers, qu'abstraction faite de l'amour, les respects des hommes, leurs attentions, leurs égards habituels seront pour la Femme qui aura le plus ces deux qualités.

Quand des parens ou des amis qui vivent ensemble se rencontrent le matin, on voit naturellement s'établir dans leurs politesses un sérieux qui n'exclut pas l'affection, et

ce sérieux s'explique par les idées dont chacun est occupé, en songeant aux devoirs qu'il doit remplir le long du jour. Peut-être trouvera-t-on cette manière de voir bizarre ? mais j'assure que c'est un sentiment spontané, qui s'est souvent élevé dans mon ame. J'ai souvent aussi joui du plaisir, après avoir respiré la douce fraîcheur du matin, d'en retrouver une semblable sur les traits de personnes, pour qui j'avois une affection particulière; j'étois charmée de les voir fortifiées comme elles l'étoient pour tout le jour, et prêtes à fournir leur carrière avec le soleil; les marques d'affection qu'on se donne le matin, sont, par ce moyen, plus respectueuses que la tendresse familière qui prolonge fréquemment la conversation du soir. Je dirai plus, j'ai souvent été choquée, pour ne pas dire davantage, de revoir le matin une amie que j'avois quittée la veille au soir complettement habillée, avec ses vêtemens entassés et frippés, parce qu'elle avoit voulu rester au lit jusqu'au dernier moment.

Il n'y a pourtant que ces attentions trop souvent négligées qui puissent entretenir

l'affection domestique; pour peu que les hommes et les Femmes entendissent bien leurs intérêts, ils mettroient la moitié du tems qu'ils perdent à orner ou plutôt à défigurer leur personne, à se tenir habituellement dans un état de propreté. Ce seroit faire beaucoup pour acquérir la pureté de l'ame; mais les Femmes ne se parent que pour plaire aux conteurs de fleurettes, et non aux véritables amans; car l'homme qui sait réellement aimer, préfère toujours l'habillement simple qui marque mieux la taille. Il y a dans la parure un manque de convenance qui repousse l'affection, et cela est naturel; car l'amour aime à se reposer sur des idées de sociétés intérieures et d'intimité qui excluent l'apprêt.

Comme sexe, les Femmes sont habituellement indolentes, et tout semble tendre à les rendre telles. Je n'oublie pourtant pas les élans d'activité que la sensibilité produit; mais comme ils ne font qu'accroître le mal, je ne crois pas qu'il faille les confondre avec la marche ferme et imposante de la raison. Leur indolence mentale et corporelle, que jusqu'à ce que leur corps soit fortifié et leur intelligence ag-

grandie par des efforts actifs, on ne peut guères se promettre que la modestie remplace la mauvaise honte. Peut-être trouvera-t-on prudent d'en prendre l'apparence; mais qu'on se souvienne que ce beau voile ne doit être porté qu'aux jours de réjouissance.

Il n'est guères de vertu qui se marie plus amicalement avec les autres, que la modestie. C'est le pâle rayon de la lune qui rend plus intéressant tous les traits sur lesquels il porte sa lumière adoucie, et qui, en resserrant l'horison, fixe l'œil sur les objets à sa portée, devenus plus touchans. Il n'est point de fiction poëtique aussi belle que celle qui, couronnant le front de Diane d'un croissant d'argent, en fait la Déesse de la chasteté. J'ai quelquefois pensé que quelque Femme modeste de l'antiquité, se promenant d'un pas tranquille dans un lieu solitaire, doit avoir éprouvé le sentiment de sa dignité, quand, après avoir contemplé le paysage dont l'éclat s'éteignoit à moitié sous le voile transparent d'une belle nuit, et l'invitoit avec un zèle pur et tranquille comme son ame, la chaste Phœbé sa sœur,

à

à tourner et à faire réfléchir ses rayons sur son sein virginal.

Une Femme, éclairée par une religion plus pure, a de plus nobles motifs de continuer d'être chaste et modeste; car son corps est le temple du Dieu vivant, de ce Dieu qui exige plus qu'une modestie extérieure. Elle sait que l'œil de ce Dieu sonde les cœurs et les reins, et que si elle espère de trouver grâce devant la pureté même, il faut que sa chasteté soit fondée sur une véritable modestie, et non sur la prudence du siècle, parce qu'autrement toute la récompense qu'elle pourroit s'en promettre, se borneroit à une bonne réputation dans ce monde; elle n'oubliera jamais que ces augustes rapports, cette communication sacrée, établis entre l'homme et son auteur, doivent inspirer le désir d'être pur, comme il est pur lui-même.

Je crois superflu d'ajouter, après les remarques précédentes, que je trouve très-immodestes tous ces airs féminins de maturité, qui remplacent la rougeur pudibonde de la jeunesse, et à qui l'on sacrifie la franchise pour s'assurer le cœur d'un époux, ou plutôt pour le forcer à être

toujours amant, quoique la nature, si l'on n'en eût point interrompu les opérations, eût remplacé l'amour par l'amitié. La tendresse qu'un homme ressentira pour la mère de ses enfans, est un excellent remplacement de l'ardeur d'une passion non-satisfaite ; mais il est indélicat, pour ne pas dire immodeste, à des Femmes de feindre une froideur de tempérament contre nature, afin de prolonger cette ardeur. Les Femmes comme les hommes doivent avoir leurs appétits communs et les passions de leur nature, et ces appétits n'ont quelque chose de brutal que quand ils ne sont pas réprimés par la raison; or, les réprimer est le devoir de toute l'espèce et non simplement d'un sexe. On peut à cet égard abandonner la nature à elle-même. La seule précaution préalable est de donner aux Femmes des connoissances, et de leur inspirer de l'humanité; l'amour ne tardera pas à leur enseigner la modestie (1).

(1) Le maintien de beaucoup de nouvelles mariées m'a souvent déplu. Les Femmes semblent jalouses de ne jamais laisser oublier à leurs époux les privilèges qu'elles ont acquis par le mariage, elles ne trouvent

Il n'est pas besoin de cette réserve étudiée, aussi choquante que futile; car les règles factices de maintien, n'en imposent qu'aux observateurs bornés : un homme de sens perce bientôt le voile, et dédaigne l'affectation qu'il couvre.

Le maintien des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe est la dernière chose dont on doive s'occuper dans leur éducation. Dans le fait, on attache aujourd'hui tant d'importance à ce maintien, dans la plupart des circonstances, qu'il est rare de voir à nud l'heureuse et naïve simplicité du caractère; et pourtant, si les hommes s'attachoient à cultiver chaque vertu, à lui laisser prendre racine dans l'ame, la grace qui en résulteroit, et présenteroit naturellement le signe extérieur de cette vertu, dépouilleroit bientôt l'affectation de ses ridicules pompons; parce qu'une conduite qui n'a pas la vérité pour

---

de plaisir dans leur société, qu'autant qu'ils continuent à jouer le rôle d'amans. Quand on souffle toujours ainsi le feu de l'amour, sans lui fournir d'alimens, il ne doit pas tarder à s'éteindre; il faut que son règne despotique passe bientôt.

base, est aussi mobile que trompeuse !

O ! mes soeurs, voulez-vous réellement posséder la modestie ? Souvenez-vous que la profession de quelque vertu que ce soit est incompatible avec l'ignorance et la vanité. Acquérez cette justesse de tête qu'on doit à l'exercice de ses devoirs, et à l'étude des choses solides ; autrement vous resterez toujours dans la situation précaire et dépendante dont vous vous plaignez. Et l'on ne vous aimera, qu'autant que dureront vos charmes ! l'œil modestement baissé, la rougeur virginale et la pudique réserve, toutes ces qualités ont leur prix dans leur saison, mais la modestie, étant la fille de la raison, ne sauroit long-tems exister avec une sensibilité qui n'est point tempérée par la réflexion. De plus, tant que l'amour, même le plus innocent, sera l'unique occupation de votre vie, vos cœurs se trouveront trop foibles pour assurer à la modestie le paisible azile où elle se plaît à demeurer étroitement unie avec l'humanité.

CHAPITRE VIII.

Les bases de la morale renversées par les notions sexuelles de l'importance d'une bonne réputation.

Il y a long-tems qu'il m'est venu dans la tête, que tous ces avis relatifs au maintien, et que toutes ces différentes manières de s'assurer une bonne réputation, si vivement recommandées aux Femmes, n'étoient que des vernis brillans, mais corrosifs, qui rongent la substance de la morale dont on l'a incrustée. Je me suis dit, qu'en mesurant ainsi dés ombres, il étoit impossible de ne pas tomber dans des erreurs de calcul, puisque leur projection est tellement dépendante de la hauteur du soleil et d'une foule d'autres circonstances contingentes.

D'où nait le maintien d'un courtisan qui se fait un jeu, et un jeu si facile de tromper? Sans doute de sa situation; car se trouvant avoir besoin de ceux qui dépendent de lui, il est oblgé d'apprendre l'art de refuser sans offenser, et de nour-

rir adroitement les espérances de l'aliment du Caméléon : ainsi la politesse s'accoutume à se jouer de la verité, et, détruisant la sincérité et l'humanité propres à notre espèce, forme enfin ce qu'on appèle un gentil- homme.

Les Femmes acquèrent de même, d'après une prétendue nécessité, les dehors artificiels et faux qu'on leur connoît. Cependant la vérité n'est pas une chose avec laquelle on puisse jouer impunément ; le charlatan le plus exercé devient à la fin lui-même dupe de ses tours de passe-passe ; il perd cette sagacité naturelle qu'on a justement nommé bon sens ; et particulièrement cette perception vive des vérités les plus communes, que l'esprit, qu'on n'a point gaté, reçoit constamment pour ce qu'elles sont, quoiqu'il puisse ne pas avoir assez d'énergie pour les découvrir lui-même, surtout quand des préjugés locaux l'ont obscurci. La majeure partie des hommes reçoit ses opinions *de confiance*, pour s'épargner la peine d'exercer elle-même ses facultés intellectuelles, et ces êtres indolens s'attachent naturellement à la lettre plutôt qu'à l'esprit des lois divines ou hu-

maines. » Les Femmes, dit quelque part » un auteur, dont le nom ne me re- » vient pas, ne songent point à ce qui n'est » vu que de l'œil du ciel. » Et pourquoi voudriez-vous qu'elles s'en inquiétassent? C'est l'œil de l'homme qu'on leur a appris à caindre, et quand elles sont parvenues à endormir leur argus, elles ne pensent guères au ciel ou à elles-mêmes, parce que leur réputation est en sûreté. C'est cette réputation et non la chasteté avec les vertus qui l'accompagnent, qu'elles prennent bien garde de laisser entâcher, non pas parce que c'est une vertu, mais de peur d'être dégradées du rang qu'elles occupent dans l'opinion publique.

Je n'ai besoin pour prouver la vérité de cette observation, que de faire remarquer les intrigues des Femmes mariées, particulièrement dans la haute classe, et dans les provinces où leurs parens leur font contracter des unions sortables, suivant leur rang dans la société. Qu'une jeune fille innocente devienne la proie de l'amour, la voilà avilie pour jamais, quoique son ame ne soit pas souillée de ces artifices que se permettent des Femmes

sous le chaperon commode du mariage ; elle n'a non plus enfreint aucun devoir, — que le devoir de se respecter elle-même. Au contraire, la Femme mariée rompt le plus saint des nœuds, et devient une mère cruelle, quand une fois elle est épouse déloyale et coupable. Si son mari conserve encore quelqu'affection pour elle, les ruses qu'elle employe nécessairement pour le tromper, la rendent le plus méprisable de tous les êtres ; car enfin les manœuvres nécessaires pour sauver les apparences doivent au moins tenir son ame dans ce tumulte puérile ou vicieux qui en détruit toute l'énergie. En outre, il lui faut de tems-en-tems, comme à ces gens habitués à prendre des liqueurs pour se monter la tête, une intrigue pour animer son cœur qui ne goute plus que des plaisirs fortement assaisonnés de crainte ou d'espérance.

Les Femmes mariées se conduisent quelquefois avec plus d'audace ; je vais en citer un exemple.

Une Femme de qualité, connue pour ses galanteries, quoique personne ne la rangeât dans la classe où elle devoit être, parce qu'elle vivoit encore avec son mari,

ent l'impudence de traiter avec le mépris le plus insultant, une pauvre créature timide, honteuse d'une première foiblesse commise avec un gentil-homme du voisinage qui l'avoit pourtant épousée après l'avoir séduite. Cette Femme confondoit la vertu avec la réputation ; et je crois qu'elle s'estimoit infiniment pour s'être respectée avant son mariage, quoique, cette alliance une fois arrangée à la satisfaction de leur famille, les deux époux eussent été également infidèles l'un à l'autre, de sorte que leur chétif rejetton, héritier d'une fortune immense, étoit arrivé on ne sait trop d'où !

Mais envisageons ce sujet sous un autre point de vue.

J'ai connu un grand nombre de Femmes, qui, si elles n'aimoient pas leurs maris; n'aimoient du moins pas ailleurs. Eh bien ! fières de cette fidélité négative, elles se livroient entièrement à la vanité, à la dissipation, et négligeoïent tous leurs devoirs domestiques ; il y a plus, jettant par les fenêtres un argent qu'elles auroient dû ménager pour assurer l'éducation ou le bien-être de leurs enfans, elles se tar-

guoient d'une réputation sans tache, comme si tous leurs devoirs en qualité de Femmes et de mères se fussent bornés à la conserver. On a vu d'autres Femmes indolentes négliger tous leurs devoirs particuliers et croire mériter le cœur de leurs époux, parce qu'elles étoient fidèles à celui qui bien que le principal, n'est pourtant pas le seul.

Les ames foibles aiment toujours à se reposer sur l'observance extérieure des devoirs; mais la morale nous offre des motifs bien plus simples, et il seroit à désirer que des écrivains superficiels dans ce genre, eussent moins parlé du maintien et des pratiques du dehors; car à moins qu'une vertu, de quelque espèce qu'on la suppose, ne soit appuyée sur la conviction qui résulte des lumières, elle ne produira qu'une sorte de décence insipide; cependant on a fait du respect humain le principal devoir de la Femme, témoin Rousseau qui déclare l'honneur et la réputation non moins indispensables que la chasteté, et qui ajoute quelques pages plus loin: » l'homme, en bien faisant, » ne dépend que de lui-même, et peut

» braver le jugement public ; mais la
» Femme, en bien faisant, n'a fait que la
» moitié de sa tâche, et ce que l'on pense
» d'elle, ne lui importe pas moins que
» ce qu'elle est en effet. Il suit de-là que
» le systême de son éducation doit être à
» cet égard contraire à celui de la nôtre :
» l'opinion est le tombeau de la vertu
» parmi les hommes, et son trône parmi
» les Femmes ». C'est-à-dire, ou toutes les règles de la logique sont fausses, que la vertu qui repose sur l'opinion est purement humaine, et qu'elle est celle d'un être à qui le Ciel a refusé la raison.

Ce prix que l'on attache à la réputation, abstraction faite de ce qu'elle est une des récompenses naturelles de la vertu, est venu d'une cause dont j'ai déjà gémi, la regardant comme celle qui a le plus dépravé les Femmes; je veux dire l'impossibilité de regagner l'estime publique, par un retour sincère à la vertu, estime que les hommes conservent d'ordinaire, même pendant le tems qu'ils se livrent au vice. Il étoit donc naturel aux Femmes de tâcher de conserver, à quelque prix que ce fût, ce qui une fois perdu — l'é-

toit pour jamais ; et ce soin absorbant tous les autres, la réputation d'honnêteté est devenue la seule chose qu'on ait exigée de mon sexe. Mais les scrupules de l'ignorance sont bien mal fondés ; car ni la religion, ni la vertu, quand elles résident dans un cœur, ne demandent une attention si puérile à de pures cérémonies, parce qu'après tout le maintien aura nécessairement de la décence, quand les motifs dont la personne est animée seront purs.

Je puis citer à l'appui de mon opinion une autorité bien respectable ; et certes, l'autorité d'un philosophe qui raisonne de sang-froid, quoiqu'elle ne puisse établir à elle seule un sentiment, doit du moins prêter quelque poids à une considération. Le docteur Smith, en parlant des loix générales de la morale, observe — » que » quelques circonstances extraordinaires » et malheureuses peuvent faire soupçon» ner un honnête homme d'un crime dont » il a toujours été incapable, et d'après » cela l'exposer injustement à se voir, » pour le reste de sa malheureuse vie, » l'objet de l'exécration du Genre-hu-

» main. On peut dire qu'un pareil mal-
» heur lui fait perdre, malgré son in-
» nocence et sa probité, tout ce qu'il
» possède, de même que l'homme le plus
» prudent peut être ruiné, malgré toute
» sa circonspection, par une inondation
» ou un tremblement de terre. Cependant,
» des accidens du premier genre sont peut-
» être plus rares et plus opposés à la mar-
» che ordinaire des choses, que ceux du se-
» cond; et il n'en reste pas moins vrai que la
» pratique de la vérité, de la justice et de
» l'humanité offre un moyen sûr et presque
» infaillible d'acquérir ce que ces vertus
» méritent, et désirent sur-tout d'obtenir,
» la confiance et l'amitié des gens avec
» qui nous vivons habituellement.. On peut
» aisément mal interpréter la conduite
» d'une personne, dans une occasion par-
» ticulière; mais il n'est guères possible
» de la présenter, dans tous ses points, sous
» un faux jour. J'admets que l'on pourra
» croire qu'un homme honnête a failli;
» mais cela n'arrivera que rarement. Au
» contraire, l'opinion bien établie de la
» pureté de ses mœurs nous conduira sou-
» vent à le juger innocent, nonobstant les

» plus fortes présomptions, dans une con-
» joncture où il aura réellement mal
» fait ».

Je suis entièrement de l'avis de cet écrivain, et je crois que bien peu de personnes de l'un ou de l'autre sexe ont été méprisées pour certains vices, sans mériter effectivement de l'être. Je ne parle pas de la calomnie du moment, qui flotte sur un caractère, comme un de ces brouillards épais de novembre sur la capitale, jusqu'à ce qu'il tombe et se dissipe par dégré à la lumière d'un jour ordinaire : Je prétends seulement que la conduite habituelle de la majeure partie des hommes réussit à se faire apprécier ce qu'elle vaut. L'ignorance a-t-elle conçu d'elle-même des soupçons, ou lui ont-ils été suggérés par l'envie de nuire ? rassurez-vous ! La vérité saura bien se faire jour insensiblement, et dissiper les taches dont elles avoient couvert injustement un caractère pur. La réputation s'est trouvée éclipsée pour un moment dans l'ombre ; mais le nuage qui faisoit voir les choses sous un faux jour, une fois écarté, l'œil public manque rarement d'estimer juste ce qu'il distingue d'une manière bien nette.

Sans doute, beaucoup de gens obtiennent une réputation meilleure à plusieurs égards qu'ils ne la mériteroient, si l'on vouloit se rendre difficile ; car dans toutes les courses (1), une industrie active et qui sait ne pas se relâcher, est à-peu-près sûre de gagner les paris. Ceux qui ne visent qu'à cette chétive récompense, comme les Pharisiens qui prioient aux coins des rues pour se faire remarquer, obtiennent ordinairement le prix qu'ils cherchent, parce qu'après tout, l'homme ne sauroit lire dans le cœur de l'homme ! Mais la bonne réputation, produit naturel des bonnes actions de l'homme qui ne cherche qu'à marcher droit sans s'inquiéter des spectateurs, est en général, non-seulement de meilleur alloi, mais même plus aisée à obtenir.

Il existe, il est vrai, des épreuves cruelles où l'homme de bien ne peut qu'en appeler à Dieu, de l'injustice des hommes ; où il est obligé de s'envelopper de sa vertu comme d'un manteau ;

(1) Allusion aux courses de chevaux de New-Marcket, etc.

de redescendre dans l'asyle de sa propre conscience, jusqu'à ce que les serpens de l'envie ayent cessé de siffler ; que les clameurs du vulgaire déçu se soient appaisées. Il y a plus, les traits empoisonnés des injustes reproches, peuvent quelquefois percer, déchirer même un cœur innocent et sensible ; mais, par bonheur, ce sont là des exceptions rares aux règles générales : et c'est d'après les règles ordinaires, qu'il faut régler sa contenance. On ne tient jamais compte, dans les calculs astronomiques, de l'excentricité de l'orbite de la comète, qui n'est rien par rapport à l'ordre invariable établi dans les mouvemens des principaux corps célestes du systême solaire.

J'ose donc assurer que lorsqu'un homme est parvenu à la maturité, sa réputation est faite dans le monde, sauf quelques exceptions dont j'ai déjà parlé. Je ne dis pas qu'un homme prudent et mondainement sage, avec des vertus et des qualités purement négatives, ne puisse quelquefois obtenir une réputation plus brillante qu'un autre plus sage et meilleur que lui ; je suis fondée au contraire à

conclure

conclure d'après l'expérience, que de deux personnes presqu'égales en vertu, celle dont le caractère sera plus négatif, plaira davantage dans le monde, tandis que l'autre aura plus d'amis dans la vie privée; mais quoique les inégalités qu'on remarque dans les vertus des grand-hommes soient plus prononcées, quoiqu'elles offrent à la foiblesse envieuse le but certain vers lequel elle doit diriger ses coups, le vrai caractère, en dépit des éclaboussures de la malice ingénieuse, n'en jette pas moins son éclat (1).

Je ne ferai point de commentaire sur cette susceptibilité de réputation, sur l'attention avec laquelle on l'analyse; mais je suis effrayée de voir la moralité tellement défigurée chez les Femmes, que l'apparence absorbe tous leurs soins et leur fait négliger la réalité. C'est ainsi qu'une chose toute simple, devient étrangement compliquée; il arrive même quelquefois que la vertu et son simulacre varient sui-

(1) L'auteur fait allusion à différens auteurs biographiques; mais particulièrement à Baswel, dans sa vie de Johnson.

vant les circonstances. Nous n'aurions peut-être jamais entendu parler de Lucrèce, si elle étoit morte pour conserver sa chasteté, au lieu de s'immoler à sa réputation. Si nous méritons réellement la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, nous sommes ordinairement respectés dans le monde ; cependant, si nous aspirons à une plus grande perfection, il ne suffit pas de nous voir, comme nous supposons que les autres nous voyent, quoiqu'on ait ingénieusement présenté cette méthode comme la base de nos sentimens moraux, (1) parce que chaque spectateur peut avoir ses propres préjugés, en outre, les préjugés de son âge ou de son pays ; nous devons plutôt tâcher de nous considérer comme nous supposons que doit nous voir l'être qui met nos pensées en action, et dont le jugement ne s'écarte jamais de l'éternelle rectitude ; l'équité préside à tous ses jugemens, ils sont justes et miséricordieux.

L'esprit humble qui cherche à trouver

---

(1) Smith.

grâce devant lui, et qui s'examine tranquillement en sa présence, se trompe rarement sur ses propres vertus. C'est pendant l'heure du recueillement que le repentir se livre à la ferveur de la prière, et qu'on reconnoît le nœud qui unit l'homme à la Divinité ; on le reconnoît, dis-je, dans le sentiment pur d'une adoration révérencieuse, qui remplit le cœur sans exciter de tumultueuses émotions. Dans ces momens solemnels, l'homme découvre le germe de ces vices qui, semblables à l'arbre de Java, répandent aux environs une vapeur empoisonnée ; — leur ombre est mortelle ; mais il les découvre sans horreur, parce qu'il se sent attiré lui-même, par une chaîne d'amour vers ses semblables, aux folies desquels il voudroit trouver une excuse dans leur nature, c'est-à-dire en lui-même ; car il peut raisonner de la manière suivante : si, moi qui ai exercé mon esprit, qui ai été épuré par les disgraces, je trouve l'œuf du serpent dans quelque pli de mon cœur, si je ne l'écrase qu'avec difficulté, pourrois-je ne pas compâtir à la foiblesse de ceux qui qui n'ont pu l'écraser, ou qui ont impru-

demment nourri l'insidieux reptile, jusqu'à ce qu'il ait empoisonné chez eux la source de la vie ? Puis-je, avec le sentiment de mes fautes secrètes, repousser mes semblables, et les voir tranquillement tomber dans l'abîme de perdition qui s'entrouvre pour les dévorer ? — Non, non, le cœur oppressé doit crier avec une impatience suffoquante ; — et moi aussi je suis homme. J'ai des vices peut-être ignorés de mes semblables ; mais qui m'humilient devant Dieu, et qui, lorsque tout garde le silence, me disent hautement que nous sommes formés de la même terre et nourris du même élément. C'est ainsi que l'humanité s'élève naturellement du sein de l'humilité, et tresse des liens de bienveillance qui enlacent le cœur et l'empêchent de s'isoler.

Cette sympathie s'étend encore plus loin; jusqu'à ce que l'homme satisfait découvre de la force dans des raisonnemens qui ne peuvent opérer sa conviction, il place dans un plus beau jour pour lui-même, les apparences de raison qui ont égaré les autres, et s'applaudit de trouver quelque excuse à toutes leurs erreurs, quoiqu'il

sache très-bien que celui qui dirige la marche du soleil, le fait briller sur toute la nature. Cependant, secouant ses mains comme si elles avoient touché quelque chose d'impur, un pied sur la terre et de l'autre s'élevant hardiment vers les cieux, il demande à partager la béatitude des êtres d'un ordre supérieur : à cette heure rafraichissante, des vertus ignorées des hommes répandent leur céleste parfum, la terre altérée et rafraichie tout-à-coup par les sources pures de la consolation, se couronne d'une riante verdure; tel est le spectacle vivant et enchanteur que regarde avec complaisance l'œil trop pur pour voir l'iniquité.

Mais mes forces m'abandonnent, je me livre silencieusement à la douce rêverie dans laquelle m'ont conduit ces réflexions, sans pouvoir décrire les sentimens qui ont porté le calme dans mon ame, lorsque, observant le lever du soleil, une douce rosée coulant à travers les feuilles des arbres voisins, sembloit tomber sur mes esprits abatus, mais tranquiles, et venir rafraîchir un cœur brûlé par des passions que la raison s'efforçoit de vaincre.

Les principes qui m'ont guidée dans toutes mes recherches rendroient inutiles de plus longs développemens, si l'attention constante à maintenir frais et en bon état le vernis du caractère, n'étoit souvent présentée comme l'unique devoir des Femmes; si les documens, pour régler la conduite et conserver la réputation, n'étoient pas aussi fréquemment préférés aux obligations morales; mais à l'égard de la réputation, toute la sollicitude se borne à une seule vertu, la chasteté. Pourvu qu'une Femme conserve ce qu'on appelle absurdément son honneur, elle peut négliger tous les devoirs sociaux, ruiner même sa famille par le jeu, par l'extravagance, sans qu'elle ait à rougir; car dans le fait, c'est une femme honorable.

Mme. Macaulay a judicieusement observé » qu'il n y a qu'une seule faute qu'une » Femme d'honneur ne puisse commettre » impunément; elle ajoute, » c'est ce qui a donné lieu à cette observation folle et vulgaire, que dans une Femme, une première faute contre la chasteté, a le pouvoir radical de dépraver le caractère; mais la nature ne produit pas des êtres aussi

fragiles, et l'esprit humain est formé d'élémens trop sublimes, pour être aussi aisément corrompus. Malgré tous les désavantages de leur condition et de leur éducation, il est rare que les Femmes s'abandonnent entièrement, si elles ne sont jettées dans un état de désespoir, par la vénimeuse animosité de leur propre sexe ».

Mais autant ce soin de la réputation de chasteté est vanté par les Femmes, autant il est méprisé par les hommes, et les deux extrêmes sont également destructifs de la moralité.

Les hommes sont certainement plus dominés par leurs appétits que les Femmes, et leurs appétits sont encore plus dépravés par l'indulgence illimitée et par les artifices de la satiété. Le luxe a introduit dans le manger un rafinement qui détruit la constitution, et un dégré de gloutonnerie si dégoûtant, qu'il faut qu'on ait perdu toute idée de bienséance, avant qu'un homme ait pû se permettre de manger immodérément devant un autre, et se plaindre ensuite de l'incommodité naturellement occasionnée par son intempérance, Quelques Femmes, particulièrement

les françaises, ont aussi perdu tout sentiment de décence à cet égard ; car elles parlent fort tranquillement d'une indigestion. Il seroit à désirer que l'oisiveté n'eût pas engendré, sur le sol fertile de l'opulence, cette foule d'insectes d'été qui se nourrissent de putréfaction, nous n'aurions pas eu le dégoût de voir de tels excès de brutalité.

Il est une règle de conduite qui, je crois, peut suppléer à toutes les autres. Elle consiste simplement à avoir pour nos semblables un respect habituel, qui nous fasse préférer la décence à la satisfaction du moment. La honteuse indolence de plusieurs Femmes mariées et de quelques autres un peu avancées en âge, les porte fréquemment à manquer à la délicatesse ; car, quoique convaincues que la personne est le lien d'union entre les deux sexes, combien de fois n'excitent-elles pas le dégoût par leur indolence, ou pour jouir de quelque légère satisfaction ?

La dépravation de l'appétit qui rapproche les deux sexes, a entraîné des suites plus funestes encore. La nature doit toujours être le guide du goût et la mesure

de l'appétit. — Cependant, comme elle est grossièrement outragée par le voluptueux ! Laissant de côté les rafinemens de l'amour, la nature à cet égard, comme à tout autre, a attaché du plaisir au besoin : une loi naturelle et impérieuse, pour la conservation des espèces, exalte l'appétit, et mêle quelque chose d'intellectuel et de sentimental au désir sensuel. Les sentimens de la paternité, mêlés à un instinct purement animal, lui donnent de la dignité. L'homme et la Femme s'accordant souvent dans leurs rapports à leur enfant, l'intérêt mutuel et l'affection sont excités par l'exercice d'une commune sympathie. Les Femmes ayant alors nécessairement à remplir quelque devoir plus noble, que celui d'orner leur personne, ne se réduiroient point à être les esclaves d'une brutalité accidentelle. Voilà cependant la condition présente d'un très-grand nombre de Femmes qui, littéralement parlant, peuvent être considérées comme des plats, auxquels il est libre à chaque glouton de porter la main.

On pourroit m'objecter que quelqu'énorme que soit cet abus, il n'attaque qu'une

partie dévouée du sexe, — et dévouée après tout pour le salut du reste. Mais il seroit facile de prouver que cette assertion est aussi fausse que toute autre, qui recommande de sanctionuer un petit mal, pour produire un plus grand bien; l'inconvénient pour le caractère moral ne s'arrête pas là, et l'on peut dire que la paix de l'ame, de la partie la plus chaste du sexe, est troublée par la conduite de ces mêmes Femmes, auxquelles elles ne permettent point de se réfugier des bras du vice dans ceux de la vertu : ces infortunée qu'elles ont la barbarie de condamner pour jamais à exercer les artifices qui leur arrachent leurs époux, et débauchent leurs fils, les forcent à leur tour à prendre le même caractère qui leur inspire tant de mépris. En effet, j'ose assurer que toutes les causes de la foiblesse et de la dépravation des Femmes que j'ai développées jusqu'ici émanent d'une seule, la plus funeste; je veux dire le manque de chasteté dans les hommes.

Cette intempérance, malheureusement trop commune, déprave l'appétit de la nature à un tel dégré, qu'il faut l'aiguillon

des voluptés indécentes pour le relever ; cependant, on oublie le vœu maternel de cette nature qu'on outrage, et l'unique chose qui occupe la pensée, encore n'est-ce que pour un moment, c'est l'agrément extérieur de la personne. Le libertin qui cherche sa proie, devient quelquefois si voluptueux, qu'il rafine, dans ses goûts honteux, sur la délicatesse propre aux Femmes qui ne lui suffit plus. Aussi voit-on, en Italie et en Portugal, des hommes se trouver au lever d'êtres équivoques, et en solliciter des faveurs monstrueuses.

Les Femmes se sont rendues voluptueuses par systême, pour plaire à cette espèce d'hommes, et quoique toutes ne portent pas leur libertinage au même point, ces rapports, où le cœur n'entre pour rien, portent la dépravation d'un sexe sur l'autre, de sorte qu'ils se trouvent tous les deux corrompus, parce que le goût des hommes est vicié, et que les Femmes de toutes les classes règlent naturellement leur maintien sur le goût dominant qui leur vaut de l'influence et du plaisir. Les Femmes, devenant en conséquence plus foibles de corps et d'ame qu'elles ne devroient l'être, ne

répondent plus à une de leurs grandes destinations, celle de porter et nourrir des enfans, premier devoir d'une mère de famille que leur débilité les met hors d'état de remplir, et sacrifiant à des goûts lascifs l'affection maternelle qui annoblit l'instinct, détruisent l'embryon dans leur sein coupable, ou l'abandonnent quand il en est sorti. La nature veut qu'on la respecte dans tout, et ceux qui violent ses loix le font rarement avec impunité. Les Femmes faciles et énervées, qui attirent particulièrement l'attention des libertins, ne sont pas propres à être mères, quoiqu'elles puissent concevoir; de sorte que le riche épicurien qui a dissipé ses forces et sa vie parmi les Femmes, en répandant la dépravation et l'opprobre, quand il veut perpétuer son nom, ne reçoit plus de son épouse qu'un être à demi-formé, malheureux héritier de la double foiblesse de son père et de sa mère.

On a mis en opposition l'humanité du siècle présent avec la barbarie de l'antiquité, et l'on n'a pas manqué d'insister sur la cruelle coutume d'exposer les enfans que leurs parens ne pouvoient nourrir;

peut-être l'homme qui se pare ainsi d'une fausse sensibilité, a-t-il contribué, par ses amours vulgivagues, à produire une stérilité plus destructive, et une dépravation de mœurs plus contagieuse. Sûrement la nature n'a jamais voulu que les Femmes, en satisfaisant un appétit physique, frustrassent précisément le but pour lequel elle le leur a donné.

J'ai observé précédemment que les hommes doivent nourrir les Femmes qu'ils ont séduites ; ce seroit un des moyens de réformer les mœurs des Femmes, et d'arrêter un abus également funeste à la population et à la morale. Un autre moyen, aussi convenable, consisteroit à tourner l'attention des Femmes vers la vertu réelle de chasteté ; car celle qui sourit au libertin, multipliant les victimes de ses passions sans frein et de leur propre folie, a bien peu de droit au respect, sur-tout à celui qu'on paye à la modestie, quand même elle seroit d'une réputation sans tache.

Je dirai plus, elle a une teinte de la même folie, quelque pure qu'elle s'estime elle-même, celle qui se pare soigneuse-

ment, dans la simple vue d'être remarquée par les hommes, de leur arracher des soupirs, et d'en obtenir tout ce vain culte qu'on appelle innocente galanterie; si les Femmes respectoient réellement la vertu pour elles-mêmes, elles ne chercheroient point dans la vanité de dédommagement de l'abnégation qu'elles sont obligées de de pratiquer, afin de conserver leur réputation; elles ne fréquenteroient pas non plus des hommes qui peuvent les compromettre.

Les deux sexes se corrompent et se perfectionnent réciproquement; c'est-là, je crois, une vérité incontestable, et l'on peut étendre ce principe à toutes les vertus. La chasteté, la modestie, l'esprit public, et toute la suite des qualités respectables, sur lesquelles reposent le bonheur et la vertu sociale, doivent être connues et cultivées par tout le genre humain, où elles le seront avec bien peu de fruit, si ce n'est que partiellement. Au lieu de fournir au vicieux et au lâche un prétexte pour violer quelque devoir sacré, en l'appellant seulement un devoir sexuel, on feroit plus sagement de leur montrer que la nature

n'y a mis aucune différence, et même que l'homme qui se permet de n'être point chaste, attaque doublement son but, en rendant les Femmes stériles, et en détruisant sa propre constitution, quoiqu'il échappe à la honte qui poursuit le même crime dans l'autre sexe. Telles sont les conséquences physiques; on trouvera les morales encore plus alarmantes; car la vertu n'est plus qu'un mot quand les devoirs de citoyen, d'époux, de femme, de père et de mère, et de chef de famille ne lient plus les différens membres de la société, devenus égoïstes, que par de simples convenances.

Où les philosophes s'amusent-ils donc à chercher l'esprit public? L'esprit public doit nécessairement être nourri par les vertus privées, autrement il ressemblera à ce sentiment factice qui fait un devoir rigoureux aux Femmes de conserver leur réputation, et aux hommes leur honneur; un sentiment qui existe souvent sans avoir pour base la vertu, ou cette sublime morale, aux yeux de laquelle l'infraction habituelle d'un devoir devient celle de toute la loi morale.

CHAPITRE IX.

Des effets pernicieux qui résultent des distinctions contre nature, établies dans la société.

C'EST du respect qu'on a pour la propriété, surtout de celle qui s'élève jusqu'à la richesse, que découlent, comme d'une source empoisonnée, la plupart des maux et des vices qui font de ce monde, une scène si effrayante pour l'œil du contemplateur. Car, c'est dans la société la plus policée que des reptiles nuisibles et des serpens venimeux rampent sous des gazons parsemés de fleurs; et c'est encore là que la volupté, animée par un air brûlant, dessèche toutes les bonnes dispositions, avant qu'elles mûrissent jusqu'à devenir des vertus.

Une classe de citoyens en opprime une autre, parce qu'elles visent toutes à se faire rendre du respect, à cause des propriétés qu'elles possèdent : et malheureusement cette propriété, lorsqu'on a réussi

à se la procurer, attire la considération qu'on ne doit qu'aux vertus et aux talens. Des hommes osent négliger les devoirs les plus sacrés de l'homme, ils n'en sont pas moins traités comme des demi-Dieux. Un voile, tissu de vaines cérémonies, sépare la religion de la morale, et l'on est encore étonné que ce monde ne soit, à peu de chose près, qu'une caverne de brigands.

On emploie chez nous ce proverbe qui rend très-bien une triste vérité; c'est que quand le diable trouve un homme oisif, il le fait travailler pour son compte. Et que peut-on attendre d'une opulence et de titres héréditaires, sinon une oisiveté habituelle? Car l'homme est fait de manière qu'il ne peut apprendre à faire un bon usage de ses facultés qu'en les exerçant, et il ne les exercera pas, à moins qu'un besoin de quelqu'espèce ne mette les rouages en jeu. On ne sauroit non plus acquérir la vertu, que par l'accomplissement de ses devoirs relatifs; mais il est difficile que l'importance de ces devoirs sacrés soit sentie par un être cajolé par des fripons de flatteurs qui lui répètent qu'il est au-dessus de l'humanité. Qu'on ne s'y méprenne donc pas; il faut

établir plus d'égalité dans la société, si l'on veut que le règne de la morale s'établisse; et cette égalité, source de la vertu, ne se soutiendroit pas, fût-elle assise sur un rocher, tant qu'une moitié de l'espèce humaine y sera enchaînée par son destin. Soit ignorance, soit orgueil, cette malheureuse moitié travaillera toujours à miner ce piedestal, pour s'en détacher.

Il est inutile de compter sur la vertu des Femmes, tant qu'elles ne seront pas, jusqu'à un certain point, indépendantes des hommes; il est également superflu d'en attendre cette force d'affection naturelle qui les rendroit bonnes épouses et bonnes mères. Toutes les fois qu'elles vivront dans une dépendance absolue de leurs maris, elles seront rusées, chétives et vaines. Les hommes qui peuvent se contenter de cajoleries et de mignardises, n'ont pas beaucoup de délicatesse; car l'amour ne peut être compensé par rien; il perd tous ses charmes, quand on cherche autre chose en lui que lui-même. Cependant, tant que la richesse énervera les hommes, et que les Femmes vivront, pour ainsi dire, sur leurs attraits personnels, comment pouvons-nous espérer

qu'elles remplissent ces honorables devoirs qui demandent également l'activité et l'abnégation de soi-même. La propriété héréditaire fausse le jugement, et ceux qui en sont les victimes, si je puis m'exprimer ainsi, emmaillotés dès leur enfance, exercent rarement la faculté locomotive de leur corps ou de leur esprit; ils ne voyent les choses qu'à travers un faux milieu qui les empêche de découvrir en quoi consistent le vrai mérite et le vrai bonheur. L'homme ne jouit en effet que d'une lumière trompeuse, lorsque, caché sous la draperie de la situation, il passe avec une stupide indifférence, de dissipation en dissipation, et porte sur tout un œil insignifiant qui nous dit assez que la raison ne l'anime pas.

Je crois donc que la société n'est pas convenablement organisée, quand elle n'excite point les hommes et les Femmes à remplir leurs devoirs respectifs, en plaçant dans leur accomplissement l'unique moyen d'arriver aux distinctions que tous les êtres humains désirent d'obtenir. Il s'ensuit que le respect pour la richesse et pour les charmes de la personne, est un véritable vent

de nord-est qui flétrit les fleurs printanières de l'affection et de la vertu. La nature a sagement attaché les affections aux devoirs, au travail modéré, afin de fournir aux opérations de la raison la force que le cœur seul peut leur donner. Mais, quand on ne montre de l'affection que parce qu'elle est la marque distinctive d'un certain état, si l'on n'en remplit pas les devoirs, ce n'est qu'un vain compliment que le vice et la folie font à la vertu et à la réalité des choses.

Pour éclaircir mon opinion, il me suffira d'observer qu'une Femme admirée pour sa beauté, et qui se laisse ennivrer de cette admiration, au point de négliger le devoir indispensable de la maternité; cette Femme, dis-je, pèche contre elle-même, en négligeant de cultiver une affection qui pourroit à la fois la rendre utile et heureuse. Je pense que le vrai bonheur, c'est-à-dire, tout le contentement et toute la satisfaction vertueuse que nous pouvons obtenir dans notre état d'imperfection, provient du bon réglement de nos affections, et une affection comprend un devoir. Les hommes ne songent point aux malheurs qu'ils causent,

ni à la vicieuse foiblesse qu'ils caressent; lorsqu'ils exhortent les Femmes à se rendre uniquement agréables. Ils ne font pas attention que le sexe étant fait pour tout harmonier dans la nature, ils mettent en opposition le devoir naturel et le devoir artificiel, en sacrifiant la consolation et la dignité de la vie des Femmes, à des notions voluptueuses de beauté.

Quand une débauche prématurée n'auroit point dénaturé le cœur, il faut qu'il soit bien froid, celui d'un époux qui, voyant son enfant allaité par sa mère, ne trouve pas ce plaisir préférable à tout ce que la coquetterie a de plus recherché. Cependant ce moyen naturel de cimenter l'union conjugale, et de fonder l'estime sur de tendres souvenirs, la richesse porte les Femmes à le dédaigner. Pour conserver leur beauté, pour ceindre leur front de la couronne de fleurs, qui leur donne une espèce de droit à une courte domination, elles négligent de faire sur le cœur de leurs époux, des impressions dont, quand l'âge auroit blanchi leur tête, ils se rappelleroient avec plus de tendresse, que des charmes même de leur virginité. La sollicitude maternelle

d'une Femme sensible et raisonnable, est très-intéressante, et la chaste dignité avec laquelle une mère rend les caresses qu'elle et son enfant ont reçu d'un père qui a rempli les devoirs sérieux de son état, est un des plus beaux spectacles qu'il soit possible d'envisager. En effet, mes sentimens sont si singuliers, et je n'ai pas cherché à m'en donner de factices, qu'après avoir été fatiguée du spectacle de l'insipide grandeur et des cérémonies serviles qui, avec une pompe embarrassante, remplacent les affections domestiques, je porte mes regards sur quelqu'autre scène pour me soulager; je les arrête sur un gazon frais répandu çà et là par la nature. J'ai donc vu avec plaisir une Femme nourrir ses enfans, et remplir en-même-tems les devoirs de son état, sans peut-être partager avec personne, les soins du ménage. Je l'ai vue se parer elle-même, et orner ses enfans, sans autre luxe que celui de la propreté, pour recevoir son mari qui revenant le soir fatigué à la maison, y trouvoit un feu clair et le sourire de sa petite famille. Mon cœur se fixoit au milieu du grouppe, et palpitoit même d'une

émotion sympathique, quand le bruit d'un pied, sur lequel on ne se méprenoit pas, excitoit un agréable tumulte.

Quand j'ai eu la satisfaction de contempler ce tableau naïf, j'ai pensé que deux époux de ce genre, nécessaires l'un à l'autre, et cependant vivant dans une dépendance mutuelle, parce que chacun remplit ses devoirs; j'ai pensé, dis-je, qu'ils possedoient tout ce qu'on peut attendre de la vie. — Assez élevés au-dessus de la pauvreté pour n'être pas obligés de peser les suites de chaque *farthing* (1) qu'ils dépensent, n'étant pas par conséquent astreints à un froid système d'économie qui retrécit à la fois le cœur et l'esprit. En vérité, mes conceptions sont si vulgaires, que j'ignore ce qui peut manquer à cette situation, pour la rendre la plus heureuse et la plus respectable qui soit au monde; je n'y désirerois qu'un peu de goût pour la littérature, afin de jetter quelque variété dans la conversation, et quelqu'argent pour donner au besoin, et pour acheter des li-

(1) C'est un liard, monnoie d'Angleterre.

vres : car, quand le cœur s'ouvre à la compassion, et que la tête active arrange des plans d'utilité, il n'est point agréable d'avoir un joli marmot qu'il vous tire continuellement le coude en arrière, pour vous empêcher de porter la main à une bourse presque vuide, et qu'il semble l'entendre en-même-temps chuchotter quelque prudente maxime sur la préférence qu'on doit à la justice.

Cependant, quelque pernicieux que soient au caractère humain les honneurs héréditaires et les richesses, les Femmes en sont, s'il est possible, plus dégradées et plus avilies que les hommes, parce que ceux-ci peuvent toujours, jusqu'à un certain point, développer leurs facultés, en devenant militaires et hommes d'état.

A l'égard des militaires, je soutiens que la plupart ne peut maintenant acquérir qu'une vaine gloire, n'étant occupés qu'à maintenir la balance de l'Europe, à empêcher qu'aucun point du nord ou du midi n'en dérange l'équilibre. Les jours du véritable héroïsme, c'est lorsqu'un citoyen combat pour son pays, comme Fabricius ou Washington, et qu'ensuite revenu dans

ses foyers, il donne à son intrépide vertu une direction plus douce, quoique non-moins salutaire. Mais nos héros britanniques sont plus souvent tirés du tripot que de la charrue; leurs passions se sont enflammées par l'attente d'un tour de dé plutôt qu'elles ne se sont anoblies, en suivant impatiemment la marche audacieuse de la vertu dans la page de l'histoire.

L'homme d'état, il est vrai, peut plus convenablement passer d'une banque de faraon au timon du gouvernement; car c'est encore de la ruse et de la piperie qu'on lui demande. Tout le système politique de la Grande-Bretagne, si l'on peut honnêtement l'appeler système, ne consiste qu'à multiplier les sous-ordres, et à imaginer des taxes qui écrasent le pauvre, pour engraisser le riche. C'est ainsi qu'une guerre, ou quelqu'autre entreprise extraordinaire, est un heureux moyen de défense pour le ministre, dont le principal mérite est de savoir se maintenir en place.

Il n'est donc pas nécessaire qu'il ait des entrailles pour le pauvre; il lui suffit de fournir à l'extravagance de sa famille.

Si, pour duper le peuple rétif qu'il doit mener par le nez, il est à propos de montrer quelque apparence de respect pour ce qu'on appelle, avec une ignorante ostentation, le droit de naissance d'un Anglais, il lui sera facile d'en imposer, en donnant sa seule voix, et en souffrant que son léger escadron passe de l'autre côté. Si l'on agite une question d'humanité, il peut jetter le gâteau dans la gueule de Cerbère, parler de l'intérêt que son cœur prend à un projet qui doit empêcher la terre de crier plus long-tems vengeance pour le sang de ses enfans, quoique, dans le même instant, il rive leurs fers, en sanctionnant l'abominable traite. Un ministre ne l'est qu'aussi long-tems qu'il vient à bout de ses projets. — Il n'est pourtant pas nécessaire qu'un ministre sente comme un homme, lorsqu'un coup hardi frappe son siège.

Mais quittons ces observations épisodiques, et revenons à un genre d'esclavage plus spécieux, qui enchaîne l'ame même des Femmes, en les retenant à jamais sous les liens de l'ignorance.

Les fausses distinctions de rang qui font

le malheur de la civilisation, par la division du monde en tyrans voluptueux et en esclaves rusés et jaloux, ces fausses distinctions corrompent également toutes les classes de la société, parce qu'on n'attache point le respect aux devoirs, mais à l'état ; et quand les devoirs ne sont pas remplis, les affections ne peuvent acquérir l'énergie suffisante, pour fortifier la vérité dont elles sont la récompense naturelle. Encore reste-t-il quelques issues à l'homme, pour penser et pour agir par lui-même ; mais à l'égard de la Femme, c'est un travail d'Hercule, parce qu'elle a des difficultés particulières à son sexe à surmonter, difficultés qui exigent presque une force sur-humaine.

Un bon législateur tâche toujours d'intéresser tous les individus à la vertu ; c'est ainsi que la vertu privée devient le gage du bonheur public, et que le bon ordre du tout se trouve consolidé par la tendance de toute les parties vers un centre commun ; mais la vertu privée ou publique de la Femme est très-problématique; car Rousseau et plusieurs écrivains de l'autre sexe, soutiennent que sa vie doit

être soumise à une sévère contrainte, celle de la propriété; mais pourquoi la soumettre à cette condition, si elle est capable d'agir d'après le plus noble principe, si l'immortalité doit être son partage? Le sucre sera-t-il toujours le produit d'un sang vital? Faudra-t-il que, semblable à ces pauvres esclaves africains que des préjugés brutaux asservissent, lorsque des principes seroient un moyen bien plus sûr de les retenir, faudra-t-il, dis-je, qu'une moitié de l'espèce humaine soit traitée comme eux, uniquement pour sucrer la coupe de l'homme? N'est-ce pas indirectement refuser la raison à la Femme; car un présent n'est qu'une mocquerie, si l'on ne peut en faire usage.

Les hommes et les Femmes sont affoiblis et amollis par les plaisirs énervans que procure la richesse; mais ajoutons que celles-ci sont esclaves de leur personne, et qu'il faut qu'elles se rendent attrayantes, pour que l'homme leur prête sa raison et dirige leurs pas chancelans. Les supposerons-nous ambitieuses? il faudra qu'elles gouvernent leurs tyrans par des ruses malhonnêtes; car où il n'y a point de droit,

il ne sauroit non plus se trouver de devoirs : et les loix relatives à mon sexe, que je discuterai peut-être quelque jour, font un tout, une unité absurde de l'homme et de la Femme; ensuite, par une transition facile qui ne fait porter la responsabilité que sur elle, on ne tarde pas à la regarder comme un zéro.

L'être fidèle aux devoirs de son poste, est ou doit être indépendant; et pour considérer les Femmes en grand, leur premier devoir se rapporte à elles-mêmes, en qualité de créature raisonnable, le plus important après, est celui de citoyenne; vient enfin celui de mère qui en renferme tant d'autres. Un rang distingué dans la société, dont la prérogative est de les dispenser de ce dernier devoir, les dégrade nécessairement, puisqu'il ne fait d'elles que de vaines poupées. Leur supposons-nous une occupation plus importante que de s'amuser à draper une belle statue de marbre? eh bien! alors elles sont entièrement livrées à quelque amour platonique, ou la conduite de quelque intrigue remplit actuellement toutes leurs pensées; car, en négligeant leurs devoirs domestiques, elles

n'ont point la ressource d'entrer en campagne, d'exécuter des marches, des contremarches, des évolutions militaires, ou de disputer dans le Sénat, pour préserver leur faculté morale de la rouille.

Je sais que J. J. Rousseau voulant prouver l'infériorité de mon sexe, s'est écrié d'un ton triomphant, comment peuvent-elles abandonner un nourrisson pour un camp? — Et quelques moralistes ont regardé la guerre comme l'école des plus héroïques vertus; cependant, je crois que le casuiste le plus habile seroit bien embarrassé à mettre d'accord avec la raison, le plus grand nombre de ces guerres qui nous ont crée des héros. Je ne me propose pas d'examiner cette question en critique, parce qu'ayant souvent regardé ces boutades de l'ambition, comme le premier mode naturel de la civilisation, quand il falloit retourner le terrein, et éclaircir par le fer et le feu les bois qui le couvroient, je n'oserois en conséquence les appeler des pestes; mais assurément le systême de guerre, adopté aujourd'hui, n'a guères de liaison avec aucune vertu de quelque genre que ce soit, étant

plutôt l'école de la *finesse* et de l'amollissement, que celle du courage. Cependant, si la guerre défensive, la seule que l'on puisse justifier dans l'état avancé de civilisation où nous nous trouvons, la seule où la vertu puisse se montrer et se mûrir parmi les travaux pénibles qui secondent la pureté de l'air sur le sommet des montagnes, étoit en effet la seule qu'on adoptât comme juste et glorieuse, le véritable héroïsme de l'antiquité pourroit encore animer le sein des Femmes. — Mais aimable, doux et joli lecteur, homme ou Femme, ne t'alarmes pas; car quoique j'aye mis en opposition le caractère du soldat de nos jours avec celui de la Femme civilisée, je ne vais pas conseiller à celle-ci de changer son sac à ouvrage en giberne, malgré que je désire sincèrement de voir métamorphoser la bayonnette en hoyau. Je n'ai voulu que rafraîchir une imagination fatiguée du spectacle des vices et des folies qu'amène le torrent fangeux de l'opulence, qui a souillé tous les purs ruisseaux de l'affection naturelle, en supposant que la société se constitueroit un jour de manière que tout homme seroit forcé

de remplir ses devoirs de citoyen, ou encourroit le mépris public; et que tandis qu'il rempliroit quelque fonction de la vie civile, sa Femme, également citoyen actif, ne mettroit pas moins d'attention à gouverner sa famille, élever ses enfans et secourir ses voisins. Mais, pour la rendre réellement vertueuse et utile, il ne faut pas qu'en remplissant ses devoirs civils, elle soit de fait privée de la protection des loix civiles; il ne faut pas qu'elle dépende, pour sa subsistance, des bontés de son mari durant sa vie, ou après sa mort de l'appui de quelque personne; car comment celui qui n'a rien en propre seroit-il un être généreux ? ou, peut-il être vertueux, celui qui n'est pas libre ? Dans l'état actuel des choses, la Femme qui se contente d'être fidèle à son mari, mais n'allaite ni n'élève ses enfans, mérite à peine le nom d'épouse, et n'a certainement pas droit à celui de citoyenne; en ôtant les droits naturels, vous avez nécessairement dispensé des devoirs.

En effet, quand les Femmes, si foibles d'ame et de corps qu'elles ne retrouvent quelque vivacité que pour rechercher de

vains

vains plaisirs, ou inventer des modes frivoles, nécessairement elles ne peuvent servir qu'à amuser les hommes. Est-il un spectacle plus affligeant, pour quelqu'un qui pense, que de voir, dans les nombreux équipages, roulans pêle-mêle le matin dans cette capitale, des Femmes ennuyées et maladives qui tâchent de se fuir elles-mêmes. J'ai souvent désiré, avec le docteur Johnson, d'en placer quelques-unes dans une petite boutique, entourées d'une demi-douzaine d'enfans qui attendroient leur pain du savoir-faire de ces belles languissantes. Je m'abuse fort si quelque vigueur cachée ne rendoit bientôt de la santé et du feu à leurs yeux; probablement l'exercice de la raison ranimeroit ces joues tirées d'ennui, et rendroit à leur caractère sa dignité perdue, ou, pour mieux dire, le mettroit en état d'atteindre à toute celle qu'il doit avoir naturellement. Si de simples méditations sans pratique ne peuvent jamais faire acquérir la vertu, à plus forte raison ne pourra-t-elle être le partage de cette indolence que produisent naturellement les richesses.

D'ailleurs, quand la pauvreté attire plus

de mépris, que le vice lui-même, la morale n'est-elle pas attaquée jusqu'au vif? Sans doute les Femmes, dans les situations ordinaires de la vie, sont également appelées par la religion et la raison, à remplir les devoirs d'épouses et de mères : j'en conviens, de peur qu'on ne se méprenne sur le sens de mes idées; mais je ne puis m'empêcher de me plaindre de ce qu'il ne s'ouvre pas pour les Femmes d'une classe supérieure, un chemin qui les mène à des plans plus vastes d'utilité et d'indépendance. Je m'attends bien à exciter le rire dédaigneux de la critique, en laissant tomber ici en passant un apperçu que je me propose de suivre quelque jour : oui, je suis persuadée qu'au lieu d'être gouvernées arbitrairement, sans avoir aucune part directe aux délibérations, les Femmes devroient avoir aussi leurs représentans.

J'avoue que tout le systême de représentation en Angleterre n'étant aujourd'hui qu'un instrument commode pour le despotisme, elles n'ont pas plus à se plaindre qu'une foule d'autres citoyens; car après tout, elles sont aussi bien représentées que la classe nombreuse attachée

aux travaux pénibles, qui paye la liste civile de la royauté, tandis qu'elle peut à peine donner une bouchée de pain à ses enfans. Comment sont-ils représentés, ceux dont les sueurs ont servi à détremper le ciment des magnifiques écuries de l'héritier présomptif, ou ont payé le vernis brillant dont est couvert le char d'une maîtresse qui, du fond de cette machine commode et somptueuse, les regarde avec dédain ? Les taxes imposées sur l'indispensable nécessaire mettent une foule de princes et de princesses, tout au moins inutiles, en état d'éblouir de leur pompe stupide une autre foule d'hébétés qui adorent presque un luxe dont ils payent si cher les frais. Il n'y a qu'une grandeur gothique, une magnificence inutile, et qui sent les siècles de la barbarie, à avoir des sentinelles à cheval aux portes de Whitehall; pour moi, je n'ai jamais pu les regarder, sans que l'indignation se mêlât au mépris qu'ils m'inspiroient.

Combien ne faut-il pas que le jugement soit faussé quand on admire cette manière d'être de l'état ? mais de pareilles folies feront fermenter toute la masse de

l'espèce humaine, jusqu'à ce que la vertu ait entièrement fait disparoître les monumens de celle-ci. En effet, le même caractère ne manquera pas d'établir son empire dans l'ensemble de la société; et les raffinemens du luxe, ou les regrets vicieux de la pauvreté envieuse, en banniront également la vertu, considérée comme caractéristique de cette société, ou ne la présenteront que sous l'apect ridicule d'une des pièces du vêtement bigaré d'arlequin, porté par l'homme civilisé.

Dans les rangs élevés, c'est par député qu'on s'acquitte de tous ses devoirs, comme si l'on pouvoit jamais charger quelqu'un de cette commission, et les vains plaisirs que l'oisiveté des riches les force à rechercher paroissent si attrayant à la classe qui vient immédiatement après, que les nombreux pourchasseurs de l'opulence sont prêts à tout sacrifier, pour marcher sur leurs pas. On regarde alors les emplois les plus importans et les plus sacrés comme des bénéfices simples, parce qu'on ne se les est procurés que par intérêt, et qu'on n'a eu en vue que de mettre un homme en état de marquer dans le monde. Les Femmes,

en particulier, voudroient toutes être *ladies*, ce qui veut dire simplement n'avoir rien à faire ; mais aller à l'aventure, je ne sais trop où, pour y tuer le tems, je ne sais trop à quoi.

Mais qu'est-ce que les Femmes ont donc à faire dans la société, pourra-t-on m'objecter, hors de s'y amuser et d'y babiller avec grace ? Sûrement vous ne voudriez pas les condamner toutes à nourrir des poupons, ou à ranger des bouteilles de petite bière dans une cave ! non, sans doute ; mais les Femmes peuvent certainement étudier l'art de guérir et être médecins aussi bien que garde-malades. L'art des accouchemens, par exemple, la décence sembloit le leur réserver ; je crains bien pourtant que le mot de sage-femme ne tarde pas à être remplacé dans tous les dictionnaires par celui d'*accoucheur*, et qu'une preuve de l'ancienne délicatesse de mon sexe ne s'efface bientôt du langage.

Elles pourroient aussi étudier la politique, et donner ainsi une base plus étendue à leur bienveillance. Quant à la lecture de l'histoire, je ne la regarderois guères comme plus utile que celle des romans,

si l'on ne la lisoit que comme une simple biographie, si l'on n'y observoit le caractère des différens siècles, les progrès dans la politique, dans les arts : en un mot, si l'on ne la considéroit comme l'histoire de l'homme en général, et non comme celle de quelques individus qui ont occupé un piedestal dans le temple de la renommée, et sont tombés ensuite dans le torrent du tems, dont les vagues silencieuses entraînent tout devant elles dans le gouffre sans forme qu'on appelle éternité ; » car pourroit-on nommer forme ce qui n'a pas de forme ? «

Il ne manque pas d'autres occupations auxquelles elles pourroient se livrer, si elles étoient élevées d'une manière plus convenable, ce qui en empêcheroit plusieurs de tomber dans la prostitution. Les Femmes ne se marieroient point alors pour avoir un soutien, comme les hommes qui acceptent des places du gouvernement, sans en remplir les devoirs : le soin de gagner leur subsistance, le plus louable de tous, ne les placeroit pas presque au niveau de ces pauvres créatures abandonnées, qui vivent de la débauche ; car les faiseuses de modes

et les couturières ne sont-elles pas classées immédiatement après les *filles*? Le peu d'emplois à la portée des Femmes, loin d'être libres, sont purement domestiques; et, lorsqu'une éducation supérieure les rend propres à se charger d'élever les enfans, en qualité de gouvernantes, elles ne sont pas traitées comme les précepteurs, quoique ceux-ci ne le soient pas toujours de manière à les rendre respectables aux yeux de leurs élèves, sans parler de ce qui touche à la satisfaction particulière de l'individu. Mais comme les Femmes, qui reçoivent une éducation soignée, ne sont jamais destinées à la condition humiliante que la nécessité les force quelquefois d'adopter, elles en paroissent dégradées, et il faudroit bien peu connoître le cœur humain pour ne pas voir que rien au monde n'affecte la sensibilité, comme de déchoir.

Quelques-unes de ces Femmes peuvent être éloignées du mariage, par la tournure de leur esprit, ou par délicatesse: d'autres, il peut n'avoir pas été en leur pouvoir, dans cette déplorable condition, d'échapper à la servitude. Or n'est-ce pas un gouvernement très-défectueux, très-

oublieux du bonheur d'une moitié de ses membres, que celui qui ne pourvoit point au sort des Femmes honnêtes et indépendantes, en les encourageant à prendre des états respectables; car, si l'on veut que leur vertu privée soit utile au public, il faut qu'elles ayent une existence civile dans l'état, mariées ou non mariées; sans cela, nous verrons continuellement des Femmes respectables dont la sensibilité aura été péniblement affectée par un mépris non-mérité; nous les verrons, dis-je, se flétrir comme le lys arraché par le soc de la charrue.

C'est une vérité triste; mais tel est l'heureux effet de la civilisation que les Femmes les plus respectables sont précisément les plus opprimées, et à moins qu'elles n'ayent une intelligence bien supérieure à l'intelligence commune des deux sexes, à force d'être traitées comme des êtres méprisables, il faut qu'elles le deviennent. Combien n'est-il pas de Femmes qui usent ainsi leur vie dans le chagrin, et qui auroient pû pratiquer la médecine, diriger une ferme, tenir une boutique, et se faire un établissement par leur propre industrie,

au lieu de pencher leur tête surchargée du poids de la sensibilité qui consume la beauté à laquelle elle avoit d'abord donné de l'éclat. Je doute même qu'il y ait autant d'affinité entre la pitié et l'amour, que les poëtes l'ont imaginé ; car j'ai rarement vu beaucoup de compassion pour les Femmes malheureuses, à moins qu'elles ne fussent jolies ; alors peut-être la pitié étoit la douce suivante de l'amour ou le proxénete du libertinage.

La Femme qui gagne son pain, en remplissant quelque devoir, combien n'est-elle pas plus respectable que la beauté la plus accomplie ? — Que dis-je, la beauté! — Je suis tellement sensible à la beauté du caractère moral, à cette harmonieuse propriété qui règle les passions d'un esprit bien ordonné, que je rougis d'en faire la comparaison ; mais je gémis de voir un si petit nombre de Femmes viser à cette dignité morale, en s'arrachant au tourbillon ennivrant du plaisir, ou à cette indolence qui paralyse leurs bonnes qualités.

Cependant, vaines de leur foiblesse, il faut toujours qu'elles soient protégées,

qu'elles vivent à l'abri de tout soin de tous les travaux pénibles qui dignifient l'esprit. — Si tel est l'arrêt du destin, si elles doivent se rendre elles-mêmes insignifiantes et méprisables pour dissiper doucement la vie, qu'elles n'attendent pas d'être estimées, quand leur beauté sera flétrie, car c'est le destin des plus belles fleurs, d'être admirées et effeuillées ensuite par la main qui les a cueillies. De combien de manières ne voudrois-je pas, par pure bienveillance, imprimer cette vérité dans mon sexe ! mais je crains que les Femmes ne veuillent pas écouter une vérité qu'une expérience couteuse a pourtant appris à plusieurs, et qu'elles ne consentent point à renoncer aux privilèges de rang et de sexe, pour les droits de l'humanité que ne peuvent réclamer ceux qui n'en remplissent pas les devoirs.

A mon avis, les écrivains les plus utiles sont ceux qui excitent la sensibilité de l'homme, pour l'homme, indépendamment de l'état qu'il remplit, ou de la draperie des sentimens factices. Je désirerois donc convaincre les hommes raisonnables, de l'importance de quelques-unes de mes idées,

et obtenir de leur part qu'ils voulussent bien peser sans passion, l'ensemble de mes observations. — J'en appelle à leur intelligence, et je demande, au nom de mon sexe, que leur cœur prenne quelqu'intérêt à cette question. Je les invite à provoquer l'émancipation des Femmes, pour en faire des compagnes dignes d'eux.

Si les hommes brisoient généreusement nos chaînes, et se contentoient d'une société raisonnable, au lieu d'une obéissance servile, ils trouveroient en nous des filles plus réservées, des sœurs plus tendres, des épouses plus fidelles, des mères plus raisonnables; — en un mot, de meilleures citoyennes. Nous les aimerions alors d'un véritable amour, parce qu'ils nous auroient appris à nous respecter nous-mêmes; la paix, le repos de l'esprit d'un honnête homme ne seroient point troublés par l'oisive vanité de sa femme, et ses enfans ne seroient pas obligés de chercher un sein étranger, faute d'avoir pu se réfugier dans celui de leur mère.

CHAPITRE X.

Affection paternelle.

L'AFFECTION paternelle est peut-être la forme la plus aveugle sous laquelle puisse se produire un amour mal-entendu de sa personne ; car nous n'avons pas, comme les Français, deux termes (1) pour distinguer la poursuite naturelle et raisonnable d'un désir, d'avec les calculs insensés de la foiblesse. Les parens aiment souvent leurs enfans de l'amour le moins délicat, et sacrifient tous les devoirs à leur avancement dans le monde. Étrange perversité des préjugés sans principes ! Ils sacrifient tout à l'avantage à venir des mêmes êtres dont ils empoisonnent l'existence actuelle, par les actes les plus tranchans de despotisme. Dans le fait, la fureur de maîtriser est toujours fidèle à son principe vital ; car, sous quelque forme qu'elle se montre, elle veut régner arbitrairement et sans

(1) *L'amour propre* ; *l'amour de soi même.*

souffrir d'examen. Son trône est dressé sur un gouffre dont l'œil n'ose sonder la profondeur, de crainte que cet édifice sans fondemens ne s'écroule au moindre effort pour s'assurer de sa solidité. L'obéissance, une obéissance sans condition, tel est le mot convenu des tyrans de toute sorte, et, pour assurer, s'il est possible, doublement l'assurance, une espèce de despotisme en étaye une autre. Les tyrans auroient trop à craindre, si la raison devenoit la règle du devoir dans les rapports de la vie, car la lumière pourroit gagner insensiblement et amener le grand jour, et quand il paroîtroit, comme les hommes riroient à la vue des phantômes qui les auroient effrayés durant la nuit de l'ignorance, ou le crépuscule d'une timide recherche !

Effectivement l'affection paternelle n'est dans plusieurs ames, qu'un prétexte pour tyranniser impunément, car les honnêtes gens et les sages n'exigent pas qu'on les respecte sur parole; convaincus de leur droit, ils ne redoutent point le jour de la raison, ni l'appel de leurs sujets au tribunal de la justice naturelle, parce qu'ils croient fermement que plus l'esprit humain s'é-

clairera, plus les principes justes et simples s'y enracineront. Ils ne s'en reposent pas sur des expédiens, et se gardent bien d'accorder que ce qui est métaphysiquement vrai puisse être faux dans la pratique; mais, dédaignant l'épreuve, ils attendent en paix que le tems, sanctionnant leurs innovations raisonnables, fasse taire les sifflets de l'envie et de l'égoïsme.

Si le pouvoir de réfléchir sur le passé, et de porter l'œil perçant de la contemplation dans l'avenir est la grande prérogative de l'espèce humaine, il faut avouer que quelques peuples ne jouissent que très-foiblement de ce privilège. Toutes les nouveautés leur paroissent blamables et, hors d'état de distinguer le possible du monstrueux, ils craignent lors même qu'il n'y a rien à craindre, et fuient le jour de la raison, comme si c'étoit une torche incendiaire : cependant on n'a jamais encore posé les limites du possible jusques à dire : là doit s'arrêter la main hardie du Novateur !

Qu'en résulte-t-il ? c'est que la Femme, par-tout et toujours esclave du préjugé, montre rarement une affection maternelle vraiment éclairée; car, ou elle néglige ses

enfans, ou elle leur fait du tort par une indulgence mal-vue ; en outre, la tendresse de quelques Femmes est souvent purement animale, comme je l'ai nommée plus haut; car elle étouffe jusqu'à la moindre étincelle d'humanité. Ces Femmes sacrifient la justice, la vérité, tout en un mot; et elles violent les devoirs les plus sacrés pour l'intérêt de leurs enfans, oubliant les liens de fraternité qui unissent toute la grande famille sur la terre. Cependant, la raison semble dire que ceux qui souffrent qu'un devoir ou un amour exclue tous les autres, n'ont pas un cœur assez grand, une tête assez étendue, pour remplir en conscience même celui-là seul. Il perd alors l'air respectable d'un devoir, pour révêtir la forme bizarre d'un caprice.

Le soin des enfans dans leur bas âge, étant un des grands devoirs annexés par la nature au caractère des Femmes, fourniroit, pour peu qu'on l'envisageât sous son vrai jour, de puissantes raisons de fortifier l'intelligence de mon sexe.

La formation de l'ame doit commencer de bonne-heure, et celle de l'humeur exige en particulier l'attention la plus judicieuse;

attention dont sont incapables les Femmes, qui ne chérissent leurs enfans que parce qu'ils leur appartiennent, et se bornent à trouver les motifs de remplir ce devoir dans les sensations du moment. C'est le manque de raison dans leurs affections, qui fait si souvent courrir les Femmes aux extrêmes, et les rend, ou les plus tendres, ou les plus négligentes et les plus dénaturées des mères.

Pour être une bonne mère, il faut qu'une Femme jouisse de ce bon sens, de cette indépendance de l'ame que possède un si petit nombre de celles qu'on a élevées à dépendre en tout de leur mari. Ces Femmes, si douces, si dociles, sont en général des mères insensées; jalouses de s'assurer l'amour de leurs enfans, elles prennent en secret leur parti contre le père que l'on présente comme un épouventail. S'il faut que les enfans soient punis, quoique ce soit la mère qu'ils ayent offensée, c'est au père à infliger le châtiment; il doit être juge dans toutes les contestations; mais je discuterai, quelque jour, plus amplement ce sujet, en traitant de l'éducation particulière : tout ce que je prétends

tends pour le moment, c'est qu'à moins que l'intelligence de la Femme ne s'aggrandisse, et que son caractère n'acquière plus de fermeté, ce qui ne peut être, qu'autant qu'on lui permettra de se gouverner elle-même, elle n'aura jamais assez de bon sens, ou d'empire sur son humeur, pour élever ses enfans d'une manière judicieuse. Dans le fait, son affection maternelle mérite à peine ce nom, tant qu'elle ne la conduit point à nourrir elle-même le fruit de ses entrailles, parce que l'accomplissement de ce devoir est également calculé par l'auteur de toutes choses pour inspirer à la fois l'affection maternelle et filiale : les deux sexes sont indispensablement obligés de remplir des devoirs qui font naître en eux des affections où ils trouvent le plus sûr préservatif contre le vice. L'affection naturelle, comme on la nomme, ne me paroît qu'un lien très-foible; c'est de l'exercice habituel d'une sympathie éprouvée des deux côtés que doivent naître les affections; et quelle sympathie exerce une mère, qui envoie son enfant à une nourrice à gage, et ne le

retire de son sein mercenaire que pour le faire passer dans une pension.

La Providence a bien voulu fournir aux Femmes, dans l'exercice des sentimens maternels, un remplacement des sentimens naturels de l'amour, quand l'amant ne devient plus qu'un ami, et que la confiance réciproqne s'établit à la place de l'admiration exagérée ; alors un enfant remonte doucement la corde qui commençoit à se relâcher, et un nouveau soin mutuel produit une nouvelle sympathie mutuelle ; mais, quoique gage d'affection, un enfant ne l'animera pas, si le père et la mère s'en remettent de leurs soins sur des gens à gage ; ceux qui font leur devoir par procureur, ne doivent pas trouver mauvais de perdre la récompense que la nature attache à son accomplissement personnel. — C'est de l'affection paternelle, que résulte le respect et l'amour filial.

CHAPITRE XI.

Devoir à l'égard des parens.

IL semble que l'homme ait, par paresse, du penchant à faire prescrire de vieilles erreurs contre la vérité, et à donner à tous les devoirs une base arbitraire. Les droits des rois, on les a fait descendre en droite ligne du roi des rois ; ceux des parens, de notre premier père.

Pourquoi donc fouiller dans l'antiquité, pour des principes qui reposent toujours sur la même base, qui sont aujourd'hui ce qu'ils étoient il y a mille ans, et rien de plus ? Si les parens remplissent leurs devoirs, ils ont un droit sacré à la reconnoissance de leurs enfans; mais il est peu de parens qui veuillent obtenir l'affection respectueuse de leurs enfans à de semblables conditions; ils demandent une obéissance aveugle, parce qu'ils ne méritent point une soumission raisonnable; et pour rendre ces réclamations de la foiblesse et de l'ignorance plus obligatoires, ils en-

tourent le principe le plus arbitraire d'une sainteté mystérieuse ; car, comment qualifier autrement le devoir de l'obéissance aveugle à des êtres foibles et vicieux, uniquement parce qu'ils ont obéi eux-mêmes à un instinct irrésistible.

On peut donner en peu de mots la simple définition du devoir mutuel qui existe naturellement entre le père et l'enfant. Le père qui soigne l'enfance débile a le droit de réclamer les mêmes services, quand la foiblesse de l'âge le ramène à l'enfance ; mais soumettre un être raisonnable à la seule volonté d'un autre, quand le premier est dans un âge à pouvoir répondre à la société de sa propre conduite, c'est l'extension la plus cruelle et la plus illégitime du pouvoir ; et peut-être estelle aussi immorale, que ces systêmes religieux qui veulent que le juste et l'injuste n'ayent d'existence que dans la volonté de Dieu.

Je n'ai jamais connu de père qui fût méprisé de ses enfans, après leur avoir donné des soins plus qu'ordinaires (1); au

(1) Le docteur Johnson fait la même observation.

contraire, l'habitude de se reposer presque implicitement sur l'opinion d'un père respecté, n'est pas facile à secouer, lors même que la maturité de la raison apprend à l'enfant que son père n'est pas ce qu'il y a de plus sage dans le monde. Cette foiblesse, car c'en est une, quoiqu'on puisse lui donner une épithète intéressante, un homme raisonnable doit s'en affranchir; en effet, l'absurde devoir, trop souvent irréfléchi, d'obéir à un père uniquement parce qu'il nous a donné le jour, enchaîne l'esprit et le prépare à se soumettre servilement à tout autre pouvoir que celui de la raison.

Je distingue entre le devoir naturel et le devoir accidentel envers les parens.

Le père qui a soigneusement tâché de former le cœur et d'étendre l'intelligence de son enfant, a donné, à l'accomplissement d'un devoir commun à toute l'espèce animale, le caractère de dignité que la raison seule peut donner. C'est en cela que consiste l'affection paternelle de l'humanité, bien supérieure à l'affection naturelle de l'instinct. Un tel père acquiert tous les droits de l'amitié la plus sacrée,

et son avis, lors même que l'enfant est avancé en âge, demande une sérieuse considération.

A l'égard du mariage, quoiqu'après vingt-un ans un père semble n'avoir aucun droit de refuser son consentement; cependant, vingt ans de sollicitude demandent du retour, et le fils doit au moins promettre de ne pas se marier de deux ou trois ans, si l'objet de son choix n'a pas l'entière approbation de son premier ami.

Mais le respect pour les parens est, généralement parlant, fondé sur un principe beaucoup plus avilissant; c'est seulement un respect personnel pour la propriété, et si l'on obéit aveuglement à son père, c'est par pure foiblesse, ou par des motifs qui dégradent le caractère humain.

Une grande partie des malheurs qui parcourent le monde sous des formes hideuses, provient de la négligence des parens; et cependant ceux-ci tiennent le plus opiniâtrement à ce qu'ils appellent un droit naturel, quoiqu'il soit subversif du droit de l'homme, du droit d'agir conformément à sa propre raison.

J'ai eu très-fréquemment l'occasion d'ob-

server que les gens vicieux ou indolens cherchoient toujours à renforcer leurs privilèges arbitraires; et cette sollicitude est généralement en eux dans la même proportion que la négligence qu'ils apportent à remplir les devoirs qui seuls rendent les privilèges raisonnables. C'est ce que dicte le sens commun, ou cet instinct de sa propre défense, particulier à la foiblesse ignorante, et semblable à celui du poisson qui trouble l'eau dans laquelle il nage, pour éluder son ennemi, au lieu de l'affronter hardiment dans des ondes limpides.

En effet, les partisans des abus fuyent la transparence de la raison, et se refugiant dans l'obscurité qui, suivant le langage de la sublime poësie, est supposée environner le trône du Tout-Puissant, ils osent demander pour eux le respect implicite qu'on ne doit qu'à ces voies impénétrables. Mais qu'il me soit permis d'avancer sans présomption, que l'obscurité qui nous cache notre Dieu, ne touche qu'aux vérités spéculatives; — qu'elle n'obscurcit jamais les vérités morales; celles-ci brillent éminemment; car Dieu est lumière, et jamais, par la consti-

tution de notre nature, il ne nous impose des devoirs dont il ne fasse rayonner la raison sur nous; il nous suffit d'ouvrir les yeux pour en être convaincus.

Un père indolent de la haute classe peut, il est vrai, extorquer une apparence de respect de la part de son enfant, et les Femmes du continent sont particulièrement sacrifiées aux vues de leurs familles qui ne songent jamais à consulter l'inclination, ni à s'occuper du bonheur de ces pauvres victimes de leur orgueil. La conséquence est notoire : ces filles soumises deviennent épouses adultères, et négligent l'éducation de leurs enfans dont elles exigent à leur tour la même obéissance.

Il est vrai que dans tous les pays, les Femmes sont plus immédiatement sous la domination de leurs parens, et qu'il est peu de ces mêmes parens qui parlent à leurs enfans de la manière suivante, quoiqu'il semble que ce soit la voie raisonnable qu'employe le ciel pour commander à toute la race humaine. Il est de votre intérêt de m'obéir jusqu'à ce que vous puissiez juger par vous-même; le père tout-puissant de la nature a mis en moi un

sentiment d'affection, pour veiller sur vous jusqu'à ce que votre raison soit développée ; mais quand votre esprit sera parvenu à sa maturité, vous ne devez m'obéir, ou plutôt respecter mes opinions, qu'autant qu'elles s'accorderont avec la lumière qui éclairera votre propre entendement.

Une obéissance servile envers les parens, gêne les facultés intellectuelles, et M. Locke observe très-judicieusement que « Si l'ame est trop comprimée, trop abaissée dans les enfans, si l'on tient trop la main à leur conduite, ils perdent toute leur vigueur et toute leur habileté ». C'est à cette gêne excessive qu'on peut attribuer à quelques égards, la foiblesse des Femmes; car les filles, par différentes causes, sont plus gênées par leurs parens, dans toute l'étendue du mot, que les garçons. Le devoir qu'on exige d'elles, comme tous les devoirs imposés arbitrairement aux Femmes, tient moins à la raison, qu'au sentiment de la propriété, et au respect pour le décorum. C'est ainsi qu'en leur apprenant à se soumettre servilement à leurs parens, on les prépare à la servitude conjugale. On me dira que nombre de

Femmes ne sont point esclaves dans le mariage, j'en conviens ; mais alors elles deviennent tyrans ; car ce n'est point une liberté raisonnable ; c'est une sorte d'autorité illégitime, semblable à celle qu'exercent les favorites des rois, après l'avoir obtenue par de vils moyens. Je ne prétends pas dire non plus que les garçons et les filles sont toujours esclaves ; je soutiens seulement que, quand ils sont forcés de se soumettre à une autorité aveugle, leurs facultés sont affoiblies, et que leur caractère devient abject ou impérieux. Je suis fâchée que les parens, se prévalant indolemment eux-mêmes d'un privilège supposé, retardent les premières lueurs de la raison, et rendent par là purement nominal le devoir qu'ils sont si jaloux de renforcer ; car ils ne l'appuyent point sur les bases qui, seules, peuvent en assurer la continuité. En effet, si ce devoir n'est pas fondé sur la connoissance, il ne peut acquérir la force suffisante pour résister à l'ébranlement des passions, ou à l'attaque silencieuse de l'amour-propre ; mais ce ne sont pas les parens qui ont donné les preuves les plus certaines de leur af-

fection pour leurs enfans, ou, pour parler plus convenablement, qui, en remplissant leur devoir, ont laissé prendre racine dans leur cœur à l'affection naturelle de la paternité, à cette affection qui est le produit de l'exercice de la sympathie et de la raison, et non le fruit présomptueux d'un orgueil intéressé; ce ne sont pas ceux-là, dis-je, qui insistent le plus fortement pour que leurs enfans se soumettent à leur volonté, uniquement parce que c'est leur volonté. Non, un père qui donne un bon exemple, le laisse opérer patiemment, et il est rare qu'il ne produise pas son effet naturel, —le respect filial.

On ne sauroit apprendre de trop bonne heure aux enfans, à se soumettre à la raison; la vraie définition de cette nécessité sur laquelle Rousseau insiste sans la définir, c'est que, se soumettre à la raison, c'est se soumettre à la nature des choses, et à Dieu qui les a formées ainsi pour l'amélioration de notre intérêt réel.

Pourquoi chercheroit-on à plier le caractère des enfans, à mesure qu'il commence à se développer, uniquement pour favoriser l'indolence des parens qui veu-

lent jouir d'un privilège, sans remplir les conditions que la nature y attache? J'ai déjà eu l'occasion d'observer qu'un droit renferme toujours un devoir, et je pense qu'on peut également en conclure que celui-là perd le droit, qui manque au devoir.

Il est plus aisé sans doute de commander que de raisonner; mais il ne s'ensuit pas que les enfans ne puissent comprendre la raison pour laquelle ils doivent faire habituellement certaines choses. C'est de l'adhésion constante à un petit nombre de principes simples de conduite que résulte ce pouvoir salutaire qu'un père judicieux obtient graduellement sur l'esprit de son enfant, et ce pouvoir se fortifie en effet, s'il est tempéré par le même développement d'affection de la part des enfans. Car je crois qu'on doit admettre, comme une règle générale, que l'affection que nous inspirons ressemble toujours à celle que nous cultivons, de manière que les affections naturelles qu'on a supposées presque distinctes de la raison, peuvent y être plus étroitement unies qu'on ne le croit communément. On peut observer comme une

autre preuve de la nécessité de cultiver l'intelligence des Femmes, que, quand les affections résident uniquement dans le cœur, elles semblent tenir, en quelque sorte, du caprice de l'animalité.

C'est l'exercice irrégulier de l'autorité paternelle qui d'abord offense l'esprit, et les filles sont plus exposées à ces irrégularités que les garçons. La volonté de ceux qui ne permettent jamais qu'on les contrarie, à moins qu'il ne leur arrive d'être de bonne humeur, est presque toujours déraisonnable. Pour éluder cette autorité arbitraire, les filles apprennent de très-bonne heure des leçons qu'elles mettent ensuite en pratique avec leurs maris; car j'ai souvent vu une petite rusée gouverner toute une famille, excepté dans les cas où quelque nuage accidentel aigrissoit la volonté de la maman, soit que ses cheveux eussent été mal arrangés (1), soit

(1) J'ai entendu moi-même une petite fille dire une fois à sa bonne : » Maman m'a joliment grondée ce matin, parce que ses cheveux n'étoient pas rangés à sa fantaisie «. Quoique cette remarque fut imperti-

qu'elle eût perdu au jeu, la nuit précédente, plus d'argent qu'elle ne vouloit en avouer à son mari, ou qu'elle eût quelqu'autre sujet d'humeur.

L'observation de ces sortes de saillies, m'a conduite à de tristes réflexions sur les Femmes; j'en ai conclu que, quand leur première affection est deviée, on met leurs devoirs en opposition, jusqu'à ce qu'ils s'appuyent sur des fantaisies ou des usages: on doit alors attendre bien peu de chose de leur part, à mesure qu'elles avancent dans la vie. Comment en effet un éducateur pourroit-il remédier à cet inconvénient? Pour leur apprendre à fonder la vertu sur des principes solides, il faudroit leur apprendre à mépriser leurs parens. Les enfans ne peuvent ni ne doivent être endoctrinés à approuver les fautes de leurs parens, parce que ces complaisances affoiblissent la raison dans leur esprit, et les rendent encore plus indulgens pour leurs propres fautes. C'est une des plus sublimes

---

nente, elle étoit cependant juste. Or, une fille peut-elle respecter une semblable mère, sans faire violence à la raison.

vertus de la maturité que celle qui nous apprend à être sévères envers nous-mêmes, et indulgens pour les autres; mais les enfans ne doivent connoître que les vertus simples; car une indulgence prématurée pour les passions et les usages du monde, émousseroit en eux le fil du *criterium* sur lequel ils doivent se régler eux-mêmes, et ils deviendroient injustes dans la même proportion qu'ils deviendroient indulgens.

Les affections des enfans et des êtres foibles sont toujours égoïstes. Ils aiment les autres, parce que les autres les aiment et non parce qu'ils ont des vertus. Cependant, jusqu'à ce que l'estime et l'amour soient mêlés et confondus dans la première affection, et que la raison serve de base au premier devoir, la moralité trébuchera dès le premier pas; mais jusqu'à ce que la société soit différemment organisée, je crains bien que les parens ne demandent toujours à être obéis, parce qu'ils voudront être obéis, et qu'ils ne tâchent constamment de fonder cette prétention, sur un droit divin qui impose silence à la raison.

CHAPITRE XII.

Éducation nationale.

Les heureux effets qui résultent de l'éducation particulière, seront toujours infiniment bornés, et le père, qui réellement s'occupe lui-même de cette tâche pénible, sera toujours à quelques égards trompé dans ses espérances, jusqu'à ce que l'éducation devienne un grand intérêt national. Un homme ne peut se retirer dans un désert avec son fils, et quand il le feroit, il ne peut lui-même revenir à l'enfance, et devenir l'ami et le compagnon des jeux de l'enfance ou de la jeunesse. Quand les enfans sont enfermés dans la société des hommes et des Femmes, ils acquièrent bientôt cette espèce de maturité précoce, qui arrête le développement de toutes les facultés de l'ame et des forces du corps. Veut-on faciliter l'essor de ces facultés ? il faut les exciter à penser par eux-mêmes, et c'est ce qui ne peut se faire qu'en réunissant un certain nom-

bre

bre d'enfans ensemble, et en leur faisant suivre de concert les mêmes objets.

Un enfant contracte bientôt une indolence ou engourdissement d'esprit qu'il a rarement dans la suite la force de secouer; quand il fait une question pour se dispenser de réfléchir, et qu'il se repose en aveugle sur la réponse qu'il reçoit avec ceux de son âge, il n'est pas exposé aux mêmes dangers, et le sujet de ses recherches, quoiqu'il puisse être influencé, ne sauroit être entièrement sous la direction des hommes, qui souvent émoussent, si même ils ne les détruisent pas, les talens des enfans, en voulant en faire des fruits hâtifs. Par cette raison, ces talens seroient conduits trop tôt à leur maturité, si l'enfant étoit confiné dans la société d'un homme, de quelque sagacité que cet homme fût doué.

En outre, c'est pendant la jeunesse qu'il faut déposer dans ces ames tendres le germe précieux de toutes les affections, et le respect que l'on sent pour un père est très-différent des affections sociales qui font le bonheur de la vie, à mesure qu'on y avance. L'égalité en est la base, ainsi qu'un commerce de sentimens qui n'est point

gêné par ces déférences, ce respect qui prévient la dispute sans assurer la soumission. Quelque attachement qu'ait un enfant pour son père, il brûlera toujours de babiller et de jouer avec des enfans ; et ce même respect, cette même estime filiale, mêlée de quelque crainte, s'ils ne lui font pas prendre l'habitude de la ruse, l'empêcheront au moins de confier ses petits secrets qui ouvrent le cœur à l'amitié et à la confiance, et le mènent par dégrés à une bienveillance plus expansive.

Déterminée par les réflexions que doit inspirer la vue de nos écoles, telles qu'elles sont à présent, je m'étois d'abord déclarée assez vivement en faveur de l'éducation particulière ; mais depuis, l'expérience m'a fait voir la question sous un jour tout différent. Je persiste cependant à penser que nos écoles actuelles sont la pépinière du vice et de la folie, et que la connoissance de l'homme qu'on est supposé y puiser, se borne à la ruse et à l'amour propre.

Dans les écoles publiques, les garçons deviennent gourmands et sales ; et au lieu de cultiver des affections domestiques,

ils se plongent de bonne heure dans un libertinage qui détruit le tempérament, avant qu'il soit formé, et endurcit le cœur en éveillant prématurément l'intelligence.

Je devrois être prévenue contre ces écoles, quand il n'y auroit pas d'autre raison que l'incertitude d'esprit que produit l'attente des vacances. C'est vers ce but que tendent les vœux empressés des enfans; c'est-là l'époque qu'ils appellent avec toute l'ardeur de l'espérance, environ la moitié du tems, pour ne rien dire de plus; et quand elles arrivent, ils les passent dans une dissipation totale et dans une liberté dangereuse.

Au contraire, quand ils sont élevés dans la maison paternelle, quoiqu'ils puissent suivre un plan d'études d'une manière plus méthodique, que lorsqu'environ le quart de l'année se passe dans l'oisiveté, et un autre quart en regrets et en désirs; cependant, l'habitude qu'on leur laisse contracter de tyranniser les domestiques, leur fait prendre une trop haute opinion de leur propre importance, ainsi que l'inquiétude de leurs mères sur la grossiéreté de leurs manières; car il arrive trop souvent qu'une

mère, en voulant donner à son fils l'air et les talens qui caractérisent un rang honnête; étouffe dans leur naissance les vertus de l'homme. Ainsi menés en compagnie, quand ils devroient être sérieusement occupés, et traités comme des hommes, quand ils ne sont encore que des enfans, ils deviennent vains et efféminés.

Le seul moyen d'éviter deux excès également contraires aux mœurs, seroit de combiner l'éducation publique avec l'éducation particulière. Pour faire des hommes et des citoyens, on pourroit prendre deux routes qui méneroient directement au point désiré. On cultiveroit les affections domestiques, qui ouvrent le cœur aux diverses modifications de l'humanité; et néanmoins on laisseroit les enfans passer, sur le pied de l'égalité, une grande partie de leur tems avec d'autres enfans.

Je me rappelle encore avec plaisir une école de campagne, où un garçon se rendoit dès le matin, par un tems sec ou humide, portant ses livres et son dîner; lorsqu'elle est à une distance considérable, un domestique ne mène pas le jeune monsieur par la main; une fois habillé, on

le livre à lui-même, et il revient seul le soir raconter les faits du jour, en se serrant contre les genoux paternels. La maison de son père est sa première patrie, et ce n'est jamais qu'avec tendresse que par la suite il s'en rappelle le souvenir. J'en appelle à quelques hommes supérieurs qui ont été élevés de cette manière. Le souvenir du sentier ombragé où ils ont appris leur leçon, du tertre de gazon où ils ont fait leurs cerf-volans, ou racommodé leur crosse à jouer au mail; toutes ces impressions premières et si vives ne leur ont-elles pas rendu leur pays plus cher?

Mais quel souvenir agréable peut-il rester aux garçons des années qu'ils ont passées dans une prison étroite? je parle des écoles voisines de Londres, à moins qu'il ne se rappelle par hazard l'épouventail d'un précepteur qu'il a tourmenté, ou le vendeur de gâteaux dont il achetoit des tartelettes, pour les dévorer avec la friandise de l'égoïsme. Dans les écoles de toute espèce, la récréation des plus jeunes est méchanceté, et celle des plus grands est vice. Dans nos universités, peut-il y avoir rien de

plus funeste à la moralité du caractère, que le systême de tyrannie et d'abject esclavage, établi parmi les jeunes gens, sans parler de l'asservissement aux formes, qui fait de la religion une véritable force ? Quel bien pouvez-vous attendre d'un jeune homme qui reçoit le sacrement de la cène, pour éviter de payer une demi-guinée qu'il dépense probablement ensuite d'une manière sensuelle. Les jeunes gens mettent une grande partie de leurs méditations à éluder la nécessité d'assister au service divin, et ils n'ont pas tout-à-fait tort ; car une répétition aussi constante des mêmes choses, est une entrave bien fatigante pour leur vivacité naturelle (1). Puis-

---

Note du traducteur. (1) C'est ainsi que dans l'université de Paris, les jeunes gens étoient accablés d'offices, comme si l'on eût voulu faire un moine de chacun d'eux. C'est ainsi qu'on les éloignoit de bonne heure de toutes les pratiques de religion, par le soin qu'on prenoit de les en excéder. Voilà ce qu'on gagne à confier l'éducation aux mains des prêtres. On voit que sur cet article les protestans, au moins très-épiscopaux, ne valent pas mieux que les prêtres catholiques. La même absurdité régnoit dans les couvens, parce que

que ces cérémonies ont le plus mauvais effet sur leurs mœurs, et qu'un rituel suivi seulement des lèvres, et auquel le cœur et l'esprit n'ont aucune part, n'est pas maintenant regardé par notre église comme une banque sur laquelle on tire des lettres de change pour les pauvres ames du purgatoire, pourquoi ne seroient-ils pas abolis?

Mais, dans ce pays, la crainte des innovations s'étend à tout. — Ce n'est que la crainte mal dissimulée, l'appréhensive timidité de dormeurs indolens, qui gardent en glissant, pour ainsi dire, le lit de repos, qu'ils regardent comme un héritage, et qui boivent, mangent et se réjouissent, au lieu de remplir leurs devoirs, à l'exception de quelques formalités insignifiantes, attachées au titre de fondation. Ce sont ces gens qui insistent avec le plus de courage, sur la nécessité de remplir les vœux des fondateurs, se récriant contre toute réforme, comme si c'étoit une violation de justice. Je parle ici surtout de ces restes de papisme, conservés dans nos collèges

c'étoient encore des prêtres et des béguines qui en avoient la direction.

dont les membres semblent être de si ardens zélateurs de la religion dominante; mais ce beau zèle ne leur laisse pas perdre de vue les dépouilles que, dans les âges de la superstition, la rapacité des prêtres a enlevées pièce à pièce, à l'ignorance. Non, ce n'est point du respect qu'ils ont pour les droits de propriété fondés sur la prescription. Ils laissent encore tinter la sonnette pendant les prières, comme aux jours où l'élévation de l'hostie étoit supposée satisfaire pour les péchés du peuple, de peur qu'une réforme ne mène à l'autre, et que l'esprit ne tue la lettre. Ces momeries Romaines ont le plus funeste effet sur les mœurs de notre clergé; car cette vermine oisive qui, deux ou trois fois par jour, remplit de la manière la plus assoupie un service qu'elle croit inutile, et qu'elle appelle son devoir, a bientôt perdu le sentiment de son devoir (1). Au collège, forcés d'assister

---

Note du traducteur. (1) Il n'est peut-être pas indifférent aux yeux du philosophe d'observer que les mêmes abus, nés du papisme, qui infectent les collèges catholiques, existent dans les collèges Anglais. C'est que les Anglais ont conservé l'institution la plus ridicule de

ou d'échapper à l'office, ils contractent un mépris habituel pour ce même office dont l'acquittement les met en état de vivre dans l'oisiveté. On le marmotte, comme une affaire d'habitude, comme un garçon stupide répète sa leçon, et souvent le jargon de collège échappe au prédicateur, au moment qu'il descend de la chaire, et même quand il mange le dîner qu'il a gagné d'une manière si peu honnête.

Rien, en effet, de moins respectueux que l'office d'une cathédrale, comme il se pratique à présent dans ce pays, et il n'y a pas en Angleterre un troupeau d'hommes plus foibles que ceux qui sont les esclaves de cette puérile routine.

On présente encore au peuple, pour ainsi dire, un squelette hideux de l'ancien ordre de choses; mais on a retranché toute cette solemnité qui intéressoit l'imagina-

---

toutes, celle des chanoines. C'est que les prêtres, Imans, Talapoins, Bonzes, Brames, ministres, etc., sont les mêmes par-tout. Tromper pour dominer, c'est en deux mots l'esprit sacerdotal, des rives du Gange aux rives du Tybre.

tion, si elle ne purifioit pas le cœur. La célébration d'une grande messe, sur le continent, doit, il en faut convenir, porter dans une ame où brille quelqu'étincelle d'imagination, une mélancolie respectueuse, une sublime tendresse, bien voisine de la dévotion (1). Je ne prétends pas que cette dévotion sentimentale soit d'un plus grand usage, que toute autre émotion du goût; mais je soutiens que cette pompe théâtrale qui satisfait nos sens, doit être preférée à la froide nudité qui insulte à l'intelligence, sans arriver jusqu'au cœur.

Note du traducteur. (1) Il faut convenir que la réforme se sent beaucoup de l'esprit farouche des premiers réformateurs. Ils ne voyoient dans le papisme que paganisme et idolâtrie, et leur saint zèle proscrivoit sans miséricorde tout ce qui pouvoit passer à l'imagination et aux sens. Ils ne faisoient pas réflexion qu'il n'y a pas de religion populaire sans images, et que la religion païenne avoit été si savamment calculée par les législateurs, si heureusement embellie par les poëtes, que malgré toutes les révolutions religieuses, elle est restée encore la religion du genre humain. Tout ce que regrette ici la bonne Miss Wollstonecrafft, n'est autre chose que des cérémonies sûrement païennes.

De telles observations ne sauroient être déplacées parmi des remarques sur l'éducation nationale, surtout par rapport aux défenseurs de ces établissemens dégénérés en puérilités, qui se donnent pour les défenseurs de la religion. — Religion! source pure de consolation dans cette vallée de larmes! comment as-tu souffert que tes ondes limpides fussent souillées par les corrupteurs qui ont eu la présomption de resserrer dans un étroit canal, les eaux vives qui sans cesse prennent leurs cours vers Dieu, — le sublime Océan de l'existence! Que seroit la vie, privée de cette paix que l'amour de Dieu peut seul donner, quand il est fondé sur l'humanité? Chaque affection terrestre revient par intervalles, déchirer le cœur qui l'a nourrie, et les plus pures effusions de la bienveillance, souvent et cruellement repoussées par l'homme, peuvent monter comme une offrande libre et volontaire, vers celui qui leur donne naissance, et dont elles refléchissent foiblement la brillante image.

Dans les écoles publiques, la religion, confondue avec des cérémonies fastidieuses et des entraves hors de saison, prend l'as-

pect le plus repoussant. Ce n'est point cette austérité, cette gravité qui commande le respect, en inspirant la crainte; c'est un sujet de plaisanterie qui sert à aiguiser une pointe. En effet, la plûpart des bonnes histoires et des saillies qui raniment les esprits long-tems occupés du Wigh, sont composées des incidens auxquels ces mêmes hommes s'efforcent de donner un tour plaisant.

Il n'y a peut-être pas dans le royaume une classe d'hommes plus dogmatique, ou plus débauchée, que les tyrans pédantesques qui résident dans les collèges et président aux écoles publiques (1). Les

---

Note du traducteur. (1) Il y a vraiment dans tout ceci un peu d'exagération. On sait qu'il y a dans les universités Anglaises, des savans du premier ordre. Le célèbre Robertson, est principal dans celle d'Edimbourg. Blair, est professeur de rhétorique dans la même université, etc. Cependant, l'auteur est d'accord en beaucoup de choses avec Knox, dans son ouvrage de l'*Education*, et il résulte de leurs imputations comparées, que réellement le régime des universités Anglaises est excessivement défectueux. Voyez Knox, *Education libérale*, ouvrage, dont la traduction a paru l'année dernière chez *Garnéry*, rue Serpente, n°. 17.

vacances sont également funestes aux mœurs des maîtres et des élèves, et le commerce que ces premiers entretiennent avec la noblesse, introduit dans leur famille la même vanité et la même extravagance, qui bannissent le devoir et le bonheur domestique de ces grandes maisons, dont ils ont l'absurdité de singer en petit l'air de hauteur et de magnificence. Les jeunes gens qui vivent à grands frais avec les maîtres et leurs collègues, n'y peuvent prendre le goût de la société, quoiqu'ils y soient placés dans cette vue. Après un diner silencieux, ils avalent à la hâte un verre de vin, et se retirent pour concerter quelque tour, ou pour ridiculiser la personne et les manières des mêmes gens qu'ils viennent de saluer avec beaucoup de respect, et qu'ils devroient considérer comme les représentans de leurs parens.

Peut-on s'étonner après cela que des jeunes gens, ainsi sévrés de tout commerce avec la société, deviennent vicieux et personnels, ou qu'une mître souvent embellisse le front d'un de ces diligens pasteurs ?

Le désir de vivre comme ceux d'un rang

au-dessus, est la maladie de chaque individu et de chaque classe de citoyens, et la bassesse est la compagne fidelle de cette ignoble ambition; mais les professions les plus avilissantes sont celles dont le patronage est l'échelon; et c'est cependant en général dans ces professions que les gouverneurs des jeunes gens sont choisis; mais peut-on se flatter que des hommes dont la conduite doit avoir, pour règle constante, cette prudence inquiète qui est toujours aux aguets pour obtenir la préférence, puissent inspirer des sentimens d'indépendance et de liberté?

Ils sont si éloignés de songer aux mœurs de leurs élèves, que j'ai entendu plusieurs maîtres prétendre qu'ils n'avoient d'autre mission que de montrer le grec et le latin, et qu'ils ont rempli leur devoir, en envoyant de bons écoliers au collège.

Un petit nombre de ces étudians distingués peut, j'en conviens, être formé par la discipline et par l'éducation; mais pour les pousser et les avancer, on a sacrifié la santé et les mœurs d'un grand nombre. Les fils de notre noblesse et des plus riches membres des communes, sont élevés pour la plû-

part dans ces écoles ; et qui pourroit assurer que la majorité mérite le titre d'un passable étudiant ?

Ce n'est pas pour l'avantage de la société que quelques esprits brillans sont cultivés aux dépens de la multitude. Il est vrai que des grands hommes semblent paroître, à des intervalles marqués, pour ramener l'ordre troublé par de grandes révolutions, et dissiper les nuages épais qui couvrent les traits de la vérité ; mais que la raison et la vertu prennent le dessus dans la société, et ces prodiges ne seront pas nécessaires. L'éducation publique, quelque nom qu'on lui donne, doit avoir pour but de former des citoyens ; mais si vous voulez faire de bons citoyens, il faut d'abord vous livrer aux affections de fils et frère. C'est-là le seul moyen de donner au cœur cette faculté expansive d'où naissent tant de vertus ; car les affections, aussi bien que les vertus publiques, doivent toujours prendre leur source dans le caractère privé, ou ce ne sont que des météores qui brillent dans une nuit profonde, et s'évanouissent au moment qu'on les admire.

Je crois qu'il est peu d'hommes qui ayent eu beaucoup d'affection pour l'humanité en général, sans avoir d'abord aimé leurs parens, leurs frères et sœurs, et même les animaux domestiques, compagnons de leurs premiers jeux. C'est de l'exercice des sympathies de l'enfance que se forme le caractère, et c'est le souvenir de ces premières affections, de ces premiers goûts qui donnent la vie à ceux qui dans la suite sont plus soumis à la raison. C'est dans la jeunesse que les plus tendres amitiés sont formées, que les esprits sympathiques, se développant en-même-tems, se fondent et se mêlent comme des substances homogènes, ou plutôt que le cœur, doué de la trempe nécessaire pour la réception de l'amitié, s'accoutume à chercher son plaisir dans quelque chose de plus noble, que la brutale satisfaction de la partie sensitive.

Pour inspirer aux enfans l'amour de la maison paternelle et des plaisirs domestiques, il faut que les enfans soient élevés au logis; car des jours de congés passés en débauche, ne le leur font aimer que pour eux. Les vacances, qui ne nourrissent

pas

pas les affections domestiques, troublent continuellement le cours des études, et rendent impraticable tout le plan de progrès qui exige de l'ordre et de la règle; et pourtant si elles étoient abolies, les enfans seroient entièrement séparés de leurs parens; et je demande s'ils deviendroient meilleurs citoyens, en sacrifiant les affections premières, en détruisant la force des relations qui rendent l'état du mariage aussi nécessaire que respectable. Mais si l'éducation particulière produit l'air d'importance, ou isole un homme dans sa famille, ce n'est qu'un palliatif et non pas un remède.

Cette suite de raisonnemens me ramène à un sujet qu'il me paroît important d'approfondir, je veux dire à la nécessité d'établir des écoles d'externes (1).

Mais il faudroit que ce fût des établissemens nationaux; car tant qu'un maître est dépendant du caprice des parens, on ne peut guères lui demander plus de dé-

Note du traducteur. (1) Il y a dans l'Anglais, *Day-Schools*, des écoles d'un jour.

veloppemens, qu'il n'en faut pour plaire aux ignorans. En effet, la nécessité pour un maître de donner aux parens quelque preuve des progrès d'un enfant, laquelle pendant les vacances est montrée à tous ceux qui viennent en visite chez eux (1), cette nécessité, dis-je, a des conséquences plus funestes qu'on ne le croiroit d'abord; car il est bien rare que ces preuves soient en entier de la façon de l'enfant, pour ne rien dire de plus (2). Ainsi le maître, ou appuie une fausseté, ou oblige la pauvre petite machine à quelque effort extraordinaire qui dérange les rouages, et arrête les progrès graduels qu'elle auroit pu faire. La mémoire se charge de mots inintelligibles, pour en faire une vaine parade, sans que l'intelligence acquière

---

Note de l'auteur. (1) Je veux parler ici des nombreuses écoles qui sont dans Londres, et aux environs, et de la conduite des négocians de cette grande ville.

Note du traducteur. (2) J'ai vu une école célèbre en province où cet usage étoit établi. Un jour un enfant allant en vacances, apporta un billet de satisfaction de son maître de violon. On voulut le faire jouer; le pauvre enfant n'avoit jamais manié l'archet.

aucune idée distincte ; tandis qu'il n'y a d'éducation vraiment digne du beau nom de culture de l'esprit, que celle qui apprend aux jeunes gens les élémens de l'art de penser. On ne devroit pas permettre à l'imagination de débaucher l'intelligence, avant que celle-ci ait acquis toute sa force, et à la vanité de devenir l'avant-coureur du vice ; car de toutes les manières de faire montre des progrès d'un enfant, il n'en est aucune qui ne soit funeste à la moralité de son caractère.

Combien de tems on perd à leur apprendre à réciter ce qu'ils n'entendent pas ! pendant qu'assises sur des bancs, toutes avec leurs plus belles parures, les mamans écoutent avec étonnement ce petit babil de perroquet, cette déclamation ridicule, faite avec toute la pompe de l'ignorance et de la sottise. De telles montres ne servent qu'à faire vibrer les fibres de la vanité dans ces ames foibles ; car elles n'apprennent aux enfans, ni à s'exprimer d'une manière aisée, ni à se tenir avec grace. Tout au contraire, ces frivoles objets pourroient s'appeler l'étude de l'affectation ; car il est bien rare à présent de voir un jeune

garçon simple et timide; et cependant, il faudroit avoir bien peu de discernement, pour être repoussé par cet embarras et cette simplicité, si naturels à cet âge, que les écoles et une entrée prématurée dans la société ont changé en impudence et en grimaces de singe.

Mais comment remédier à ces abus, lorsque les maîtres dépendent absolument des parens pour leur subsistance, et lorsque tant d'écoles rivales tendent leurs pièges, pour capter l'attention et flatter la vanité des pères et des mères dont l'affection se borne à désirer que leurs enfans éclipsent ceux de leurs voisins?

Sans un grand bonheur, un homme honnête et consciencieux mourra de faim avant de pouvoir lever une école, s'il dédaigne de duper de foibles parens, en mettant en jeu les ruses secrettes du charlatanisme.

Dans les écoles les mieux réglées où des essaims d'enfans ne sont pas entassés les uns sur les autres, on peut contracter beaucoup de mauvaises habitudes; mais dans les écoles ordinaires, le corps, le cœur et l'esprit sont également *rabougris*;

car souvent les parens ne vont qu'au meilleur marché, et le maître ne pourroit pas vivre, s'il n'en prenoit un plus grand nombre qu'il n'en peut conduire, et la chétive rétribution qu'il reçoit pour chaque enfant ne lui permet pas de payer assez de sous-maîtres, pour le débarasser de la partie mécanique de ses fonctions. En outre, quelque belle apparence qu'ayent la maison et le jardin, les enfans ne jouissent ni de l'un ni de l'autre. De tristes défenses leur rappellent sans cesse qu'ils ne sont pas chez eux ; et les sallons, les jardins, etc. ne sont entretenus que pour la satisfaction des parens qui, le dimanche, viennent visiter l'école, et sont trompés par cette même apparence qui rend la situation de leurs enfans plus incommode et plus désagréable.

Avec quel sentiment de peine n'ai-je pas entendu souvent des Femmes sensibles, (car les filles sont plus gênées que les garçons), parler de la retraite fatiguante où elles avoient été confinées pendant le tems de leur éducation (1); où n'ayant pas la

---

Note du traducteur. (1) Il y a en Angleterre une

permission de faire un pas, hors d'une large allée, dans un superbe jardin; elles étoient obligées de décrire, avec une gravité stupide, toujours la même ligne, soit en allant, soit en venant, la tête roide et les pieds bien en dehors, les épaules presque collées l'une contre l'autre, au lieu de suivre l'intention de la nature, et de prendre en liberté les diverses attitudes si nécessaires à la beauté (1). Les esprits

---

école célèbre de filles qui auroit mérité peut-être un peu d'indulgence de la part de l'auteur. C'est celle de Queen's Square. Cette école n'a pas de jardin; mais au premier rayon de soleil, les jeunes personnes sortent et se promènent dans le jardin que forme cette place, et qui est entouré de grilles. C'est un des spectacles les plus ravissans pour l'œil d'un étranger, que de voir ces jeunes vierges destinées à faire l'ornement de leur patrie, se promenant avec une liberté décente, et gardées par l'honnêteté publique. Il seroit à souhaiter qu'il se formât en France une école sur ce modèle.

(1) Je me rappelle un fait que j'ai été à portée d'observer moi-même, et qui a excité mon indignation. J'étois allée voir un petit garçon dans une école où l'on préparoit de jeunes enfans pour une école plus grande. Le maître me reçut dans la pièce où se tenoit l'école etc. Mais en descendant une large allée bien sablée, je

animaux, ce fluide pur et actif qui hâte les développemens de l'ame et du corps, et présente aux amis de l'enfance l'espérance dans sa fleur, s'altèrent et s'évaporent en vains désirs, ou en aigres momeries qui contractent les facultés et flétrissent le caractère, ou bien ils s'élèvent au cervau, et, aiguisant l'intelligence avant qu'il ait une force suffisante et proportionnée, ils produisent ce misérable penchant à la ruse qui caractérise d'une manière si avilissante l'esprit de notre sexe, — et qui le caractérisera toujours, tant que les Femmes resteront les esclaves du pouvoir.

---

ne pus m'empêcher d'observer que de chaque côté le gazon étoit bien fourni. Sur le champ, je fis à l'enfant quelques questions, et je trouvai qu'il n'étoit pas permis aux pauvres enfans de sortir de l'allée, et que le maître laissoit quelquefois les moutons entrer sur le gazon pour le brouter. Le tyran de ce domaine se tenoit assis devant une fenêtre, qui dominoit sur cette espèce de prison, et un coin où les pauvres innocens auroient pu jouer librement, étoit enclos, et planté en pommes de terres. Sa femme avoit le même soin de les contenir, et de les empêcher de salir ou de déchirer leurs habits.

Le peu d'égard que les hommes ont pour la chasteté, est, selon moi, la source de la plupart des maux physiques et moraux qui tourmentent l'humanité, aussi bien que des vices et des sottises qui dégradent les Femmes, et leur font perdre leur dignité. C'est cependant dans les écoles que les garçons perdent infailliblement cette timidité décente, que, dans la maison paternelle, les années auroient changée en modestie.

Et que d'indécences ne doivent-ils pas apprendre l'un de l'autre, quand un grand nombre d'enfans se trouve entassé dans une même chambre, sans parler des vices qui, en affoiblissant le corps, empêchent l'esprit d'acquérir aucune délicatesse. Le peu de soin que l'on prend de cultiver la modestie parmi les hommes, cause une grande dépravation dans toutes les relations de la société; non-seulement l'amour — l'amour qui doit purifier le cœur, et développer toutes les facultés de la jeunesse pour préparer l'homme à remplir tous les devoirs de la bienveillance, est sacrifié à un libertinage précoce, mais toutes les affections sociales sont tuées par les satis

factions solitaires qui de très-bonne heure souillent l'ame ; et dessèchent le cœur. Combien la nature a souvent à rougir de la manière dont est flétrie la fleur de l'innocence, et quelles funestes conséquences tendent à faire dégénérer des vices privés en peste publique ! Il est certain que l'habitude de l'ordre et de la décence, qui a plus d'effet sur la moralité du caractère qu'on ne le suppose communément, ne peut se contracter que dans la maison paternelle, où règne cette réserve respectueuse qui tempère la familiarité, laquelle mine insensiblement la tendresse par des offenses répétées, lorsqu'elle dégénère en grossièreté.

J'ai déjà remarqué les mauvaises habitudes que les Femmes contractent, lorsqu'elles sont enfermées ensemble, et je pense que cette observation peut très-bien s'étendre à l'autre sexe, jusqu'à ce qu'on en tire la conclusion que j'ai eu en vue. C'est que, pour bien élever les deux sexes, non-seulement dans les familles, mais dans les écoles publiques, il faudroit les élever ensemble. Si le mariage est le ciment de la société, l'humanité doit être

élevée sur un semblable modèle, sans quoi le commerce des sexes ne méritera jamais le nom d'association, et les Femmes ne pourront remplir les devoirs de leur sexe, que lorsqu'elles deviendront des citoyennes éclairées, que lorsqu'elles deviendront libres en devenant capables de se procurer leur subsistance, sans être dépendantes des hommes; c'est-à-dire, pour éviter toute fausse interprétation, de la même manière que les hommes sont indépendans les uns des autres. En effet, le mariage ne peut jamais être regardé comme un lien sacré, tant que les Femmes ne seront pas préparées par une éducation commune, à être les compagnes des hommes, plutôt que leurs maîtresses; car les ressources honteuses de la ruse les rendront toujours méprisables, tant que l'oppression les rendra timides. Je suis si convaincue de cette vérité, que je prédirois presque que la vertu ne prévaudra dans la société, que lorsque les vertus des deux sexes seront fondées sur la raison, et que lorsqu'on laissera les affections qui leur sont communes, acquérir la force dont elles sont suceptibles par la pratique de leurs mutuels devoirs.

Si les garçons et les filles suivoient ensemble le même cours d'études, on pourroit leur inculquer de bonne heure ces graces de la décence d'où naît la modestie, sans ces distinctions sexuelles qui souillent l'esprit. Ces leçons de politesse et ce formulaire de bienséance, qui avoisinent la fausseté, deviendroient inutiles par l'habitude d'une conduite toujours convenable, qu'on ne prendroit pas comme la robe de cour pour recevoir les visites, mais qui seroit le vrai résultat de la pureté de l'ame. Cette élégante sincérité, ce chaste hommage rendu aux affections domestiques, ne seroient-ils pas bien supérieurs à ces complimens que l'usage prostitue, et qui brillent d'un faux éclat dans le commerce superficiel d'une vie à la mode? Mais, tant qu'une intelligence cultivée ne prévaudra pas dans la société, il y aura toujours disette de cordialité et de goût, et le fard des courtisannes occupera la place de ce coloris céleste que les affections vertueuses peuvent seules répandre sur les traits de l'innocence. La galanterie et ce qu'on appelle amour peut subsister sans l'ingénuité du caractère; mais les bases

solides de l'amitié sont le respect et la confiance ; — et qu'est-ce que l'estime qui n'a pas de pareils fondemens ?

Le goût des beaux arts demande beaucoup de calme ; le goût des affections vertueuses n'en demande pas moins ; et tous deux supposent ce développement de l'esprit, qui lui ouvre tant de sources de plaisir. Pourquoi court-on après les scènes bruyantes et les cercles nombreux ? parce que l'ame manque d'activité, parce qu'on n'a pas nourri les vertus du cœur. En conséquence, on ne voit, on n'a de sensations qu'au milieu du tumulte, on soupire continuellement après la variété, et l'on trouve insipide tout ce qui est simple.

Cet argument pourroit être poussé plus loin que les philosophes ne le croyent. Car, si la nature a destiné les Femmes en particulier à la pratique des devoirs domestiques, elle les a rendues à un grand dégré susceptibles des affections aimantes. Aujourd'hui les Femmes sont avides de plaisir, et, suivant ma définition, cela doit être, parce qu'elles ne peuvent entrer dans les minutieux détails de la vie domestique qui leur en ôtent le goût, faute de juge-

ment, fondement de toute espèce de goût; car l'intelligence, en dépit des froides plaisanteries des libertins, se réserve le privilège de porter au cœur une joie pure et véritable.

Combien de fois j'ai vu jeter de côté, avec le bâillement de la langueur, un poëme admirable, auquel un homme de goût revient à plusieurs reprises, et toujours avec ravissement, et, pendant que la mélodie suspendoit presque la respiration, une Femme me demander où j'avois acheté ma robe. J'ai vu des yeux qui parcouroient froidement un tableau d'un grand maître, étinceler de plaisir, en s'arrêtant sur une caricature grossièrement ébauchée, et, pendant que quelques traits de la majesté terrible de la nature répandoient dans mon cœur un calme sublime, on me faisoit observer les jeux d'un petit chien avec lequel mon mauvais destin me forçoit de voyager. Est-il surprenant qu'un être aussi dépourvu de goût, aimât mieux caresser ce chien que ses enfans? ou qu'il préférât les éxagérations de la flatterie, aux simples accens de la sincérité?

Pour fortifier cette observation, qu'il

me soit permis de remarquer que les génies du premier ordre, que les esprits les plus cultivés ont toujours paru trouver des délices dans les simples beautés de la nature, et sans doute ils ont dû vivement sentir ce qu'ils ont bien décrit, je veux dire le charme inexprimable que les affections de la nature et les sensations de l'innocence répandent autour de l'espèce humaine. C'est ce regard perçant qui lit dans les ames, c'est ce cœur qui palpite et vibre à l'unisson de chaque émotion, qui rend le poëte capable de personnifier chaque passion, et le peintre de les rendre avec un pinceau de feu.

Le vrai goût est toujours le résultat de l'intelligence, employée à observer les effets de la nature, et tant que celle des Femmes ne sera pas mieux cultivée, c'est envain qu'on espérera de les voir acquérir du goût pour le bonheur domestique. La vivacité de leurs sensations contribuera toujours à endurcir leur cœur, et les émotions qu'elles éprouveront continueront à être aussi vives que passagères, si une éducation plus raisonnable n'enrichit leur esprit de connoissances.

C'est le défaut de goût pour la vie domestique, et non l'acquisition des connoissances, qui force les Femmes de quitter l'intérieur de leurs familles, et qui arrache au sein qui devroit le nourrir l'innocente victime qui lui sourit envain. On a laissé les Femmes dans une ignorance et dans une dépendance servile pendant beaucoup trop d'années : aussi n'entendons-nous parler que de leur fureur pour le plaisir et la domination, de leur foible pour les avanturiers et les gens de guerre, de leur attachement puéril à des bijoux, et de la vanité qui leur fait attacher plus de prix aux qualités corporelles, qu'aux vertus.

L'histoire nous fournit un terrible dénombrement des crimes que leurs artifices ont fait commettre, quand ces foibles esclaves ont eu assez d'adresse pour subjuguer leurs maîtres. En France et dans beaucoup d'autres pays, les hommes ont été des despotes capricieux, et les Femmes de rusés ministres : — est-ce-là la preuve que l'ignorance et la dépendance les rendent propres aux douceurs de la vie domestique. Leur sottise n'est-elle pas le refrein des libertins qui cherchent leur société, et les

hommes sensés ne se plaignent-ils pas sans cesse qu'une passion excessive pour les ajustemens et la dissipation, écarte une mère de famille pour jamais de sa maison? Ce ne sont pas les connoissances qui ont débauché leur cœur; ce n'est pas le goût de la science qui a égaré leur esprit; cependant, en remplissent-elles avec plus d'exactitude les devoirs que, comme Femmes, la nature les appelle à remplir? au contraire, l'état de guerre qui subsiste entre les deux sexes, leur fait employer ces ruses qui éludent les desseins les plus marqués de la force.

Lors donc que j'appelle les Femmes des esclaves, je prends leur esclavage dans un sens politique et civil; car indirectement, elles obtiennent beaucoup trop d'autorité, et elles s'avilissent par les efforts même qu'elles font pour se faire un pouvoir illégitime.

Une nation éclairée (1) devroit donc es-

Note du traducteur. (1) C'est de la France que l'auteur veut ici parler. En effet, la révolution permet de s'occuper des Femmes qui n'ont que trop long-tems été traitées avec un respect apparent, et avec un mépris

sayer quel effet la raison auroit pour les ramener à la nature et à leur devoir, et, en leur laissant partager avec les hommes les avantages de l'éducation et du gouvernement, voir si elles deviendront meilleures en devenant libres et plus éclairées.

---

réel. On leur doit une meilleure éducation ; car les mères sont les premiers maîtres que la nature et la société donnent aux enfans. On leur doit le divorce, que la tyrannie seule des prêtres a pu leur ravir. Un grand nombre d'entr'elles ont prouvé qu'elles étoient dignes de la liberté ; il ne leur manque que plus de lumières. Plus éclairées, elles en seront plus vertueuses, et plus heureuses. On leur doit aussi des réparations de tous les crimes gothiques de la féodalité à leur égard, pour ce qui concerne les testamens, ect. ; car si la nature paroît leur refuser les droits politiques, elles ont autant de titres que les hommes aux droits civils ; en un mot, c'est à elles à affermir le nouveau régime. Depuis que la nation Française a secoué le joug, on a beaucoup parlé de contre-révolution. Législateurs ! ne vous le dissimulez pas : Si cette contre-révolution étoit possible, ce seroit par l'empire des Femmes. Mettez-les donc dans les intérêts de la constitution ; ce que vous ferez pour elles, ne sera pas perdu. C'est à elles qu'appartient sur-tout le dépôt que vous avez mis sous la garde des pères de famille, pour le transmettre aux générations futures.

C'est une épreuve qui ne peut leur faire tort ; car il n'est pas au pouvoir des hommes de les rendre plus insignifiantes qu'elles ne le sont à présent.

Pour rendre cet essai praticable, le gouvernement devroit établir, pour chaque âge, des écoles d'externes où les garçons et les filles seroient élevés ensemble. L'école pour les plus jeunes enfans, depuis cinq ans jusqu'à neuf, devroit être absolument libre et ouverte à toutes les classes de citoyens (1). Un nombre suffisant de maîtres, seroit choisi dans chaque paroisse, par un comité choisi auquel seroient rapportées toutes les plaintes de négligence, etc. si elles étoient signées par les parens de six enfans.

Alors des sous-maîtres deviendroient inutiles ; car, selon moi, l'expérience prouvera toujours que cette sorte d'autorité subordonnée est particulièrement funeste aux mœurs de la jeunesse. En effet, est-

---

Note de l'auteur. (1) En traitant cette partie, j'ai emprunté quelques idées d'un écrit intéressant du ci-devant évêque d'Autun, sur l'éducation publique.

il rien de plus fort, pour dépraver le caractère, qu'une soumission apparente et un mépris réel ? Peut-on se flatter que les jeunes gens témoigneront du respect à un sous-maître, lorsque le maître lui-même semble ne le considérer que sur le pied d'un domestique, fait pour être l'objet du ridicule qui devient leur principal amusement, pendant les heures de récréation.

Mais aucun inconvénient de cette nature ne peut avoir lieu dans une école élémentaire d'externes, où les garçons et les filles, les riches et les pauvres se trouveroient réunis ; et pour prévenir toutes les distinctions de la vanité, il faudroit qu'ils fussent habillés de même et tous soumis à la même discipline, ou qu'ils quittassent l'école. La classe devroit être environnée d'une large pièce de gazon où les enfans pourroient s'exercer utilement ; car, à cet âge, on ne doit pas les astreindre à être sédentaires plus d'une heure de suite ; mais on pourroit faire de ces récréations une sorte d'éducation élémentaire ; car il y a beaucoup de choses qui perfectionnent et amusent les sens, quand on les donne comme des jeux, aux principes desquels

l'enfant feroit la sourde oreille, s'ils étoient séchement présentés. Par exemple, la botanique, la mécanique, l'astronomie, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoire naturelle et quelques simples expériences physiques pourroient remplir le jour. Mais ces études n'empiéteroient jamais sur les jeux de gymnastique en plein air. Les élémens de la religion, de l'histoire, de l'histoire de l'homme et de la politique pourroient aussi s'enseigner dans des conversations, à la manière de Socrate.

A neuf ans, les garçons et les filles, destinés à des occupations domestiques, ou à des professions mécaniques, passeroient à d'autres écoles, pour y recevoir une instruction appropriée jusqu'à un certain point à chaque individu, les deux sexes restant toujours ensemble le matin; mais l'après diner, les filles se rendroient à une école où l'aiguille, la couture en robes et broderie seroient leur occupation.

Ceux qui annonceroient des dispositions plus marquées, ou qui seroient plus riches, apprendroient, dans une autre école, les langues mortes et vivantes, les élémens

des sciences; et continueroient l'étude de l'histoire et de la politique, sur un plan plus étendu qui n'exclueroit pas la belle littérature.

Les filles et les garçons toujours ensemble, vont demander quelques-uns de mes lecteurs? — Oui, toujours. Le seul inconvénient que j'y trouve, c'est qu'il en pourra résulter quelque attachement prématuré, ce qui aura le meilleur effet sur les mœurs des jeunes gens, mais ne quadrera peut-être pas tout-à-fait avec les vues des parens; car je crains bien qu'il ne se passe encore beaucoup de tems, avant que le monde soit assez éclairé pour que les parens, uniquement occupés du soin de rendre leurs enfans vertueux, leur abandonnent celui de se choisir eux-mêmes la société de toute leur vie.

D'ailleurs, ce seroit un sûr moyen de faire marier les jeunes gens de bonne heure, et ces sortes de mariages doivent naturellement produire les plus heureux effets au physique et au moral. Quelle différence entre un citoyen marié et un galant de profession, un célibataire égoïste qui ne vit que pour lui-même, et qui

souvent ne craint de se marier que parce qu'il ne seroit pas capable de vivre honnêtement ? A quelques exceptions près qui doivent être rares dans une société dont l'égalité est la base, l'homme ne peut se préparer à remplir les devoirs de la vie publique, que par la pratique habituelle des devoirs d'un ordre supérieur, mais qui forment l'homme.

Dans ce plan d'éducation, la santé des garçons ne seroit pas ruinée par les débauches précoces qui maintenant rendent les hommes si personnels; et les filles ne seroient pas rendues foibles et vaines, par l'indolence et les arts frivoles. Mais je suppose, avant tout, qu'il régneroit entre les deux sexes un dégré d'égalité qui, en fermant la porte à la galanterie et à la coquetterie, laisse l'amitié et l'amour donner au cœur la trempe nécessaire pour remplir les devoirs les plus importans.

Ce seroit-là des écoles de morale ; et le bonheur de l'homme découlant enfin librement des sources pures du devoir et de l'affection, quels seroient les progrès de l'esprit humain ! La société ne peut être heureuse et libre, qu'autant qu'elle

est vertueuse; mais que les distinctions qui y règnent encore minent toutes les vertus privées, et flétrissent toutes les vertus publiques.

Je me suis déjà élevée contre l'usage de restreindre les jeunes filles à l'exercice de leur aiguille, et de les exclure de toute occupation politique et civile; car c'est en rétrécissant ainsi leurs esprits qu'on les rend incapables de remplir les devoirs particuliers que la nature leur a assignés.

Occupées uniquement des petits incidens du jour, elles deviennent nécessairement rusées, artificieuses. J'ai pensé quelquéfois me trouver mal, en voyant les tours et les ruses employés par des Femmes, pour obtenir quelques bagatelles qui leur faisoient tourner la tête. Comme on ne laisse pas d'argent à leur disposition, et qu'elles ne possèdent rien en propre, elles apprennent à tourner à leur profit les dépenses journalières de la maison, et si un mari leur donne quelque sujet de mécontentement, soit en s'éloignant d'auprès d'elles, soit en leur causant quelque jalousie, — une nouvelle robe, ou quelque autre bagatelle, fléchit le ressen-

timent de l'altière et sourcilleuse Junon.

Toutes ces petitesses ne dégraderoient pas leur caractère, si les Femmes apprenoient de bonne heure à se respecter elles-mêmes ; si le champ de la politique et de la morale leur étoit ouvert ; et j'ose assurer que c'est-là le seul moyen de les rendre attentives à leurs devoirs domestiques. — Un esprit actif embrasse tout le cercle de ses devoirs, et trouve assez de tems pour tout. Certes, ce n'est pas une entreprise au-dessus de nos forces de rivaliser avec les vertus des hommes. Ce n'est pas le charme des études littéraires, ni l'application soutenue aux sciences, qui éloignent les Femmes de leurs devoirs ; c'est l'indolence et la vanité, — l'amour du plaisir et celui de la domination, qui règnent en maîtres dans un esprit vide. Oui, vide, je le répète à dessein, parce que l'éducation que les Femmes reçoivent à présent en mérite à peine le nom. Le peu de connoissances qu'on les met à portée d'acquérir, pendant les années importantes de leur jeunesse, se borne aux talens agréables, à des talens qui n'ont aucune solidité ; car sans la culture de l'esprit, la grace même

est superficielle et monotone. Comme ces charmes d'un visage qui doit beaucoup à l'art, elles ne frappent qu'au milieu d'une assemblée nombreuse ; mais dans l'intérieur de la maison, comme l'esprit est en défaut, elles n'ont pas le piquant de la variété. La conséquence est facile à tirer; dans les scènes de dissipation, nous ne rencontrons qu'un esprit et un visage apprêté ; car ceux qui fuient la solitude, ne craignent rien tant après elle, que les cercles de famille ; et ne pouvant ni amuser, ni intéresser les autres, ils sentent leur nullité, et ne savent ni s'amuser, ni s'intéresser eux-mêmes.

D'ailleurs, quoi de moins délicat que la première entrée d'une jeune personne dans le monde ! N'est-ce pas, en d'autres termes, mener au marché une demoiselle à marier qu'on promène d'un lieu à un autre richement parée ? En se voyant captifs même au milieu de ce tourbillon, nos jeunes papillons brûlent de voltiger à l'aise; car la première affection de leur ame est leur propre personne, sur laquelle on a appelé leur attention avec un soin extrême, pendant qu'elles se préparoient à l'époque

qui décide du destin du reste de leur vie. Au lieu de suivre cette oisive routine, en soupirant pour une ostentation dépourvue de goût, et pour un état où le cœur n'est compté pour rien, avec quelle dignité les jeunes gens des deux sexes ne formeroient-ils pas des attachemens dans les écoles dont j'ai donné une esquisse rapide, dans lesquelles, suivant les progrès de l'âge, la danse, la musique, le dessin pourroient être admis comme des récréations; car les enfans plus riches pourroient y rester plus ou moins long-tems, jusqu'à ce que l'âge ne le permit plus. Ceux qui seroient destinés à des professions particulières, pourroient se rendre, trois ou quatre fois par semaine, dans des écoles convenables à leur immédiate destination.

Je donne pour le présent ces observations comme de premières idées, et plutôt comme une ébauche que comme un plan bien digéré; mais je dois ajouter que j'approuve hautement un réglement, indiqué dans l'ouvrage dont j'ai déjà parlé (1),

(1) L'ouvrage de l'évêque d'Autun.

celui qui a pour objet de rendre les enfans et les jeunes gens indépendans de leurs maîtres par rapport aux punitions. Il faut qu'ils soient jugés par leurs pairs, méthode admirable de graver profondément dans leur cœur les principes de la justice, et dont résulteroient les plus heureux effets sur le caractère aigri de bonne heure, ou irrité par la tyrannie, jusqu'à ce qu'il devienne, ou lâchement artificieux, ou farouche et arrogant.

Mon imagination s'élance avec toute la chaleur de la bienfaisance, pour saluer ces aimables et respectables groupes, en dépit du rire sardonique des cœurs froids à qui je permets de prononcer, avec toute l'importance de l'égoïsme, l'accablante épithète de *romanesque*, épithète dont je veux émousser toute la force, en répétant ici les paroles d'un éloquent moraliste.

» Je ne sais pas, dit-il, si les illusions
» d'un cœur vraiment humain qui, dans
» l'ardeur de son zèle, ne voit rien que
» d'aisé, ne sont pas préférables à cette
» raison âpre et repoussante, qui trouve
» toujours dans son indifférence pour le

» bien public, le premier obstacle à tout
» ce qui pourroit y contribuer.

Je sais que les libertins ne manqueront pas aussi de s'écrier que l'acquisition de la force de l'ame et du corps feroit perdre aux Femmes leur sexe, et que la beauté, cette douce et séduisante beauté cesseroit bientôt de parer les filles des hommes. Je suis d'un sentiment tout contraire, et je pense que c'est alors que nous verrions la beauté décente et la véritable grace, pour la perfection de laquelle il faut le concours de tant de puissantes causes physiques et morales. Ce ne seroit pas, il est vrai, une beauté molle, ni cette grace qui semble résulter de la foiblesse; mais elle seroit de nature à nous faire regarder le corps humain comme un bâtiment majestueux, propre à recevoir un noble habitant, au milieu des débris de l'antiquité (1).

Note du traducteur. (1) Tout ce que dit l'auteur de la nécessité de fortifier le corps et l'ame des Femmes, est de la plus grande vérité. Condamnées par la nature à enfanter avec douleur, et à toutes les maladies auxquelles les expose le noble et touchant dépôt de la

Je n'ai pas oublié que, selon l'opinion commune, les statues grecques n'ont pas été modélées d'après la nature, c'est-à-dire, d'après les proportions de tel homme en particulier; mais que ces belles formes, ces belles proportions ont été empruntées de différens corps, pour en former un tout harmonieux. Cela peut être vrai à quelques égards. La belle peinture idéale d'une imagination exaltée, peut être supérieure aux matériaux que le poëte trouve dans la nature, et d'après cela, elle peut avec justice être appelée le modèle de l'humanité, plutôt que d'un homme. Ce n'étoit pas cependant le choix mécanique des membres et des traits, mais plutôt l'éruption d'une imagination échauffée, ou l'organisation exquise de l'artiste, jointe à l'intelligence cultivée, choisit la matière solide qui doit sortir de ce foyer brûlant.

---

maternité, il est certain qu'elles auroient besoin de fortifier de bonne heure leur tempérament; mais qu'elles ne s'éloignent pas trop de la nature Une grande partie de leurs charmes et de leur empire, tient à leur foiblesse; il faut qu'une Femme soit Femme de toutes les manières.

J'ai observé que ce choix n'étoit pas mécanique, parce qu'il en résultoit un tout, un modèle de cette grande simplicité, de cette énergie, de cette correspondance harmonique qui fixe l'attention et commande le respect; car pour la beauté insipide et sans vie, il suffit d'une servile copie de la belle nature. Mais indépendamment de ces observations, je crois que la forme humaine doit avoir été beaucoup plus belle, qu'elle ne l'est à présent, parce que l'excès de l'indolence, des ligatures barbares, et beaucoup d'autres causes qui agissent puissamment sur elle, dans notre état actuel de corruption, retardent ses développemens, ou en altèrent les proportions. L'exercice et la propreté paroissent être les plus sûrs moyens, non-seulement de conserver la santé, mais d'augmenter la beauté, à n'envisager que les causes physiques. Cependant, elles ne sont pas suffisantes. Il faut le concours des causes morales, sans quoi la beauté ne s'éléveroit pas au-dessus de celle qui fleurit dans l'extérieur innocent et frais de quelques personnes de la campagne dont l'esprit n'a pas reçu de culture. Pour qu'elle

soit parfaite, il faut que le physique et le moral s'embellissent à la fois, et se prêtent et reçoivent tour-à-tour une nouvelle force. Il faut que le jugement réside sur le sourcil, que le sentiment et l'imagination étincellent dans les yeux, et que l'humanité arrondisse les joues, sans quoi le feu du plus bel œil, l'ensemble des plus beaux traits, la plus élégante tournure sont sans effet, tandis que la grace et la modestie doivent briller dans les moindres mouvemens où se déployent des membres agiles et de souples articulations. Mais ce bel assemblage ne peut être le produit du hazard; c'est la récompense des efforts réunis pour que l'un vienne à l'appui de l'autre; car le jugement ne peut être acquis que par la réflexion, le sentiment que par la pratique des devoirs, et l'humanité que par l'exercice de la compassion envers toutes les créatures animées.

La pitié pour les animaux devroit entrer pour beaucoup dans l'éducation nationale; car ce n'est pas à présent une de nos vertus (1). La sensiblilité pour ces

Note du traducteur. (1) Cette imputation paroît moins

humbles et muets domestiques se trouve plus communément dans un état sauvage, que dans un état civilisé. La civilisation s'oppose à ce commerce habituel d'où résulte l'affection, dans une hutte grossière, ou dans une cabane de terre, et comme les esprits sans culture ne participent que par la dépravation aux rafinemens d'une société où le pauvre est foulé aux pieds par le riche ; elle leur inspire le désir de dominer sur les animaux, pour se venger sur eux des insultes qu'ils sont obligés de souffrir de la part de ceux qui sont au-dessus d'eux (1).

---

méritée en Angleterre que par-tout ailleurs. On a vu quelquefois le peuple prendre fait et cause pour un cheval maltraité par son maître, et il n'y a pas long-tems que des juges ont condamné un homme à une amende, pour avoir traité son cheval avec une cruauté révoltante. C'est dans la vue d'inspirer de la bienveillance pour les animaux que Mistriss Sara Trimmer, qui s'est fait en Angleterre une réputation distinguée par beaucoup d'ouvrages à la portée de l'enfance et du peuple, a composé son joli roman, connu sous le nom d'*Histoires Fabuleuses*.

Note du traducteur. (1) Cette idée paroît être prise d'un auteur français, qui dit qu'un gueux à un chien

Cette habitude de cruauté se prend d'abord dans les écoles où c'est un des grands plaisirs des enfans de tourmenter les malheureux animaux qui leur tombent sous la main. A mesure qu'ils avancent en âge (1), ils passent, par une transition presqu'insensible, de cette barbarie à la tyrannie domestique sur leurs Femmes, leurs enfans et leurs gens. La justice ou même la bienveillance ne peut pas être une source

---

pour avoir à qui commander. Je suis tenté de croire que c'est plutôt pour avoir un compagnon et un ami, et je suis confirmé dans mon opinion par le mot de cet homme qui, tombé de l'opulence dans une extrême misère, n'avoit pour ressource que le pain de la paroisse, et demanda un jour double ration. Le curé vint le voir, et appercevant un chien dans son misérable réduit, il lui fit sentir que le pain des pauvres ne pouvoit être donné aux chiens, et qu'en conséquence il falloit qu'il s'en défit. *Eh ! monsieur*, répondit l'infortuné, en versant des larmes, *Eh ! monsieur, qui est-ce qui m'aimera ?* Le bon curé se mit à pleurer lui-même, et n'eût pas la force d'exiger un sacrifice si douloureux.

Note du traducteur. (1) C'est pour cela qu'à Athènes l'Aréopage condamna à mort un enfant qui, par jeu, avoit crevé les yeux à une caille.

puissante d'action, à moins qu'elle ne s'étende à tous les objets de la création; et je crois qu'on peut regarder comme un axiome, que ceux qui peuvent voir souffrir de la douleur, sans en être touché, apprendront bientôt à en causer eux-mêmes.

Les ames vulgaires sont menées par les sensations du moment, et les habitudes qu'ils ont contractées par hazard; mais des sensations partielles ont beau être justes, on n'y peut pas trop compter. Les sympathies dans notre nature sont fortifiées par de puissantes méditations, et anéanties par le défaut de réflexion. Le cœur de Macbeth palpita davantage pour un seul meurtre que pour cent autres que le premier rendoit nécessaires; mais quand je me suis servi de l'épithète *vulgaire*, je ne prétends point borner mes remarques aux pauvres; car cette humanité partielle, fondée sur la sensation du moment ou sur un caprice, est au moins aussi frappante, si elle ne l'est pas davantage, chez les gens riches.

Une Femme qui verse des larmes pour un oiseau pris au piège, qui déteste ces

diables à figure humaine qui aiguillonnent un pauvre bœuf jusqu'à le rendre fou, ou fouettent l'âne patient, chancelant sous un fardeau au-dessus de ses forces; cette Femme si sensible n'en laissera pas moins son cocher et ses chevaux l'attendre des heures entières, exposés aux rigueurs d'un froid piquant, ou aux torrens de pluie qui battent des jalousies bien closes où ne peut pénétrer le moindre air, pour l'avertir combien le vent soufle avec violence; et celle qui partage son lit avec ses chiens, et les soigne avec une sensibilité d'ostentation lorsqu'ils sont malades, laissera ses enfans croître dans une pension avec des difformités. Des faits dont j'ai été témoin viennent à l'appui de mon raisonnement. La Femme que j'ai eu en vue ici, étoit belle, et passoit pour telle près de ceux qui s'inquiètent peu de l'esprit, quand une Femme est fraîche et agréable. Son intelligence n'avoit pas été détournée des devoirs de son sexe par les lettres, et son innocence n'avoit pas été altérée par les connoissances. Elle étoit Femme dans toute la force du mot, et loin d'aimer les animaux qui remplissoient la place que ses

enfans auroient dû occuper, elle débitoit en grasseyant un joli jargon, moitié français, moitié anglais, pour plaire aux hommes qui s'empressoient autour d'elle. L'épouse, la mère, la créature humaine disparoissoient devant le caractère factice qu'avoit produit une éducation peu convenable, et la vanité égoïste de la beauté.

Je n'aime point à faire une distinction, sans établir une différence, et j'avoue que j'ai été autant repoussée par la belle dame qui serroit son épagneul contre son sein, au lieu de son enfant, que de la férocité de cet homme qui, battant son cheval, assuroit que l'animal savoit quand il faisoit mal, aussi bien qu'un chrétien.

Ces exemples de sottises montrent quelle est l'erreur de ceux qui, en permettant aux Femmes de sortir de leurs harems, ne cultivent pas leur intelligence, ce qui seroit nécessaire pour déposer le germe des vertus dans leur cœur. A l'aide de ce flambeau, elles acquerroient ce goût pour la vie domestique qui les conduiroit à l'amour de toute leur famille, mais avec la gradation convenable, depuis le mari jusqu'au chien de sa maison, et elles

n'insulteroient pas l'humanité dans la personne de leurs domestiques, en s'occupant plus du bien-être d'une bête, que de celui de ses semblables.

Mes observations sur l'éducation nationale, ne sont que des idées jettées au hazard; mais je désire surtout établir la nécessité d'élever les deux sexes ensemble, pour les perfectionner tous les deux, et de faire dormir les enfans dans la maison paternelle, afin de leur apprendre à l'aimer. En-même-temps, pour que les affections privées servent de base aux affections publiques, au lieu de les étouffer, il faut les envoyer à une école où ils puissent se mêler avec un certain nombre de leurs égaux; car ce n'est qu'à l'école de l'égalité que nous pouvons nous former une juste opinion de nous-mêmes.

Pour rendre l'humanité plus vertueuse et par conséquent plus heureuse, les deux sexes doivent agir d'après le même principe. Mais comment peut-on se flatter d'y parvenir, quand on ne permet qu'à une moitié d'en voir la justesse? Pour rendre juste le compas social, et pour répandre ces principes lumineux, qui seuls peuvent améliorer le

sort de l'homme, il faut permettre aux Femmes de fonder leur vertu sur la base des connoissances, ce qui est presqu'impossible, si elles ne font pas les mêmes études que les hommes. (1) Car, pour le présent, elles sont si fort au-dessous d'eux, par l'ignorance et la frivolité de leurs désirs, qu'elles ne méritent pas d'être mises dans la même classe; ou, si elles gravissent à l'arbre de la science, ce n'est que par les détours tortueux de la ruse, et elles n'en acquièrent que ce qu'il en faut pour égarer les hommes.

---

(1) L'auteur Anglais n'est pas seule de cet avis. Montaigne, qui, dans l'occasion, n'épargne pas le sexe, trouve qu'à tout prendre, il vaut à-peu-près le nôtre; et il appuie son témoignage de ceux de Platon et d'Antisthènes. Voici comme il s'exprime :

» Je dis que les masles et femelles sont jettez en » même moule, sauf l'institution et l'usage, la diffé» rence n'y est pas grande. Platon appelle indifférem» ment les uns et les autres à la société de toutes » estudes, exercices, charges et vacations guerrières » et paisibles, en sa république. Et le philosophe An» tisthènes ostoit toute distinction entre leur vertu et » la nostre. Il est bien plus aisé d'accuser un sexe » que d'excuser l'autre. C'est ce qu'on dit, le fourgon » se mocque de la poële «.

L'histoire de toutes les nations prouve clairement que les Femmes ne peuvent être absolument resserrées dans le cercle étroit des occupations domestiques. Il leur est impossible de bien remplir les devoirs de l'intérieur de leurs familles, si leur esprit ne prend un plus grand essor, et, tant qu'elles sont tenues sous le joug de l'ignorance, elles deviennent les esclaves du plaisir, dans la même proportion qu'elles sont les esclaves des hommes. On ne peut leur interdire les grandes entreprises, quoique la petitesse de leur esprit leur fasse souvent croire qu'elles sont incapables d'en concevoir.

Le libertinage et même les vertus des hommes supérieurs doivent toujours donner aux Femmes d'un certain rang, beaucoup de pouvoir sur eux, et ces foibles Femmes, soumises à l'influence de passions enfantines et de l'égoïsme de la vanité, doivent jeter un faux jour sur les mêmes objets que ces mêmes hommes voyent avec des yeux qui devroient éclairer leur jugement. Les hommes à grande imagination, et ces caractères ardens qui tiennent ordinairement le timon des affaires, doivent en

général chercher du délassement dans la société des Femmes, et je n'ai sans doute pas besoin de citer au lecteur le plus superficiel, les nombreux exemples de vice et d'oppression produits par les intrigues particulières des favorites, ni de m'appesantir sur les malheurs qui sont la suite naturelle de l'intervention aveugle de la sottise même bien intentionnée. Car, en affaires, il vaut beaucoup mieux avoir à traiter avec un fripon qu'avec un sot, parce qu'un fripon est capable de s'attacher à un plan et de le suivre, et on a plutôt jugé un plan raisonnable qu'un écart brusque de la sottise. Le pouvoir que des Femmes viles et sottes ont exercé sur des hommes d'esprit, mais trop sensibles, est assez connu. Je me contenterai d'en citer un exemple.

Qui jamais traça un caractère de Femme plus exalté que J. J. Rousseau, quoiqu'en général il ait pris constamment à tâche de rabaisser notre sexe? Et pourquoi ces efforts pénibles? pour se justifier à lui-même l'affection que la foiblesse et la vertu lui avoient fait nourrir pour cette sotte Thérèse. Ne pouvant l'élever

même au niveau commun de son sexe, il s'efforçoit de rabaisser les Femmes jusqu'à elle. Il avoit trouvé en elle une humble compagne qui lui avoit convenu, et l'orgueil lui fit imaginer quelques vertus supérieures dans l'être qu'il avoit choisi pour vivre avec lui. Mais la conduite de cette Femme, pendant sa vie et après sa mort, n'a-t-elle pas prouvé clairement combien il s'étoit trompé, lorsqu'il l'appeloit une céleste innocente ? Et lui-même ne se plaint-il pas dans l'amertume de son cœur, que, lorsque ses infirmités l'eurent forcé de ne plus la traiter comme sa femme, elle cessa d'avoir de l'affection pour lui? Et rien n'étoit plus naturel, une fois que l'âge avoit rompu le lien sexuel, le seul qui unit deux êtres qui avoient si peu de sentimens communs. Pour entretenir une affection dont la sensibilité est restreinte à un seul sexe, et même à un seul homme, il faut un sens droit qui puisse convertir cette sensibilité en humanité. Il n'est pas beaucoup de Femmes qui ayent assez d'esprit pour avoir de l'affection pour une Femme, ou de l'amitié pour un homme. Cette foiblesse du sexe, qui fait

que la Femme dépend de l'homme pour sa subsistance, produit une sorte d'affection enfantine qui fait tourner une Femme autour de son mari, comme elle feroit auprès de tout autre homme qui pourroit la nourrir et la caresser.

Les hommes sont pourtant souvent flattés de cette sorte de tendresse qui se restreint à eux ; mais s'ils devenoient plus vertueux, ils aimeroient à trouver auprès du feu un ami avec qui converser, quand ils auroient cessé de jouer avec une maîtresse.

D'ailleurs, l'intelligence est nécessaire pour donner de la variété et de l'intérêt aux plaisirs des sens. C'est occuper, en effet, le dernier rang dans l'échelle intellectuelle, que de continuer à aimer, lorsque ni la vertu, ni le sens ne donnent une apparence humaine aux appétis de l'animalité. L'esprit et le sens auront toujours l'avantage; et si les Femmes ne sont pas en général plus rapprochées du niveau des hommes, quelques Femmes supérieures, comme les courtisannes grecques, rassembleront autour d'elles les hommes à talens, et tireront de leurs ménages

beaucoup de citoyens qui y seroient restés si leurs Femmes étoient plus sensées, ou si elles avoient les graces qui résultent de l'esprit et de l'imagination, dont le goût est le fils légitime. Une Femme qui a des talens, si elle n'est pas absolument laide, obtiendra toujours un grand pouvoir fondé sur son sexe, et à mesure que les hommes deviendront vertueux et délicats, par le développement de la raison, ils chercheront dans les Femmes de la vertu et de la délicatesse. Mais les Femmes ne peuvent acquérir l'une et l'autre, que par les mêmes moyens auxquels les hommes les doivent.

En France et en Italie, les Femmes se sont-elles bornées à la vie domestique? Quoiqu'elles n'y ayent pas eu jusqu'ici d'existence politique, n'ont-elles pas eu un pouvoir d'autant plus grand qu'il étoit acquis par des voies illicites? c'est-à-dire, par leur propre corruption et par celle des hommes dont les passions leurs servoient de jouet? En un mot, sous quelque rapport que j'envisage ce sujet, la raison et l'expérience me convainquent également que le seul moyen d'amener

les Femmes à la pratique des devoirs de la vie privée, c'est de les affranchir de toute contrainte, en les laissant participer aux droits imprescriptibles de l'humanité.

Donnez-leur la liberté, et la liberté les rendra bientôt éclairées et vertueuses, comme elle produit le même effet sur les hommes. Car le perfectionnement des deux sexes doit être mutuel, ou les injustices auxquelles la moitié de l'espèce humaine est obligée de se soumettre, retombant sur ses oppresseurs, les vertus des hommes seront minées par l'insecte même qu'il tient sous ses pieds.

Laissez les hommes faire leur choix, l'homme et la Femme seront faits l'un pour l'autre, sans devenir un seul être; mais si les hommes n'améliorent pas les Femmes, ils seront corrompus par elles.

Je parle du perfectionnement et de l'émancipation du sexe tout entier. Je sais que la conduite de quelques Femmes qui par hazard, ou par d'heureuses dispositions naturelles, ont acquis une portion de connoissances supérieures à celles de leur sexe, est souvent devenue insupportable; mais il y a eu aussi des exemples

de Femmes qui aux connoissances ont su joindre la modestie, et n'ont pas affiché un mépris pédantesque pour l'ignorance qu'elles avoient écartée de leur propre esprit. Les exclamations qui ont lieu quand on parle du savoir des Femmes, sur-tout dans la bouche de celles qui sont jolies, naissent donc le plus souvent de la jalousie, quand elles viennent à s'appercevoir que même l'éclat de leurs yeux et le vif enjouement d'une coquetterie rafinée, ne fixent pas toujours l'attention pendant toute une soirée. Une Femme d'un esprit plus cultivé s'efforce-t-elle de faire prendre à la conversation un tour raisonnable; la source ordinaire de leur consolation est de dire que ce n'est pas avec cela qu'on a un mari. Que de ruses n'ai-je pas vu employer à de ridicules Femmes ? Quelles manœuvres savantes ne leur ai-je pas vu faire, pour interrompre une conversation raisonnable dont l'intérêt faisoit oublier aux hommes qu'elles étoient de jolies Femmes ?

Mais supposé que, ce qui n'est que trop ordinaire aux hommes, l'effet immanquable de talens distingués soit d'inspirer cette

haute opinion de soi-même, également choquante et dans les hommes et dans les Femmes, — à quel dégré d'infériorité les facultés des Femmes ont-elles donc été condamnées, si la petite portion de connoissances, acquises par celles qu'on appelle par dérision des savantes, devient une singularité assez frappante pour enfler celle qui les possède, et exciter la jalousie dans ses contemporaines, et même dans quelques personnes de l'autre sexe? En effet, combien de Femmes un peu de raison n'a-t-il pas éxposées à la plus sévère censure? Je fais allusion à des faits bien connus; car j'ai vu souvent donner des ridicules à des Femmes, et relever avec malignité la plus petite foiblesse, uniquement parce qu'elles avoient adopté les avis de quelques médecins, et qu'elles s'étoient écartées du sentier battu dans la manière de traiter leurs enfans. Cette aversion barbare pour toute innovation a été portée si loin, que je viens d'entendre taxer de peu de naturel une Femme intéressante qui avoit montré cette sollicitude sur la santé de ses enfans, et qui, au milieu de ses soins maternels, avoit eu le

malheur d'en perdre un, par un de ces accidens auxquels l'enfance est exposée, et dont toute la prudence possible ne sauroit garantir. Ses connoissances ne manquèrent pas d'observer que c'étoit la suite de ses nouvelles idées. — Elles appeloient nouveautés, les soins de procurer aux enfans plus de propreté et plus d'aisance dans leurs mouvemens; et ceux qui prétendoient au mérite de l'expérience, quoiqu'ils fussent restés long-tems attachés aux préjugés qui, suivant l'opinion des plus habiles médecins, ont abâtardi l'espèce humaine, se réjouissoient presque du malheur qui donnoit une sorte de sanction à la prescription de l'erreur.

En effet, sous ce rapport seul, l'éducation des Femmes est de la plus haute importance; car quel nombre de sacrifices humains sont faits à ce préjugé (1) barbare? et de combien de manières les enfans sont détruits par la lubricité de l'homme? Le

(1) Il y a dans le texte *le préjugé de Moloch*. On sait que ce Moloch étoit une divinité Syrienne, à laquelle les Femmes sacrifioient leurs enfans dans des feux allumés à l'honneur de cette idole.

manque d'affection naturelle dans beaucoup de Femmes qui sont détournées de leurs devoirs par les hommages des hommes, et l'ignorance de quelques autres, fait de l'enfance un état mille fois plus périlleux, que celle des animaux. Et les hommes refuseront encore de mettre les Femmes à portée d'acquérir des connoissances suffisantes même pour élever ces innocentes créatures.

Je suis si pénétrée de cette vérité, que je voudrois consacrer toutes mes forces à l'établir; car tout ce qui tend à affoiblir le caractère sacré de la maternité, et à lui ôter la capacité de ses devoirs, fait sortir la Femme de sa sphère.

Mais c'est envain qu'on se flatteroit de voir, dans les foibles Femmes du siècle présent, ce soin raisonnable du physique des enfans, si nécessaire pour jetter les fondemens d'une bonne constitution, en supposant qu'ils ne souffrent pas des péchés de leur père, ou de former leur caractère si judicieusement, qu'ils ne soient pas obligés, en avançant en âge, d'oublier tout ce qu'ils ont appris directement ou indirectement de leur mère, leur premier précepteur.

précepteur. Si l'esprit n'est pas d'une trempe peu commune, les politesses de Femmes s'attacheront au caractère pendant tout le reste de sa vie, et la foiblesse de la mère percera dans les enfans; tant que les Femmes seront accoutumées à compter sur leur époux, pour diriger leur jugement, c'en sera-là toujours la conséquence; car il n'est pas possible de perfectionner l'intelligence par portions, et personne ne peut agir sagement en se contentant d'être imitateur, parce que dans chaque circonstance de la vie, il y a une sorte d'individualité qui a besoin du jugement, pour modifier les règles générales. L'être capable de quelque justesse d'esprit dans un point, étendra bientôt son domaine intellectuel, et la Femme qui a assez de jugement pour gouverner ses enfans, ne se soumettra pas en esclave aveugle à son mari, ou aux loix sociales qui condamnent une épouse au néant.

Pour garantir les Femmes des erreurs de l'ignorance, on devroit leur enseigner, dans les écoles publiques, les élémens de l'anatomie et de la médecine, non-seulement dans l'intention de les rendre propres

à prendre soin de leur santé, mais dans celle d'en faire des surveillans éclairés de celle de leurs enfans, de leurs parens et de leurs maris ; car les régistres mortuaires sont tous les jours grossis par les bévues de quelques vieilles Femmes opiniâtres qui donnent des recettes de leur composition, sans rien connoître à l'économie animale. Il n'est pas moins convenable de familiariser les Femmes avec l'anatomie de l'ame, en laissant les deux sexes s'associer l'un à l'autre dans l'étude des sciences et des arts, sans oublier la connoissance de la morale, ni celle de l'histoire politique de l'humanité.

On a appelé l'homme *un petit monde*, et chaque famille pourroit être regardée comme un petit état. Les états, il est vrai, ont été gouvernés en général par des moyens qui déshonorent le caractère de l'homme, et le manque d'une constitution fondée sur la justice, et de loix dont l'égalité soit la base, a tellement brouillé les notions des sages du monde, qu'ils en sont à mettre en question s'il est raisonnable de réclamer les droits de l'humanité. C'est ainsi que de la morale souillée dans le réservoir

national, partent des ruisseaux empoisonnés qui vont corrompre les parties constituantes du corps politique; mais si des principes plus nobles, ou pour mieux dire plus justes, servoient de bâses aux loix qui devroient gouverner à la place des hommes, le devoir deviendroit la règle de la conduite privée.

De plus, grace à l'exercice de leur corps et de leur esprit, les Femmes acquéreroient cette activité de l'ame si nécessaire dans les fonctions de la maternité; jointe à ce courage qui sait distinguer la fermeté de la conduite, de l'obstination perverse de la foiblesse; car il est dangereux de conseiller aux foibles d'être fermes, parce qu'ils deviennent sur-le-champ rigoureux; et pour s'éviter de la peine, ils punissent avec sévérité des fautes que le courage patient de la raison auroit prévenues.

Mais le courage suppose de la force d'esprit, et la force d'esprit peut-elle s'acquérir par une condescendance indolente, par l'habitude de demander conseil, au lieu d'en prendre de son jugement, et d'obéir par crainte, au lieu de mettre en usage cette indulgence dont nous avons

tous besoin. — La conclusion que je veux tirer de tout ceci, est fort simple : Faites des Femmes des créatures raisonnables et des libres citoyennes, et bientôt elles deviendront bonnes épouses et bonnes mères, c'est-à-dire, si les hommes ne négligent pas les devoirs d'époux et de pères.

En discutant les avantages qu'on peut raisonnablement se promettre de l'éducation publique et particulière combinées ensemble, comme je le propose, je me suis plus particulièrement appésantie sur ceux qui peuvent en résulter pour mon sexe, parce que je le regarde comme étant dans un état d'oppression. Mais comme la gangrène née des vices, enfans de l'oppression, n'est pas bornée à la partie malade, mais se répand à la longue dans toute la société ; en désirant voir les Femmes devenir des agens libres, mon cœur se dilate, par avance, dans la jouissance de cette sublime satisfaction que l'on ne peut devoir qu'à la morale et à la vertu.

CHAPITRE XIII.

Quelques exemples de la sottise causée par l'ignorance des Femmes, avec des réflexions sur le perfectionnement moral que l'on peut naturellement se promettre d'une révolution dans les mœurs des Femmes.

Il y a beaucoup de sottises qui, à certains égards, sont particulières aux Femmes; fautes contre la raison, d'actions aussi bien que d'omissions; mais comme toutes prennent leur source dans l'ignorance ou dans les préjugés, je me contenterai d'indiquer celles qui semblent surtout faire tort à leur caractère moral; et en les remarquant, je m'attacherai spécialement à prouver que la foiblesse de l'esprit et du corps que, par différens motifs, les hommes se sont efforcés de perpétuer, les empêche de remplir les devoirs particuliers à leur sexe; car, quand la foiblesse du corps ne permet pas aux Femmes d'allaiter leurs enfans, et que la

foiblesse de l'esprit est cause qu'ils gâtent leur caractère, je le demande, la Femme est-elle dans un état naturel ?

SECTION PREMIÈRE.

Un exemple frappant de la foiblesse qui naît de l'ignorance, appelle d'abord l'attention, et mérite la plus sévère censure.

Il y a dans cette Capitale une foule de sangsues obscures, dont la subsistance infâme est due à l'art avec lequel ils en imposent à la crédulité des Femmes, sous prétexte de tirer leur horoscope, pour me servir de leur mot technique ; et beaucoup de Femmes, qui, fières de leur rang et de leur fortune, laissent tomber des regards insultans sur le commun des hommes, font voir, par cette crédulité, que toute distinction est arbitraire, et qu'elles n'ont pas assez cultivé leur esprit pour s'élever au-dessus des préjugés populaires. Ces Femmes, n'ayant pas été accoutumées à regarder la connoissance de leurs devoirs comme une acquisition nécessaire, ni à charmer la vie dans le présent, par la pratique délicieuse de ces mêmes devoirs,

sont très-inquiètes de l'avenir, et désirent pénétrer dans ses obscurités, pour apprendre ce qu'elles ont à attendre pour rendre la vie intéressante, et pour remplir le vuide de l'ignorance.

Qu'il me soit permis de faire de sérieux reproches aux Femmes qui courent après ces oiseuses découvertes. Car des mères de famille, des maîtresses de maison n'ont pas honte de faire conduire leurs voitures jusqu'à la porte du fripon qui se joue de leur crédulité (1) ; et si quelqu'une d'elles vient à lire cet ouvrage, je les somme de répondre dans leur cœur, aux questions suivantes, sans oublier qu'elles sont en présence de Dieu.

Croyez-vous qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il est puissant, sage et bon ?

Croyez-vous que tout est créé par lui,

Note de l'auteur. (1) J'ai demeuré autrefois dans le voisinage d'un de ces fourbes, qui étoit un fort *bel homme*, et j'ai vu, avec autant de surprise que d'indignation, des Femmes dont l'air et la suite annonçoient un rang qui suppose une éducation distinguée, venir en foule à la porte du misérable.

et que tous les êtres sont dans sa dépendance ?

Croyez-vous à sa sagesse si remarquable dans ses ouvrages et dans la structure de votre corps, et êtes-vous persuadées que tout ce qui tombe sous vos sens, est ordonné avec la même harmonie pour remplir ses desseins?

Reconnoissez-vous que le pouvoir de pénétrer l'avenir et de voir les choses qui ne sont pas, comme si elles étoient, est un attribut du Créateur? Et quand il daigneroit révéler quelques-uns des événemens cachés dans les ombres de l'avenir, qui choisiroit-il pour lui découvrir ce mystère par une immédiate inspiration? L'opinion de tous les âges répondra à cette question, —de respectables vieillards, des gens distingués par une piété éminente.

Les anciens oracles étoient rendus par des prêtres consacrés au service du Dieu qui étoit supposé les inspirer. La pompe éclatante et mondaine, qui environnoit ces imposteurs, et les hommages qui leur étoient rendus par d'habiles politiques qui savoient se prévaloir de cette arme utile pour courber la tête du fort sous la do-

mination du rusé, jettoient un voile mystérieux et sacré sur leurs mensonges et sur leurs abominations. Frappée de cette ostentation religieuse, une dame grecque pouvoit s'excuser si elle s'adressoit à l'oracle, lorsqu'elle avoit quelque intérêt à percer l'avenir, ou à prévoir les suites de quelque événement incertain ; et ces consultations, quoique contraires à la raison, pouvoient ne pas être regardées comme une impiété ; — mais ceux qui font profession du christianisme, peuvent-ils éviter cette imputation? Un chrétien peut-il supposer que les favoris du Très-haut, ceux qu'il a comblés de ses faveurs, seroient obligés de se cacher dans les ténèbres, et mettre en usage les ruses les moins honnêtes, pour attraper à de sottes Femmes un argent — après lequel le pauvre crie envain.

Ne dites point que de pareilles questions sont une insulte au sens commun ; — car c'est votre conduite, Femmes insensées, qui jette de l'odieux sur votre sexe : et ces réflexions devroient vous faire rougir de votre indifférence et de votre ridicule dévotion ; — car je ne suppose pas que

vous ayez mis de côté tout sentiment de religion, quelque soit la vôtre, quand vous entrez dans ces mystérieux taudis. Mais restons-en là...... Puisque j'ai supposé que je parlois à des ignorantes, car cette qualification vous convient dans toute la force du terme, il seroit absurde de s'engager avec vous dans une longue discussion sur l'éclatante sottise de vouloir connoître ce que la sagesse suprême a jugé à propos de tenir caché.

Probablement, vous ne m'entendriez pas, si j'entreprenois de vous prouver combien cette funeste connoissance seroit incompatible avec le grand but de la vie, celui de rendre les humains sages et vertueux, et que, si elle étoit accordée par Dieu, elle troubleroit l'ordre établi dans la société. Dans le cas contraire, pouvez-vous vous flatter qu'on vous dise la vérité? Peut-on prédire des événemens qui n'ont point encore pris de réalité, et qui, par conséquent, ne peuvent être soumis à l'inspection des mortels? et ces événemens peuvent-ils être prévus par un homme vicieux qui satisfait ses fantaisies en faisant des dupes.

Peut-être croyez-vous dévotement au diable, et vous imaginez-vous, pour éluder la question, qu'il peut venir au secours de ses disciples. Mais si vous respectez en effet le pouvoir d'un pareil être, d'un ennemi de la vertu et de Dieu, pouvez-vous aller à l'église, après lui avoir eu de telles obligations (1).

De ces ruses aux impostures maintenant à la mode et pratiquées par toute la tourbe des magnétiseurs, la transition est très-naturelle. Par rapport à eux, il est à propos de faire aux Femmes quelques questions.

Connoissez-vous quelque chose à la structure du corps humain? si vous n'y connoissez rien, vous devez savoir au moins ce que sait un enfant; c'est que quand

---

(1) Quelque singuliers que puissent paroître ces raisonnemens de mlle. Wollstonecraft, qui feront sourire plus d'un lecteur, le traducteur a cru devoir les laisser subsister dans sa traduction, pour donner une idée plus fidèle de l'éducation qu'on donne aux Femmes, dans un pays beaucoup trop vanté, et où règne autant de superstition peut-être, et de bigoterie, que dans le sein du Papisme.

l'admirable économie de cette structure a été troublée par l'intempérance ou l'indolence, je ne parle pas ici des maladies aigues, mais des maladies lentes, on ne peut lui rendre la santé que par dégré, et si les principes de vie n'ont pas été sensiblement attaqués, le régime qui n'est que la tempérance sous un autre nom, l'air, l'exercice et un petit nombre de remèdes prescrits par des personnes de l'art, sont les seuls moyens humains jusqu'ici découverts de recouvrer l'inestimable bien de la santé, qui puissent soutenir l'examen.

Croyez-vous que ces magnétiseurs, qui par des tours de passe-passe, prétendent faire des miracles, sont délégués par Dieu, ou assités par le grand *applanisseur* de toutes les difficultés, le diable?

Quand ils mettent en fuite, comme on le dit, les maladies qui ont bravé tout l'art de la médecine, travaillent-ils d'accord avec la lumière de la raison, ou opèrent-ils ces cures merveilleuses par des secours naturels?

Par notre commerce avec le monde des esprits, répondra un adepte. Quelques anciens parlent de démons familiers qui les

garantissoient du danger en les avertissant avec bonté ; de quelle manière ? c'est ce qu'on ne peut conjecturer, lorsque le danger étoit proche, qu'il leur suggéroit ce qu'ils devoient entreprendre. Encore ces hommes qui se piquoient d'avoir ce privilège hors de l'ordre de la nature, prétendoient que c'étoit la récompense, ou la suite d'une tempérance ou d'une piété supérieure; mais ceux qui opèrent les merveilles actuelles, ne sont pas distingués de leurs compagnons, par une tempérance ou une sainteté éminente; ils ne guérissent pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour de l'argent. Ce sont des prêtres d'une espèce de quakérisme (1), quoiqu'il soit vrai de dire qu'ils n'ont pas la ressource de vendre des messes, pour délivrer des ames en purgatoire, ni des églises où ils puissent présenter des béquilles et des *ex-*

Note du traducteur. (1) On voit dans ce passage l'injustice de l'opinion sur les Quakers, injustice habilement fortifiée par le gouvernement, sur-tout par la religion dominante, dont les ministres ne sont ni plus humains, ni plus tolérans que ceux des autres sectes.

voto pour des membres guéris par la vertu d'une seule parole.

Je ne suis pas familiarisée avec les mots techniques, ni initiée dans les arcanes; en conséquence, je puis me tromper dans l'expression; mais il est évident que des hommes qui ne veulent pas se conformer à la loi de la raison, et gagner leur subsistance par des moyens honnêtes et par dégrés, sont trop heureux de faire connoissance avec des esprits si obligeans. Nous ne pouvons cependant leur supposer un grand crédit ou une grande bonté, autrement ils auroient choisi de plus nobles instrumens, pour soumettre les amis bienfaisans de l'homme.

Mais n'est-ce pas une sorte de blasphême que de prétendre à de pareils pouvoirs?

D'après la marche générale de la Providence, il est évident aux yeux de la droite raison, que certains vices produisent certains effets; et qui peut insulter à la sagesse divine, au point de supposer qu'elle permet un miracle, pour troubler ses loix générales, et rendre à la santé des hommes vicieux et intempérés, uniquement afin de les mettre en état de suivre impunément

leur train de vie? *Soyez sain et ne péchez plus*, dit Jésus : et de plus grands miracles peuvent-ils être opérés par des hommes qui ne marchent pas sur les traces de celui qui guérissoit le corps pour atteindre jusqu'à l'ame. Nommer le Christ, après avoir parlé de ces vils imposteurs, pourra choquer quelques-uns de mes lecteurs. — Je respecte leur indignation; mais qu'ils n'oublient pas que les sectateurs de ces illusions grossières, portent le nom de chrétiens, et font profession d'être les disciples de celui a dit : *aux œuvres nous reconnoîtrons les enfans de Dieu, et nous les discernerons d'avec les esclaves du péché* (1). J'avoue qu'il est plus aisé de toucher le corps d'un saint ou d'être magnétisé, que de mettre un frein à nos désirs, ou de maîtriser nos passions; mais ce n'est que par ces moyens qu'on peut recouvrer la santé du corps ou de l'ame, ou nous faisons du Juge Suprême un être partial et vindicatif.

Est-il un homme qu'il puisse changer ou

---

(1) Voyez la note précédente.

punir par caprice ou par ressentiment, lui — le père commun, qui ne blesse que pour guérir, dit la raison elle-même ? N'est-il pas évident que les suites de nos excès sont destinées à nous montrer quelle est la nature du vice, afin qu'apprenant ainsi à distinguer le bien du mal par notre propre expérience, nous puissions aimer l'un et haïr l'autre, à proportion du dégré de sagesse où nous sommes arrivés. Le poison renferme l'antidote, et il nous faut réformer nos mauvaises habitudes, et cesser de pécher contre nos propres corps, suivant le langage énergique de l'écriture, ou une mort prématurée, juste punition du péché, coupe la trame d'une vie coupable.

Ici une barrière redoutable arrête nos recherches. — Mais pourquoi dissimulerois-je mes sentimens ? Après un profonde méditation sur les attributs de Dieu, je crois que ces châtimens, de quelque nature qu'ils soient, comme les angoisses des maladies, n'ont d'autre but que de mettre dans tout son jour la malignité du vice, et cela dans la vue de nous amener à résipiscence. Punir sans autre intention que de punir,

punir, paroît si contraire à ce que les ouvrages de la création et notre propre raison nous apprennent de la nature de Dieu, que je croirois plutôt à l'indifférence absolue de la Divinité sur la conduite des hommes, qu'à des punitions infligées sans avoir pour motif le projet bienfaisant de nous corriger.

La seule supposition qu'un être tout-puissant, d'une sagesse infinie, aussi bon que grand, forme une créature douée de prévoyance, pour qu'au bout de cinquante ou soixante ans d'une existence orageuse, elle soit plongée dans un abîme de maux qui n'auront jamais de fin, — c'est un horrible blasphême.

Je sais qu'un grand nombre de dévots se piquent de se soumettre aveuglément à la volonté de Dieu, comme à un sceptre, à une verge arbitraire, par le même principe que les Indiens honorent le diable : en d'autres mots, comme font les hommes dans les intérêts ordinaires de la vie : ils rendent des hommages au pouvoir, et se courbent sous le pied qui peut les écraser. Au contraire, la religion raisonnable est une soumission à la volonté d'un être d'une

sagesse si parfaite, que tout ce qu'il veut doit être dirigé par des motifs déterminans, — c'est-à-dire, souverainement raisonnables.

Par conséquent, si nous respectons Dieu, pouvons-nous ajouter quelque foi à ces mystérieuses insinuations qui insultent à ses loix ? Pouvons-nous croire qu'il veuille faire un miracle, pour autoriser la confusion et sanctionner une erreur ? Cependant, il nous faut, ou adopter ces conséquences impies, ou traiter avec mépris toute promesse de rétablir la santé dans un corps malade, par des moyens surnaturels, ou de prédire les événemens que Dieu seul peut prévoir.

SECTION II.

Un autre exemple de cette foiblesse de caractère trop ordinaire chez les Femmes et le résultat d'une éducation isolée, est cet esprit romanesque que l'on a très-bien désigné par le mot sentimental.

Des Femmes que l'ignorance rend esclaves de leurs sensations, et qui ont appris à ne mettre leur bonheur que dans l'a-

mour, rafinent sur les émotions des sens, et adoptent sur cette passion des notions métaphysiques qui les mènent à négliger honteusement les devoirs ordinaires de la vie; et il n'arrive que trop souvent qu'au milieu de ces sublimes rafinemens, elles finissent par se précipiter dans le vice.

Ce sont ces Femmes qui s'amusent des rêveries de ces absurdes romanciers, lesquels n'ayant aucune connoissance du cœur humain, réchauffent des contes surannés, et décrivent des scènes voluptueuses, déguisées en jargon sentimental, jargon qui tend également à corrompre le goût, et à éloigner le cœur des devoirs journaliers. Je ne parle pas de l'intelligence, parce que n'ayant jamais été exercée, son énergie reste assoupie, inactive, comme les particules insensibles de feu qui sont supposées répandues dans l'universalité de la matière.

Il n'est pas étonnant, en effet, que des Femmes à qui l'on refuse tous les droits politiques, et à qui on ne laisse pas même, comme épouse, une existence civile, excepté dans les cas criminels, détournent leur attention des intérêts de toute la com-

munauté à celle de quelques fractions, quoique les devoirs privés des membres de la société doivent être bien imparfaitement remplis, lorsqu'ils ne correspondent pas avec le bien général. La grande affaire des Femmes est de plaire, et comme l'oppression politique et civile les empêche d'entrer dans les plus grands intérêts, des sentimens deviennent pour elles des événemens, et la réflexion approfondit ce qu'elle devroit et ce qu'elle sauroit effacer, si l'on eût permis à l'esprit de prendre un plus grand essor.

Mais, bornées à des occupations futiles, elles prennent naturellement les opinions que peut inspirer une sorte de lecture dont le but est d'intéresser un esprit innocent et frivole. Incapables de saisir rien de grand, est-il surprenant qu'elles trouvent la lecture de l'histoire, une tâche si aride, et les recherches qui sont purement du ressort de l'esprit, d'un ennui insupportable et presque inintelligible ? C'est ainsi que pour leur amusement elles dépendent de ces insipides écrivains de nouvelles. Cependant, quand je m'élève contre les romans, j'entends ceux qui contrastent avec

les ouvrages qui exercent l'esprit et règlent l'imagination. — J'aimerois encore mieux laisser carte blanche pour les lectures, parce que l'esprit peut recevoir quelque développement et acquérir quelque dégré de force par un léger effort de ses facultés pensantes. D'ailleurs, les productions qui ne s'adressent qu'à l'imagination, élèvent le lecteur un peu au-dessus de ces satisfactions grossières des sens qui n'ont pas reçu de l'ame au moins quelque ombre de délicatesse.

Cette observation est le résultat de l'expérience; car j'ai connu plusieurs Femmes de distinction, et une en particulier qui étoit une très-bonne Femme, du moins autant qu'on peut l'être avec un esprit aussi borné, qui veilloit avec soin à ce que ses trois filles ne lussent jamais de romans. Comme elle avoit une grande fortune, elle leur avoit donné beaucoup de maîtres pour les accompagner, et une espèce de gouvernante pour surveiller tous leurs pas. Ces maîtres leur apprenoient à nommer en françois et en italien une *table*, une *chaise*. Mais comme le peu de livres laissés entre leurs mains, étoient beaucoup au-

dessus de leur capacité, ou des livres de dévotion, elles n'acquerroient ni idées, ni sentimens, et, lorsqu'elles n'étoient pas forcées de répéter des mots, elles passoient leur tems à leur toilette, ou à se quereller entre elles, ou à s'entretenir à la dérobée avec leurs Femmes-de-chambre, jusqu'à ce qu'on les eût fait paroître en compagnie pour les marier.

Cependant leur mère, qui se trouvoit veuve, étoit fort occupée à entretenir ses *liaisons*; c'étoit le nom qu'elle donnoit à de nombreuses connoissances, de peur que ses filles ne fussent pas introduites convenablement dans le grand monde; et ces jeunes personnes, avec des esprits fort communs, dans toute la force du terme, et des caractères gâtés, entroient dans la vie, bouffies de leur importance, et laissoient tomber des regards de mépris sur celles qui ne pouvoient rivaliser avec elles en luxe et en appareil.

Par rapport à l'amour, la nature ou leurs bonnes avoient pris soin de leur apprendre le sens physique du mot, et comme elles avoient peu de sujets de conversation, et encore moins de rafine-

ment dans les sentimens, en parlant de mariage, elles exprimoient leurs désirs avec assez peu de délicatesse lorsqu'elles se voyoient en liberté.

Or, je le demande, quel tort eût fait à ces jeunes personnes la lecture des romans? J'avois oublié une nuance du caractère d'une des trois sœurs. Elle affectoit une simplicité voisine de la sottise, et, avec un sourire, se permettoit les remarques et les questions les plus immodestes, dont elle avoit parfaitement appris le sens pendant qu'elle étoit séquestrée du monde; elle trembloit de parler en présence de sa mère qui menoit ses filles la verge haute. Elles étoient toutes élevées, comme cette dame s'en vantoit elle-même, de la manière la plus exemplaire, et lisoient leur bible et leurs psaûmes avant le déjeûner, sans jamais ouvrir un roman.

C'est un exemple choisi entre mille; mais je me rappelle un grand nombre d'autres Femmes qui, faute d'avoir été conduites par dégré à des lectures convenables, ou d'avoir eu la liberté de choisir, ont en effet été de grands enfans, ou ont acquis, à force de fréquenter le monde, un peu

de ce qu'on appelle sens commun ; c'est-à-dire, une manière distincte de voir les événemens ordinaires, chacun pris à part ; mais ce qui mérite le nom d'intelligence, la faculté d'acquérir des idées générales, ou abstraites, ou intermédiaires, il n'en étoit nullement question. Leurs esprits étoient indolens, et, quand ils n'étoient pas excités par des objets sensibles, et des occupations du même genre, elles étoient assoupies, alloient dormir, ou ne se réveilloient que pour crier.

Lors donc que j'engage mon sexe à ne pas lire ces ridicules ouvrages, c'est pour les amener à lire quelque chose de meilleur ; car je suis du sentiment d'un homme judicieux, qui, ayant sous sa direction une fille et une nièce, suivoit avec chacune un plan tout différent.

Avant que sa nièce, qui avoit de rares dispositions, eût été confiée à ses soins, on lui avoit permis de tout lire indistinctement. Il s'efforça de l'amener à l'histoire et aux essais de morale. Mais, pour sa fille qu'une mère trop foible avoit gâtée, et qui conséquemment avoit de l'aversion pour tout ce qui ressembloit à l'applica-

tion, il lui permettoit de lire des romans, et, pour justifier sa conduite, il disoit que si elle trouvoit jamais du goût à les lire, il auroit du moins quelque fond sur lequel il pourroit travailler, et que des opinions erronées valoient mieux que point du tout.

En effet, l'esprit des Femmes a été si fort négligé, que pour beaucoup c'est une nécessité d'aller chercher des connoissances dans ces sources fangeuses, jusqu'à ce que ces lectures mêmes apprennent aux Femmes qui ont des talens supérieurs, à les mépriser.

Le meilleur moyen, je crois, de corriger le goût des romans, est de les tourner en ridicule, non indistinctement, car ce seroit manquer le but; mais si une personne judicieuse, avec quelque talent pour la plaisanterie, vouloit prendre la peine d'en lire quelques-uns à une jeune personne, et de faire sentir par des tons et des comparaisons convenables avec les incidens pathétiques et les caractères héroïques de l'histoire, quelle sotte et ridicule charge de la nature humaine les romans leur présentent, il ne seroit pas difficile de

substituer des opinions justes aux sentimens romanesques.

Il est un point cependant où la majorité des deux sexes s'accorde et montre le même défaut de goût et de modestie. Des Femmes ignorantes, forcées d'être chastes pour conserver leur réputation, laissent leur imagination s'égarer sur les scènes peu naturelles et voluptueuses, tracées par les romanciers du jour, rejettant comme insipides la dignité mâle et les grâces pudiques de l'histoire, pendant que les hommes portent le même goût vicieux dans la vie, et fuyent les charmes purs de la vertu et la gravité respectable du bon sens, pour chercher de vains amusemens dans les caprices d'une imagination déréglée.

D'ailleurs, la lecture des romans fait contracter aux Femmes, et surtout aux Femmes du grand monde, l'habitude de se servir d'expression fortes et de superlatifs dans la conversation; et, quoique la vie dissipée et artificielle qu'elles mènent les empêchent de nourrir aucune passion profonde et légitime, le langage de la passion s'échappe en tons affectés de leurs langues légères, et chaque bagatelle produit ces

explosions phosphoriqnes qui n'imitent la flamme que dans l'obscurité de la nuit.

Section III.

L'ignorance et la ruse mal entendue que la nature donne pour arme aux têtes foibles, comme un moyen de conservation, rendent les Femmes très-avides de parure, et produisent toute la vanité qui doit être le résultat naturel d'un tel penchant, à l'exclusion de l'émulation et de la malignité.

Je pense avec Rousseau que le physique de l'art de plaire consiste dans les ornemens, et c'est précisément pour cette raison que je voudrois mettre les jeunes personnes en garde contre cette folie contagieuse de parure si commune à notre foible sexe, afin qu'il ne s'en tienne pas au physique de cet art; car c'est se tromper grossièrement que de s'imaginer pouvoir plaire longtems sans le secours de l'esprit, ou en d'autres termes, sans le moral de l'art de plaire. Mais cet art moral, si ce n'est pas une profanation que de se servir ici du mot d'art, quand on l'entend de

la grâce qui est l'effet de la vertu et non le motif de l'action, ne peut jamais se rencontrer avec l'ignorance. Le badinage de l'innocence, si agréable aux yeux des libertins rafinés des deux sexes, est bien différent dans son essence de cette grâce d'une nature supérieure.

Une forte inclination pour les ornemens extérieurs, a lieu chez les sauvages et dans l'Etat de Barbarie, où les hommes seuls se parent à l'exclusion des Femmes; car partout où les Femmes sont au niveau des hommes, la société a fait au moins un pas vers la civilisation.

D'après cela, le goût de la parure qu'on a regardé comme un penchant particulier au sexe, est, selon moi, naturel à l'humanité; mais pour m'exprimer avec plus de précision, quand l'esprit n'a pas assez d'ouverture pour prendre plaisir à la réflexion, on mettra tous ses soins à orner son corps, et chacun aura l'ambition de le tâtouer ou de le peindre (1).

---

(1) Voyez les voyages du capitaine Cook. *Tatouer* exprime la manière dont les habitans de la mer du Sud, tracent des figures sur leurs corps.

Cette première inclination est portée si loin, que même le joug infernal de l'esclavage ne peut déraciner ce désir sauvage d'exciter l'admiration que les héros nègres héritent de leurs parens; car le modique salaire qu'un esclave gagne à la sueur de de son front, est ordinairement dépensé en misérable parure. J'ai rarement connu un bon domestique, homme ou Femme, qui n'en fut pas singulièrement amoureux. Leurs habits faisoient toute leur richesse, et je conclus par analogie que le goût de la parure, si extravagant dans les Femmes, provient de la même cause, du défaut de culture de l'esprit. Quand les hommes se rencontrent, ils s'entretiennent d'affaires, de littérature ou de politique; » mais, dit Swift, comment se fait-il que » les Femmes portent naturellement la » main à leurs robes et à leurs manchet- » tes ? » Rien de plus naturel, — c'est qu'elles n'ont ni affaires qui les intéressent, ni goût pour lettres : la politique leur paroît sèche et aride, parce qu'elles ne s'élèvent point jusqu'à l'amour de l'humanité, en appliquant leurs pensées aux grands objets qui aggrandissent l'espèce hu-

maine, et dont résulte le bonheur général.

D'ailleurs, différentes sont les routes du pouvoir ou de la rénommée où les hommes s'engagent par choix ou par hazard, et quoiqu'ils luttent l'un contre l'autre ; car il est bien rare que des hommes de la même profession, soient amis ; il y a un bien plus grand nombre de leurs semblables, avec lesquels ils ne s'entrechoquent jamais. Les Femmes sont dans une situation toute différente les unes à l'égard des autres ; — car elles sont toutes rivales.

Avant le mariage, leur grande affaire c'est de plaire aux hommes, et depuis, à quelques exceptions près, elles suivent les mêmes erremens, avec toute la persévérance et toute l'opiniâtreté de l'instinct. Les Femmes les plus vertueuses n'oublient pas leur sexe en compagnie, et cherchent sans cesse les moyens de se rendre agréables. Une belle Femme et un bel esprit paroissent également jaloux d'attirer l'attention sur eux, et l'animosité des esprits contemporains a passé en proverbe.

Est-il donc surprenant que lorsque la seule ambition d'une Femme est la beauté, et que l'intérêt donne une nouvelle force à la

vanité, que d'éternelles rivalités en soient le résultat ? C'est une espèce de course où elles disputent toutes le prix, au lieu qu'elles s'éléveroient peut-être au-dessus des vertus des mortels, si elles ne se voyoient pas entr'elles avec l'œil du soupçon et même de l'envie.

Un excessif amour de parure, de plaisirs et de domination sont les passions des sauvages ; ces passions qui occupent ces êtres non-civilisés qui n'ont point encore étendu le domaine de l'esprit, et qui n'ont pas même appris à penser avec l'énergie nécessaire, pour lier cette série d'abstractions qui produit les principes. Or, les Femmes, d'après leur éducation, d'après l'état actuel de notre civilisation, sont dans le même cas ; c'est, je crois, ce que personne ne peut révoquer en doute. Les tourner en ridicule, ou attaquer avec les armes de la satyre les sottises d'un être qu'on ne laisse jamais agir librement et d'après les lumières de sa raison, c'est donc une conduite aussi absurde que cruelle; car il est très-naturel que ceux qui sont obligés d'obéir en aveugles à l'autorité, cherchent dans la ruse les moyens de l'éluder.

Qu'on me prouve qu'elles doivent à l'homme une obéissance implicite, et je conviendrai que le devoir des Femmes est de cultiver le goût de la parure dans la vue de plaire, et le penchant à la ruse pour sa propre conservation.

Mais les vertus qui n'ont d'autre base que l'ignorance, doivent toujours être flottantes ; — l'édifice bâti sur le sable ne peut résister à la tempête. La conséquence est toute simple, — si l'autorité seule rend les Femmes vertueuses, ce qui est une contradiction dans les termes, qu'on les enferme dans des sérails défendus par de hautes murailles, et que l'œil de la jalousie veille sans cesse sur elle. — Ne craignez pas que le fer les affranchisse de cette odieuse captivité ; — car des ames capables de supporter de pareils traitemens, sont composées d'élémens sans vigueur, et n'ont de vie que ce qu'il en faut pour mettre le corps en mouvement.

» C'est une matière trop molle pour con-
» server une empreinte durable, et que
» l'on ne peut distinguer que par les noms
» de brune, de blonde, ou de belle ».

Par conséquent, les plus cruelles bles-

sures

sures doivent bientôt se cicatriser, et elles se contenteront de peupler le monde et de se parer pour plaire aux hommes, seule destination que les Femmes ayent été créées pour remplir, du moins si l'on en croit certains écrivains célèbres.

SECTION IV.

Les Femmes sont supposées avoir plus de sensibilité et même d'humanité, que les hommes. On en donne pour preuve leurs forts attachemens et leurs émotions passagères de compassion; mais l'affection de l'ignorance n'a presque rien de noble, et dégénère promptement en égoïsme, comme l'affection des enfans et des animaux. J'ai connu beaucoup de Femmes dont toute la sensibilité étoit restreinte à leurs maris: quant à leur humanité, elle étoit très-foible, ou plutôt ce n'étoit qu'une compassion passagère. » L'humanité ne consiste pas dans une oreille susceptible, dit un orateur distingué; elle appartient à l'ame aussi bien qu'aux nerfs ».

Mais cette espèce d'affection exclusive, quoiqu'elle dégrade l'individu, ne doit

pas être présentée comme une preuve de de l'infériorité de leur sexe, parce que c'est la conséquence naturelle de vues bornées ; car les Femmes même d'un sens supérieur, en tournant leur attention vers des occupations futiles et des plans particuliers, s'élèvent rarement jusqu'à l'héroïsme, excepté lorsqu'elles sont aiguillonnées par l'amour ; et l'amour, lorsqu'il est passion héroïque comme le génie, ne paroît qu'une fois dans un siècle : aussi je suis de l'avis du moraliste qui assure » que » les Femmes ont rarement autant de gé- » nérosité que les hommes, et que leurs » affections étroites, auxquelles la justice » et l'humanité sont souvent sacrifiées, » donnent au sexe une infériorité appa- » rente, sur-tout en ce qu'elles sont ordi- » nairement inspirées par les hommes ; » mais je soutiens que le cœur doit se dilater à mesure que l'intelligence se fortifie ; ce qui arriveroit, si les Femmes n'étoient rabaissées dès le berceau.

Je sais qu'un peu de sensibilité et beaucoup de foiblesse doivent produire un fort attachement sexuel, et que la raison peut cimenter l'amitié. En conséquence, j'avoue

qu'on doit trouver plus d'amitié dans les hommes que dans les Femmes, et que les hommes ont un sentiment de justice plus éclairé. Les affections exclusives des Femmes ressemblent à l'injuste amour de Caton pour sa patrie. Il vouloit renverser Carthage, non pour sauver Rome, mais pour en augmenter la gloire; et, en général, c'est à de pareils principes que l'humanité est sacrifiée; car les véritables devoirs servent d'appui les uns aux autres.

Enfin, comment les Femmes peuvent-elles être justes et généreuses, tant qu'elles seront les esclaves de l'injustice.

SECTION V.

Si l'on a eu raison de regarder comme la destination particulière des Femmes, la gestation des enfans, c'est-à-dire, le fondement de la santé de l'ame et du corps dans la génération qui doit suivre, l'ignorance qui les met hors d'état de remplir à cet égard les vues de la nature, doit être contraire à l'ordre des choses. Je soutiens donc que l'esprit des Femmes est

susceptible de culture, et qu'il doit acquérir des connoissances, ou qu'autrement il est impossible qu'elles deviennent jamais de bonnes mères. Beaucoup d'hommes qui apportent beaucoup de soin à l'éducation de leurs chevaux, et veillent même sur les détails de l'écurie, par un étrange défaut de jugement et de sensibilité, se croiroient avilis en s'occupant le moins du monde de leurs enfans en bas âge, et, cependant, combien d'enfans sont absolument assassinés par l'ignorance des Femmes! Lors même qu'ils ont le bonheur d'échapper, et qu'ils ne périssent ni par une négligence déplacée, ni par une aveugle tendresse, combien peu sont soignés comme ils devroient l'être par rapport à l'ame. Ainsi, pour plier le caractère qu'on a laissé devenir vicieux dans la maison paternelle, on envoye un enfant à l'école, et la méthode qu'on y employe, méthode nécessaire pour tenir plusieurs enfans ensemble, répand les germes de presque tous les vices dans un terrain déjà préparé.

J'ai quelquefois comparé les efforts de ces pauvres enfans qui n'auroient jamais

senti la contrainte, s'ils eussent toujours été tenus d'une manière égale, aux combats d'une jument pleine de feu, que l'écuyer poussoit sur un sable mobile pour la dompter, et dont les pieds s'y enfonçoient plus profondément chaque fois qu'elle s'efforçoit de jetter bas son cavalier, jusqu'à ce qu'enfin elle cède et se soumet à regret.

J'ai toujours trouvé les chevaux, animaux auxquels je suis très-attachée, fort traitables quand on les traitoit avec humanité et fermeté, de sorte que je doute si les moyens violens auxquels on a recours pour les dompter, ne leur font pas un tort essentiel. Je suis cependant persuadée qu'il n'est pas possible d'apprivoiser ainsi un enfant par force, lorsqu'on a eu l'imprudence de le laisser devenir indocile et sauvage; car chaque atteinte portée à la justice, dans l'éducation des enfans, affoiblit leur raison. Qu'on ne s'y méprenne pas; c'est de très-bonne heure qu'ils prennent un caractère, et la base du caractère moral, d'après l'expérience, est fixé communément avant l'âge de sept ans, espace durant lequel les Femmes seules sont

chargées du soin des enfans. Après cette époque, il n'arrive que trop souvent que l'éducation soit en grande partie occupée à corriger les défauts qu'ils n'auroient jamais contractés, si leurs mères avoient été plus éclairées; et cette correction est toujours imparfaite, si elle est faite trop rapidement.

Je ne dois pas ici passer sous silence un exemple frappant de la sottise des Femmes : — c'est la manière dont elles traitent leurs domestiques en présence de leurs enfans, ce qui les accoutume à croire qu'ils sont faits pour les attendre et supporter leurs humeurs. Un enfant devroit être habitué à regarder comme une faveur le secours qu'il reçoit d'un homme ou d'une Femme. Leur mère devroit leur donner la première leçon d'indépendance, en leur apprenant à ne jamais demander l'assistance d'un autre, demande qui est une insulte faite à l'humanité, quand l'enfant est en santé; et, au lieu de contracter l'habitude de prendre des airs d'importance, le sentiment de leur propre foiblesse leur feroit reconnoître dès le bas âge, l'égalité naturelle de l'homme. Et pourtant, combien de fois n'ai-je pas

entendu avec indignation appeler des domestiques d'un ton impérieux pour coucher les enfans, et les renvoyer à plusieurs reprises, parce que le petit monsieur ou la petite demoiselle se pendoit au col de sa maman, pour rester un peu plus longtems; et, pendant que les esclaves attendoient l'ordre d'accompagner la petite idole, celle-ci se livroit à tous les caprices choquans qui caractérisent un enfant gâté.

Il est donc deux excès où donne la plus grande partie des mères; ou bien elles se reposent entièrement sur leurs domestiques du soin de leurs enfans, ou, parce qu'ils sont leurs enfans, ils les traitent comme des demi-dieux; quoique j'ai toujours observé qu'il étoit bien rare que les Femmes, qui idolâtroient ainsi leurs enfans, témoignassent l'humanité la plus commune à leurs domestiques, ou sentissent la moindre tendresse pour d'autres que pour les leurs.

Ce sont ces affections exclusives, et cette manière personnelle de voir les choses, résultat de l'ignorance, qui empêchent les Femmes de faire un pas vers le perfectionnement de leur sexe, et qui

sont cause qu'en consacrant leur vie à leurs enfans, elles ne font qu'affoiblir leur corps et gâter leur caractère, de sorte qu'elles rendent inutiles tous les plans d'éducation que pourroit adopter un père plus raisonnable. Car, faute du concours de la mère, le père qui a tout l'odieux de la séverité, sera toujours regardé comme un tyran.

En remplissant les devoirs d'une mère, une Femme, bien constituée, peut encore se tenir très-propre, et aider à l'entretien de sa famille, s'il est nécessaire; ou par des lectures et par des conversations avec les deux sexes indistinctement, perfectionner son esprit; car la nature a si sagement ordonné les choses que, si les Femmes nourrissoient, elles conserveroient leur santé, et il y auroit un tel intervalle entre la naissance de chaque enfant, qu'il seroit rare de voir des maisons remplies de marmots. Si elles suivoient un plan de conduite, et si elles ne perdoient pas leur tems à suivre tous les caprices de la mode, le soin de leur ménage et de leurs enfans ne les empêcheroit pas de cultiver les lettres, et de

s'attacher aux sciences avec cet œil ferme qui fortifie l'ame, ou enfin de pratiquer un des beaux arts qui forment et exercent le goût.

Mais les visites faites uniquement dans l'intention de montrer une parure d'un nouveau goût; les cartes, les bals, sans parler des occupations oiseuses de chaque matinée, détournent les Femmes de leurs devoirs, pour les rendre insignifiantes, et leur inspirent le désir de plaire, suivant l'acceptation présente du mot, à tous les hommes, excepté à leurs maris; car on ne peut dire qu'un cercle de plaisir, dans lequel les affections n'ont pas d'objets, contribue à développer l'entendement; quoique cela s'appelle à tort voir le monde; et cependant, le cœur se refroidit et s'écarte du devoir, par ce commerce insensé dont l'habitude fait une nécessité, lors même qu'il n'est plus un plaisir.

Mais, tant qu'il n'y aura pas plus d'égalité dans la société, tant que les rangs ne seront pas confondus, et que les Femmes ne seront pas libres, on ne verra pas ce bonheur domestique plein de dignité, dont la simple grandeur ne peut avoir de

charmes pour les ames ignorantes ou vicieuses, et la tâche importante de l'éducation ne sera pas calculée sur des bases convenables, tant que la personne des Femmes sera préférée à leur esprit; car il seroit aussi sage d'attendre que l'ivraie produira du grain, ou que la figue croîtra sur les buissons, que de croire qu'une Femme sotte et ignorante pourra devenir une bonne mère.

SECTION V.

Avant de présenter les réflexions par lesquelles je veux conclure, il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur intelligent que la discussion de ce sujet consiste à établir un petit nombre de principes simples, et à élaguer les ronces qui empêchoient de les appercevoir; mais comme les lecteurs n'ont pas tous la même sagacité, qu'il me soit permis d'ajouter quelques remarques explicatives, pour convaincre cette raison paresseuse qui prend les opinions sur la foi d'autrui, et les soutient ensuite avec obstination, pour s'épargner le travail de penser.

Les moralistes conviennent unanimement qu'à moins que la vertu ne soit nourrie par la liberté, elle n'atteindra jamais le dégré de force dont elle est susceptible. — Ce qu'ils disent de l'homme, je l'étends à toute l'humanité ; j'insiste pour que, dans tous les cas, la morale puisse avoir pour base des principes immuables, et je soutiens qu'on ne peut donner le nom de raisonnable ou de vertueux à l'être qui obéit à toute autre autorité qu'à celle de la raison.

Pour rendre les Femmes des membres vraiment utiles à la société, je prétends d'abord qu'on devroit, en cultivant leur entendement sur un plan plus vaste, les mener à un amour raisonnable de leur pays, à un amour fondé sur la connoissance, parce que tout le monde sait que nous nous intéressons peu à ce que nous ne comprenons pas ; et pour donner à cette connoissance générale l'importance qu'elle mérite, je me suis efforcée de prouver que les devoirs particuliers ne sont jamais bien remplis, tant que le cœur n'est pas développé pas l'esprit, et que les vertus publiques ne sont qu'un composé des ver-

tus privées ; mais les distinctions établies dans la société minent les unes et les autres, en battant l'or solide de la vertu, jusqu'à ce qu'il devienne le clinquant qui couvre la difformité du vice, car ce sera l'opulence et non pas la vertu qui rendra un homme respectable ; on cherchera l'opulence avant la vertu, et tant que la personne des Femmes sera caressée, même lorsqu'un sourire enfantin accuse le vide de l'esprit, l'esprit restera en friche. Cependant, la vraie volupté peut avoir sa source dans l'esprit ; car qui peut égaler les sensations produites par une affection mutuelle, soutenues par une estime réciproque. Que sont les caresses froides ou brûlantes du désir, sinon le péché embrassant la mort (1), comparées avec les transports et les épanchemens modestes d'un cœur pur et d'une imagination exaltée ? Oui, que les libertins qui méprisent l'esprit dans une Femme, apprennent que l'esprit seul donne de la vie à cette affection pleine d'enthousiasme, seule source des trans-

---

Note du traducteur. (1) Cette fiction est de Milton.

ports passagers, et que sans la vertu, un attachement fondé sur la seule différence des sexes, doit expirer comme une lumière meurt dans le flambeau, en laissant après elle un insupportable dégoût. Pour le prouver, il me suffit d'observer que les hommes qui ont passé une grande partie de leur vie avec les Femmes, et qui ont été le plus altérés des plaisirs que leur commerce présente, ont de notre sexe la plus pauvre idée. — O vertu ! source de joie épurée, si des hommes insensés vouloient te bannir de la terre, pour donner un libre cours à leurs appétits déréglés, les vrais amis de la volupté escaladeroient le ciel, pour t'inviter à revenir parmi les humains, et à donner un attrait au plaisir !

Que pour le présent, les Femmes soient sottes et vicieuses, graces à l'ignorance, c'est, je crois, ce dont on ne pourra disconvenir ; et de cette observation, il résulte, au moins avec une apparence de probabilité, qu'on peut se promettre d'une Révolution dans les mœurs des Femmes les effets les plus salutaires pour le perfectionnement de l'humanité ; car le mariage

étant regardé comme la source de ces affections aimantes qui tirent l'homme de l'état de la brute, le commerce corrupteur que l'or, l'oisiveté, la sottise établit entre les deux sexes, est plus généralement funeste à la morale, que tous les autres vices de l'humanité réunis. Les devoirs les plus sacrés sont sacrifiés à l'adultère, parce que les hommes, par des liaisons intimes avec soutes sortes de Femmes, s'accoutument à regarder l'amour comme une satisfaction personnelle, et à le séparer non-seulement de l'estime, mais même de l'affection fondée sur l'habitude qui y mêle un peu d'humanité. La justice et l'amitié y sont également offensées, et tout est altéré, jusqu'à cette pureté de goût dont l'effet naturel seroit de conduire l'homme à préférer les témoignages innocens de l'amour à des airs affectés; mais cette noble simplicité qui ose paroître sans ornemens, a peu d'attraits pour le libertin, quoique ce soit le charme qui, en resserrant le lien conjugal, assure aux gages d'une passion plus brûlante l'affection de leurs parens; car leur éducation ne peut être bonne, si l'amitié n'unit pas ceux qui leur ont

donné le jour. La vertu fuit d'une maison divisée avec elle-même, — et toute une légion infernale y a bientôt fixé sa résidence.

L'affection des maris et des Femmes ne peut être pure, tant qu'ils ont si peu de sentimens en commun, et quand la confiance règne si peu au sein de leur maison, ce qui doit être quand les objets qui les occupent sont si différens. Cette intimité, source de la tendresse, ne peut subsister entre les vicieux.

En soutenant donc que la distinction sexuelle sur laquelle quelques hommes ont tant insisté, est purement arbitraire, je me suis attachée à une observation que plusieurs hommes éclairés avec qui j'en ai parlé, m'ont avoué être bien fondée. C'est tout simplement que le peu de chasteté qui se trouve parmi les hommes, et conséquemment le mépris de la modestie, tend à dégrader les deux sexes, et de plus, que la modestie des Femmes, caractérisée comme appartenant à leur sexe, doit souvent n'être que le voile artificieux du vice contraire, au lieu d'être la réflexion naturelle de la pureté, jusqu'à ce que la modestie soit universellement respectée.

Je crois fermement que c'est de la tyrannie de l'homme que provient le plus grand nombre des sottises des Femmes, et la ruse qui, je l'avoue, fait à présent une partie de leur caractère; je me suis efforcée de prouver à plusieurs reprises qu'elle étoit l'effet de l'oppression.

Par exemple, les non-conformistes ne sont-ils pas une classe qu'on a grande raison de regarder comme rusée? Ce fait ne peut-il pas me servir de preuve, que lorsqu'un autre pouvoir que la raison courbe l'esprit humain fait pour la liberté, il le force à la dissimulation, et que l'effet naturel est de lui faire déployer toutes les ressources de l'art? Cette grande attention au décorum, et tout ce fracas puéril pour des bagatelles et des solemnités que la caricature de Butler (1) rappelle à notre imagination, tous ces usages auxquels ils attachent tant d'importance, ont renfermé leur corps aussi bien que leur esprit dans le moule de leur première petitesse. Je parle

Note du traducteur. (1) L'auteur parle ici du fameux poëme d'Hudibras.

en

en général; car je sais combien d'hommes faits pour être les ornemens de la nature humaine, ont été enrôlés parmi les sectaires (1); mais je soutiens que cette même prévention que les Femmes ont pour leur maison, est ce qui anime les non-conformistes, quelques respectables qu'ils soient à d'autres égards, et que la même timide prudence, ou la même opiniâtreté nuit souvent aux efforts des uns et des autres. C'est l'oppression qui a établi cette parfaite ressemblance entre les traits de leur caractère et celui de la moitié opprimée de l'humanité. N'est-il pas notoire en effet, que les non-conformistes, comme les Femmes, aiment à délibérer ensemble, à demander l'avis l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à leurs petites fins par une complication de petits moyens. On remarque encore parmi les uns et les autres, la même attention à conserver leur réputation, attention produite par une cause toute semblable.

En réclamant les droits que les Femmes

Note du traducteur. (1) Témoins, Price, Priestley, ect.

peuvent revendiquer en commun avec les hommes, je n'ai pas prétendu atténuer leurs défauts, mais je me suis attachée à prouver qu'ils étoient une conséquence naturelle de leur éducation et de leur manière d'être dans la société. Si cela est, on peut raisonnablement supposer qu'ils changeront de caractère, et corrigeront leurs vices et leurs sottises, lorsqu'on leur rendra la liberté physique, morale et civile.

Que les Femmes ayent part aux droits des hommes, et elles imiteront leurs vertus; car elles deviendront plus parfaites en devenant plus libres, ou justifieront l'autorité qui enchaîne ces êtres foibles à leurs devoirs. Dans le dernier cas, il est expédient d'ouvrir une branche de commerce avec la Russie (1) pour se pourvoir de fouets, présent qu'un père ne manqueroit jamais de faire à son gendre le jour de ses nôces, afin qu'un mari pût

---

Note du traducteur. (1) Les voyageurs ont prétendu que le plus grand témoignage d'affection que les Femmes Russes pussent recevoir de leurs maris, étoit d'en être souvent battues. Il est probable que la mode a un peu changé.

tenir sa famille en ordre par le même moyen, et régner sans violer la justice seul maître de sa maison, parce que de tous ceux qui l'habitent, il est le seul être qui soit doué de raison, — le Créateur de l'univers ayant donné à l'homme, par un souffle de sa bouche, la souveraineté de la terre, l'inaltérable souveraineté dont un pareil sceptre sera l'attribut. Dans cette position, il faut convenir que les Femmes n'ont à réclamer aucun droit primitif et inhérent à leur nature : et par la même raison, adieu les devoirs, car les droits et les devoirs sont inséparables.

Soyez donc justes, hommes qui vous piquez de lumières, et ne censurez pas plus sévèrement les fautes commises par les Femmes que les allures vicieuses du cheval ou de la bête de somme à la subsistance desquelles il vous faut pourvoir ; accordez les privilèges de l'ignorance à ceux à qui vous refusez les droits de la raison, ou vous serez pires que les maîtres Egyptiens, en exigeant la vertu où la nature n'a pas donné l'intelligence.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.



